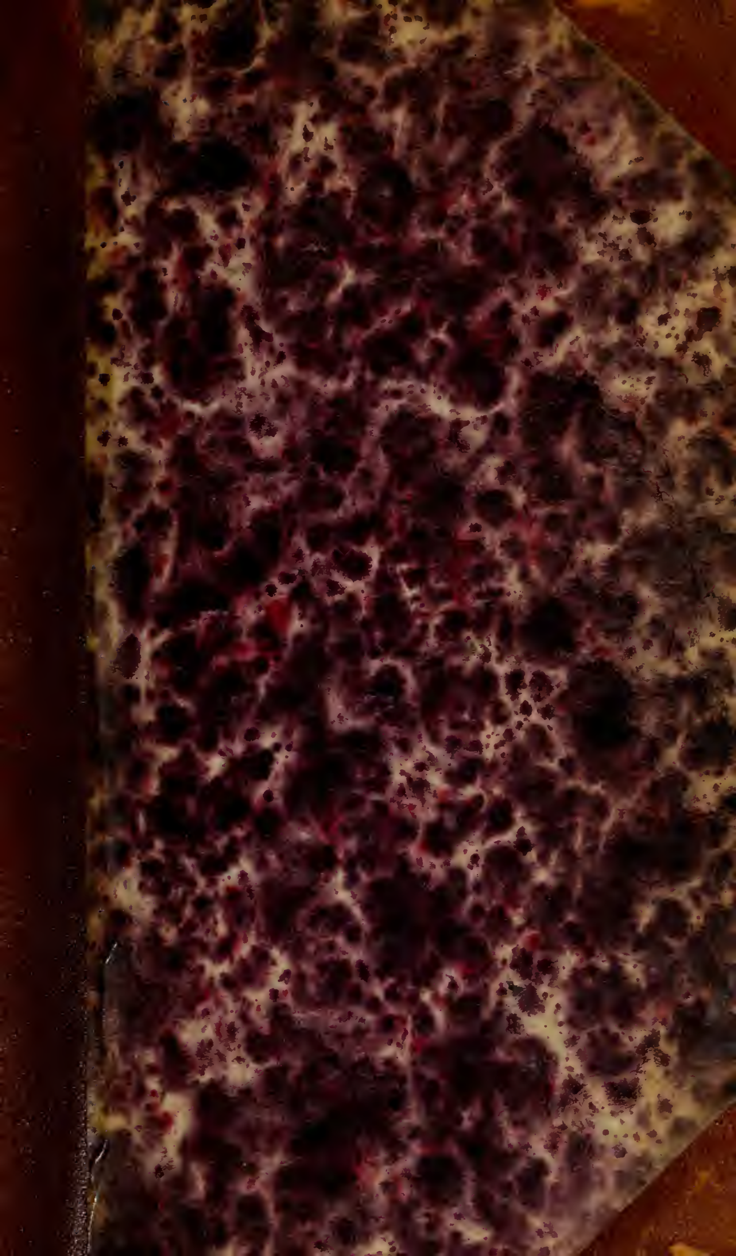






L'ÉVANGILE

MÉDITÉ.

TOME II.

IMPRIMERIE DE J. CASTERMAN, AÎNÉ.



L'ÉVANGILE
MÉDITÉ,

ET DISTRIBUÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE,

SUIVANT LA CONCORDE

DES QUATRE ÉVANGÉLISTES,

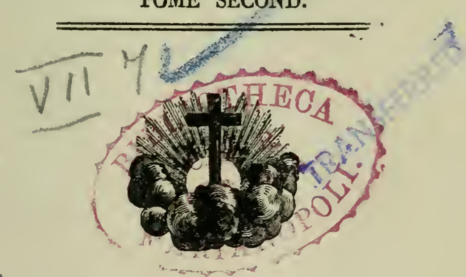
PAR GIRAUDEAU,

REVU ET CORRIGÉ PAR M. L'ABBÉ DUQUESNE.

NOUVELLE ÉDITION.

AUGMENTÉE D'UN VOLUME.

TOME SECOND.



TOURNAY,

CHEZ J. CASTERMAN, AÎNÉ, LIBRAIRE,

RUE AUX RATS, N.° 11.

Avec Approbation.

1826.

QUARANTE-SIXIÈME

MÉDITATION.

Plusieurs guérisons opérées le soir du même jour.

Jésus guérit les malades, délivre les possédés, et par ces miracles accomplit la Prophétie d'Isaïe. *Marc.* 1. 32-34. *Luc.* 4. 40-41. *Matt.* 8. 16-17.

PREMIER POINT.

Jésus guérit les malades.

Sur le soir, le soleil étant couché,.... et toute la ville étant assemblée devant la porte,.... on amena à Jésus tous ceux qui étoient possédés du démon : et il les chassoit tous par sa parole. Il guérissoit tous ceux qui étoient affligés de maladies en imposant ses mains sur chacun d'eux.

I° L'heure n'importune pas Jésus. Presque aussitôt après la guérison de la belle-mère de Saint Pierre, le Soleil se coucha, et avec sa lumière cessa l'obligation du repos ordonné pour tout le jour du Sabbat, qui selon l'usage constant des Hébreux, étoit d'un soir à l'autre soir. On attendoit avec impatience ce moment qui faisoit l'espérance de tous les affligés. Dès qu'il fut arrivé, on se hâta de conduire à Jésus, ou de porter à ses pieds toutes sortes de malades. Ce divin Sauveur s'abandonnant aux mouvements de sa charité, impo-

sa les mains sur chacun d'eux et les guérit.... Il ne faut pas étudier les moments de Jésus-Christ pour lui demander des grâces : on le trouve à toute heure, la nuit et le jour, tous les temps lui conviennent pour nous recevoir, nous écouter, nous exaucer ; sa charité ne connoît pas d'heure importune. En est-il ainsi de la nôtre ? A tout heure recevons-nous le prochain qui a recours à nous ?

II° La foule ne rebute point Jésus-Christ. Presque toute la Ville étoit rassemblée autour de la maison de Saint Pierre et en assiégeoit la porte. De tous les quartiers de Capharnaüm, on avoit conduit ou apporté des malades pour les présenter à Jésus. La multitude ne l'accable, ni ne le rebute point. Le pouvoir et la volonté qu'il a de faire des heureux ne peuvent être refroidis par l'importunité et la foule des suppliants. Plus au contraire il a lieu de répandre ses bienfaits, plus sa bonté est satisfaite. C'est pour son cœur un spectacle agréable que cette foule de peuple qui vient à lui avec foi pour recevoir un soulagement à ses maux..... Ce spectacle se renouvelle souvent à nos yeux : nous voyons encore le peuple fidèle accourir en foule dans nos temples pour adorer Jésus et solliciter ses faveurs : unissons-nous à cette troupe fervente, marchons à sa tête ; animons-la par notre exemple, ou du moins édifions-la par notre nodestie et notre recueillement.

III° La diversité des maladies n'excède point la puissance de Jésus. Tous ceux qu'on lui présenta furent guéris, quelque grands, quelque invétérés, quelque incurables que fussent leurs maux. *Il imposoit*, dit Saint Luc, *les*

mains sur tous les malades, et le nombre en étoit infini.... Modèle de la charité que les fidèles se doivent les uns aux autres. Modèle du zèle que doivent avoir les Ministres de Jésus-Christ. Toujours prêts à visiter les malades, à assister les pauvres, à consoler les affligés.

IVo La multitude des malades n'épuise point la bonté de Jésus. Il ne guérit point tous les malades qu'on lui présenta, par un seul acte de sa volonté, par un seul de ses commandements absolus comme il auroit pu faire; il voulut imposer ses mains sur chacun d'eux en particulier, les entendre les uns après les autres. Il voulut leur donner à tous la consolation de le voir, d'en être vu, d'en être touché, quelque répugnante, quelque fatigante que fût par elle-même cette fonction..... C'est avec la même charité qu'il veut que ses ministres nous écoutent en particulier, pour rompre en faveur de chacun de nous, par une absolution particulière, les liens de nos péchés et nous réconcilier avec lui. C'est avec la même bonté que dans le sacrement de son corps sacré, il se donne à chacun de nous tout entier, pour nous servir de nourriture, nous guérir, nous sanctifier, nous unir à lui. Quelle bonté!

SECOND POINT.

Jésus délivre les possédés.

Io *Les démons sont chassés par Jésus-Christ d'une seule parole.* Le Sauveur qui guérissoit les maladies en touchant les malades, chassoit aussi les démons par une seule parole, afin de faire sentir à ces esprits orgueilleux l'empire

absolu qu'il avoit sur eux. Que la parole de Jésus est puissante : nourrissons-en nos cœurs, afin d'être toujours prêts à l'opposer aux suggestions du démon! Cet ennemi, tout redoutable qu'il est, ne sauroit résister à cette arme puissante.

II° Les démons sont empressés à confesser Jésus-Christ. *Les démons sortoient aussi de plusieurs possédés, criant et disant : vous êtes le fils de Dieu.* Que signifie cet aveu des démons, joint aux cris effroyables qu'on leur entend pousser ? Leur crime fut, selon plusieurs SS. Pères, de n'avoir pas reconnu le mystère de l'Incarnation du Verbe, et d'avoir refusé de se soumettre au Fils de Dieu, qui dans la plénitude des temps devoit se faire homme : ils semblent le reconnoître maintenant, mais trop tard; ils éprouvent les effets de sa puissance, ils la publient, et ils la détestent.... Ah, qu'il sera triste, parce qu'il sera trop tard, qu'il sera triste pour les impies, les incrédules, les hérétiques, les pécheurs, de ne connoître, et de ne confesser Jésus-Christ que lorsqu'il les chassera pour toujours de son Royaume et de sa présence !

III° Les démons sont forcés à se taire. *Mais Jésus les menaçoit et les empêchoit de dire qu'ils sussent qu'il étoit le Christ. Jésus prend* avec les démons le ton menaçant d'un maître courroucé et leur impose silence, parce que le démon n'a jamais que de mauvais desseins dans ce qu'il fait. S'il loue, c'est pour inspirer des sentiments de vaine gloire et nous éloigner de Dieu, en nous rendant complices de son orgueil. S'il porte au bien, ce n'est que pour troubler l'œuvre de Dieu, au lieu que l'Esprit-

Saint dispose tout avec sagesse et douceur. Jésus savoit dans quel temps et à qui il devoit manifester sa Divinité; il disposoit insensiblement les esprits à recevoir cette grande vérité: mais le démon eût voulu tout précipiter, troubler l'ordre et l'enchaînement d'une si sage économie, et empêcher l'édifice de l'Eglise de s'élever sur ce solide fondement. C'est par le même artifice que, lorsqu'il ne peut retirer une ame du service de Dieu, il la pousse avec indiscrétion, il lui présente l'idée d'une sainteté et d'une vertu qui ne lui conviennent pas, il lui inspire les devoirs d'une pénitence au-dessus de ses forces, afin de la dégoûter et de renverser ainsi l'édifice de sa perfection. Evitons cette illusion, conformons-nous aux avis d'un sage Directeur : suivons avec simplicité l'attrait de la grâce; laissons-nous conduire par l'esprit de Dieu, et contentons-nous de marcher pas à pas selon le degré de lumière qui nous est communiqué. Appliquons-nous avant toutes choses aux devoirs de notre état, et aux vertus solides ds l'humilité, de l'obéissance, de la charité, de la mortification, et défions-nous de tout désir vif et empressé qui ne veut attendre ni réflexion, ni conseil.

IVo Les démons sont confondus dans leur science. *Et il ne leur permettoit pas de dire qu'ils le connoissoient.* Quoique les démons sussent que Jésus étoit le Christ, ils n'avoient pas cependant de ce mystère une connoissance sûre et exacte : leur science n'étoit que conjecturale. Ils avoient de fortes présomptions de la Divinité de Jésus, parce qu'ils n'ignoroient pas les promesses, les Prophéties et le temps de leur accomplissement : mais leur incertitude étoit telle

qu'ils regardoient ce divin Sauveur comme accessible aux passions, à la vaine gloire, à l'ambition, à la crainte, à la défiance, au découragement. En vain cependant mirent-ils sa vertu à l'épreuve pendant toute sa vie, toujours ils ont été confondus. Tous leurs efforts n'ont servi qu'à manifester sa Divinité. Ici, comme par-tout ailleurs, ils contribuent malgré eux à sa gloire, soit par les paroles que la fureur leur arrache, soit par le silence qu'ils sont forcés de garder.... Que nous sommes heureux d'avoir un tel Sauveur! Quel malheur pour nous si les démons, ne pouvant rien sur lui, venoient à bout de nous séparer de lui et de nous entraîner avec eux! Mais comme cela ne peut arriver que par notre faute, veillons sur nous, tenons-nous attachés à Jésus, et leurs efforts seront impuissants.

TROISIÈME POINT.

Jésus accomplit la prophétie d'Isaïe.

De sorte qu'il accomplissoit cette parole du Prophète Isaïe : il a pris sur lui-même nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies. La manière dont le Prophète prédit notre Rédempteur, et la manière dont Jésus-Christ accomplit ici la Prophétie sont également dignes d'admiration. C'est du péché et de nos infirmités spirituelles, c'est de la colère de Dieu, de l'esclavage du démon et de l'Enfer, que Jésus vient nous délivrer. Cette délivrance, quoique infiniment précieuse pour nous, étoit invisible à nos yeux, et par-là peu propre à faire impression sur nos cœurs : mais elle devient sensible, lorsqu'elle est appliquée aux infirmités

du corps et aux maux temporels qui sont la première peine du péché. C'est donc par ces maux sensibles que le Prophète annonce notre Rédemption, et c'est par ceux-là que Jésus la commence. Bientôt nous le verrons lui-même se charger de nos douleurs, ici nous voyons qu'il nous les ôte. Nous le voyons exercer un empire absolu sur toutes sortes d'infirmités, guérir les malades, délivrer les possédés, et par-là nous donner une preuve sensible qu'il est notre Rédempteur et notre Sauveur. C'est à nous maintenant à reconnoître les obligations que nous lui avons, et à bien comprendre comment il nous a délivrés de ces maux que nous souffrons encore et dont peut-être nous murmurons.

Io Jésus nous a délivrés de nos maux en ce qu'il en a changé la nature par ses mérites. Nos peines sans Jésus étoient de pures peines, des supplices qui punissoient nos crimes sans les expier, qui tourmentoient le pécheur sans le purifier ; mais ce divin Sauveur en s'en chargeant les a élevées, annoblies, divinisées. Elles sont par ces mérites un préservatif contre le péché qu'on seroit porté à commettre et une satisfaction pour le péché qu'on a commis. Elles sont l'hommage le plus pur que nous puissions offrir à Dieu, elles sont la source des plus grands mérites que nous puissions acquérir devant Dieu. O Saintes afflictions, qui ne vous estimera, qui ne vous désirera, qui ne vous ambitionnera ! Ne souffrons donc plus comme enfants d'Adam, mais comme membres de Jésus-Christ. Etant par lui délivrés de nos peines, pourquoi les reprendrions-nous ? Etant faits par lui enfants de Dieu, pourquoi retour-

nerions nous à la dure condition des Esclaves? Pouvant par lui souffrir avec tant de gloire, pourquoi souffririons-nous encore sans Religion, sans vertu et sans mérites?

II° Jésus nous a délivrés de nos maux en ce qu'il en a ôté l'opprobre par son exemple. Ayant souffert pour nous, il n'y a plus que de la gloire à souffrir comme lui et pour lui. Quelles peines de corps et d'esprit pouvons-nous avoir que Jésus n'en ai souffert de semblables, et de plus grandes encore? Après l'exemple de ce Dieu victime, peut-on se plaindre de souffrir trop, et non pas plutôt de ne point souffrir assez? Si le monde attache encore une idée d'opprobre et de mépris à la pauvreté, à l'humiliation, aux souffrances, c'est l'opprobre que Jésus-Christ a porté, et dont un Chrétien doit se glorifier, puisque ses souffrances lui procurent la ressemblance la plus parfaite qu'il puisse avoir avec le fils de Dieu. Heureux qui conçoit ce mystère? Demandons-en l'intelligence à celui qui en est le divin Auteur.

III° Jésus nous a délivrés de nos maux en ce qu'il en a adouci la rigueur par sa grâce. Nos peines, sans Jésus, étoient un poids accablant sous lequel succomboient nos forces et notre courage. Jésus, en s'en chargeant, nous a mérité la grâce qui nous fortifie, et qui nous met en état de les supporter avec patience, avec résignation et même avec joie. Quelle force la grâce ne communique-t-elle pas aux plus foibles! Quelle onction ne répand-elle pas sur les croix les plus pesantes! Quelle douceur ne fait-elle pas trouver dans le calice le plus amer à la nature! Le monde ne le peut croire : mais les amis

de Jésus le savent par leur expérience, et le monde lui-même est quelquefois forcé d'avouer cette vérité dans des faits dont il est le témoin, dans des exemples qu'il admire.

IV° Jésus nous a délivrés de nos maux en ce qu'il en a abrégé la durée par sa puissance. Nos peines, sans Jésus, eussent été éternelles; mais, s'en étant chargé, il les a changées en peines temporelles. Il les abrège même souvent dans cette vie, lorsque sensible à nos prières il nous rend la santé. Il les abrège encore par la fin de la vie, avec laquelle finissent toutes les peines pour ceux qui en ont si bien profité, qu'il ne leur reste plus rien à expier. Il les abrège enfin dans l'autre vie, où, s'il reste encore quelques peines à souffrir aux ames justes, les mérites de Jésus-Christ qui leur sont appliqués par les suffrages de l'Eglise, hâtent leur délivrance et la jouissance de leur bonheur éternel.

PRIÈRE. O Jésus, puisqu'il est ainsi, je ne vous demanderai point de miracles pour me délivrer de mes afflictions, je ne vous demanderai plus que votre grâce pour en bien user! Oui, Seigneur, que je souffre ici-bas tout ce qu'il vous plaira, pourvu qu'avec votre divin secours je fasse un si saint usage de mes souffrances, que je puisse éviter les supplices de l'Enfer que j'ai mérités, et jouir de la félicité éternelle que vous avez achetée de votre Sang, et promise au Chrétien vertueux et patient dans les tribulations! Ainsi soit-il.

XLVIIe. MÉDITATION.

Jésus parcourt la Galilée.

1°. Jésus se dispose à sa Mission par la Prière; 2°. il congédie les Capharnaïtes qui s'opposent à sa Mission; 3°. il se livre à sa Mission. *Marc.* 1. 33-59. *Luc.* 4. 42-44. *Mat.* 4. 23-25.

PREMIER POINT.

Jésus se dispose à sa Mission par la Prière.

Le lendemain Jésus s'étant levé de grand matin, sortit et s'en alla dans un lieu désert où il prioit.

I° Jésus se lève de grand matin pour prier. Le matin est le temps le plus propre pour l'oraison. Qui perd les heures du matin dans le sommeil, ne recueille point la manne céleste : les distractions se présentent, les occupations pressent, le temps manque, et l'on ne se sent plus que du dégoût pour la prière. Le Laboureur et l'Artisan, l'homme d'affaires et l'homme d'étude se lèvent du matin, excités par le devoir ou la nécessité, par l'intérêt ou le plaisir : l'homme d'oraison doit être animé par tous ces motifs, et plus encore par l'exemple de Jésus-Christ. Le lever est la première action de la journée, la manière dont nous la faisons décide oridnairement de la ferveur ou de la lâcheté de toutes les actions du jour. C'est le premier hommage que nous rendons à notre

créateur, qui, en nous tirant du sommeil, nous tire pour ainsi dire du Néant, nous redonne la vie, nous rend à nous-mêmes, et semble créer de nouveau l'Univers pour nous. Hâtons-nous de jouir de ses bienfaits, et de lui en marquer notre reconnoissance.

IIº Jésus se retire au désert pour prier.

Il se lève devant le soleil, et sortant de la maison de Pierre à la lueur du crépuscule, il s'enfonce dans un lieu écarté, où, loin du tumulte de la ville, il se livre tout entier à la ferveur de son Oraison... Il y a une prière qu'on peut faire par-tout et au milieu même des occupations ordinaires, par le recueillement intérieur, l'attention à la présence de Dieu, la droiture d'intention, et par de ferventes aspirations : mais il y en a une autre à laquelle il faut donner, chaque jour, un temps plus suivi, et c'est pour celle-là qu'il faut chercher le désert. On le trouve ce désert dans nos Temples ouverts à la prière dès le matin; on peut le trouver chez soi et y vaquer à l'oraison avant que de se livrer à aucune autre affaire : mais où il faut le chercher sur-tout, c'est dans son cœur. Jamais nous ne prierons comme il faut, que nous n'ayons conduit notre cœur au désert, à la solitude, c'est-à-dire que nous ne l'ayons dégagé de tout soin, de toute pensée, de tout objet étranger, pour ne l'occuper que de Dieu, des besoins de notre ame et du sujet de notre oraison; nous présentant devant Dieu comme s'il n'y avoit que lui seul et nous dans l'Univers. Faute de cette précaution, ou de cette préparation, on se met à l'Oraison, on récite des prières ferventes, quelquefois même d'obligation, et cependant on ne prie pas.

III° Jésus-Christ prie dans le désert. Aussitôt que Jésus fut dans un lieu écarté, il se mit en prière. Heureux ceux qui, séparés du monde, vivent dans le désert de la Religion s'ils y savent prier! Nous sortons de nos maisons, nous venons au Temple; et qu'y faisons-nous, si nous n'y prions? On se trouve quelquefois dans la solitude et sans occupation, pourquoi ne pas profiter de cet heureux loisir pour prier? Insensés que nous sommes, on aime mieux s'ennuyer, communiquer son ennui aux autres, chercher des distractions et des amusements frivoles que de goûter dans la solitude les douceurs de la prière. O divin Jésus, pour qui vous livrâtes-vous ainsi à l'oraison dans le désert? C'étoit pour moi et pour mon salut, c'étoit pour me mériter les grâces dont j'ai besoin, et pour me donner l'exemple; qu'à votre exemple donc je n'entreprenne jamais rien sans prier, qu'à votre exemple je sois exact, recueilli, constant et fervent dans mes prières!

SECOND POINT.

Jésus congédie les Capharnaïtes qui s'opposoient à sa Mission.

Simon et ceux qui étoient avec lui cherchèrent Jésus, et l'ayant trouvé ils lui dirent : tout le monde vous cherche. Jésus leur répondit : allons aux villages et aux villes voisines, afin que j'y prêche aussi, car c'est pour cela que je suis venu. Ensuite tout le peuple, étant accouru au lieu où il étoit, s'efforça de le retenir, ne voulant pas qu'il les quitta et il leur dit : il faut que je prêche l'Evangile du Royanme de Dieu aux au-

tres villes : car c'est pour cela que j'ai été envoyé.

I° Les Capharnaïtes cherchent Jésus : ils le cherchent avec empressement. Dès le matin, ils s'assemblent comme la veille autour de la maison de Pierre, où ils supposent que Jésus est encore, et ils demandent à le voir avec tout l'empressement qu'inspirent ou de grands besoins, ou une grande reconnoissance.... Ils le cherchent avec amour. Ce n'est plus pour leurs intérêts temporels ou pour la guérison de leurs malades ; mais avides de sa Doctrine, c'est pour l'entendre et profiter de ses leçons... Ils le cherchent avec constance. Jésus n'étoit plus dans la maison. Pierre l'y cherche, et ne l'y trouvant pas, il conjecture heureusement sur la solitude où il pourra le découvrir. Il prend avec lui son frère André et les autres Disciples pour aller rendre compte au Sauveur de ce qui se passoit à Capharnaüm; mais la multitude les suit, et sortant en foule de la Ville elle prend la résolution de chercher Jésus avec eux sans épargner ni soins, ni fatigue, et se détermine à ne point rentrer sans avoir trouvé son Bienfaiteur.... Est-ce ainsi que nous cherchons Jésus? Quand on le cherche de la sorte, on ne peut manquer de le trouver.

II° Les Capharnaïtes trouvent Jésus. Ils le trouvent en se mettant à la suite de Pierre. Quelle que soit l'ardeur de ce peuple, celle de Pierre est plus vive encore. Il ne se trompe point sur l'endroit du désert où est Jésus, il y vole le premier à la tête des autres Apôtres : André, Jacques et Jean, et le peuple l'y suivent.... C'est en suivant ce Chef visible de l'Église, c'est en se tenant uni à lui qu'on trouve Jésus. Hors de cette voie, hors de l'Église, on

erre sans guide dans le désert, et on s'y fraie au gré de ses caprices, mille routes différentes, mais dont aucune ne conduit à Jésus.

III° Les Capharnaïtes s'efforcent de retenir Jésus... Ils le voient disposé à les quitter, et ils n'y peuvent consentir. Ils le supplient de ne pas les abandonner, et lui font même une espèce de violence. Que cette instance fut agréable au cœur de Jésus, et s'il ne s'y rendit pas, qu'il sut bien les en dédommager!... Ah, si nous avions le même attachement pour ce divin Sauveur, le même empressement pour le retenir avec nous et pour demeurer avec lui, quel seroit notre bonheur!... En vain ce peuple reconnoissant supplie-t-il Jésus de ne le point quitter : ne me retenez pas, dit-il, les Villes, les Bourgs et les Villages voisins m'attendent; je dois leur prêcher comme à vous la parole de Dieu, ils ont part à ma mission. Allons, dit-il à ses Apôtres, venez avec moi, parcourons les Villes et les Bourgades, afin que j'y prêche l'Évangile : c'est pour cela que je suis venu au monde, c'est à cette fin que je suis envoyé... Telle doit être notre règle à nous-mêmes; pourquoi sommes-nous envoyés, à quelle fin sommes-nous venus au monde? Ah, ce n'est point sur l'estime, l'amour, l'approbation des hommes que nous devons régler nos démarches, mais sur la volonté de Dieu, sur la fin de notre vocation, sur les devoirs de notre état, sans égard à nos commodités, à notre repos, à nos intérêts, à notre gloire!... Quand Jésus eut ainsi parlé, on n'insista plus; le peuple retourna à la Ville dans l'espérance d'y revoir bientôt son bienfaiteur, et les quatre Disciples restèrent avec Jésus pour l'accompa-

guer dans sa mission.... L'attachement qu'on a pour une personne dont les lumières nous semblent nécessaires pour notre perfection, cesseroit d'être innocent, s'il s'opposoit aux ordres de Dieu et de l'obéissance, s'il murmuroit de ce que le zèle de cette même personne s'étendroit à plusieurs autres, et ne se borneroit pas au seul soin de notre ame.

TROISIÈME POINT.

Jésus se livre à sa mission.

Iº Ses travaux. *Et Jésus parcouroit toute la Galilée, enseignant dans leurs Synagogues, préchant l'Évangile, et il chassoit les démons.* Depuis que Jésus-Christ a commencé son ministère, toute sa vie n'a été que travail et prière; et c'est ainsi qu'il remplira chacun des jours de sa vie mortelle.... L'homme vraiment apostolique doit soutenir sa Mission par les continuels efforts de sa charité et de son zèle, remplir avec la même joie les fonctions obscures et éclatantes, travailler avec le même empressement au salut du pauvre et du riche, et faisant la guerre au démon, le chasser de tous les cœurs qu'il possède. Il n'est point de lieu, point de personnes qui doivent échapper à son zèle.

IIº Les miracles de Jésus-Christ. *Et sa réputation s'étant répandue par toute la Syrie, ils lui présentoient tous ceux qui étoient malades, les possédés, les lunatiques, les paralytiques, et il les guérissoit tous...* Le bruit que faisoit le Sauveur passa de Galilée en Syrie, et se répandit dans toute cette province. On lui

amenoit de ce pays même, dont les habitants étoient pour la plupart des Païens, divers malades qu'il guérit tous. N'y aura-t-il que nous qui ne recourrons point à Jésus-Christ pour être délivrés de nos infirmités? Nous que la foi a instruits, et qui savons de combien de sortes de maux nous sommes intérieurement affligés, ne ferons-nous pas pour nos ames ce que font ces peuples pour la guérison de leurs corps?

III° Les succès de Jésus-Christ. *Et il étoit suivi d'une grande multitude de peuple de la Galilée, de Décapolis, de Jérusalem, de la Judée et des pays situés au-delà du Jourdain.* Quel spectacle de voir tous ces peuples réunis auprès de Jésus-Christ, le suivre en foule pour entendre ses divines instructions! Allons-y nous-mêmes, unissons-nous à ces troupes fidèles; suivons Jésus et augmentons la gloire de son triomphe.

PRIÈRE. Je viens à vous, ô Jésus! résolu de vous suivre et de ne vous plus abandonner. Donnez-moi un esprit attentif pour écouter vos leçons, un cœur docile pour les pratiquer. Je vous remercie, ô divin Sauveur, des peines et des fatigues auxquelles vous vous êtes livré pour nous annoncer votre Evangile. Heureux ceux que vous avez chargés de continuer vos travaux, et qui, dans les villes et les campagnes, sont occupés à instruire les peuples! Donnez-leur la grâce de vous imiter, et à moi celle de travailler, selon mon état, à votre gloire, en pratiquant les lois de votre Saint Evangile. Je me joins, ô Jésus, à cette troupe de malades que vous guérissez : il n'en est aucun parmi eux de si misérable que moi! Mon

ame est accablée de toutes sortes ds maladies, et il n'y a que vous qui la puissiez guérir. J'adore votre puissance, adorable Rédempteur, et je réclame votre charité : serois-je le seul que vous ne guérirez pas? Guérissez-moi, Seigneur : ma guérison manifestera votre puissance et contribuera à votre gloire. Ainsi soit-il.

XLVIIIe. MÉDITATION.

Prédication de Jésus, et pêche miraculeuse dans la barque de Saint Pierre.

1°. Jésus prêche dans la barque de Saint Pierre ; 2°. Jésus fait faire à Saint Pierre une pêche miraculeuse ; 3°. Jésus indique le grand mystère caché sous cet événement. *Luc.* 5. 1-11.

PREMIER POINT.

Jésus prêche dans la barque de Saint Pierre.

Or, il arriva que le peuple venant en foule pour entendre la parole de Dieu, accabloit Jésus, qui étoit au bord du lac de Génézareth. Jésus y vit deux barques arrêtées. Les pêcheurs étoient descendus et lavoient leurs filets. Etant monté dans l'une de ces barques, qui étoit celle de Simon, il le pria de s'éloigner un peu du rivage : et s'étant assis, il instruisoit le peuple de dessus la barque.

I° Considérons l'empressement du peuple. Jésus étant sur le bord du lac de Génézareth, se trouva investi d'une foule de peuple qui,

affamée de sa doctrine, s'étoit rassemblée de différents endroits et l'accabloit de tous côtés. Que ce concours étoit édifiant, et qu'il étoit agréable à Jésus ! Avons-nous la même ardeur pour entendre, pour lire, pour méditer la parole de Dieu ? N'aimons-nous pas mieux lire et entendre des choses inutiles, frivoles, dangereuses ou mauvaises ? Sondons ici notre cœur, et réformons-nous.

II° Admirons la bonté de Jésus. Le tumulte étoit si grand, qu'il n'eût pu être entendu que d'un très petit nombre de ceux qui s'empressoient autour de lui. Il voulut remédier au désordre, sans mécontenter ces fervents auditeurs qu'il attiroit auprès de sa Personne, et qui répondoient avec tant de courage aux mouvements secrets de sa grâce. Il aperçut deux barques arrêtées sur le bord du lac. Les Pêcheurs étoient descendus à terre, et s'occupoient à laver leurs filets ; l'une des barques étoit celle de Pierre : Jésus y entra.... Il est probable que Jésus étoit arrivé la veille à Bethsaïde, ville située auprès du lac, et la patrie de Pierre ; peut-être même y étoit-il depuis quelques jours, ce qui auroit donné occasion à Pierre et aux deux frères Jacques et Jean, d'aller à la pêche. Il y a apparence aussi qu'André étoit avec Pierre son frère, quoiqu'il ne soit point nommé ici. Jésus étant donc monté dans la barque de Pierre, *il le pria de s'écarter un peu du rivage :* le peuple se rangea sur les bords ; le Sauveur s'assit dans la barque, et de-là, comme de la Chaire de vérité, il instruisit la multitude, qui s'en retourna ensuite en bénissant Dieu. Quelle bonté ! quelle complaisance dans Jésus pour contribuer à la satisfaction et

à l'instruction de ce peuple !... Il n'en a pas moins pour nous, il a soin que dans son Eglise les discours de piété soient multipliés. Y assistons-nous, n'y recherchons-nous que notre instruction, que ce qui peut nous édifier, nous animer au bien, nous corriger de nos défauts ; ou n'y sommes-nous pas trop occupés du style, du langage, de ce qui peut flatter notre imagination et plaire à notre esprit ?

III° Méditons le bonheur de Saint Pierre. De deux barques qui étoient sur le bord du lac, Jésus-Christ choisit celle de Pierre. C'est de celle-là qu'il enseigne, et par-là il annonçoit à cet apôtre, d'une manière cachée et mystérieuse, le suprême degré où il devoit l'élever un jour dans son Eglise. Par-là il vouloit nous apprendre à nous-mêmes que l'Eglise, figurée par cette barque, et gouvernée par les Successeurs de Pierre, seroit jusqu'à la consommation des siècles le siége et le centre de la vérité.... Est-ce de cette barque de Saint Pierre que nous recevons notre enseignement? Les discours que nous suivons, les Prédicateurs que nous goûtons, les livres pieux que nous lisons, son-tils munis du sceau de cette autorité ? Sans cela, quelque lumineuses que soient les maximes qu'on nous annonce, quelque sublimes que paroissent les sentiments qu'on veuille nous inculquer, quelque touchant que soit le langage dont on se serve, ce n'est pas Jésus qui nous enseigne, c'est le maître de l'erreur et du mensonge qui nous séduit.

SECOND POINT.

Jésus fait faire à Saint Pierre une pêche miraculeuse.

I° Observons l'obéissance de Saint Pierre. *Dès que Jésus eut achevé son discours, il dit à Simon : avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pécher; Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, cependant je jeterai le filet sur votre parole.* Obéissance aveugle par laquelle Simon sacrifie ses propres lumières. Il savoit plus que tout autre que le grand jour n'étoit pas un temps aussi favorable pour la pêche que le temps de la nuit ; il savoit, par une expérience toute récente, qu'il n'y avoit point de poisson dans cet endroit ; mais le raisonnement n'a point lieu quand il s'agit d'obéir.... L'obéissance n'est point parfaite, si on ne lui sacrifie ses propres lumière..... Obéissance pleine de confiance. Si saint Pierre exposa au Sauveur ses pensées et ses réflexions, ce ne fut point pour l'engager à révoquer ses ordres, mais seulement pour lui marquer la pleine confiance qu'il avoit en lui. Malgré tout cela, lui dit-il, *sur votre parole je vais*, sans délibérer, *jeter le filet.* Ce qui ne veut pas dire seulement : je vais le faire pour vous obéir, parce que vous l'ordonnez, ce qui ne seroit qu'une obéissance d'action, et non une obéissance de jugement et de volonté : mais je vais le faire sur votre parole, persuadé qu'agissant en votre nom et par vos ordres, mon travail ne sauroit être vain, inutile et sans succès.... Enfin, obéissance prompte. A peine Pierre a-t-il achevé ces paroles, que

lui et ses gens jettent le filet sans attendre du Sauveur ni réponse, ni explication, ni nouveaux ordres, ni nouvelle assurance. Est-ce ainsi que nous obéissons à des supérieurs qui nous tiennent sur la terre la place de Jésus-Christ?

II° Observons le succès de l'obéissance de saint Pierre. *Et l'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet rompoit. Alors ils firent signe à leurs compagnons qui étoient dans l'autre barque de venir les aider : ils y vinrent, et ils remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en falloit peu qu'elles ne coulassent à fond.* A peine eurent-ils jeté le filet, qu'ils sentirent une quantité de poissons s'y rassembler. Ils craignirent de le voir rompre entre leurs mains, et désespérèrent de le tirer sans secours. Ils firent signe aux pêcheurs de l'autre barque de venir les aider. Ceux-ci s'approchèrent, et la pêche se trouva si abondante que les deux barques remplies étoient sur le point de s'enfoncer.... Pourrions-nous, après une telle merveille, nous défier de notre Dieu et craindre encore de lui obéir?

III° Observons les sentiments qu'inspira ce miracle.... *Ce que voyant Simon Pierre, il dit à Jésus en se jetant à ses pieds : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur; car une grande frayeur l'avoit saisi, lui et tous ceux qui étoient avec lui, à la vue de la pêche qu'ils venoient de faire. Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étoient les compagnons de Simon, furent dans le même étonnement; mais Jésus dit à Simon : ne craignez point.* Les Disciples avoient vu faire bien des miracles à leur Maître; mais celui-ci les jeta dans l'épouvante. Pêcheurs,

de profession, ils se trouvoient plus à portée d'en comprendre la grandeur. Ils avoient pu, sans s'effrayer, voir leur Maître commander sur la terre aux démons, aux maladies, et s'en faire obéir; mais quand ils virent que son pouvoir pénétroit jusque dans les abîmes de la mer, qu'il en appeloit les poissons et les rassembloit à son gré, ils en furent si épouvantés, que la frayeur les rendit, eux et tous ceux qui étoient avec eux, muets et comme immobiles. Ils n'osoient presque lever les yeux sur leur Bienfaiteur. Pierre, dont les sentiments eurent toujours quelque chose de plus vif que ceux des autres, surmontant sa frayeur et recueillant toutes ses forces, se jeta aux pieds de Jésus et lui dit : Seigneur, je ne mérite pas de vous retenir dans ma barque : retirez-vous d'un pécheur tel que moi ; je ne suis pas digne de vous posséder.... O Sainteté redoutable, comment nous-mêmes osons-nous paroître devant vous, ou plutôt, comment y paroissons-nous avec si peu de respect et de crainte? *Jésus dit à Simon : ne craignez point.* C'est donc à dire : ô mon Dieu, que votre bonté égale votre puissance, l'une et l'autre sont infinies. Non, ce ne sont point ceux qui vous craignent et qui vous aiment qui doivent s'éloigner de vous ; quelque pécheurs qu'ils soient, dès qu'ils s'humilient sincèrement devant vous, vous savez dissiper leurs craintes et les rassurer, vous n'avez que des faveurs à leur accorder.... Se croire indigne de Jésus par respect pour sa grandeur, et conserver en même temps un tendre amour pour sa Personne, ce sont les moyens sûrs de n'en être jamais séparé.

TROISIÈME POINT.

Jésus indique le mystère caché sous cet événement.

Jésus dit à Simon : ne craignez point, votre emploi sera désormais d'être Pêcheur d'hommes... C'est-à-dire, ne vous effrayez point : loin de vous éloigner de moi, comprenez au contraire qu'il est temps pour vous de tout quitter et de me suivre. Ce que vous venez de voir n'est qu'une figure de ce que je veux opérer dans la suite par votre ministère; de pêcheurs de poissons, vous allez devenir pêcheurs d'hommes. Ces paroles fixèrent les premiers Disciples du Sauveur, qui désormais s'attachèrent à lui pour ne s'en plus séparer. *Et ayant tiré leurs barques à terre, ils quittèrent tout et le suivirent....* Par ces paroles, Jésus nous fait voir encore que cette pêche fut non-seulement un miracle, mais encore une figure et une prédiction d'un plus grand miracle, savoir de la propagation de l'Evangile par les Apôtres et leurs Successeurs. Prédiction bien consolante pour nous qui en voyons l'accomplissement littéral.

I° Dans l'abondance de cette pêche spirituelle. Toutes les parties du monde, tous les Royaume de la terre, toutes les Nations, tous les climats, toutes les langues ont reçu le Christianisme. La barque de Pierre a traversé toutes les mers : ses filets mystérieux ont été tendus d'un bout du monde à l'autre, de l'Orient à l'Occident, du Septentrion au Midi. Les habitants de l'ancien et du nouveau monde s'y sont réunis en foule; et ce pêcheur de poissons est devenu le Docteur de toutes les Na-

tions. Pourrions-nous croire un tel prodige, si nous n'en étions les témoins occulaires ?

IIº Accomplissement de la prédiction de Jésus-Christ dans la manière dont cette pêche s'est faite. Elle s'est faite de la manière qui paroissoit la moins propre au succès. Elle s'est faite au grand jour; c'est-à-dire, que la Religion chrétienne s'est présentée au monde, telle qu'elle est, sans détour, sans artifice, sans dissimulation. A la sagesse du monde, elle a proposé la sublimité de ses dogmes sans raisonnement. A la corruption du monde, elle a imposé la sévérité de sa morale sans adoucissement. A la superstition du monde, elle a opposé l'unité de son culte sans ménagement. A la persécution du monde, elle a opposé la vérité de sa foi sans déguisement, malgré ce grand jour, avec cette simplicité et cette candeur, elle a vaincu le monde, elle l'a attiré, elle l'a gagné, elle en a triomphé.

IIIº Accomplissement de la prédiction de Jésus-Christ dans ceux par qui cette pêche a été faite; c'est-à-dire, par Pierre et ses collègues dans l'Apostolat ... C'est ainsi que la prédiction renfermée dans cette pêche de poissons s'est vérifiée dans la pêche des hommes. C'est ainsi que le Sauveur instruisoit ses Disciples, en leur mettant sous les yeux d'une manière sensible l'histoire de son Eglise, le détail de leurs travaux, la règle de leurs devoirs et l'image de leurs succès. Cette façon d'enseigner ne convient qu'à un Dieu. Jamais aucune secte, séparée de la communion romaine, n'a eu part à ce miracle et n'a produit d'Apôtres. Les Hérétiques ont bien pu pervertir les chrétiens, mais il n'en ont jamais fait. Ils ont pu, sons

prétexte de réforme prétendue, séduire des Catholiques ; mais leur zèle toujours d'accord avec leurs passions et leurs intérêts, ne les a jamais engagés à quitter tout pour la prédication de l'Evangile. Il n'est point d'Eglise Chrétienne, quoique Hérétique aujourd'hui ou Schismatique, qui ne reconnoisse pour son premier Apôtre un envoyé de Pierre, ou de quelqu'un de ses successeurs dans le Siége apostolique.

PRIÈRE. Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir fait naître dans votre sainte Eglise : jamais rien ne m'en séparera, multipliez-y les Ouvriers Evangéliques, rassemblez-y toutes les nations, et faites-y entrer ceux qui ont eu le malheur de l'abandonner. Ainsi soit-il.

XLIXe. MÉDITATION.

Sermon de la montagne.

Des deux premières Béatitudes.

Observons d'abord quelle fut la préparation à ce discours, et imitons ensuite les deux premières Béatitudes. *Matt.* 5. 1-4.

PREMIER POINT.

Préparation à ce discours.

JÉSUS voyant une troupe innombrable de peuple qui le suivoit, alla sur une montagne, où s'étant assis, ses Disciples s'approchèrent de lui.

Alors commençant à parler, il les instruisit en ces termes. Après la pêche miraculeuse de Saint Pierre, Jésus, accompagné de ses quatre Disciples, continua ses courses apostoliques. On accouroit en foule de toutes parts pour le voir et pour l'entendre. Se trouvant un jour accablé de la multitude, il alla sur une montagne où s'étant assis, il se mit à enseigner.

I° Considérons celui qui enseigne. C'est Jésus, le Verbe de Dieu fait homme, la sagesse incréée, Dieu même... Ecoutons-le donc avec respect et docilité.

II° Considérons le lieu où il enseigne. C'est sur une montagne visible et accessible à tout le monde.... La loi ancienne avoit été publiée sur une montagne ; c'est sur une montagne que Jésus-Christ commence à publier la loi nouvelle : mais celle-ci n'est point, comme celle de Sinaï, environnée de feux menaçants d'où partent des éclairs et la foudre : tout y est calme, tout y invite à la confiance, tout y respire l'amour et la paix. O Jésus, ô aimable Législateur !

III° Considérons ceux qu'il enseigne. Ce sont tous ceux qui le suivent et qui veulent l'écouter... Quand Jésus fut assis, ses Disciples s'approchèrent de lui, c'est-à-dire, non-seulement Pierre, André, Jacques et Jean, mais encore plusieurs autres qui faisoient déjà profession d'être ses Disciples et de le suivre partout. Le reste du peuple venoit après, et tous l'écoutoient en silence.... Rien ne nous empêche d'approcher de Jésus. Nous en serons plus disposés à l'entendre et plus résolus à pratiquer ses leçons.

IV° Considérons la manière dont il enseigne :

c'est par lui-même.... Il avoit parlé aux premiers hommes par les Anges. Il parla aux Juifs dans le désert par Moïse, et à Moïse par un Ange. Il avoit ouvert, dans l'Ancien Testament, la bouche des Prophètes, et il ouvrit dans la suite celle de ses Apôtres; mais ici c'est par lui-même qu'il nous parle. C'est sa bouche sacrée qui a prononcé les oracles que nous allons méditer.... Quelle bonté de sa part! Quelle reconnoissance, quelle docilité n'a-t-il pas droit d'exiger de la nôtre?

V° Considérons la doctrine qu'il enseigne : c'est la voie du vrai bonheur, et la perfection.... Ce ne sont point ces vaines connoissances qui ne font qu'irriter la curiosité des hommes sans la satisfaire, et qui ne peuvent nous rendre ni plus heureux ni meilleurs : c'est l'idée de la vraie félicité que Jésus nous donne, c'est le moyen d'y parvenir qu'il nous enseigne. Quel plus grand intérêt peut nous toucher! Recevons donc avec avidité et empressement les divines instructions qu'il va nous donner. La sagesse humaine n'en a jamais inventé de semblables : elles sont la plus forte preuve et la plus belle apologie de notre sainte Religion contre ses ennemis. Un Législateur qui porte de telles lois, qui donne de telles leçons et qui se fait suivre, ne peut être que l'envoyé et le Fils de Dieu.

SECOND POINT.

Première Béatitude.

Bienheureux, leur dit Jésus-Christ, *les pauvres d'esprit, parce que le Royaume des Cieux leur appartient.* Il est des pauvres d'esprit, soit

par rapport aux biens qui sont hors de l'homme, soit par rapport aux biens qui sont dans l'homme : examinons les uns et les autres, et méditons ensuite le bonheur que procurent ces biens divers.

I° Il est des pauvres d'esprit par rapport aux biens qui sont hors de l'homme. Relativement à ces biens, il y a des pauvres de trois sortes : des pauvres par choix, des pauvres par nécessité, des pauvres par affection. Les pauvres par choix, qu'on appelle aussi volontaires, sont ceux qui, par un renoncement libre, se sont dépouillés de leurs biens, se sont engagés par vœu à ne posséder jamais rien en propre dans ce monde, et à n'user jamais de rien qu'avec dépendance. Ceux-là sont pauvres d'esprit, s'ils se maintiennent dans les sentiments de détachement, d'humilité, de mortification, avec lesquels ils ont dû faire un si généreux renoncement. Les pauvres par nécessité sont ceux qui, par la condition de leur naissance, ou par quelque accident ménagé par la Providence, se trouvant sans biens, ou avec peu de biens, vivent à l'étroit et ressentent les rigueurs de l'indigence. Ceux-là sont pauvres d'esprit, si contents de leur sort, ils le portent avec résignation et humilité, s'ils ne désirent point de le changer, et n'ambitionnent point celui des riches. Enfin les pauvres d'affection sont ceux qui, par une espèce de nécessité, se trouvent engagés dans les richesses. Ceux-là sont pauvres d'esprit, s'ils possèdent les richesses sans attachement de cœur, sans orgueil et sans inquiétude pour les augmenter, s'ils sont prêts à les perdre sans murmurer, s'ils n'en usent qu'avec crainte, sobriété

et modération, s'ils les font servir au soulagement du prochain, à l'accroissement de la foi, au service de Dieu, et non au faste, au luxe, et aux délices de la vie. Sommes-nous du nombre de ces différents pauvres d'esprit ?

II° Il est des pauvres d'esprit par rapport aux biens qui sont dans l'homme.... Il y a, ou il peut y avoir dans l'homme, trois sortes de biens dont la pauvreté d'esprit doit le détacher. Les premiers sont les biens du corps, tels que la force, la beauté, la santé. Les seconds sont les biens naturels de l'ame, tels que la science, les lumières, les talents, et ce que ces avantages nous procurent de la part des hommes, comme l'amour et l'estime. Les troisièmes sont les biens surnaturels de l'ame qui ne sont pas nécessaires à notre perfection, comme les consolations spirituelles, les goûts sensibles, et les douceurs de la dévotion. On doit recevoir toutes ces sortes de biens avec reconnoissance de la main de Dieu, comme un pauvre reçoit l'aumône. On doit les posséder avec humilité comme étant à Dieu et non à nous. On doit en user avec crainte et ne les faire servir qu'à la gloire de Dieu. On doit en souffrir la perte avec résignation, et songer que créés non pour nous mais pour Dieu, ce n'est pas à ses dons, mais à lui seul que nous devons nous attacher. Plus nous avancerons dans cette pauvreté d'esprit, dans cet entier dépouillement de nous-mêmes et plus nous avancerons dans la perfection et dans les voies de Dieu.

III° Du bonheur des pauvres d'esprit. Les pauvres d'esprit sont heureux, *parce que le Royaume des Cieux leur appartient*. Le Royaume

des Cieux peut signifier, 1.° dans le Ciel, la possession de Dieu avec toute sa gloire. Les pauvres d'esprit y ont un droit assuré par la promesse de Dieu même. Quel bonheur! Quel échange! un peu de terre dont l'inquiète possession ne dure qu'un moment pour un Royaume éternel! 2°. Dans nos cœurs la grâce sanctifiante, la justice habituelle, l'état de grâce par lequel Dieu, son amour et sa justice règnent en nous. Ce sont les pauvres d'esprit qui possèdent ce Royaume céleste, qui prennent soin de s'y affermir, de s'y perfectionner, de s'y enrichir par des œuvres de piété et de vertu, et par le saint usage des Sacrements; tandis que les riches du siècle, tout occupés des biens de la terre, vivent dans l'oubli de Dieu, avec une conscience chargée pour l'ordinaire de crimes et d'injustices. 3°. Dans l'Eglise, l'Evangile de Jésus-Christ. C'est aux pauvres d'esprit que ce Royaume de Dieu a été annoncé; eux seuls l'ont reçu et en conservent la foi avec simplicité. L'amour des richesses, la crainte de perdre leur fortune, ont empêché une infinité de Païens d'embrasser le Christianisme, une infinité d'Hérétiques de revenir à l'Eglise, et empêchent encore une infinité de ceux qui se glorifient d'être Catholiques, de conserver l'intégrité de la foi, de s'intéresser à ce qui regarde la foi, de se déclarer pour la foi, et d'en prendre la défense dans les occasions où ils y sont le plus étroitement obligés. O malheureuse richesse, qui ne doit vous craindre et vous détester! O sainte pauvreté, qui ne doit vous aimer, vous rechercher, vous ambitionner! Heureux et saint détachement de tout ce qui n'est pas

Dieu : vous êtes la première leçon que Jésus nous donne, et la première Béatitude qu'il nous propose, parce que, lorsqu'on vous possède, il est aisé d'acquérir tout le reste!

TROISIÈME POINT.

Seconde Béatitude.

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre. Le second caractère du fidèle est la douceur. Apprenons à la connoître dans toute son étendue.

I° Considérons en quoi consiste la pratique de la douceur, et d'abord quelle est la manière de la pratiquer. Elle doit être Chrétienne, avoir pour principe la charité et l'humilité, non l'humeur, le tempérament, la politique, l'intérêt, le désir de plaire ou de séduire : elle doit être sincère et non feinte, ou apparente : elle doit se montrer dans toute la personne, dans l'air du visage, dans les gestes, dans les paroles, dans le ton de la voix, et surtout résider dans le cœur. Est-ce ainsi que nous pratiquons cette vertu? 2°. Dans quelles occasions faut-il la pratiquer? Ces occasions sont fréquentes et journalières. C'est dans les petits comme dans les plus grands événements qu'il faut exercer la douceur. Il faut souffrir ce qu'ils ont de fâcheux sans s'aigrir, sans s'irriter. 3°. Envers quelles personnes faut-il pratiquer la douceur? Envers nos supérieurs, nos inférieurs et nos égaux, envers les grands et les petits, envers tous les hommes en général, et chacun des hommes en particulier. Ils ont tous droit d'être supportés de nous dans ce qui peut nous choquer et nous déplaire

de leur part, comme nous désirons nous-mêmes qu'ils nous supportent.

II° Examinons quels sont les prétextes dont on tâche de couvrir le défaut de douceur : d'abord c'est l'objet qui nous choque. On le trouve si fâcheux, si incommode, qu'on se persuade qu'il est impossible, ou du moins très difficile de le supporter ; mais c'est le propre de la vertu de vaincre les difficultés : sans ces difficultés même il y auroit de la vertu, et par conséquent du mérite. 2°. C'est son propre naturel : on est, dit-on, naturellement vif. Mais prétendons-nous ne pratiquer les leçons de Jésus-Christ qu'autant qu'elles seront conformes à notre naturel ? Ce qu'il exige de nous, n'est-ce pas de vaincre ce même naturel, de mettre un frein à nos passions, d'en arrêter les saillies, de détruire nos mauvaises habitudes et d'en substituer de bonnes ? Qui ne fait pour cela que de foibles efforts, se flatte en vain d'être son Disciple et d'avoir part à ses récompenses. 3.° C'est le zèle pour le bon ordre. Mais le vrai zèle est plein de douceur : s'il prend quelquefois un ton sévère, c'est sans emportement et sans aigreur. Gardons-nous de négliger une vertu que Notre-Seigneur met ici au second rang, qu'il a recommandée plusieurs fois, et dont il nous a donné lui-même un exemple si soutenu et si parfait. On se flatte aisément que les péchés que l'on commet en cette matière ne sont que des péchés légers ; mais on ne voit pas le scandale que cause une humeur brusque, on ne voit pas la plaie mortelle que fait dans le cœur du prochain un mot dur ou piquant.

III° Méditons le bonheur promis à la douceur.

Ceux qui sont doux sont heureux, *parce qu'ils possèderont la terre*. Sans doute la terre des vivants, la terre promise, le Ciel où ils goûteront dans une paix éternelle les douceurs d'un amour parfait ; mais encore ils possèderont la terre, c'est-à-dire, l'empire de leur cœur. Notre cœur est dans chacun de nous une terre, un Royaume où s'élèvent sans cesse mille mouvements séditieux ; la douceur les étouffe dès leur naissance, et alors on possède son ame en paix, et dans son ame le Dieu de la paix. Il ne peut y avoir d'esprit intérieur où ne règne pas cette paix que produit la victoire remportée sur ses passions. Aussi n'est-ce pas sans raison que Notre-Seigneur s'est servi de cette expression : *Ils possèderont la terre*. Oui, sur cette terre même que nous habitons, la douceur donne des succès qu'on voudroit en vain se procurer par un autre voie. Que de conversions éclatantes, que de pieux établissements dont la douceur est venue à bout, et qui auroient échoué sans elle ! N'est-ce pas par la douceur que le Christianisme possède aujourd'hui la terre que le Paganisme avoit possédée si long-temps.

PRIÈRE. O Jésus, soyez désormais mon modèle: apprenez-moi à être comme vous doux et humble de cœur, à posséder mon ame en paix, à bannir le trouble de mon esprit et l'aigreur de mes paroles, donnez-moi cette aménité, cette affabilité ennemie des contestations et des querelles, cette douceur qui gagne tout le monde, ce fonds de patience qui ne s'épuise jamais ! Accordez-moi ce dépouillement, ce dénuement, cette pauvreté évangélique à laquelle vous réservez les trésors de votre miséricorde. Ainsi soit-il.

Le. MÉDITATION.

Première suite du Sermon de la montagne.

Des trois Béatitudes suivantes. *Matt.* 5. 5-7.

PREMIER POINT.

Troisième Béatitude.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Les larmes qui, dans l'opinion des hommes, ne conviennent qu'aux malheureux, sont au jugement du fils de Dieu des marques de bonheur; mais c'est de la source d'où coulent ces larmes que naissent les droits que nous avons à la Béatitude. Or, on en peut distinguer trois différentes, et par conséquent trois sortes de larmes : larmes de la Nature, larmes de la Religion, larmes de l'Oraison.

I° Des larmes de la nature. Examinons d'abord qui sont ceux qui, par la nature, sont condamnés aux larmes. Hélas, tous les hommes, personne n'en est excepté. Le monde est plein d'affligés qui pleurent : les larmes coulent de toutes parts, et pour combien de sujets différents! La perte des biens, de l'honneur, de la santé, la mort de ses amis et de ses proches, la jalousie des concurrents, la persécution des ennemis, mille autres causes d'affliction font, dans toutes les conditions, couler des larmes amères que la Religion seule peut adoucir. 1.° Considérons à quelles conditions

peuvent être heureux ceux qui pleurent par la nécessité qu'impose la nature. Ceux qui pleurent ainsi sont heureux s'ils se servent de leurs afflictions pour se détacher des créatures et s'attacher à Dieu ; si, regardant leurs peines comme venant de la main de Dieu, ils les supportent avec patience et résignation, en esprit de pénitence et de satisfaction pour leurs péchés ; s'ils en viennent jusqu'à les souffrir avec amour et reconnoissance pour un Dieu qui les châtie, les purifie, et les rend semblables à son fils. 2° En quoi ceux qui pleurent ainsi sont-ils heureux? Ils sont heureux, parce qu'ils seront consolés. Ils le seront dans le Ciel d'où sera banni tout sujet d'affliction, et où ils posséderont en Dieu un bonheur parfait. Ils le seront sur la terre par des consolations intérieures, par des grâces particulières qui leur feront comprendre que leurs afflictions sout pesées, sont mesurées, que tous les moments en sont comptés devant Dieu, et qu'aucun ne sera sans récompense. Ils le seront encore sur la terre par des consolations extérieures, parce que Dieu n'afflige pas en toute manière : s'il nous envoie quelque affliction d'un côté, il multiplie ses bienfaits de l'autre. Mais, ingrats que nous sommes, nous murmurons pour les biens dont il nous prive, et loin de le remercier pour les biens dont il nous comble, nous en abusons pour l'offenser et nous perdre!

II° Des larmes de la Religion. Et en premier lieu, qui sont ceux qui par Religion sont dévoués aux larmes? D'abord tous les Chrétiens qui par l'engagement de leur Baptême ont renoncé aux pompes, aux fêtes, aux joies, aux vanités du monde; ensuite parmi les Chrétiens

ceux qui font profession d'une vie plus sainte et plus parfaite, soit qu'ils appartiennent au monde, soit qu'ils en soient séparés par état. En second lieu, à quelles conditions ceux-là sont-ils heureux? Ils sont heureux si, prenant bien et conservant l'esprit de leur vocation, ils détestent le bonheur du monde, ils abhorrent le faste et l'orgueil du monde, ils fuient les plaisirs, les joies, les délices du monde, et mènent au contraire une vie sérieuse, retirée, occupée, laborieuse et pénitente. En troisième lieu, en quoi sont-ils heureux? Ils sont heureux, parce qu'ils seront consolés. Ils le seront dans le Ciel où ils jouiront d'une joie pure et proportionnée à leur pénitence, à leur ferveur et à leurs larmes. Ils le seront sur la terre par les consolations intérieures que donne une bonne conscience à ceux qui remplissent les devoirs du Christianisme et de la perfection. Ils le seront encore sur la terre par les consolations extérieures qu'ils recevront des gens de bien, dont l'estime, la confiance et l'amour, sans être ni le motif, ni la récompense de leur vertu, les aidera à en soutenir le poids et à en supporter la rigueur.

III° Des larmes de l'Oraison. Quelles sont ces larmes? L'Oraison ouvre des sources de larmes sans nombre. Larmes de zèle, à la vue des maux que souffre l'Eglise, des scandales qui se commettent, des outrages que les pécheurs font à la Majesté divine, à la vue du nombre infini d'ames qui se livrent au désordre et périssent pour toujours. Larmes de pénitence à la vue de nos péchés et de nos infidélités journalières. Larmes de tristesse en considerant la longueur, la misère et les périls

de notre exil. Larmes de compassion en méditant les souffrances de Jésus-Christ. Larmes de dévotion en l'adorant dans l'Eucharistie. Larmes de tendresse en s'unissant à lui par la Communion. Larmes de désir en souhaitant de le voir dans sa gloire. Larmes d'espérance en pensant aux biens éternels qui nous sont préparés. Larmes d'amour en contemplant la souveraine amabilité de Dieu, la grandeur et l'universalité de ses bienfaits, l'immensité et l'Eternité de son amour. Qui pourroit nommer toutes les sources de larmes que le Saint-Esprit fait saillir dans un cœur fidèle et docile à ses opérations! Ceux qui pleurent ainsi sont heureux, parce qu'ils seront consolés. Ils le seront dans le Ciel où toute larme sera essuyée et où ils jouiront pleinement et à jamais du Dieu de toute consolation. Ils le seront à la mort parce qu'elle n'aura pour eux que des douceurs qui seront l'avant-goût des biens éternels pour lesquels ils ont soupiré. Ils le seront dans leurs larmes même. Ah! qui peut dire quelle est la douceur de ces tendres larmes que l'amour divin fait couler! Si nous en connoissions le prix et les charmes, nous n'aurions pas de peine à bannir de nos cœurs toute joie frivole pour nous livrer entièrement aux larmes : nous y consacrerions tous les moments que nous pourrions dérober à nos occupations, nous nous en nourririons le jour, nous nous en abreuverions la nuit, nous en ferions les seules délices de notre vie.

SECOND POINT.

Quatrième Béatitude.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice , parce qu'ils seront rassasiés.

I° Quel est ce bien de la justice, et combien est-il désirable? La justice se prend ici pour l'habitude de toutes les vertus et l'accomplissement de tous les devoirs. C'est ce que nous appelons encore sainteté , perfection, grâce sanctifiante, amour de Dieu, union avec Dieu : et comme on peut toujours croître dans la justice ainsi entendue, nous devons désirer et de l'acquérir et d'y faire tous les jours de nouveaux progrès. La justice prise en ce sens est notre unique bien, le seul qui nous appartienne, qui nous soit tout entier, intrinsèque et inhérent à notre ame dont il fait la noblesse , la grandeur , la beauté , la richesse. Tous les autres biens sont hors de nous et on peut nous en dépouiller malgré nous. La science même et les talents sont de ce nombre. L'ame n'en a que l'usage passager ; pour le fonds , il est comme en dépôt dans les organes du corps dont une seule fibre dérangée suffit pour faire tout perdre et tout évanouir. La justice est un bien pur et sans mélange. Tous les autres portent avec eux leur poison. La science enfle , les plaisirs amolissent ; les honneurs éblouissent , les richesses endurcissent; mais la justice renferme toutes les vertus et est opposée à tous les vices. Enfin la justice est un bien éternel et incorruptible. Hélas ! on ne le perd que trop souvent, mais ce n'est jamais que par notre faute. La mort nous dépouillera de tous

les autres biens sans qu'il puisse nous en rien rester : la mort nous laissera notre vertu tout entière, la perfectionnera même, et la consommera. Quelle folie donc de nous donner tant de mouvement , de désirer avec tant de constances et d'ardeur des biens frivoles, et de ne pas désirer le seul bien véritable qui est notre sanctification et notre perfection !

IIº Qu'est-ce que le désir de la justice, et quel doit-il être ? Ce désir doit être vif et ardent comme la faim et la soif. Il doit nous occuper tout entiers, nous suivre partout, brûler dans notre cœur jour et nuit. Il doit étouffer tout désir qui lui seroit contraire et dominer tout ce qui ne seroit pas compatible avec lui. Ce désir doit être agissant et efficace, comme la faim et la soif. Il doit nous rendre attentifs à toutes les occasions qui peuvent se présenter de nous sanctifier, empressés à les rechercher et prompts à les saisir. Il doit se trouver dans toutes nos actions, dans toutes nos paroles, dans toutes nos souffrances, dans toutes nos entreprises, dans toutes nos prières. Que ne fait-on pas, à quoi ne se résout-on pas pour pouvoir satisfaire la faim et la soif ! Enfin ce désir doit être réglé et raisonnable comme la faim et la soif dans un homme en santé. On ne doit pas se porter à des idées chimériques d'une sainteté qui ne nous convient pas, mais se renfermer dans la sphère de son état ; et en pratiquant tous les jours les mêmes devoirs, on pourra tous les jours croître en sainteté, en perfection et en amour. On ne doit point désirer vivement des dons sublimes et extraordinaires, comme sont des goûts sensibles, des ravissements, des révélations, mais

se borner au plus précieux de tous les dons qui est celui de faire la volonté de Dieu et de la faire tous les jours d'une manière plus généreuse, plus intérieure, et plus pure. Enfin on ne doit point se porter dans l'exercice même des vertus de son état à l'impeccabilité. Désirons, tâchons d'éviter tout péché et toute imperfection même; mais si quelque faute nous échappe, comme il nous en échappera toujours, ne nous en troublons pas, ne nous désespérons pas : humilions-nous, condamnons-nous, purifions-nous, tenons-nous sur nos gardes et continuons à désirer la justice avec encore plus d'ardeur.

III° Qu'est-ce que le rassasiement de la justice et où se trouve-t-il? Ce rassasiement se trouve dans le désir même de la justice. Les désirs profanes tourmentent et déchirent le cœur qui s'y livre, parce que leur objet est absent, éloigné, difficile, quelquefois impossible à obtenir, toujours incapable de satisfaire, lors même qu'on le possède. Le désir de la justice au contraire remplit l'ame de consolation, parce qu'il contient son objet et qu'il le donne. En désirant d'aimer Dieu, et de s'unir à lui, déjà on l'aime et on s'unit à lui. Heureux désir qui est la possession du bien que l'on désire! Désirons donc sans cesse de croître dans la justice et la perfection, et nous y croîtrons sans cesse. Ce rassasiement se trouve dans tous les événements et dans toutes les actions de la vie. Si nous cherchons en tout à nous sanctifier, nous nous sanctifierons. Rien au monde ne peut nous en empêcher : au contraire tout y peut contribuer, tout peut nous y aider. Ce rassasiement se trouve dans la

doctrine de l'Evangile, telle que l'Eglise l'a reçue et nous l'explique. Là une ame droite et qui cherche la justice trouve de quoi pleinement se satisfaire. Elle y trouve la vraie idée de la sainteté : elle en trouve les règles, les motifs, les moyens et le parfait modèle. Hors de là rien qui satisfasse, rien qui puisse tranquilliser une ame ni pour cette vie, ni pour l'autre. Ce rassasiement se trouve dans l'usage des Sacrements qui sont tous des sources de grâces et de justice, mais surtout dans le sacré banquet de l'Eucharistie où nous recevons le Juste par excellence qui veut bien être notre justice. Heureuse l'ame affamée de cette divine nourriture et altérée de ce précieux breuvage ! Elle y sera rassasiée et désaltérée à proportion de la faim et de la soif qu'elle y apportera. Dilatons donc nos désirs : plus ils seront grands, plus ils seront satisfaits. Le bien qu'on nous présente est infini ; nous ne saurions l'épuiser; mais nous y participerons à mesure que nous le désirerons. O heureux désir, ô faim, ô soif délicieuse, dévorez donc mon ame afin qu'elle puisse se rassasier et se désaltérer à longs traits dans cette source infinie de biens et de délices ! Enfin ce rassasiement se trouvera dans le Ciel où désormais exempts de péché, et pour toujours séparés des pécheurs, et admis dans l'assemblée des justes, nous vivrons avec eux dans le Royaume de la justice, et nous possèderons, sans crainte de le perdre, le Dieu auteur de toute justice.

TROISIEME POINT.

Cinquième Béatitude.

Bienheureux ceux qui usent de miséricorde, parce qu'ils obtiendront miséricorde. On peut secourir le prochain, ou dans ses besoins corporels, ou dans ses besoins spirituels, ou même dans ses défauts.

1° De la miséricorde à secourir le prochain dans ses besoins corporels. Donner à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, visiter les prisonniers, assister les malades, loger les étrangers, racheter les captifs, ensevelir les morts : telles sont les œuvres de miséricorde. Comment les exerçons-nous? Profitons-nous des occasions qui se présentent de les exercer? Les faisons-nous selon notre pouvoir et le besoin du prochain? Les faisons-nous comme nous voudrions qu'on nous les fît à nous-mêmes, si nous étions dans le même besoin ? Les faisons-nous comme nous désirons que Dieu les fasse envers nous? Or, comment Dieu exerce-t-il ces œuvres de miséricorde à notre égard ? Il nous a pourvus de biens, il nous a donné de quoi nous nourrir, nous vêtir, nous loger, peut-être même magnifiquement; nous jouissons de la santé et de la liberté. Remercions Dieu de tant de biens dont il nous comble, et songeons que ce n'est pas pour nous seuls qu'ils nous les donne, que le plus grand bonheur que nous y puissions trouver et le plus grand avantage que nous en puissions retirer, c'est d'en faire part aux malheureux, et par-là répondre à ses desseins qui sont d'imiter sa bonté, d'aug-

menter nos mérites, d'attirer sur nous l'abondance de ses grâces.

II° De la miséricorde à soulager le prochain dans ses besoins spirituels..... Les œuvres de miséricorde spirituelle sont surtout de corriger avec prudence et charité ceux qui manquent, d'instruire les ignorants, de consoler les affligés, de donner conseil à ceux qui en ont besoin, de prier pour les vivants et pour les morts. Comment exerçons-nous ces œuvres? N'omettons-nous point de reprendre par foiblesse, par respect humain; ou ne reprenons-nous point par humeur, par esprit de critique et avec aigreur? Sommes-nous attentifs à l'instruction de ceux qui dépendent de nous? Les instruisons-nous, ou avons-nous soin de les faire instruire des Mystères de la Religion et de leur devoir par rapport à Dieu, ou ne nous contentons-nous point qu'ils soient instruits dans les sciences profanes, dans les sciences du monde? Donnons-nous dans l'occasion des leçons de piété et de vertu, ou n'en donnons-nous point au contraire de mondanité, d'impiété, d'irréligion, de libertinage? Ecoutons-nous les affligés, les visitons-nous? Ne les fuyons-nous pas, ne les rebutons-nous point, ne les affligeons-nous pas au lieu de les consoler? Les conseils que nous donnons, sont-ils selon le monde ou selon l'Evangile, pour le salut ou pour la ruine des ames? Enfin nous acquittons-nous de ce que nous devons aux morts et aux vivants par nos prières et par celles que nous pouvons leur procurer? Hélas, dans toute notre conduite, quelle cruauté, quelle inhumanité, au lieu de cette miséricorde que l'Evangile nous recommande partout si expres-

sément ! Mais comment Dieu exerce - t - il ces œuvres de miséricorde à notre égard ? Il nous reprend par des remords salutaires et pleins de bonté. Combien de fois n'avons - nous pas travaillé à les étouffer en nous, et peut-être dans les autres ! Il nous a fait naître dans le sein de l'Eglise, il nous a environnés de lumières et d'instructions ; ne les avons - nous point négligées pour des sciences frivoles et inutiles, ou peut - être pour recevoir les leçons du monde, de l'erreur et de l'impiété ? Dans nos afflictions Dieu est toujours prêt à nous entendre et à nous consoler ; n'a-t-il pas lieu de se plaindre de ce que nous ne recourons pas à lui dans nos peines, et de ce que nous ne cherchons notre consolation que dans les créatures ? Mille inspirations nous éclairent tous les jours et nous excitent au bien ; quelle est notre fidélité à les suivre ? Remercions Dieu de ce que, malgré notre ingratitude, il n'a pas encore entièrement retiré sa miséricorde de nous, et afin de l'attirer de plus en plus, exerçons-la nous-mêmes avec plus de soin envers les autres.

III° De la miséricorde à supporter le prochain dans ses défauts. Il y a bien des choses à supporter dans le prochain et de la part du prochain. Il y a des injures atroces, des torts considérables, qu'il faut pardonner avec générosité : il y a plus souvent des offenses légères qu'il faut oublier avec facilité : il y a toujours des défauts, des humeurs, des façons d'agir ennuyeuses et rebutantes qu'il faut supporter avec indulgence. Comment exerçons-nous ces œuvres de miséricorde ? Pardonnons-nous les injures avec sincérité et sans aucun

désir de vengeance? Oublions-nous les offenses sans en fomenter le souvenir dans notre esprit, sans les exagérer dans notre imagination, sans en aigrir le ressentiment dans notre cœur, sans les rappeler dans nos entretiens, sans en faire part à ceux que nous jugeons pouvoir indisposer par-là contre les personnes qui nous ont offensés? Supportons-nous les défauts du prochain sans les relever avec affectation, sans les faire apercevoir avec malignité, sans nous en entretenir avec dérision? Croyons-nous que nous n'offensions jamais personne, et que nous n'ayons aucun défaut que les autres supportent? Ah, quel besoin n'avons-nous pas que Dieu exerce sa miséricorde envers nous!

PRIÈRE. O mon Dieu, où en serois-je sans votre infinie bonté! Des crimes énormes et sans nombre, des offenses multipliées tous les jours, des défauts grossiers, des imperfections continuelles, des manières rebutantes et opposées à votre sainteté; voilà toute ma vie, et ce qui me jetteroit dans les horreurs du désespoir si je ne savois que votre miséricorde est sans bornes. Pour en répandre sur moi les divins effets, vous exigez seulement que j'use moi-même de miséricorde envers les autres; si je pardonne tout, vous me pardonnez tout; c'est vous-même qui m'en avez assuré: et qui suis-je moi pour vous être comparé? O douce loi! ô condition avantageuse! ô Jésus, je veux exercer la miséricorde dans toute son étendue, afin de participer à vos miséricordes éternelles.

Ainsi soit-il.

LIe. MÉDITATION.

Seconde suite du Sermon de la Montagne.

Des trois dernières Béatitudes. *Matt.* 5. 8-12.

PREMIER POINT.

Sixième Béatitude.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Q'est-ce que la pureté du cœur? Quelles sont les préjugés que l'on forme contre cette vertu? Quelles seront enfin ses récompenses? Entrons dans le détail.

I° Qu'est-ce que la pureté du cœur et en quoi consiste-t-elle? On distingue dans la pureté du cœur trois degrés. Le premier est l'état de grâce qui appartient à la vie purgative. Dans ce premier degré est un cœur pur, un cœur lavé de la tache du péché mortel et détaché de toute affection au péché véniel, en sorte que l'amour de Dieu y règne, et que la grâce sanctifiante y habite : c'est ce qu'on appelle être juste. Le second degré est un état de vertu qui appartient à la vie illuminative. Dans ce second degré, un cœur pur est un cœur dont on a extirpé les mauvaises habitudes pour y en substituer de saintes, en sorte que les passions y sont mortifiées et soumises à l'exercice de la vertu facile : c'est ce qu'on appelle être vertueux. Le troisième degré est un état de sainteté qui appartient à la vie

intuitive. Dans ce troisième degré, un cœur pur est un cœur détaché de toutes les créatures et uniquement attaché à Dieu. Rien de créé ne le touche, il n'est touché que de Dieu, il n'a de plaisir et de consolation, de douleur et de tristesse, de désir et de crainte, d'affection et d'amour que selon Dieu, que pour Dieu, que pour l'intérêt et la gloire de Dieu, et l'accomplissement de sa sainte volonté : c'est ce qu'on appelle être saint. Se contenter du premier degré, vrai ou prétendu, sans s'appliquer efficacement à l'acquisition des deux autres, c'est ce qu'on appelle état de tiédeur; état très dangereux dans l'affaire du Salut.... Notre cœur est comme un centre où tout aboutit. Nos sens extérieurs aiment à se répandre et à se remplir de mille objets impurs, qui de-là pénètrent jusqu'au cœur; il faut captiver les sens et les enchaîner pour ne leur permettre que ce qui est absolument nécessaire.... Notre esprit, notre imagination, notre mémoire sont des facultés turbulentes qui élèvent sans cesse mille vapeurs dont la malignité attaque le cœur : il faut les assujettir, et en bannir avec empire toute pensée, toute image, tout souvenir non-seulement licencieux ou dangereux, mais même inutile.... Enfin le cœur lui-même est un sol ingrat qui, le plus souvent, ne produit que des ronces et des poisons, que des affections déréglées, des désirs injustes, des intentions criminelles : il faut arracher sans compassion ces productions impures jusqu'aux dernières fibres et autant de fois qu'elles renaissent.

IIo Quels sont les préjugés que l'on forme contre la pureté du cœur? Premier préjugé : vivre de la sorte c'est mener une vie triste et

malheureuse.... Eh quoi donc, notre bonheur peut-il venir du péché, des passions, des créatures ? N'est-ce pas de-là au contraire que nous viennent toutes nos peines, tous nos chagrins, tous nos malheurs ? N'est-ce pas de ce cruel empire que l'on éprouve le plus dur et le plus funeste esclavage ! Que de douceurs goûte une ame qui a rompu ses liens, qui s'est mise en liberté, et qui n'est attachée qu'à son Dieu ! Second préjugé : cette attention continuelle est quelque chose d'impossible... Mais la grâce rend tout possible. Il y a eu des Saints, des ames pures qui ont vécu de la sorte dans toutes les conditions et dans celle où nous sommes. A la vérité il s'y rencontre des difficultés ; et pour acquérir cette pureté de cœur il en coûte des soins et de l'application : mais aucun bien ne s'acquiert sans peine. Les Arts et les Sciences ont leurs difficultés qui n'empêchent pas qu'on ne les apprenne. Ces difficultés s'applanissent à mesure qu'on fait des progrès, et le plaisir de les avoir surmontées dédommage de la peine qu'elles ont pu donner. Ce qui paroît impossible au commencement, devient facile par l'usage. Ces difficultés sont d'ailleurs pour nous un moyen de témoigner à Dieu notre amour ; et ce que l'amour ordonne, quelque difficile qu'il soit, devient doux et aisé. Troisième préjugé : cette parfaite pureté de cœur n'est pas de précepte.... Quelle erreur ! Elle est au contraire de précepte indispensable, de précepte qui dérive essentiellement de la grandeur et de la sainteté de Dieu. Et en effet la moindre impureté ne suffit-elle pas pour nous fermer le Ciel où rien de souillé ne peut entrer,

et pour en purifier notre ame, faut-il rien moins que les flammes du Purgatoire? Ah! que l'on comprend alors quelle folie c'est que d'échanger un peu des peines qui, en nous purifiant, auroient encore augmenté notre couronne, pour ces supplices rigoureux que l'on souffre comme purs châtiments, sans plaire à Dieu et sans mériter en les souffrant!

IIIo Quelles sont les récompenses de la pureté du cœur? *Ceux qui auront le cœur pur verront Dieu*; ils le verront dans ses ouvrages, dans l'établissement et la conservation de son Eglise, dans les SS. Livres qui contiennent ses oracles, dans tous les événements qui sont les effets de la Providence; ils le verront dans ses faveurs intérieures. Oui, les lumières, les consolations, les délices surnaturelles dont Dieu se plaît de temps en temps d'inonder un cœur pur, sont quelque chose de si divin, de si ineffable que toutes les délices de la chair et du monde sont une horreur et un tourment en comparaison. Enfin ils le verront en lui-même dans le Ciel. Lorsque les douleurs de la dernière maladie, lorsque les Sacrements et les Prières de l'Eglise auront achevé de purifier cette ame, et qu'une sainte mort aura mis à sa fidélité le sceau de la persévérance finale, elle sera admise à voir Dieu face à face, à jouir de lui, à l'aimer d'un amour béatifique et éternel. O récompense digne de la bonté et de la grandeur d'un Dieu! Puis-je en trop faire pour y parvenir et ne pas la manquer? O pureté de cœur, que vous êtes précieuse et digne de tous mes soins!

SECOND POINT.

Septième Béatitude.

Bienheureux les Pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Examinons quels sont les devoirs de l'homme pacifique, par rapport à la paix privée et domestique, et en quoi consiste son bonheur.

I° Quels sont les devoirs de l'homme pacifique par rapport à la paix publique? L'amour de la paix publique exige en premier lieu de l'attention, afin de n'être pas celui qui trouble la paix. Pour ne pas troubler la tranquillité de l'état, celle d'une Ville, d'une Communauté, obéissons aux lois et à ceux qui commandent, sans murmurer, sans critiquer, sans nous plaindre. Pour ne pas troubler la paix de l'Église, soumettons-nous à ses lois et aux décisions de ses Pasteurs, sans détour, sans équivoque. Pour ne pas troubler la paix du public, ne l'importunons point, dans nos querelles particulières, par des écrits, des manifestes, des apologies ou des satyres qui ne servent qu'à diviser les esprits et à former des partis. 2°. L'amour de la paix publique demande du zèle pour la rétablir, lorsqu'elle est troublée. Nous y contribuerons en ne prenant aucun parti entre les particuliers, en nous déclarant toujours pour l'obéissance et la soumission due aux Puissances légitimes, en tâchant dans l'occasion, selon le degré de notre autorité, d'adoucir les esprits, de les faire rentrer dans le devoir et dans les voies de la paix. 3°. L'amour de la paix publique exige de la patience et des prières. Lorsque nous ne

pouvons rien pour son rétablissement, contentons-nous de gémir et de prier; nos plaintes et nos lamentations sont inutiles, tenons-nous dans le silence, songeons à nous sacrifier; la paix fut-elle bannie de toute la terre, rien ne nous empêche de l'avoir dans notre cœur, de l'avoir avec nous-mêmes et avec Dieu.

II° Quels sont les devoirs de l'homme pacifique par rapport à la vie privé et domestique? Il doit en premier lieu avoir attention de n'être pas celui qui trouble la paix : avoir attention à son humeur pour la réprimer, à ses paroles pour les mesurer, à ses actions pour les régler; en sorte qu'il ne manque à aucun des devoirs de respect, de politesse, de charité qui sont dus au prochain. 2°. Il faut du zèle pour contribuer au rétablissement de la paix parmi ceux qui l'ont perdue : zèle plein de douceur et de charité pour adoucir les esprits, les rapprocher, les concilier : plein de prudence, pour ne point entrer dans des querelles où l'on ne peut rien pour le bien de la paix. 3°. Il doit faire des sacrifices pour conserver la paix avec ceux qui la troublent; sacrifices de ses intérêts, de ses droits, de sa réputation, et du point d'honneur; sacrifices de tout, excepté des intérêts de Dieu, de la Religion et de la conscience. Qui ne veut rien sacrifier aux biens de la paix, n'aime par la paix : ainsi aux paroles point de réplique, aux rapports point de foi, aux mauvaises manières point d'attention, aux offenses point de ressentiment, aux prétentions point résistance. Le monde nous regardera peut-être comme stupides et sans esprit, comme lâches et sans

sentiments; comme coupables et criminels ; ah ! laissons dire le monde , et ne songeons qu'à ce que nous dit Jésus-Christ.

III° Quel est le bonheur de ceux qui sont pacifiques ? Ils sont heureux 1.° en ce qu'ils sont enfants de Dieu dont ils exécutent les volontés , dont ils suivent les exemples , et dont ils font bénir le Nom. Ceux qui troublent la paix sont, au contraire , les enfants du démon dont ils suivent les inclinations , dont ils imitent les œuvres , dont ils avancent les desseins. 2.° Ils sont heureux , parce qu'ils seront reconnus pour les enfants de Dieu , non-seulement sur la terre par les gens de bien dont le suffrage est toujours d'une grande consolation , mais encore par les méchants même au jour du Jugement dernier. Les voilà , diront-ils , ceux que nous avions maltraités , méprisés et que nous regardions comme des insensés; quelle gloire les environne ! les voilà placés au rang des enfants de Dieu : ah! c'est nous qui nous sommes trompés , c'est nous qui sommes les insensés. 3.° Ils sont heureux , parce qu'ils seront traités comme enfants de Dieu , et admis à l'héritage du Père Céleste , où ils jouiront d'une paix parfaite , délicieuse , éternelle , tandis que la demeure de ceux qui auront troublé la paix , sera un lieu d'horreur et de supplices où règneront une guerre et un désordre éternels.

TROISIÈME POINT.

Huitième et dernière Béatitude.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la Justice , parce que le Royaume des Cieux

est à eux. Examinons en quoi consiste cette persécution du monde, soit contre la vertu des justes, soit contre le zèle des Apôtres, et méditons les avantages de cette persécution pour les hommes apostoliques.

I° Persécution du monde contre la vertu des justes : il en est de différents genres. Persécution ouverte, par laquelle on emploie les menaces, les violences, les mauvais traitements pour engager dans le crime, pour corrompre la foi, pour détourner de la piété, ou faire abandonner le dessein d'une vie retirée et plus parfaite. Persécution maligne, par laquelle on raille, on tourne en ridicule, on expose au mépris et la vertu et ceux qui en font profession. Persécution hypocrite, par laquelle, sous prétexte de n'en vouloir qu'aux défauts et aux abus, on déclame contre la dévotion et contre les dévots, et bientôt après contre les Ecclésiastiques et les Religieux. Ah! si, comme on le voudroit faire accroire, on étoit vraiment touché des défauts qui se trouvent quelquefois dans les gens de bien, on en gémiroit plutôt que d'en parler, ou l'on en parleroit en d'autres termes, en d'autres lieux, sur un autre ton, et d'une manière moins injurieuse et moins générale. 2°. Observons combien grand est le crime des persécuteurs. Ils outragent les amis de Dieu, dont ils devroient plutôt demander les prières ; mais croient-ils que Dieu ne les vengera pas? Ils causent la ruine des ames, dont plusieurs n'osent entrer et d'autres n'osent persévérer dans le chemin de la vertu, faisant en cela l'office du démon, et contribuant au succès de sa haine et de sa jalousie contre les hommes. Ils

se ferment à eux-mêmes le retour à Dieu, et se mettent dans un état d'endurcissement dont peut-être rien ne les retirera. Gardons-nous d'être de ce nombre. Si nous n'avons pas le courage d'être fervents, n'ayons pas du moins la foiblesse de haïr ceux qui le sont. Aimons-les au contraire, estimons-les, encourageons-les, et prenons leur parti dans l'occasion. 3°. Quel est le bonheur des persécutés ? O vous qui êtes l'objet de la persécution du monde, ne vous découragez pas : réjouissez-vous au contraire, parce que cette persécution du monde établit en vous le Royaume de Dieu et de sa grâce, parce qu'elle vous assure la possession de l'Evangile dont vous suivez les lois, parce qu'elle vous donne droit au Royaume des Cieux où l'on n'arrive que par les souffrances, et que déjà ce Royaume vous appartient.

II° Persécution du monde contre le zèle des Apôtres. *Vous serez heureux*, continue Jésus-Christ, *lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres, qu'ils vous persécuteront et qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité.* Notre-Seigneur a proposé en un mot les autres Béatitudes; mais il insiste sur celle-ci et la développe, parce qu'elle étoit de la dernière importance pour son Eglise, également nécessaire aux Apôtres, pour se soutenir dans leur ministère, et aux fidèles, pour ne pas méconnoître leurs Apôtres. Malheureuse Jérusalem, qui persécutes et mets à mort les Prophètes, ton endurcissement est complet et sans remède : Gardons-nous de participer à son crime, honorons ceux qui souffrent pour Dieu, pour la Religion, pour les intérêts de

la vertu ; dans l'occasion, défendons leur cause : heureux si par-là nous méritons d'avoir quelque part à leur opprobre !

III° Les avantages de la persécution pour les hommes apostoliques. *Réjouissez-vous alors*, continue Jésus-Christ, *et faites éclater votre joie, parce que la récompense qui vous attend dans le Ciel est grande ; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les Prophètes qui ont été avant vous.* Le premier avantage que la persécution procure aux hommes apostoliques, c'est qu'elle garantit leur vertu des écueils de la vanité et de l'amour-propre, de la dissipation et de l'amour du monde, de la sécurité et du relâchement. Le second avantage, c'est qu'elle augmente leur récompense. Oh, qu'elle sera grande dans le Ciel! Réjouissez-vous, tressaillez de joie dans la pensée d'un si grand bonheur : heureux persécutés, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous y invite ! Que votre sort est digne d'envie ! Le troisième avantage, c'est qu'elle met le comble à leur gloire. La persécution a rendu les Apôtres semblables aux Prophètes, et elle rend les hommes apostoliques non-seulement semblables aux Prophètes et aux Apôtres, mais à Jésus-Christ même. Ne vous relâchez donc point dans les persécutions ; Ministres du vrai Dieu, regardez-les comme le glorieux apanage de votre Mission : et si elles vous manquent, craignez que ce calme funeste ne soit l'effet de votre mollesse, de votre oisiveté, de votre complaisance pour le monde, pour ses vices, pour ses erreurs : craignez qu'il ne devienne bientôt pour vous une cause de relâchement et de corruption : craignez que le monde, qui ne vous persécute

pas, parce que vous ne le contredites point, n'en vienne bientôt jusqu'à vous mépriser, et qu'enfin le Seigneur irrité de votre lâcheté, ne substitue à votre place des ouvriers plus fidèles qui s'attirent les persécutions que vous avez évitées, et vous enlèvent la couronne que vous n'avez pas eu le courage de mériter.

Prière. Pour vivre, ô mon Dieu, dans votre crainte et dans la piété, je dois donc m'attendre à passer ma vie dans le mépris du monde! Quelle gloire pour moi, si je n'ai pour ennemis que les vôtres, ô Jésus! Heureux, si je peux souffrir quelque chose pour vous qui avez tant souffert pour moi! Que les maux que je peux endurer ne soient jamais, Seigneur, que l'effet de ma fidélité, de mon amour pour la justice, et non l'effet de votre justice divine. Donnez-moi l'esprit de paix avec les ennemis même de la paix, un esprit de bonté, d'affection, de soin et de tendresse pour tous les hommes, un esprit d'union qui m'applique sans relâche à réunir les cœurs et les esprits, à bannir la discorde, à assoupir les différents, à étouffer les zizanies. Enfin donnez-moi, non-seulement avec les autres, mais avec moi-même, cette paix *qui surpasse tout entendement, et que le monde ne peut donner.* Purifiez mon cœur par votre Esprit-Saint, ô mon Dieu, allumez-y le feu de votre amour : faites que toujours éclairé de sa lumière et brûlant de son ardeur, je mène une vie pure et sans tache, je montre dans mes mœurs et dans ma vie cette innocence, cette pureté de l'ame qui seule est digne de votre amour ici-bas, qui seule doit à jamais vous posséder dans le Ciel!

Ainsi soit-il.

LIIe. MÉDITATION.

Troisième suite du Sermon de la Montagne.

De l'accomplissement de la Loi.

Jésus-Christ nous enseigne ici quels sont les moyens, l'obligation et les motifs d'accomplir la Loi. *Matt.* 5. 13-20.

PREMIER POINT.

Moyens d'accomplir la Loi.

Ces moyens sont tirés du ministère des Apôtres et des Pasteurs. Les ordres dont Jésus-Christ a chargé ses Ministres et les priviléges dont il les a honorés sont tous en notre faveur, et les moyens qu'ils doivent employer pour accomplir les ordres qu'ils ont reçus nous regardent nous-mêmes.

I° Jésus-Christ a revêtu ses Apôtres de son autorité pour corriger et reprendre. *Vous êtes le sel de la terre; si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût! Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors pour être foulé aux pieds des hommes...* Les Apôtres et les Pasteurs sont le sel de la terre, afin de nous préserver de la corruption du péché par la sagesse de leurs conseils, de leurs exhortations, de leurs corrections, par la prédication et l'administration des Sacrements. Leur emploi est sublime, mais il n'est pas pour eux sans danger : car

si le pasteur tombe, qui le relèvera; s'il manque, qui le corrigera; s'il s'égare, qui le ramènera; s'il perd le goût de son état et de ses devoirs, qui le lui rendra? Ne sera-t-il pas rejeté de Dieu et méprisé des hommes comme un sel affadi et inutile que l'on jette dans les rues où les passants le foulent aux pieds? Que le retour est difficile pour un Prêtre qui a abandonné Dieu! L'aveuglement et l'endurcissement suivront de près ses premières chutes. Mais c'est à eux à méditer les menaces de Jésus-Christ pour se tenir dans la crainte et l'humilité, et c'est à nous à examiner avec quelle docilité, avec quel empressement, avec quelle reconnoissance nous recevons ce sel qui ne nous est pas refusé; c'est à nous à examiner quel fruit nous en retirons.

II° Jésus-Christ a confié à ses Apôtres et aux Pasteurs sa doctrine pour enseigner. *Vous étes la lumière du monde. Une Ville située sur une montagne ne peut pas être cachée. Et quand on allume une lampe, on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tout ceux qui sont dans la maison.* Les Apôtres et les Pasteurs sont la lumière du monde. Lumière sûre qui conduit les hommes à leur fin, à Dieu, à la vérité, au bonheur éternel. Toute lumière tirée d'une autre source n'est qu'erreur, que ténèbres, et ne peut conduire qu'au précipice. Lumière universelle qui éclaire tout l'Univers et que tous les hommes doivent suivre. Lumière pure qui ne souffre ni partage, ni melange. Lumière sublime, élevée au-dessus des sens, au-dessus des préjugés, au-dessus de le raison. Lumière éclatante, visible à tous les yeux qui veulent la voir et qui ne

se détournent point avec obstination pour ne la voir pas. Le corps des premiers pasteurs, la doctrine catholique et apostolique, en un mot l'Eglise enseignante, est comparée ici par Jésus-Christ à une Ville bâtie sur une haute montagne que l'on ne peut cacher. Les tourbillons de poussière qu'on tâche d'élever autour d'elle, ne sauroient parvenir jusqu'à elle et en dérober la vue : ils peuvent tout au plus aveugler ceux qui les excitent. Quiconque a le cœur droit ne sauroit s'y méprendre : il voit sans obscurité l'Eglise que Jésus-Christ a fondée, il suit sans ambiguité ce que cette Eglise enseigne, et se soumet sans restriction à ce qu'elle ordonne. Chaque Eglise particulière, comparée ici à une maison, est soumise à son Pasteur dont l'enseignement est la lumière qui doit être sur le chandelier pour éclairer ceux qui sont dans la maison. Si le Pasteur tient par crainte le flambeau caché sous le boisseau, ou s'il le laisse s'éteindre faute d'entretenir la communication avec le corps des Pasteurs qui est la lumière du monde, c'est un malheur pour lui; mais la lumière du monde subsiste toujours et suffit dans ce cas pour nous éclairer. Est-ce à la clarté de cette lumière que nous marchons? Est-ce cette doctrine que nous suivons?

III° Jésus-Christ a communiqué aux Apôtres et aux pasteurs sa sainteté pour édifier. *Que votre lumière luise de telle sorte devant les hommes. qu'ils voyent vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les Cieux.* La prédication des Apôtres, quoique accompagnée de miracles, n'eût point eu de succès si elle n'eût été accompagnée de sainteté. Quel succès

aura donc celle d'un Pasteur, d'un Ministre de l'Eglise, si, destituée de miracles, elle l'est encore de vertus? Le grand moyen de persuader, c'est de donner l'exemple, mais le précepte d'édifier par une vie sainte n'est pas seulement pour les pasteurs; il oblige encore les pères et mères, maîtres et Maîtresses, tous ceux qui sont en place, et même tous les fidèles en particulier. Comment imitons-nous les Apôtres et les Saints? Comment profitons-nous des bons exemples qu'on nous donne? Quels bons exemples donnons-nous nous-mêmes? Et lorsque nous faisons quelques biens, est-ce à la gloire qui en reviendra à notre Père Céleste que nous songeons, ou à celle qui nous en reviendra à nous-mêmes?

SECOND POINT.

Obligation d'accomplir la Loi.

Cette obligation est fondée sur la nature même de la loi qui est une loi divine, chrétienne et invariable. I° Loi divine. *Ne pensez pas*, dit Jésus-Christ, *que je sois venu pour abolir la loi et les prophètes; je suis venu non pour les abolir, mais pour les accomplir.* Cette loi a sa source en Dieu même et ne peut venir d'ailleurs, parce qu'il n'y a que Dieu qui connoisse parfaitement ce que l'homme doit à Dieu, ce que l'homme se doit à lui-même, ce qu'il doit à ceux avec qui le Créateur lui ordonne de vivre. Cette loi, Dieu l'a révélée aux Patriarches, et l'a gravée dans le cœur tous les hommes; mais les enfants des hommes en oublièrent la révélation et en effacèrent en eux-mêmes l'impression pour la transgresser

avec plus d'audace et de tranquillité. Dieu l'écrivit de sa main sur les Tables qu'il donna à Moïse, mais les Israélites en négligèrent souvent la lecture et la pratique. Les Prophètes, autorisés de Dieu, en renouvelèrent souvent le souvenir, en expliquèrent les obligations, et eurent soin de laisser dans leurs écrits ces monuments de leur zèle. Ce sont ces préceptes invariables de la morale, contenus dans la loi et expliqués dans les Prophètes, que Jésus-Christ appelle souvent la loi et les Prophètes : c'est cette divine loi, prise en ce sens que Notre-Seigneur n'est pas venu abroger, et dont il nous recommande ici l'entier et parfait accomplissement.

II° Loi chrétienne, c'est-à-dire, renouvelée par Jésus-Christ dans son Evangile, expliquée et établie par Jésus-Christ dans toute sa pureté et sa sainteté, perfectionnnée même par Jésus-Christ pour la proportionner au culte plus parfait qu'il a établi parmi les hommes. C'est ainsi qu'il n'est pas venu pour détruire la loi de Dieu, mais pour nous la proposer dans toute sa plénitude, son étendue et sa perfection.

III° Loi invariable et indispensable : *Car je vous le dis en vérité : le Ciel et la terre périront plutôt que tout ce qui est dans la loi ne s'accomplisse jusqu'à un seul iota, un seul point.* Tandis que le Ciel et la terre subsisteront, tandis qu'il y aura sous le Ciel et sur la terre des hommes capables de connoître Dieu, la divine loi de Jésus-Christ subsistera et les obligera. Elle aura jusqu'à la fin des siècles des observateurs fidèles, et aucun des préceptes qu'elle contient, quelque léger qu'on le suppose, ne sera impunément transgressé.

Jésus Christ proteste que dans sa loi rien ne sera mis en oubli. Cependant que d'infidélités, que de prévarications! Jésus-Christ dit la vérité : il en est l'auteur absolu et invariable, et ce qu'il dit sera infaillible. Si le Ciel et la terre doivent périr plutôt que sa loi, sa parole et ses volontés, tremblons; et si nous voulons éviter une perte inévitable, attachons-nous inviolablement à ce qu'il demande de nous.

TROISIÈME POINT.

Motifs d'accomplir la Loi.

Ces motifs sont pris, 1.° du malheur qu'éprouvent ceux qui auront violé la loi et enseigné aux autres à la violer; 2.° du bonheur de ceux qui auront observé la loi et enseigné aux autres à l'observer; 3.° de l'insuffisance des vertus mondaines.

I° Malheur de ceux qui auront violé la loi et enseigné aux autres à la violer. *Celui donc*, continue Jésus Christ, *qui violera l'un de ces moindres commandements, et qui apprendra aux hommes à les violer, sera regardé dans le Royaume des Cieux comme le dernier.* Par le Royaume des Cieux, tous les interprètes entendent ici le Jugement dernier. Or, quand ce ne seroit que le plus léger des commandements, ou plutôt un de ceux que le monde regarde comme légers, qu'on auroit violé ou enseigné à violer, on sera au jour du jugement rejeté au dernier rang et au dessous des simples transgresseurs. Que sera-ce donc de ceux qui auront violé ou enseigné à violer les commandements les plus essentiels, ceux même que le paganisme s'est cru obligé d'observer? Lorsque ces cor-

rupteurs verront des milliers d'ames que leurs discours, leurs livres, leurs théâtres, leurs tableaux auront corrompues et damnées, quelle sera leur honte, et à quel supplice devront-ils s'attendre, non-seulement eux, mais encore, 1.° ceux qui auront coopéré à leur crime en vendant, débitant, transportant, communiquant, prêtant ces productions criminelles; 2.° ceux qui, ayant l'autorité en main, n'auront eu ni assez de vigilance, ni assez de sévérité pour les arrêter.

II° Bonheur de ceux qui auront observé la loi et enseigné aux autres à l'observer. *Mais celui qui gardera les commandements, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le Royaume des Cieux.* Ceux qui auront observé la loi et enseigné aux autres, soit par leurs exemples, soit par leurs discours, à l'observer, seront grands dans ce dernier jour. O grandeur digne d'envie! Faut-il que tous ceux qui ont des talents ne soient pas sensibles à cette gloire solide et immortelle! Tâchons donc, selon notre état, non-seulement de pratiquer la loi, mais encore de l'enseigner et de contribuer de tout notre pouvoir à établir dans tous les cœurs l'amour de cette divine loi, et nous aurons part, selon la mesure de nos travaux et de notre zèle, à la gloire et à la récompense des Apôtres.

III° Insuffisance des vertus mondaines. *Car je vous déclare que si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux.* La justice, c'est-à-dire, la vertu des Scribes et des Pharisiens avoit trois défauts, comme on le voit par les reproches que Notre-

Seigneur leur fit dans la suite. Elle étoit tout extérieure, sans qu'ils se missent en peine de l'intérieur ; ils nettoyoient le dehors de la coupe, et ils avoient les mains pleines d'injustices. Elle étoit minutieuse, s'attachant à de légères observances et négligeant l'essentiel. Ils payoient la dîme de la menthe et du thym, et ils n'avoient ni amour pour Dieu, ni charité pour le prochain. Enfin elle étoit hypocrite, ne cherchant que l'estime des hommes, sans se soucier de celle de Dieu. Ils prioient pour être vus, ils vouloient qu'on les saluât avec respect, qu'on les reçut avec honneur, qu'on les plaçât avec distinction. Avec une telle vertu, on n'entre point dans le Royaume des Cieux.... La nôtre est-elle plus parfaite, plus intérieure, plus essentielle, plus humble ? Nous n'avons plus de Scribes et de Pharisiens qui corrompent la loi, mais nous avons des Chrétiens mondains qui la restreignent à une probité apparente et superficielle, et qui substituent aux maximes de l'Evangile les maximes du monde plus corrompues encore que celles des Pharisiens. Vertus du monde, vertus de parade, d'ostentation ; vertus insuffisantes pour avoir entrée dans le Royaume des Cieux ; vertus simulées, qui cachent des vices réels, dignes de la réprobation éternelle.

Prière. Je vais m'appliquer, ô mon Dieu, avec votre sainte grâce, à pratiquer les vraies vertus que vous exigez de moi, en observant votre loi dans toute son étendue, selon la lettre et selon l'esprit, avec pureté d'intention et plénitude de fidélité ! O loi sainte et adorable, que je suis heureux de vous connoître, que je suis malheureux de vous avoir si souvent violée !

Pardonnez-moi, Seigneur, mes transgressions passées! Donnez-moi l'amour de votre sainte Loi, afin que j'en fasse à l'avenir toute mon étude et l'unique règle de ma conduite.

Ainsi soit-il.

LIIIe. MÉDITATION.

Quatrième suite du Sermon de la Montagne.

Explication des trois préceptes de la loi de Dieu concernant l'homicide, l'adultère et le jurement. *Matt.* 5. 21.37.

PREMIER POINT.

De l'Homicide.

1° DES péchés défendus avec l'homicide. *Vous avez appris qu'il a été dit à vos Ancêtres : vous ne tuerez pas, et celui qui tuera méritera d'être condamné par le tribunal du jugement. Mais moi, je vous dis : quiconque se met en colère contre son frère, mérite d'être condamné par le tribunal du jugement. Celui qui dira à son frère : Raca,* homme de peu de sens, *méritera d'être condamné par le tribunal du Conseil*; *et celui qui lui dira homme insensé, méritera le supplice du feu.* Par ce précepte sont défendus les péchés d'actions, comme tuer, mutiler, blesser, frapper sans droit, sans autorité, par colère, par brutalité, par haine, par vengeance, par caprice : les péchés de paroles, paroles de médisance, de calomnie, de mépris, d'insulte,

d'outrage, de malédiction, prononcées par haine, par malice, par colère : les péchés purement intérieurs, comme les mouvements de colère, d'indignation, de haine, par lesquels on s'emporte intérieurement contre le prochain, on se réjouit de son malheur, on souhaite de lui faire du mal, on désire qu'il lui en arrive. Tous ces péchés, si quelque circonstance n'en diminue la malice, sont très griefs au tribunal de Dieu.... Observons la gradation que fait ici Notre-Seigneur. Les Scribes et les Pharisiens, expliquant ce précepte de la loi, ne parloient que de l'homicide; tout le monde regardoit ce crime comme capital et digne du jugement. Or Notre-Seigneur veut que la simple colère qui est dans le cœur, sans se manifester par une parole, ni par aucune action, soit regardée sur le même pied que les Pharisiens regardoient l'homicide et comme digne du jugement, c'est-à-dire comme méritant d'être portée au tribunal de ces Juges supérieurs qui avoient pouvoir de condamner à mort. Il veut ensuite qu'une parole injurieuse, quoique contenant une injure médiocre, quand elle est dite par colère, soit regardée sur le pied des plus grands crimes qui étoient jugés par le Conseil ou le grand Sanhedrin, qui ne connoissoit que des crimes contre l'Etat ou la Religion. Enfin il veut qu'une parole renfermant une injure atroce soit regardée comme un crime au-dessus de toutes les justices humaines, et de tous les supplices qu'elles peuvent décerner. Ainsi décide et prononce Jésus, le souverain juge de l'Univers; ainsi que sera-ce devant lui que l'homicide? Veillons donc avec le plus grand soin non-seulement sur nos

actions, mais encore sur toutes nos paroles pour n'offenser personne : réglons même les mouvements intérieurs les plus cachés de notre cœur.

II° De l'obligation de réparer entièrement le mal qu'on a causé au prochain. *Si faisant votre offrande à l'Autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande devant l'Autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et ensuite vous viendrez présenter votre offrande.* Si vous avez fait tort au prochain dans ses biens, si vous retenez ce qui est à lui, si vous lui avez causé quelque perte et quelque dommage, il faut restituer et l'indemniser entièrement. Si vous avez nui à sa réputation, à son honneur, à son crédit, il faut mettre tout en œuvre pour le rétablir dans le même degré d'estime et de considération où il étoit. Si vous l'avez outragé, offensé, mortifié, il faut l'apaiser et lui faire satisfaction. Enfin, si vous croyez que votre prochain a quelque chose contre vous, quand même vous ne seriez pas coupable, quand même vous n'y auriez donné aucune occasion, vous ne devez rien oublier pour effacer ses préventions, pour détruire ses soupçons, pour dissiper ses ombrages, pour rétablir la charité dans son cœur, et faire revivre entre vous et lui l'union et la bonne intelligence. Sans avoir fait ces démarches et vous être réconcilié de bonne foi autant qu'il est en vous, n'espérez pas que Dieu reçoive vos prières, vos sacrifices, ne pensez pas pouvoir être admis au Sacrement de la réconciliation, ne présumez pas surtout de recevoir dans la sainte Communion le Dieu de la paix et de

la charité qui nous a lui-même imposé ces obligations.

III° De l'obligation de réparer promptement le mal qu'on a fait au prochain. *Accordez-vous promptement avec votre adversaire, tandis que vous êtes en chemin avec lui, de peur qu'il ne vous livre au Juge et le Juge au Ministre de la justice, et qu'on ne vous mette en prison.* Réparez le tort fait au prochain, dès le jour même, si cela se peut. Plus vous différerez, plus votre péché sera grand et difficile à expier, plus le dommage sera considérable et difficile à réparer, plus la plaie sera profonde et difficile à guérir. Ne différez pas à la mort qui peut-être vous surprendra, qui selon toute apparence vous occupera d'autres soins, et ne vous laissera ni assez de liberté, ni assez de loisir pour remplir votre obligation, ou qui ne vous la laissera remplir qu'imparfaitement. Vous et celui que vous avez offensé, vous êtes comme deux plaideurs qui vont trouver leur commun Juge. Avant d'arriver, pendant que vous êtes encore dans le chemin, accordez-vous avec votre partie, vous ferez vos conditions meilleures que si la Justice se saisit de votre affaire, parce qu'alors elle vous jugera à la rigueur. Du moins à la mort, si vous avez eu le malheur et l'imprudence de différer jusques-là, ne soyez pas assez téméraire pour franchir ce terrible pas sans mettre ordre à une affaire si essentielle. Songez qu'il s'agit de tout pour vous, que le temps presse, et que les droits lésés de votre prochain vous accuseront au Tribunal de Dieu, votre Juge, qui vous condamnera dans toute la rigueur de sa justice.

IV° Du châtiment de ceux qui meurent sans avoir réparé le mal fait au prochain. *Je vous le dis en vérité*, continue Jésus-Christ, *vous ne sortirez pas de la prison que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole.* La seule idée de prison vous fait trembler : mais que sont les plus affreux cachots en comparaison de ces prisons de feu auxquelles la justice divine condamnera les coupables? Si votre faute est vénielle, vous ne sortirez de votre prison qu'après avoir satisfait à toute la rigueur de la justice divine; mais si elle est mortelle, et qu'il faut hélas! peu de chose pour la rendre telle aux yeux du souverain juge; si elle est mortelle, jamais vous ne sortirez de cette prison et des feux qui la remplissent, parce que jamais vous ne parviendrez à vous acquitter, jamais vous ne serez en état de satisfaire.

SECOND POINT.

De l'Adultère.

I° Combien les péchés d'impureté sont honteux aux yeux même des hommes. *Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens : vous ne commettrez point d'adultère.* Ceux qui sont coupables de péchés d'impureté n'aimeroient-ils pas mieux tout souffrir que de voir leurs intrigues découvertes et leur crime révélé? Si le secret dont ils tâchent de couvrir leur honte vient quelquefois à éclater, quel scandale pour le public, quelle confusion, quelle infâmie pour eux : que ne fait-on pas pour se garantir d'un pareil déshonneur! Une mère, oubliant la douceur de son sexe et sa qualité de mère, ne craint pas quelquefois d'ajouter à son premier crime

le meurtre et le parricide, au risque de sa propre vie. Quel autre péché a fait faire plus de confessions et de communions sacrilèges que celui-là? Combien, bourrelés par leur conscience et ne pouvant plus supporter l'opprobre secret dont ils se sentoient couverts, ont été jusqu'aux pieds du prêtre sans oser découvrir la profondeur de leurs plaies! Combien, en découvrant même leurs crimes, ont supprimé par honte des circonstances essentielles, et ont rendu inutile l'aveu imparfait qu'ils avoient commencé! Combien, combattus entre la crainte de Dieu et la honte, ont cédé à celle-ci et se sont éloignés des Sacrements plutôt que d'oser faire l'aveu nécessaire de leurs abominations! Les complices mêmes entre eux et dans le secret de leurs désordres ont honte de leur prostitution et rougissent de leurs excès, et dès que la possession laisse quelque intervalle à la raison, ils ne peuvent s'empêcher de se mépriser mutuellement, quelquefois de s'abhorrer et de se détester. Les libertins mêmes qui quelquefois se font gloire d'être sans pudeur, seroient néamoins couverts de confusion et ne sauroient se souffrir eux-mêmes, si le public savoit le détail des horreurs auxquelles ils s'abandonnent. L'Athée et le Déiste, quoique insensibles à tant d'autres opprobres dont ils se couvrent, sont sensibles à celui-ci et voudroient nous persuader que ce vice honteux n'a aucune part à leur irréligion. Or si ce péché est si infâme aux yeux des hommes, que doit-il être aux yeux de Dieu! Qu'est-ce aux yeux de Dieu qu'une ame souillée de péchés qui font horreur aux pécheurs mêmes!

II° Combien peu de chose suffit pour nous

rendre coupables d'impureté aux yeux de Dieu! *Mais moi, je vous dis que quiconque regarde une femme avec un mauvais désir pour elle a déjà commis un adultère dans son cœur.* Une pensée dans laquelle on s'entretient avec complaisance ou réflexion, un désir consenti, un regard, accompagné de désir, suffisent pour porter l'adultère dans le coeur. Mais si celui qui jette ce regard est adultère, celle qui s'est parée de manière à se l'attirer est-elle innocente? Hélas! que de crimes secrets et qu'on se dissimule à soi-même! On ménage peut-être sa réputation par orgueil, la crainte d'une indiscrétion empêche peut-être qu'on ne s'abandonne; mais si la crainte de Dieu ne pénètre pas notre chair, et n'enchaîne pas tous nos sens, le cœur est bientôt coupable, et dès qu'on a le cœur souillé, on a perdu l'innocence et l'honneur aux yeux de celui qui voit le cœur.

III° Quel sacrifice il y a à faire pour se préserver de l'impureté. *Si donc votre œil droit vous est une occasion de chute, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Car il vous est plus avantageux de perdre un de vos membres, que si votre corps étoit jeté tout entier dans l'Enfer. Et si votre main droite vous est une occasion de chute, coupez-la et jetez-la loin de vous. Car il vous est plus avantageux de perdre un de vos membres, que si votre corps étoit jeté tout entier dans l'Enfer.* C'est-à-dire, quoi qu'il doive vous en coûter, vous devez, par un sacrifice généreux, renoncer à tout ce qu'il y a pour vous de plus cher et de plus nécessaire au monde, s'il vous est une occasion de chute et de scandale; fût-ce, pour ainsi parler, votre œil

droit et votre main droite. Si cette proposition vous effraie, voue avez donc oublié qu'il s'agit pour vous d'éviter l'enfer, en pareil cas connoît-on rien de cher, rien de nécessaire? Mais il s'agit ici de vous procurer une vie éternelle; pouvez-vons à ce prix trouver quelque chose de trop difficile, et tout ne doit-il pas vous paroître léger? Mais votre sacrifice doit être non-seulement généreux, mais entier. Il ne doit connoître aucun délai, ni aucun ménagement. Arrachez l'œil, coupez la main, c'est-à-dire, arrachez de votre cœur cette inclination, l'objet qui l'entretient et perdez-en jusqu'au souvenir. Rompez ces engagements et ces liaisons, retranchez ces plaisirs, ces divertissements, fuyez ces compagnies qui sont l'écueil de votre innocence. Enfin, que votre sacrifice soit irrévocable, en sorte qu'il ne vous soit plus libre d'y revenir. Après avoir arraché l'œil et coupé la main, il faut encore les jeter loin de vous. Ce n'est pas assez de dérober aux yeux du prochain ces livres, ces vers, ces chansons, ces tableaux, il faut les jeter au feu. Si le monde entier vous scandalise, mettez entre le monde et vous une barrière insurmontable. Ah! ne vaut-il pas mieux pour vous, vivre éternellement dans le Ciel après avoir été, dans le monde, retiré, ignoré, méprisé, mortifié, que de brûler éternellement dans l'enfer, après avoir joui dans le monde de votre liberté, de vos plaisirs; ou plutôt, après avoir été dans le monde l'esclave de votre prétendue liberté, la victime de vos prétendus plaisirs?

IV° Combien grièvement Dieu punit l'impureté! Nous ne parlons point des peines de ce

monde qui sont très grièves, et qui quelquefois éclatent, comme font, par exemple, l'opprobre et l'infamie; qui quelquefois rejaillissent sur toute une famille, la dissipation des biens et la ruine totale d'une maison, les maladies et les maux affreux qui, après avoir longtemps et cruellement tourmenté le corps, le conduisent au tombeau : mais pour celui qui se trouve, en comparoissant au tribunal de Dieu, avoir le cœur souillé d'une impureté mortelle, il ne s'agit de rien moins que d'être jeté dans les flammes de l'enfer pour y brûler éternellement. A ce mot l'impudique frémit, se trouble, se récrie, et demande quelle proportion il y a entre un supplice éternel et un plaisir d'un moment. Par cette raison des proportions entre le plaisir et la peine, il faudroit donc nier aussi l'existence des peines temporelles qu'attire souvent l'impureté, et qui excèdent de beaucoup le plaisir qu'on a goûté; cependant ces peines existent et détruisent ce spécieux raisonnement. Mais ce n'est pas sur les foibles lumières de la raison que les arrêts de Dieu sont réglés. Dieu seul connoît quel est le crime et quel doit être le châtiment d'une créature qui désobéit à son Créateur, qui méprise également son autorité et son amour, ses récompenses et ses menaces. Dieu seul connoît quelle digue il faut opposer à notre dépravation, et de quelles menaces il lui convient de pouvoir effrayer les pécheurs. Eh, combien de saints sont redevables à la terreur qu'inspire la pensée de l'enfer, du souverain bonheur auquel ils sont parvenus, soit par une entière innocence, soit par une sincère pénitence. Que ne les imitons-nous!

Que ne nous privons-nous de ces plaisirs dont nous connoissons le néant et le peu de durée, pour nous garantir de ces supplices qui, selon nous, sont si disproportionnés! Que ne nous appliquons-nous à mériter la récompense éternelle qu'on nous promet, et qui est encore bien peu proportionnée aux sacrifices qu'on exige de nous, quelque grands qu'ils puissent nous paroître!

TROISIÈME POINT.

Du Jurement.

I° Du Jurement par le Saint nom de Dieu. *Vous avez encore appris qu'il a été dit aux Anciens : vous ne jurerez point à faux, mais vous accomplirez les serments que vous ferez au Seigneur : et moi, je vous dis de ne point jurer du tout.* Voyons d'abord ce que défendoit la loi ancienne sur ce sujet. Quant au jurement qui regarde le passé ou le présent, et par lequel on assure qu'une chose est, ou a été, elle défendoit en termes formels de prendre le nom de Dieu en vain : c'est-à-dire, de se parjurer, de jurer la fausseté par le nom de Dieu. Quant au jurement qui regarde l'avenir, et par lequel on promet, on assure qu'une chose sera, elle défendoit de manquer aux vœux que l'on avoit faits au Seigneur, ou aux promesses faites au prochain avec serment, lorsque ces engagements n'avoient rien d'injuste et de déraisonnable. En effet, dans ces deux cas le parjure, ou le faux serment, est un des plus grands crimes que l'on puisse commettre, puisque c'est rendre Dieu témoin, garant, et pour ainsi dire complice de la fausseté. C'est

un crime que Dieu, dès cette vie, punit ordinairement par les plus sévères châtiments. Voyons maintenant ce que porte la loi nouvelle de Jésus-Christ sur ce sujet. Elle donne à l'ancienne loi toute son étendue et toute sa force : elle ordonne d'abord de ne point jurer du tout : c'est-à-dire, non-seulement de ne point faire de jurement faux, mais de n'en pas faire même d'inutile, quoique la vérité s'y trouve, parce que c'est manquer au respect dû à la Majesté de Dieu, que d'employer l'autorité de son nom sans nécessité ou pour dire des choses vaines, ou beaucoup plus encore pour des choses mauvaises et illicites. Elle ordonne de ne point jurer du tout : c'est à-dire, non-seulement de ne point jurer à faux ou inutilement par le saint nom de Dieu, mais de ne pas jurer ainsi, même par les créatures, parce que jurer par les œuvres de Dieu, c'est en quelque chose jurer par lui-même, ainsi que Notre-Seigneur continue tout de suite à l'expliquer. Elle ordonne de ne point jurer du tout, ce n'est pas à dire qu'il ne soit jamais et en aucune occasion permis de jurer. Ce sens ne pouvoit venir à l'esprit de ceux qui entendoient ces paroles, pour peu qu'ils fissent attention à ce qui les avoit précédées et ce qui les suivit, sachant d'ailleurs que l'Ecriture, qu'on leur expliquoit tous les jours, ordonne, quand la chose est nécessaire, de jurer par le nom du Seigneur, et qu'elle loue ceux qui le font lorsque la nécessité le requiert. Ce sens n'a pu être soutenu que par quelques Hérétiques (1) qui, lisant l'Ecriture sans guide et

(1) Les Anabaptistes et les Viclesistes.

l'interprétant à leur gré, y ont trouvé leur ruine au lieu d'y trouver leur édification : juste punition de leur témérité. Ils auroient dû faire attention à l'exemple de Saint Paul, qui prend quelquefois Dieu à témoin de la vérité qu'il annonce. Ils auroient dû en croire l'Eglise, qui approuve l'usage des tribunaux où l'on exige le serment des témoins que l'on interroge, et qui elle-même exige le serment pour s'assurer de l'obéissance et de la foi de ceux qu'elle élève à quelque grade. Dire de ces serments multipliés que rien n'est plus contraire à l'esprit de Dieu et à la doctrine de Jésus-Christ, c'est n'être pas soumis soi-même à la doctrine de l'Eglise.

II° Du jurement par les créatures. *Et moi, je vous dis de ne point jurer du tout, ni par le Ciel, car c'est le trône de Dieu, ni par la terre, car c'est son marche-pied, ni par Jérusalem, car c'est la ville d'un grand Roi, ni par votre téte, car vous ne sauriez en faire devenir blanc ou noir un seul des cheveux.* Les créatures nous représentent Dieu et ses divines perfections ; c'est sous ce rapport qu'on les emploie dans le jurement : car les créatures par elles-mêmes ne peuvent pas témoigner pour la vérité que nous avançons ; c'est donc jurer par le nom et la vérité de Dieu même, que de jurer par les créatures. Ainsi l'un ne peut pas être plus permis que l'autre, et il faut dans l'un et l'autre cas suivre les mêmes règles. Le jurement que nous faisons par nous-mêmes, étant d'une autre nature, est aussi défendu par une raison différente. Le jurement fait par le nom de Dieu, ou par les créatures, est une simple assertion pour la vérité de laquelle nous prenons Dieu

à témoin. Le serment par nous-mêmes ajoute à l'assertion l'imprécation par laquelle nous nous dévouons aux châtiments et à la mort si nous disons faux ; ce qui nous est défendu, parce que nous ne sommes pas à nous-mêmes, mais à Dieu, et que nous dévouer ainsi, c'est disposer de nous ; ce que nous ne pouvons faire que dans le cas où la loi le permet.

III° De l'idée des créatures par rapport à la contemplation. L'idée sous laquelle Notre-Seigneur nous représente le rapport des créatures avec Dieu est si noble et si magnifique, qu'elle peut servir non-seulement à nous faire connoître la nature du jurement, mais encore à nous élever à Dieu par la plus sublime contemplation. 1°. *Le Ciel est le trône de Dieu.* C'est là que Jésus-Christ est assis à la droite du Père Tout-Puissant. C'est là que la Trinité sainte, le Dieu éternel et unique manifeste toute sa gloire et communique toute sa félicité à ses créatures : respectons donc cet heureux séjour. 2°. *La Terre est son marche-pied.* Tant que nous vivons sur la terre, nous sommes sans cesse aux pieds du trône de Dieu. C'est là que l'Agneau sans tache a été immolé, que son sang a coulé, et qu'il coule encore tous les jours, offert en sacrifice perpétuel ; c'est de là que nous pouvons faire entendre nos prières, apaiser la justice du Très Haut et attirer sa miséricorde ; c'est là que le pardon s'accorde et que les grâces se distribuent. Comment donc pourrions-nous la profaner par le jurement, par nos désordres ? 3°. *Jérusalem est la ville d'un grand Roi.* Jérusalem étoit le siége des Rois de Juda, et comme telle, elle appartenoit à Jésus-Christ. Elle

possédoit le seul temple de l'Univers destiné au culte légitime du vrai Dieu, et comme telle, elle étoit la ville sainte et le centre de la Religion. Que tout ce qui appartient à Dieu nous inspire donc un saint et religieux respect. Nous ne pouvons même dans la dépendance de Dieu où nous sommes, et n'ayant pas le pouvoir de rendre blanc ou noir un seul de nos cheveux, nous ne pouvons jurer par notre tête sans proférer un serment vain, inutile et injurieux à la Souveraineté divine.

IV° De la simplicité de nos discours. *Mais contentez-vous de dire : cela est, cela est, ou cela n'est pas, cela n'est pas; car tout ce qui est dit de plus vient du mal.* Nous devons donc éviter non-seulement le jurement formel, mais encore tout ce qui en approche : comme sont plusieurs mots où il ne manque qu'une syllabe ou un accent pour faire un jurement, plusieurs autres qui offensent les oreilles pieuses et qu'on appelle ordinairement des jurements, toutes les expressions enfin qui sentent l'exagération. Nous devons éviter cette surabondance de paroles, parce qu'il s'y trouve toujours du mal, du danger et du scandale; parce qu'elle vient du malin esprit, et de notre ennemi qui cherche toutes les occasions de nous faire tomber; parce qu'elle vient d'un mauvais principe qui est en nous, savoir l'orgueil, le faste, la présomption, la colère, l'entêtement, l'amour-propre, l'avarice ou l'intérêt. Examinons donc nos paroles et réglons-les scrupuleusement sur la céleste doctrine de Jésus-Christ, au tribunal de qui il nous en faudra rendre un compte exact sans qu'aucune puisse échapper à sa connoissance et à sa justice.

Prière. Inspirez-moi, ô mon Dieu, un religieux respect pour votre saint nom et pour tout ce qui vous appartient! Que ne puis-je réparer par mes hommages et mon amour tous les blasphèmes, tous les faux serments qui vous déshonorent soit dans votre adorable Nom, soit dans vos créatures! Faites que vous honorant et en vous-même et dans tout ce qui vous représente, je sois attentif sur toutes mes paroles, et qu'il n'y en ait aucune qui ne vous glorifie! Accordez-moi de vous servir dans un corps chaste, de rompre avec les occasions du péché, afin de me rendre agréable à vos yeux par la pureté de mon cœur. Faites-moi la grâce d'étouffer en moi jusqu'aux moindres mouvements de colère et d'aversion. Gravez dans mon ame une loi de douceur inaltérable. Pardonnez-moi tout ce que j'ai fait, dit ou pensé contre la charité. Donnez-moi le courage de m'humilier pour réparer mes fautes, et une attention exacte pour n'en pas commettre de nouvelles à l'avenir. Ainsi soit-il.

LIVe. MÉDITATION.

Cinquième suite du Sermon de la Montagne.

Des devoirs du Chrétien envers le prochain en trois sortes d'occasions. *Matt.* 5. 38-47.

Quels sont les devoirs du Chrétien envers le Prochain injuste et violent, envers le Prochain indiscret et importun, envers le Prochain ennemi et persécuteur : apprenons-le de Jésus-Christ lui-même.

PREMIER POINT.

Devoirs du Chrétien envers le Prochain injuste et violent.

Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent; et moi, je vous dis de ne point faire résistance, si on vous maltraite. La loi Evangélique interdit aux particuliers la loi du Talion, et y substitue des règles de perfection qui en certains cas deviennent des devoirs d'obligation. Ce qu'on appelle la loi du Talion (1) par laquelle on fait souffrir au coupable le même mal qu'il a fait à autrui, étoit la loi que Moïse avoit porté pour régler le Jugement des Magistrats. Mais l'autorité que

---

(1) Ce mot Talion vient de cette loi Romaine : *Qualis injuria, talis pœna.*

donnoit cette loi aux tribunaux de la justice étoit usurpée par les particuliers, et chacun s'arrogeoit le droit de rendre au prochain, lorsqu'il le pouvoit, tout le mal qu'il en avoit reçu. Notre-Seigneur oppose à cet abus le précepte de ne point résister à l'injustice et à la violence. On sait bien que cette nouvelle loi de Jésus-Christ ne défend point indifférement dans tous les cas et à tous les Chrétiens, de recourir à l'autorité publique pour demander justice. On sait que cette loi regardoit spécialement les Apôtres et les Chrétiens persécutés qui se sont souvent trouvés dans l'obligation de la pratiquer à la lettre : encore aujourd'hui les successeurs des Apôtres, les hommes apostoliques et les Chrétiens mêmes peuvent se trouver dans la même obligation ; mais l'obligation générale où nous sommes tous, c'est de prendre l'esprit de cette loi, de prendre garde surtout à ne pas donner dans les extrémités opposées. Examinons-nous donc sur ce point. Ne donnons-nous pas encore dans l'abus que Jésus-Christ veut ici détruire? Ne sommes-nous point dans la disposition habituelle de rendre le mal pour le mal? Ne conservons-nous pas le souvenir des offenses jusqu'à ce que nous ayons trouvé l'occasion de rendre la pareille? Nous contentons-nous même de rendre selon les termes de la loi ancienne œil pour œil, dent pour dent? Ne suivons-nous pas enfin les impressions aveugles de la passion et de la haine qui ne se tiennent jamais dans les bornes de la modération? Sondons ici notre cœur et réformons-nous sur la loi de l'Evangile, car c'est sur cette loi que nous serons jugés. Notre-Seigneur,

après l'avoir ainsi proposé en général, l'applique à trois cas différents et l'explique par trois exemples.

I° Lorsqu'on nous outrage jusqu'à nous maltraiter de coups. *Mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre.* Comparons notre patience avec cette maxime. Si les outrages, les mauvais traitements dont nous nous plaignons sont de cette nature, voyons avec quelle générosité nous devons les supporter : mais si ce n'est qu'un mot, qu'un geste, qu'un air, qu'un rien qui nous outrage, rougissons de nous voir si éloignés de la perfection de l'Evangile et d'avoir des sentiments si opposés à ceux de Jésus-Christ.

II° Lorsqu'on nous dépouille de nos biens jusqu'à nous ruiner. *Abandonnez même votre manteau à celui qui veut plaider contre vous pour avoir votre robe.* Comparons notre conduite avec cette maxime. Si les torts qu'on nous fait vont à cet excès, voyons avec quel désintéressement nous devons les envisager; mais si nous nous emportons, si nous éclatons pour la moindre perte, pour le moindre dommage, pour la moindre diminution d'un profit ou d'un revenu qui nous laisse encore à notre aise, si nous nous livrons aux procès pour un bien de peu de valeur, pour un droit de nulle conséquence, pour un point d'honneur qui n'offense que notre vanité, reconnoissons combien nous sommes éloignés de Jésus-Christ.

III° Lorsqu'on nous vexe jusqu'à nous traiter en esclaves. *Et qui que ce soit qui vous force de faires mille pas, faites-en deux mille de plus avec lui.* Comparons nos sentiments avec cette maxime. Si les vexations que nous souffrons

sont aussi injustes que celle-ci, voyons avec quelle douceur nous devons les souffrir; mais si ce qu'on exige de nous, nous est imposé par une autorité légitime, s'il est conforme à notre état et à nos engagements, s'il nous est honorable, s'il a pour objet l'utilité publique, la gloire de Dieu et le soulagement du prochain, nous faisons bien voir en nous plaignant, comme nous le faisons, que nous n'avons encore rien appris à l'école de Jésus-Christ.

SECOND POINT.

Devoirs du Chrétien envers le Prochain indiscret et importun.

I° Dans les demandes. Voici la loi de Jésus-Christ. *Donnez à celui qui vous demande.* Quand même votre prochain vous demanderoit un bien qui vous seroit utile et qu'il jugeroit à sa bienséance, donnez-le lui. Votre détachement, votre charité, votre obéissance à la loi de Jésus-Christ seront pour vous un bien mille fois plus précieux que celui que vous aurez donné : mais si ce qu'on vous demande n'est qu'un service, un plaisir, un secours, un conseil, un mot, une audience favorable, un moment d'attention, comment pouvez-vous le refuser? Examinons maintenant combien nous faisons de refus tous les jours contre l'esprit de cette loi de désintéressement et de patience que nous fait ici Jésus-Christ; mais songeons que nos refus sont encore outre cela contre la loi de charité, si ce qu'on nous demande est un soulagement nécessaire à l'indigence, au besoin, à l'embarras où se trouve le prochain.

Songeons qu'ils sont encore de plus contre la loi de la Justice, si ce qu'on nous demande est une obligation de notre charge, un devoir de notre état, une suite des engagements que nous avons contractés ; si c'est un créancier qui demande ce qui lui est dû, un domestique qui demande son salaire, un ouvrier, un marchand qui demandent leur paiement.

II° Dans les emprunts. Voici la loi de Jésus-christ. *N'évitez point celui qui veut emprunter de vous.* Que de détours, que de subterfuges, que d'excuses fausses pour se débarrasser de ceux qui nous proposent des emprunts et pour les écarter ! Et dans toutes ces excuses que de mensonges, que de mauvaise volonté ! Le prêt usuraire est pour l'avare une source de richesses injustes. Le prêt fait dans l'esprit du Christianisme peut devenir pour un fidèle une source de mérites dont les produits seront d'autant plus abondants que l'occasion de prêter est plus fréquente, et d'autant plus assurée que cette bonne œuvre flatte moins l'amour-propre et la vanité.

III° Dans plusieurs occasions il se trouve encore une obligation de souffrir l'indiscrétion et les importunités du prochain. Ne nous lassons pas d'être faciles, d'être complaisants, puisque en cela nous suivons la loi de Jésus-Christ. Ne craignons point d'être dupes de notre complaisance ; s'il nous en coûte quelque chose, celui qui a fait la loi saura bien nous dédommager. Lorsque nous sommes dans l'impossibilité d'accorder au prochain ce qu'il nous demande, témoignons-lui du moins la bonne volonté où nous sommes de l'obliger et la douleur que nous ressentons de ne le pouvoir faire. Ne commençons pas par le rebuter : gardons-nous encore

plus de lui faire sentir ou du moins de lui reprocher son indiscrétion ; gardons-nous d'en parler ou de nous en plaindre aux autres ; en un mot prenons bien l'esprit de cette loi qui est une loi d'amour. Comportons-nous en toute occasion à l'égard du prochain comme à l'égard d'un frère tendrement aimé, c'est l'esprit de Jésus-Christ : revêtons-nous-en si nous voulons être ses Disciples et avoir part à ses plus intimes faveurs.

TROISIÈME POINT.

Devoirs du Chrétien envers le prochain ennemi et persécuteur.

Vous avez appris qu'il a été dit : vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi : pour moi, je vous dis : aimez vos ennemis. On abusoit de la loi qui ordonnoit de détruire les nations ennemis et idolâtres, en l'appliquant à ses inimitiés particulières. La loi ne portoit pas même de haïr les peuples que l'on combattoit. La loi de Jésus-Christ ne défend pas aux peuples Chrétiens de s'armer pour des guerres justes et nécessaires ; mais elle défend de haïr personne, elle ordonne d'aimer tous les hommes, et même ses ennemis.

1° Un Chrétien ne doit être ennemi de personne. On est ennemi dans le cœur, dans les actions, dans les paroles. Dans le cœur : on hait, on a de l'antipathie, de l'aversion, du mépris ; on se réjouit du mal, du chagrin, de l'humiliation d'une personne ; on s'afflige du bien qui lui arrive, de sa joie, et de son succès : si nous éprouvons que ces sentiments s'élè-

vent en nous contre quelqu'un, combattons-les avec force, ne soyons pas tranquilles jusqu'à ce que nous les ayons entièrement extirpés de notre cœur. Dans les actions, on persécute, on chagrine, on mortifie, on traverse, on détruit autant que l'on peut celui qu'on n'aime pas. N'y a-t-il pas quelqu'un qui soit ainsi l'objet de nos persécutions? Dans les paroles, on contredit, on brusque, on offense, on critique, on blâme, on censure, on interprète en mal tout ce que fait, dit ou entreprend une personne que nous haïssons : on revèle ses fautes, on en parle, on les publie, on les exagère, on la calomnie. Quand nous parlons de quelqu'un, demandons-nous à nous-mêmes : en parlerois-je ainsi, si c'étoit un ami que j'aimasse? Ainsi nous ne serons ennemis de personne. Si quelqu'un nous croit son ennemi, faisons tous nos efforts pour le désabuser, et de même ne nous persuadons pas aisément que qui que ce soit ait de l'aversion pour nous.

II° Un Chrétien ne doit traiter personne comme ennemi. *Faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et pour ceux qui vous calomnient.* C'est-à-dire, si vous avez un ennemi que vous ne puissiez gagner, qui manifeste la haine qu'il a contre vous, qui vous persécute, qui vous calomnie, son injustice ne doit pas altérer en vous la charité : voici vos devoirs ; dans le cœur : vous devez l'aimer, vous affliger de son mal, vous réjouir de son bien et lui en souhaiter encore davantage. Dans vos actions : vous devez lui faire du bien si l'occasion s'en présente, l'aider, le secourir, le défendre, le prévenir, n'avoir à son égard que de bonnes manières.

Dans vos paroles : vous devez ne parler de lui qu'en bonne part, ne vous plaindre jamais de ses mauvais procédés pour vous ; si vous parlez à lui-même, vous ne le devez faire qu'avec douceur, et en termes obligeants. Enfin vous devez prier pour lui, non-seulement pour sa conversion en quoi il peut y avoir quelquefois de l'illusion, mais encore pour sa santé, pour sa prospérité, pour le succès de tout ce qui peut lui être utile. Que d'inimitiés cesseroient, si seulement une des deux parties observoit ces règles !

III° Quel est le modèle du Chrétien, pour atteindre à cette perfection? 1°. C'est un modèle divin qu'il doit imiter. *Afin que vous soyez les vrais enfants de votre Père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait tomber la pluie sur les justes et les injustes.* Ah! si nous nous plaignons de la difficulté qui se trouve à accomplir la loi que Jésus-Christ nous fait d'aimer nos ennemis, songeons-nous que nous sommes Chrétiens, enfants de Dieu, adoptés en Jésus-Christ? Est-ce donc trop nous demander que d'exiger de nous que nous imitions notre Père céleste et notre Sauveur? Or voyons avec quelle bonté ce père tendre fait briller sa lumière et répand sa rosée également en faveur de ceux qui le servent et de ceux qui l'offensent. Notre Sauveur n'est-il pas mort pour ses ennemis? N'a-t-il pas prié pour ses bourreaux? Ne parlerons-nous jamais que de notre foiblesse, et compterons-nous toujours pour rien le secours de la grâce?

2°. C'est un modèle humain que le Chrétien doit surpasser. *Car si vous n'aimez que ceux*

qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? Les Publicains mémes ne le font-ils pas? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens mémes ne le font-il pas? Quels modèles que les Païens et des Publicains! Confrontons-nous avec eux, et peut-être trouverons-nous que nous ne sommes rien de plus? Nous aimons ceux qui nous aiment, nous avons de bonnes manières pour ceux qui en ont pour nous, nous faisons volontiers du bien à ceux qui nous en font ou de qui nous en espérons; or faisant ainsi tout pour nous-mêmes, tout pour le monde et rien pour Dieu, quelle récompense attendons-nous de Dieu? Peut-être que nous n'en attendons pas! Sans doute que nous n'en sommes pas là: mais n'est-il pas vrai du moins que si nous en attendions des hommes, que si notre fortune dépendoit de notre amour pour cet ennemi, nous l'aimerions, rien ne nous coûteroit, et une récompense éternelle que nous pouvons acquérir au même prix ne fait aucune impression sur nous! Mais songeons que si nous sommes insensibles aux récompenses éternelles que Jésus-Christ nous promet, nous ne pouvons éviter les châtiments éternels dont il nous menace.

3°. C'est un modèle universel que le Chrétien doit en toute chose se proposer. *Soyez donc parfaits, comme votre Pére Céleste est parfait.* Ce n'est pas seulement dans cette matière, mais dans l'exercice de toutes les vertus que nous devons avoir sans cesse devant les yeux les perfections infinies de notre Père Céleste, afin d'agir, de juger, de vouloir comme lui, et par cette conformité d'actions, de jugement,

de volonté, nous rendre en tout semblables à lui. Que cette loi est belle, qu'elle est douce, qu'elle est divine et vraiment digne du Fils de Dieu qui nous l'impose.

PRIÈRE. Tout est possible avec votre grâce, ô mon Dieu : accordez-la moi, et j'y serai fidèle. Aidé de son secours, votre patience même sera la règle de la mienne. Non-seulement je souffrirai sans résistance, sans plainte, sans aigreur tout le mal qu'on me fera ; je serai toujours prêt à me dépouiller, à prêter, à donner ; mais j'aimerai ceux qui me feront du mal, je les aimerai dans le temps même qu'ils me marqueront le plus vivement leur haine, je les aimerai d'un amour sincère et affectif en leur faisant du bien, en priant Dieu de leur en faire. Quel homme, au fond, peut me paroître odieux au moment où vous vous intéressez à me le faire aimer, ô mon Dieu ! Puis-je trop faire pour mériter de vous appartenir comme à mon Père, par le véritable esprit de vos enfants, qui est la charité ? Ainsi soit-il.

LVe. MÉDITATION.

Sixième Suite du Sermon de la Montagne.

De trois sortes de bonnes œuvres.

1°. A l'égard du prochain, les sacrifices de nos biens par l'aumône; 2°. à l'égard de Dieu, le sacrifice de notre esprit par la prière; 3°. à l'égard de nous-mêmes, le sacrifice de notre corps par le jeûne. *Matt.* 6. 1-18.

PREMIER POINT.

A l'égard du prochain, le sacrifice de nos biens par l'aumône.

Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés; autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Père qui est dans les Cieux. C'est-à-dire, défendez-vous avec soin des écueils de la vanité. Les bonnes œuvres que vous faites, telle que peuvent être l'aumône, la prière et le jeûne, gardez-vous de les faire en présence des hommes, à dessein d'en être vus et de vous faire remarquer; autrement ce seront pour vous des œuvres perdues qui ne vous mériteront aucune récompense de la part de votre père qui est dans les Cieux. Ce précepte n'est point opposé à celui que Jésus-Christ nous a donné ci-dessus, d'édifier le prochain par nos bonnes œuvres, parce que dans un

homme qui vit bien, il y a toujours beaucoup de bonnes œuvres qui ne peuvent se cacher et qui édifient, et qu'il y en a d'autres qui doivent être cachées et n'avoir que Dieu pour témoin. D'ailleurs dans les bonnes œuvres même qu'il faut faire publiquement, pour édifier ou pour éviter le scandale, il ne faut pas y chercher sa propre gloire, mais uniquement la gloire de Dieu et l'édification du prochain. Or, le moyen le plus efficace pour s'assurer en ces occasions de la droiture de nos intentions, c'est de faire beaucoup de bonnes œuvres dans le secret, entre Dieu et nous, et hors de la vue des hommes. *Lors donc*, dit Jésus-Christ, *que vous donnerez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les carrefours pour être honorés des hommes : je vous le dis, en vérité, ils ont reçu leur récompense; mais quand vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite, afin que votre aumône se fasse en secret et votre Père, qui voit tout ce qui est caché, vous en rendra la récompense.* Ainsi

I° Il faut faire l'aumône. C'est un précepte que Jésus-Christ suppose que nous connoissons et que nous remplissons : mais considérons ici avec attention comment nous le remplissons. Faisons-nous l'aumône aussi abondamment que nous le pourrions. Considérons d'abord que, 1°. c'est Dieu notre Père, et le Père commun de tous les hommes, qui nous a donné tout ce que nous avons. Qu'il nous ait donné beaucoup ou qu'il nous ait donné peu, il veut que nous fassions part de ce que nous avons à ceux de nos frères qui en ont

encore moins que nous, ou qui sont dans le besoin. S'il nous a comblés de biens, ce n'est pas pour que nous les consumions dans le luxe, dans le jeu, dans les plaisirs, et en mille choses superflues, tandis que nos frères sont dans l'indigence. Que de dépenses inutiles nous pourrions retrancher, si nous aimions à soulager les pauvres! Nous ne devrions jamais rien dépenser pour nous, sans faire en même temps la part des pauvres. 2°. Dieu récompense l'aumône. Il voit ce que nous donnons: il voit ce dont nous nous privons, il voit la manière, la générosité avec lesquelles nous donnons. La récompense qu'il nous destine est infinie et éternelle. Les dépenses que nous faisons pour nous sont perdues, personne ne nous en récompensera; toutes nos richesses périront, nous n'en conserverons que ce que nous en aurons donné à Dieu et pour Dieu. Pratiquons donc une œuvre si excellente, excitons-y tous ceux dont nous sommes chargés, faisons-leur en connoître les avantages. Des pères chrétiens doivent accoutumer leurs enfants dès le bas-âge à donner l'aumône. Leurs tendres mains ne sont encore capables que de cette bonne œuvre, et leur cœur est plus susceptible qu'il ne le sera jamais des sentiments de compassion pour les misères du prochain. Former la charité dans leur cœur, la faire croître avec eux, c'est leur laisser un héritage plus précieux que les richesses, puisque c'est leur en apprendre l'usage le plus glorieux et le plus utile.

IIo Il faut faire l'aumône sans chercher, en la faisant, l'estime et les applaudissements des hommes. Acheter l'estime des hommes au prix de l'aumône, c'est l'acheter bien cher, puisque

c'est l'acheter au prix du Ciel même qui eût été la récompense de l'aumône. Hélas ! que de bonnes œuvres nous perdons par le poison de la vanité qui s'y glisse et qui nous en fait perdre tout le mérite! Examinons combien de choses nous faisons pour être approuvés et applaudis des hommes, et songeons que tout cela est perdu pour nous, et que nous n'en recevrons jamais de Dieu aucune récompense. Ah, quelle perte ! Mais quelle folie de faire tous les frais de la vertu, et d'en perdre ensuite tout le mérite !

IIIo Il faut faire l'aumône sans en avoir de vanité en nous-mêmes. Cachons à nos propres yeux nos bonnes œuvres en n'y réfléchissant point, en les oubliant : ou si nous y pensons, que ce ne soit que pour nous reprocher le peu que nous faisons pour Dieu, la lâcheté avec laquelle nous le faisons, le peu d'amour dont nous animons nos actions. Ne cherchons pour témoin de nos œuvres que celui même qui en doit être le Juge. Qu'il les voie maintenant cachées, ce Père céleste, aux yeux et à la libéralité de qui rien n'échappe, afin qu'il les fasse connoître à l'Univers assemblé, au temps qu'il viendra les récompenser : ce qu'il fera avec d'autant plus de gloire pour nous dans le Ciel, que nous en aurons moins cherché sur la terre.

SECOND POINT.

A l'égard de Dieu, le sacrifice de notre esprit par la prière.

Trois défauts sont à éviter dans la prière.

I° L'Hypocrisie. *De même quand vous priez, ne ressemblez pas aux hypocrites qui affectent de prier en se tenant debout dans les Synagogues et aux coins des rues pour être vus des hommes. Je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense.* L'hypocrisie renferme la singularité, la dissimulation et le respect humain. Pour éviter la singularité, ne faisons de prières publiques que dans les lieux destinés à cet usage. Ne prions qu'avec un maintien, un extérieur modeste, tel que l'ont les personnes pieuses, sans affectation, et sans aucune de ces manières capables d'attirer les yeux sur nous et de nous faire remarquer. Pour éviter la dissimulation, ayons soin de prier en effet quand nous sommes dans le lieu de la prière, et dans la posture d'une personne qui prie; autrement nous en imposons. Pour éviter le respect humain, prions parce que nous sommes en présence de Dieu, et non parce que nous sommes vus des hommes; autrement nous perdons tout le fruit de nos prières. Hélas! que de prières perdues, que de prières hypocrites : prières de présence, prières de corps, prières de langue où le cœur n'a aucune part, fantôme de prières, pure illusion, temps perdu, récompense perdue! Réparons le passé par des prières sincères et véritables.

II° La dissipation. *Mais pour vous lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre,*

et la porte en étant fermée, priez votre Père secrètement et votre Père, qui voit ce qui est secret, vous en récompensera. Il faut éviter la dissipation, soit que nous prions à la maison, soit que nous prions à l'Eglise. Lorsque nous prions à la maison, prenons un temps libre : entrons dans notre chambre, fermons-en la porte, et là, seuls avec Dieu et écartant toute autre affaire, après nous être mis en sa sainte présence, adressons-lui nos prières comme s'il n'y avoit que lui et nous dans le monde : que tout autre objet disparoisse à nos yeux! Ayons avec lui l'entretien le plus secret, le plus intime. Peut-être n'avons-nous jamais essayé de cette manière de prier. Que d'heures où nous ne savons que faire ou que nous employons inutilement, et que nous pourrions consacrer à un si saint exercice! Le temps ne seroit point perdu; Dieu nous verroit dans cette solitude, il nous prépareroit une récompense dans le Ciel, et il nous en donneroit l'avant-goût sur la terre par les consolations intérieures dont il inonderoit notre ame. Lorsque nous prions dans le lieu public de la prière, rentrons dans le secret de notre cœur, fermons toutes les portes de nos sens, que nos oreilles n'y entendent que le Service Divin, que nos yeux n'y voient que les cérémonies qui l'accompagnent, que notre langue n'y prononce que les sacrés Cantiques que l'on y chante! Notre Père céleste nous y verra, il nous y distinguera, il nous y récompensera. Rien n'est si commun que les plaintes que l'on fait au sujet des distractions qui surviennent pendant la prière; mais que faisons-nous pour les prévenir? Si nous nous mettons à la prière sans

précaution, sans préparation, sans penser même à ce que nous allons faire, ne songeant qu'à nous débarrasser le plutôt que nous pourrons d'une obligation qui nous pèse : si nous portons à la prière un cœur tout dissipé, rempli de mille objets profanes que nous ne nous donnons ni le temps ni le soin d'écarter ; si dans le lieu de la prière nous nous donnons la liberté de tout voir, de tout remarquer : si nous ne craignons pas même d'y parler et de nous y entretenir, ne nous plaignons plus des distractions, plaignons-nous de nous-mêmes. Notre père connoît bien notre foiblesse, et il excuse des distractions qu'il ne nous est pas entièrement libre d'écarter; mais celles qui ne viennent que de notre lâcheté, de notre peu de respect, de notre peu d'amour pour lui ne sauroient nous excuser.

III° La multitude de nos paroles. *N'affectez pas de parler beaucoup dans vos prières, comme les Païens, qui s'imaginent qu'ils seront exaucés à cause de leurs longs discours.* Notre-Seigneur nous défend l'abondance des paroles dans nos demandes particulières, comme contraires à l'esprit de la prière même. Un cœur humble et anéanti parle peu. Plus on parle, moins on prie; et l'on ne prie point, quand les paroles que l'on prononce ne partent pas du cœur. Le discours et la prière sont deux choses fort différentes. Celui-là est l'ouvrage de l'imagination et de l'esprit : celle-ci est l'ouvrage du cœur, et d'un cœur qui sent ses besoins. Les sentiments plutôt que les paroles doivent composer la prière. D'ailleurs la demande n'est qu'une partie de l'exercice qui s'appelle prière. La prière contient, outre

cela, la louange, l'oblation, l'adoration, l'action de grâces : ce qui s'exécute par le chant des psaumes et des hymnes, par la lecture des saints Livres, par toute la liturgie, ou l'office de l'Eglise. Ce n'est pas à la prière prise en ce sens qu'il faut appliquer la défense de Notre-Seigneur, mais à la prière que quelqu'un fait à Dieu pour lui demander les choses dont il a besoin, ou quelque grâce particulière : c'est-à-dire, que Notre-Seigneur défend de multiplier les paroles avec des idées semblables à celles des Païens. Les Païens n'avoient pas de leurs faux dieux les idées que nous devons avoir du vrai Dieu. Ils croyoient que leurs dieux pouvoient être absents ou fort éloignés d'eux ; ils les regardoient comme n'étant pas instruits de leurs besoins, et comme n'étant pas toujours disposés à les soulager. Ils pensoient donc qu'à force de paroles, ils viendroient à bout de se faire entendre d'eux, de les toucher, et d'en obtenir l'effet de leurs demandes. Il n'en est pas ainsi de notre Dieu, de notre père. Il est toujours présent, il nous entend partout ; il voit nos désirs, il connoît nos besoins et il veut les soulager. *Ne ressemblez donc pas aux Païens*, ajoute Jésus-Christ ; *car votre Père sait ce qu'il vous faut avant que vous lui demandiez rien.* Quel motif pour nous d'amour et de confiance ! Enfin, quoique Dieu connoisse nos besoins, et qu'il veuille nous en délivrer, il veut cependant que nous le prions, afin de nous tenir dans une salutaire dépendance, afin de conserver en nous l'humilité par la connoissance que nous devons prendre de nos besoins pour les exposer, afin d'établir entre lui et nous un commerce plein

de foi, d'amour, de confiance et d'actions de grâces. Prions donc avec ferveur et persévérance !

TROISIÈME POINT (1).

A l'égard de nous-mêmes, le sacrifice de notre corps par le jeûne.

Lorsque vous jeûnez, ne prenez point un air triste comme les hypocrites; car ils affectent de paroître avec un visage défiguré afin que les hommes connoissent qu'ils jeûnent. Je vous le dis, en vérité, ils ont reçu leur récompense. Mais pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin qu'il ne paroisse pas aux yeux des hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est invisible; et votre Père, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rendra la récompense. Il y a ici trois sortes de tristesse à éviter.

1° Tristesse de vanité pour être loué de la pénitence que l'on fait. On veut apprendre aux hommes que l'on jeûne, ou si le jeûne est public et ordonné, on veut leur apprendre que le jeûne nous coûte; que nous sommes généreux et mortifiés, que nous avons de la ferveur et du mérite en jeûnant; ainsi sacrifie-t-on son corps au démon par la mortification même qu'inspire la vanité. Dans ce corps défiguré pour satisfaire l'orgueil et s'attirer l'estime des hommes, qu'y voit le divin Créateur? Il n'y voit plus son image, mais l'image

(1) Nous réservons l'Oraison Dominicale pour la Méditation suivante.

orgueilleuse du démon, un esprit double, un cœur infidèle, une ame hypocrite.

II° Il y a une tristesse de dissimulation pour se faire dispenser de la pénitence. On se montre foible et abattu aux yeux des hommes, pour faire juger qu'on est hors d'état de soutenir le jeûne, et qu'on est dans le cas d'en être dispensé. On a des forces pour se livrer à des plaisirs tumultueux, plus capables de déranger la santé que les jeûnes les plus austères; on se parfume alors, on dissimule son âge, sa caducité, sa foiblesse; mais la loi ordonne-t-elle de jeûner, on est infirme et languissant. Hypocrisie d'une nouvelle espèce, dont l'illusion est plus fréquente de nos jours que la première.

III° Il y a une tristesse de sensualité pour ne rien ressentir de la pénitence. On se plaint de la multitude des jeûnes et des abstinences que la loi de l'Eglise impose : on se plaint de la disette des mets qui flatteroient notre goût; on se plaint de tout ce qui dans le jeûne peut nous mortifier, on change même quelquefois la nature du jeûne et de l'abstinence, on s'en fait une occasion de délices et de sensualité. C'est jeûner devant les hommes et non devant Dieu. Le jeûne que Dieu voit et qu'il récompense, c'est celui qui est une vraie mortification et qui est accompagné de l'esprit de pénitence, d'un cœur contrit et humilié; c'est celui que l'on fait dans le dessein de satisfaire à la justice de Dieu, de se punir de ses péchés, et de soumettre une chair rebelle qui en a été la source; c'est celui par lequel on se prive des plaisirs des sens, pour se rendre plus capable de goûter ceux de l'esprit par

lequel on se détache des satisfactions de ce monde pour soupirer avec plus d'ardeur après les biens du Ciel. Hélas! que de jeûnes et d'abstinences perdus, parce qu'au lieu de les faire devant Dieu, et en esprit de pénitence, on ne les fait que devant les hommes par coutume, par respect humain, pour ne pas paroître sans foi et sans Religion.

PRIÈRE. Ah! Seigneur, puisque vous avez assez de bonté pour me tenir compte des mortifications que votre loi m'impose, je ne perdrai pas le fruit de mes peines : le peu que je fais, je le ferai du moins avec une droite intention de vous plaire et de me sanctifier! Je m'appliquerai à prier et à bien prier, c'est-à-dire, avec foi, avec attention, avec amour. J'assisterai mes frères dans l'indigence, mais je n'aurai, s'il se peut, que vous seul, ô mon Dieu, pour témoin de mon aumône, de ma prière, de ma pénitence, afin d'en mériter la récompense dans le Ciel. Ainsi soit-il.

LVIe. MÉDITATION.

Septième suite du Sermon de la Montagne.

De l'Oraison Dominicale.

Avant que d'en examiner les trois premières demandes, qui regardent Dieu, et les quatre autres qui nous regardent nous-mêmes, considérons les sentiments avec lesquels nous devons réciter cette prière. *Matt.* 6. 9-15.

PREMIER POINT.

Des sentiments avec lesquels nous devons dire l'Oraison Dominicale.

I° PAR rapport à celui qui nous a enseigné cette prière, reconnoissance et fidélité. *Voici donc la première que vous ferez.* N'est-ce pas de la part de Notre-Seigneur une bonté infinie, de nous avoir appris dans quels termes il veut que nous le prions, d'avoir pour ainsi dire, dressé la requête qu'il veut que nous lui présentions. Pourroit-il après cela ne la pas recevoir, ne nous pas exaucer? Cette prière, ayant un Dieu pour auteur, ne peut être que parfaite. Elle est en effet l'abrégé de tout l'Evangile : elle renferme tout ce que Dieu a pensé pour nous, tout ce que nous devons faire pour lui. Elle contient tous nos devoirs et tous nos besoins. Elle doit régler nos pensées, nos sentiments, notre vie, tous nos mouvements,

en sorte que notre cœur doit soupirer sans cesse vers les objets que nous demandons dans cette prière, les désirer continuellement et n'avoir pas d'autres désirs.

II° Par rapport à celui à qui nous adressons cette prière, amour et confiance. C'est à Dieu que nous l'adressons, mais par quel nom nous est-il ordonné de l'appeler à notre secours? Ce n'est point par celui de Seigneur, de Créateur, de Juge, de Tout-Puissant, mais par celui de Père. *Voici donc comme vous prierez: notre Père.* O nom plein de douceurs et de charmes! Nous appelons Dieu notre Père; c'est Jésus-Christ qui nous l'ordonne, et c'est lui qui nous en donne le droit. Lorsque lui-même parle de Dieu par rapport à nous, il dit toujours : votre père vous voit, votre Père vous récompensera, votre Père connoît vos besoins. Quelle gloire, quel bonheur, quel sujet de confiance!

III° Par rapport à nous qui faisons cette prière, charité fraternelle. Nous sommes tous enfants de Dieu par la création; mais outre ce bienfait commun à tous les hommes, nous sommes encore enfants de Dieu à un titre particulier et plus éminent, qui est celui de l'adoption en Jésus-Christ. A ce titre, et en qualité de Chrétiens, nous sommes tous frères en Jésus-Christ. Nous ne faisons avec lui, qui est le premier né de tous les hommes, qu'une famille dont les intérêts sont communs et dont les demandes doivent aussi être communes. Peut-il y avoir entre nous un lien plus fort et plus sacré de la plus sincère et de la plus tendre charité!

IV° Par rapport au lieu d'où et où nous

adressons cette prière, respect, détachement de la terre et désir du Ciel. *Notre Père qui êtes dans les Cieux*. C'est jusqu'à ce trône de votre gloire que nous élevons nos pensées, et nos vœux, ô Père tendre, qui nous avez formés à votre image, qui nous avez donné la vie de la grâce, qui avez toujours pourvu à nos besoins. En qualité de vos enfants, quel respect, quelle obéissance, quelle tendresse, quelle crainte et quel amour ne vous devons-nous pas ! O Père Tout-Puissant qui régnez au plus haut des Cieux, qu'est-ce que la terre devant vous ! Que peuvent toutes les créatures contre vous et contre ceux que vous protégez ! O notre Père qui êtes dans les Cieux, ayez pitié de vos enfants qui sont sur la terre et si éloignés de vous ! Quel plaisir puis-je prendre ici bas séparé de vous, ô mon Père, qui êtes dans le Ciel, tandis que je suis encore sur la terre ! Quand me retirerez-vous de mon exil, ô Père charitable et compatissant, pour m'appeler dans ma véritable patrie ! Quand me réunirez-vous à mes frères qui sont avec vous, pour n'en être jamais séparé, à mes frères qui règnent dans le Ciel avec vous, pour y régner à jamais avec eux !

SECOND POINT.

Des trois premières demandes qui regardent Dieu.

I° Première demande : *Que votre nom soit sanctifié*. Qu'il soit sanctifié, connu, adoré, glorifié par le culte public et uniforme de toutes les nations, que toutes renonçant à leurs superstitions, ne reconnoissent et n'adorent

d'autre Dieu que vous! Qu'il soit sanctifié par la pureté des mœurs de ceux qui vous connoissent et par la sainteté de leur vie! Qu'il soit sanctifié par toutes les langues, que toutes le louent, le bénissent dans l'adversité comme dans la prospérité; qu'aucune ne l'outrage, ne le blasphème, ne le déshonore; qu'il n'y ait aucun homme qui ne vous connoisse, qui ne vous aime de tout son cœur, qui ne vous serve comme vous méritez d'être servi! Faites qu'en particulier, moi plus favorisé de vos grâces, je vous serve avec tant de crainte, de Religion et de vigilance, qu'il paroisse par mes œuvres faites à la gloire de votre nom, que j'adore en vous le vrai Dieu, le Dieu Saint et Tout-Puissant!..... La gloire du Seigneur, qui est l'objet de cette demande, doit donc faire le premier objet de nos désirs; mais quel zèle avons-nous pour cette gloire de Dieu? Que faisons-nous pour la procurer? Travaillons-nous, autant que nous pouvons, à faire connoître le Seigneur, à le faire servir et aimer, à le connoître, à le servir et l'aimer nous-mêmes?

II° Seconde demande : *Que votre règne arrive*, c'est-à-dire, le règne de l'Evangile, de votre Eglise dans tous les pays de la terre. Que tous les peuples reconnoissent celui que vous leur avez donné pour Messie, pour Roi, pour Sauveur et pour Juge! 1°. Que le règne de votre grâce arrive dans nos cœurs. Régnez-y en souverain, que tout vous y soit soumis, que rien ne vous y résiste! 2°. que le règne de votre gloire arrive après cette vie. Que nos péchés ne nous en privent pas, que la pénitence nous remette dans la voie qui y conduit, et que

votre miséricorde, nous accordant le don de la persévérance jusqu'à la fin, nous mette en possession de ce règne paisible et heureux où plongés dans les délices d'une vie éternelle, nous jouirons de l'abondance de toutes sortes de biens, c'est-à-dire, de biens dignes de vous, ô mon Dieu, dignes de notre naissance divine et de la sainteté de notre état. Tels sont nos désirs, sans doute; mais travaillons-nous de tout notre pouvoir à établir dans les autres, et sur-tout en nous-mêmes, le règne de Dieu, et à y détruire le règne du monde, du péché, de l'amour-propre et des passions?

III° Troisième demande : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel.* Que tous les hommes, sans distinction, Juifs et Gentils, se soumettent à votre volonté! Que votre volonté soit accomplie sur la terre par toutes les créatures qui vous connoissent, comme les Anges et les Bienheureux l'accomplissent dans le séjour de la gloire! Réléguez, Seigneur, toute injustice, toute ingratitude et révolte dans les enfers, et qu'il n'y ait plus sur la terre, comme dans le Ciel, que des cœurs soumis à vos lois! J'y soumets le mien en particulier. J'embrasse, j'adore, et j'acquiesce de toute mon ame à l'accomplissement de votre volonté suprême, qui, sans nuire à la liberté des hommes, gouverne tout sur la terre comme dans le Ciel, fait tout servir aux desseins de sa gloire et aux vues de sa providence. Dans tous les événements mêmes les plus funestes de la vie, je reconnoîtrai, ô mon Dieu, votre volonté adorable qui s'accomplit, et qui n'est pas moins sainte et moins adorable dans ce qu'elle permet sur la terre, que dans ce

qu'elle ordonne dans le Ciel.... Ainsi cette vue continuelle de la volonté de Dieu, qui a été la vue dominante de Jésus-Christ, doit-elle être le principe de nos désirs et de nos actions; mais entrons-nous dans ces sentiments? Nous récitons ces paroles, mais ne faisons-nous pas le contraire de ce que nous demandons? Dans le Ciel tout obéit à Dieu avec promptitude,. exactitude, ponctualité, joie et amour; est-ce ainsi que nous lui obéissons, soit dans ses commandements, soit dans la personne de ceux qui nous tiennent sa place? Notre volonté n'est-elle pas à l'égard de la sienne, ce que la chair est à l'égard de l'esprit, dans une opposition manifeste, dans une funeste et continuelle contradiction? O volonté propre sans laquelle il n'y auroit pas d'enfer, ne te soumettras-tu jamais à cette volonté souverainement aimable et parfaitement aimée, qui fait le mérite des fidèles sur la terre, et la félicité des bienheureux dans le Ciel!...... Nous pouvons reconnoître dans ces premières demandes le mystère de la Sainte-Trinité, et adresser chacune d'elles à chacune des trois Personnes divines. La première au Père, comme à la source de toute sainteté; la seconde au Fils qui a établi le règne de Dieu sur la terre; la troisième au Saint-Esprit, qui est la volonté et l'amour du Père et du Fils. Nous pouvons encore rapporter à ces trois demandes les actes des trois vertus théologales, regardant la première comme relative spécialement à la foi, la seconde à l'espérance, et la troisième à la charité.

TROISIÈME POINT.

Des quatre autres demandes qui nous regardent.

I° Quatrième demande : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ;* c'est-à-dire, 1°. le pain terrestre et matériel pour la vie temporelle de notre corps. Donnez-nous non des richesses, non les commodités de la vie, mais ce qui est nécessaire pour notre subsistance, autant que la nécessité l'exige, sans luxe et sans abondance : encore nous ne vous le demandons que pour aujourd'hui ; car pourquoi nous inquiéter du lendemain où nous ne sommes pas sûrs d'arriver ? 2°. Donnez-nous le pain spirituel de la parole dans l'instruction, dans la lecture, dans la méditation et l'oraison pour la vie spirituelle de notre ame. Donnez-nous enfin le pain céleste de l'Eucharistie pour le soutien de notre ame, la résurrection de notre corps, et la vie éternelle de l'un et de l'autre...... Examinons ici quelle est notre ardeur, quel est notre goût pour ces trois sortes de pain ; et si nous sommes chargés par la Providence de les distribuer aux autres, voyons avec quel soin nous nous en acquittons.

II° Cinquième demande. *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Le plus pressant de mes besoins, ô mon Dieu, est d'être délivré des dettes immenses que j'ai contractées envers vous par le péché. J'ose donc vous conjurer de me les remettre, comme je remets sincèrement toutes celles que mes frères ont contrac-

tées à mon égard. Je sais qu'il n'y a nulle proportion entre mes péchés et les injures que je puis avoir reçues, et qu'est-ce encore que l'indulgence dont je suis capable, comparée à votre infinie bonté?...... Nous prononçons par ces paroles la sentence de notre absolution ou de notre condamnation. Dieu veut nous pardonner toutes nos offenses, quelque grandes qu'elles soient, et nous pardonner entièrement, oublier, abolir, et effacer tous nos péchés; il veut nous pardonner tous les jours, parce que tous les jours nous l'offensons; il veut nous pardonner aussitôt que nous le lui demandons; il nous prévient même par sa grâce et par ses ministres, et il est le premier à nous solliciter de revenir à lui : nous devons donc pardonner de notre côté; et c'est ce que nous promettons de faire, c'est à quoi nous nous engageons en récitant cette prière...... Ainsi pardonnons tout sans rien excepter, pardonnons entièrement, oublions, ensevelissons dans le silence, effaçons de notre cœur les offenses que nous pardonnons, sans en conserver ni ressentiment, ni souvenir, sans nous permettre d'en parler même et de nous en plaindre. Pardonnons tous les jours sans que rien puisse lasser notre patience, ni mettre des bornes à notre charité : pardonnons aussitôt qu'on reconnoît sa faute, facilitons même le retour, et faisons les premières avances. Est-ce ainsi que nous pardonnons? Quelle facilité n'avons-nous pas à nous persuader que Dieu nous pardonne, qu'il oublie nos crimes et nos infidélités! Quelle peine n'avons-nous point à oublier le tort qu'on nous a fait! Quelle opposition insurmontable à pardonner! Quelle

injustice, et que nous connoissons peu nos véritables intérêts !

III° Sixième demande : *Et ne nous abandonnez pas à la tentation.* Écartez de nous les occasions que le démon nous suscite et dont il profite si souvent pour nous perdre. Il y en a de si dangereuses, il est des situations si critiques que les plus forts et les plus courageux s'y soutiennent à peine : vous seul, ô mon Dieu, vous seul par votre providence pouvez éloigner de nous ces sortes de tentations : ne permettez pas que nous y soyons exposés. Il est des tentations inévitables et que votre providence permet que nous rencontrions; de quelque nature qu'elles soient, ne nous y abandonnez pas, ne permettez point qu'elles entrent en notre ame en les écoutant, en y cédant. Faites, Seigneur, que nous nous en retirions dès que nous les apercevons, que nous nous en défendions, que nous les combattions, que nous y résistions, que nous les repoussions. Faites encore que la tentation, ainsi surmontée par votre grâce, tourne à notre avantage, qu'elle augmente notre mérite, notre confiance en vous et notre humilité. Mais en vous faisant cette demande, ô Dieu puissant, nous vous promettons d'éviter de nous-mêmes la tentation, d'examiner les occasions, les lieux, les personnes qui pourroient être une occasion pour nous, qui l'ont peut-être déja été, qui ont causé notre ruine, et de les éviter absolument et de tout notre pouvoir. Nous vous promettons de n'induire nous-mêmes personne en tentation, de n'être point pour les autres un sujet de chute, une occasion de scandale, de ne rien faire, de ne rien

dire, de ne rien écrire, de ne rien donner, de ne rien prêter qui puisse nuire à leur salut ou à leur perfection.

IV° Septième demande : *Mais délivrez-nous du mal.* Du mal temporel : ne nous envoyez pas d'affliction ou de calamité qui nous devienne une occasion de chute, qui puisse produire dans notre esprit l'oubli ou la négligence de nos devoirs. Ne nous réduisez pas à une indigence extrême qui nous provoque au murmure, qui nous jette dans le désespoir, qui altère notre foi. Délivrez-nous des fléaux temporels que nous ne méritons que trop par l'abus de vos bienfaits ; délivrez-nous sur-tout des fléaux spirituels qui nous environnent, du mal du péché, du mal de l'Enfer ; délivrez-nous du malin esprit, du démon, ou de l'homme scandaleux ou séducteur qui fait l'office du démon. Délivrez-nous de la tyrannie de nos propres passions, et rendez-nous dignes d'entrer dans cet heureux état de liberté et de paix destiné à vos enfants : état fortuné où il n'y aura plus de vices, plus de péchés, nul scandale, aucune chute ; où la vertu sera pure, la piété dominante, la sainteté parfaite, et le bonheur assuré...... Il reste souvent une difficulté sur la cinquième demande de l'Oraison dominicale...... J'ai péché, dit-on, mais Dieu m'a-t-il pardonné ? Cruelle incertitude ! Ecoutons notre divin Sauveur, et admirons sa bonté. Il prend soin lui-même de calmer nos inquiétudes et de nous rassurer : *Si vous remettez aux hommes leurs offenses*, dit-il, *votre Père Céleste vous remettra aussi vos péchés*. Et pour achever de cimenter parmi nous la charité la plus sincère, il ajoute :

Mais si vous ne leur pardonnez pas, votre Père Céleste ne vous pardonnera pas non plus vos péchés. Comment donc pourrions-nous ne pas tout espérer?

Prière. Ah! loin de moi, Seigneur, de me présenter jamais à la prière avec un cœur aigri! Afin que vous écoutiez votre bonté infinie, j'écouterai moi-même mon devoir. Charitable et compatissant pour mes frères, j'éprouverai que vous êtes un père plein de bonté et de miséricorde. Vous me faites en quelque sorte l'arbitre de mon sort, et vous voulez recevoir de moi la mesure de votre indulgence; pourrois-je donc ne pas me montrer facile à me relâcher sur les fautes de mes frères à mon égard : fautes si légères en comparaison de celles que j'ai commises envers vous! C'est dans cette disposition, ô Père céleste, que je ferai souvent cette excellente prière que m'a enseignée votre divin fils. Chaque jour, et sans cesse, je demanderai avec foi, avec amour, avec attention, la sanctification de votre nom, l'avénement de votre règne, l'accomplissement parfait de votre sainte volonté, les biens qui me sont nécessaires pour le corps et pour l'ame, la rémission de mes péchés, la grâce de ne plus les commettre, la délivrance de l'inclination même qui m'y porte et de toutes mes misères par une mort sainte et une résurrection glorieuse.

Ainsi soit-il.

LVIIe. MÉDITATION.

Huitième suite du Sermon de la Montagne.

Du détachement des biens de la Terre et du soin de s'enrichir des biens du Ciel.

Considérons, 1°. la différence qui se trouve entre les biens de la terre et les biens du Ciel; 2°. quelle est l'illusion ordinaire sur ce point; 3°. le prétexte dont on se sert pour excuser cette illusion. *Matt.* 6. 19-34.

PREMIER POINT.

De la différence qui se trouve entre les biens de la terre et ceux du Ciel.

La différence de ces biens se trouve dans leur nature, dans leur acquisition, dans leur conservation, dans leur possession et dans leur jouissance.

I° Dans leur nature. *Ne vous faites point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les consument, et où les voleurs les déterrent et les dérobent, mais amassez-vous des trésors dans le Ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui les consument, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et qui les dérobent.* Les trésors de la terre consistent dans l'or et l'argent, dans des pierres précieuses, de riches étoffes, des habits pompeux, des parures magnifiques, de superbes ameublements : ajoutez-y, dans

des terres, des maisons, de splendides logements, de vastes possessions : or, qu'est-ce que tout cela ? de la fange et de la boue. Quels sont les autres biens de la terre, la gloire, la réputation, les honneurs, les plaisirs ? vent et fumée, néant et source de corruption. Les trésors célestes consistent en actes de vertus, de mortification, de tempérance, de patience, de charité, de soumission à la loi, de résignation à la volonté de Dieu, en œuvres de miséricorde, en aumônes, en prières : voilà les vrais biens dignes de l'homme, dignes d'être placés dans le Ciel. Quels sont ceux qui nous occupent?

II° Ces biens diffèrent dans leur acquisition et augmentation. Les biens de la terre sont difficiles à acquérir. Il faut des avances, des talents, des occasions, et souvent on manque de tout cela. On ne peut les acquérir sans en priver quelqu'autre; et souvent cet autre les acquiert et nous en prive. Les biens célestes sont à notre disposition. Pour les acquérir, il suffit de le vouloir. La grâce s'obtient par la prière. Les occasions de pratiquer la vertu se présentent d'elles-mêmes et à tous les instants de la vie. Le soin de nous enrichir de ces biens ne nuit à personne, et personne ne peut nous nuire dans cette entreprise. Les biens du Ciel et de la terre diffèrent dans leur augmentation. Le cœur est également insatiable, soit qu'il se livre à l'amour des biens célestes ou à l'amour des biens terrestres ; il désire sans cesse d'augmenter les biens dans lesquels il fait consister son trésor et son bonheur : mais celui qui ne désire que les biens du Ciel a seul la consolation de pouvoir les augmenter tous

les jours et à tous les instants du jour. Un soupir, un désir, la simple pensée augmente son trésor. Sain ou malade, veillant ou dormant, rien ne peut l'empêcher de s'enrichir de plus en plus. Quelque chose qu'il fasse ou qu'il souffre, s'il agit et qu'il souffre pour Dieu, tout lui est compté. Insensés que nous sommes de nous occuper d'autres biens que de ceux du Ciel.

III° Ces biens diffèrent dans leur conversation. A quelles disgrâces, à quels accidents ne sont pas exposés les biens de la terre! La rouille consume, les vers rongent, la vétusté détruit, les voleurs enlèvent, les incendies dévorent, les naufrages engloutissent, les procès épuisent, mille accidents anéantissent tous les jours les plus brillantes fortunes. Les autres biens ne sont pas plus solides. La gloire est flétrie par la calomnie, l'envie, la cabale; les plaisirs sont troublés par la censure, la jalousie, l'infidélité, et déconcertés par l'indigence ou la maladie; les grandeurs tombent d'elles-mêmes : le poids seul de leur propre vanité suffit pour les abattre, et quand il ne suffiroit pas, ce que des passions ont élevé, d'autres passions le renversent. Quelles inquiétudes ne portent pas au moins avec soi la crainte de tous ces dangers et le soin de s'en garantir! Celui qui a son trésor dans le Ciel est à l'abri de toute sollicitude et de tout accident : il n'a rien à craindre que lui-même.

IV° Ces biens diffèrent dans leur possession. La possession des biens terrestres avilit le cœur et aveugle l'esprit. Le cœur participe à la nature des biens qu'il affectionne. *Car où est votre trésor, là aussi est votre cœur.*

Ainsi qu'est-ce qu'un cœur qui met son bonheur dans les biens de la terre? Un cœur de boue, rampant, matériel, bas, terrestre, vil et méprisable, qui ne se repaît que de chimères et de frivolités. Est-ce pour cela qu'il a été créé? Au contraire, un cœur qui ne travaille que pour Dieu, et qui a son trésor dans le Ciel, est un cœur noble, généreux, élevé, sublime, céleste et divin. Voulons-nous donc savoir où est notre trésor, examinons où est notre cœur. Examinons vers quel objet il se porte de lui-même et comme naturellement, de quel objet il s'occupe le plus volontiers et le plus long-temps, si c'est du Ciel ou de la terre..... La possession des biens de la terre aveugle l'esprit et la raison. *Votre œil est le flambeau de votre corps. Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux : mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, combien seront grandes les ténèbres elles-mêmes!* c'est-à-dire, votre esprit, votre jugement, votre raison sont à votre ame ce que votre ame est à votre corps. Si vous avez les yeux sains, purs et non viciés par aucun corps étranger, tout votre corps est dans la lumière : vous savez comment vous êtes et où vous êtes, où vous avancez le pied et où vous mettez la main, ce que vous devez faire et éviter : en un mot, vous êtes et vous agissez dans la lumière, et c'est pour vous un point de sécurité. Tel est le sort de celui qui travaille pour le Ciel, il sent qu'il est et qu'il marche dans la lumière, qu'il prend le bon parti, et qu'il ne s'égare pas : il voit les choses telles qu'elles sont, et il les estime ce qu'elles valent.

Mais si votre œil est vicié, s'il n'est pas simple, s'il est, pour ainsi dire, doublé d'une taie épaisse, comment discernerez-vous les objets? Hélas, quel est l'aveuglement de celui qui n'aime que les biens de la terre! Comment voit-il les objets, et auxquels donne-t-il la préférence? Il n'a de goût, il n'a d'estime que pour les biens de la terre, il doute s'il y en a d'autres, s'il y a une autre vie, un Paradis et un enfer; quelquefois même il se persuade qu'il n'y en a point. Or si sa raison qui lui étoit donnée pour le régler et le diriger, est obscurcie par de si épaisses ténèbres, que sera-ce de toutes les autres puissances de son ame, qui n'ont point de lumières par elles-mêmes, et qui ne peuvent être gouvernées que par la lumière de la raison? Dans quel abîme de crimes ne le précipiteront pas la cupidité, l'inclination au mal, toutes les passions et les affections déréglées de son cœur? En vain se pareroit-il d'une prétendue probité. Une raison aveuglée par la passion ne reconnoît d'autre probité que l'art de cacher ses crimes. Qu'il est donc important d'épurer sans cesse cet œil de notre ame, de le fortifier des lumières de la Religion et de la foi, et de ne pas le laisser obscurcir par les maximes du monde, les suggestions du démon et l'illusion des passions!

V° Ces biens diffèrent dans leur jouissance. On ne jouit des biens de la terre que pendant la vie: encore il s'en faut bien qu'on en jouisse toute la vie, qu'on en jouisse pleinement, tranquillement, et de manière à pouvoir être véritablement heureux. Jouissance imparfaite, inquiète, et de courte durée. La mort terminera tout, et nous enlèvera nous-mêmes à tout. Au

contraire, la jouissance des biens célestes sera parfaite, éternelle et assurée de son Eternité. Quelle folie donc de s'attacher à la terre et à un bien passager, tandis qu'on peut acquérir le Ciel et un bonheur éternel !

SECOND POINT.

D'une illusion ordinaire sur cet article.

Cette illusion consiste en ce que l'on voudroit tout à la fois se faire un trésor sur la terre et un trésor dans le Ciel, servir Dieu et le monde, être heureux dans ce monde et dans l'autre, jouir pendant cette vie des biens de ce monde, et dans la vie future des biens de l'autre monde, en un mot, servir deux Maîtres opposés ; et c'est ce qui ne se peut en aucune manière. *Nul ne peut servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses.* La raison de cette impossibilité, c'est que chacun de ses Maîtres exige de nous des choses que nous ne pouvons partager entre eux.

I° Notre amour. Nous n'avons qu'un cœur, et ce cœur ne peut-être à deux objets à la fois, et surtout à deux objets aussi différents que le sont le créateur et la créature, le Ciel et la terre, la vie présente et la vie future, la vertu et le vice, la charité et la cupidité. On ne peut aimer l'un sans haïr l'autre, il faut nécessairement, en s'attachant à l'un, abandonner l'autre. Notre propre expérience nous le fait assez sentir.

II° Notre estime. Il n'est pas moins vrai que

nous ne pouvons partager notre estime et la donner tout à la fois à deux Maîtres. Celui qui estime heureux ceux qui vivent dans l'abondance, dans le luxe, dans les honneurs, dans les plaisirs, quel cas peut-il faire de la pauvreté volontaire, d'une vie humble, cachée et mortifiée ? Il ne la regarde qu'avec un souverain mépris, et elle paroît à ses yeux une véritable folie.

III° Notre obéissance et nos services. L'impossibilité de partager nos services et notre obéissance entre ces deux Maîtres est encore plus sensible, parce que les lois qu'ils nous imposent et les ordres qu'ils nous donnent sont entièrement opposés. L'avare méconnoît les lois de la justice : comment obéiroit-il à celles de la charité et de l'aumône? L'ambitieux méconnoît les lois de la modestie : comment obéiroit-il à celles de l'humilité ? Le voluptueux méconnoît les lois de la modération et de la bienséance : comment obéiroit-il à celles de la mortification et de la pénitence?

IV° Nos complaisances et notre goût. On ne peut goûter les choses du Ciel et en même temps les choses de la terre, se complaire en Dieu et se plaire avec le monde. Nous nous plaignons peut-être que nous ne sentons pas de goût dans nos exercices de piété, que nous ne trouvons nulle douceur dans la pratique de la dévotion, mais nous n'en devons pas être surpris, c'est que nous voulons servir deux Maîtres, partager nos services entre eux et suivre leurs lois tour-à-tour. Désabusons-nous, renonçons au monde, à la terre, à nos passions et à nous-mêmes, pour nous attacher uniquement à Dieu, et alors nous goûterons

tout ce qui a rapport à lui et qui appartient à son service.

V° Nos soins et nos pensées. Cette multiplicité de pensées qui nous obsèdent, qui nous importunent dans la prière, vient de la même source. Nous nous plaignons de nos distractions, ah ! plaignons-nous plutôt de notre illusion ! Nous voulons servir deux Maîtres, et cela est impossible. Si nous n'en servions qu'un, si Dieu seul étoit le maître à qui nous voulussions plaire, en lui seul se réuniroient notre amour, notre estime, nos services, nos goûts, nos complaisances, nos soins et nos pensées ; en lui seul nous trouverions notre félicité, et pour le temps et pour l'Eternité.

TROISIÈME POINT.

D'un prétexte dont on se sert en cette matière.

Le prétexte dont on se sert pour excuser le soin excessif que l'on prend de se procurer les biens de la terre, c'est la crainte de manquer : mais ce prétexte vient de la dépravation de notre cœur.

I° D'un cœur ingrat qui, oubliant les bienfaits déjà reçus, ne voit pas qu'ils sont un gage de ceux que nous devons attendre. *C'est pourquoi je vous le dis*, ajoute Jésus-Christ, *ne vous inquiétez pas où vous trouverez de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ?* Dieu nous a donné l'ame et le corps : il a uni notre ame à notre

corps, et c'est ce qui fait notre vie présente : comment pouvons-nous craindre après cela qu'il nous laisse manquer d'aliments pour soutenir notre vie, et de vêtements pour couvrir notre corps?

II° Ce prétexte vient d'un cœur distrait, qui ne réfléchit point sur les miracles de la Providence que le monde offre à nos yeux. *Regardez les oiseaux du Ciel; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup mieux qu'eux? Pourquoi aussi vous inquiétez-vous pour le vêtement? Voyez croître les lys des champs; ils ne travaillent, ni ne filent. Et cependant je vous dis que Salomon même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Or, si Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi? Ne vous inquiétez donc pas, en disant : que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous?* Voyez les oiseaux qui volent dans l'air, avec quel soin Dieu les nourrit : voyez les fleurs qui couvrent la terre, et qui ne doivent durer qu'un jour, avec quelle magnificence, quel éclat, quelle variété Dieu a su les revêtir; cependant il n'a donné ni à ceux-là la force d'ensemencer et de moissonner, ni à celles-ci l'industrie d'ourdir et de filer; et vous pensez que Dieu vous oubliera, lui qui est non-seulement votre créateur, mais encore votre père : vous pour qui il a fait tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, vous qu'il a doués de raison, d'industrie et de talents, vous à qui il a destiné une vie immortelle et bienheureuse : ah! où est votre foi?

III° Ce prétexte vient d'un cœur païen, qui n'a aucune confiance en Dieu, et qui n'ose en rien attendre. *Car ce sont les païens qui ont de l'inquiétude sur toutes ces choses, et votre Père céleste sait que vous en avez besoin.* Croyez-vous donc que le Dieu que nous adorons soit, comme ceux du paganisme, un Dieu aveugle, impuissant, insensible? Ah! il est père, et plus père qu'aucun autre. Ne prendrons-nous jamais à son égard les sentiments de confiance qui conviennent à des enfants. Ce doux nom de père que nous lui donnons tous les jours, n'est-il qu'un vain titre?

IV° Ce prétexte vient d'un cœur orgueilleux qui met sa confiance en soi-même, qui ne fait que se tourmenter inutilement. *Qui est celui d'entre vous qui puisse avec tous ses soins ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée?* En effet, à quoi aboutissent toutes nos inquiétudes? Avons-nous quelque pouvoir sur la nature? A quoi servent toutes ces réflexions, tous ces discours sur les saisons, les vents et la pluie? Discours superflus qui ne servent qu'à faire éclater notre attachement aux biens de la terre! Ah! reconnoissons notre impuissance et le pouvoir souverain de celui qui a créé et gouverne le monde, et mettons en lui notre confiance. Le temps que nous perdons en réflexions chimériques seroit bien mieux employé à la prière et au soin de notre sanctification.

V° Ce prétexte vient d'un cœur déraisonnable qui cherche ce qui ne dépend pas de ses recherches, et ne cherche pas ce qui en dépend. *Cherchez donc premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données comme par surcroît. Ne vous inquiétez*

donc pas pour le lendemain : car le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit son mal. Songeons seulement à nous sanctifier, travaillons à mériter le Royaume de Dieu qui nous est promis, pratiquons les œuvres de justice, enrichissons-nous des biens du Ciel, et ceux de la terre ne nous manqueront pas. Le soin de travailler à son salut et de faire toutes les bonnes œuvres qui sont possibles, n'a jamais ruiné personne. Ce qui ruine, c'est souvent l'envie même de trop gagner, c'est le luxe, c'est le jeu, c'est la débauche, c'est l'oisiveté. Faisons chaque jour ce que nous avons à faire et ce qu'on demande de nous, sans inquiétude pour l'avenir. A chaque jour suffit sa peine, son attention et son travail. Ce n'est pas cependant qu'on nous défende une prévoyance sage et modérée, mais une inquiétude inutile qui nous détourne de nos devoirs présents, qui aille jusqu'à troubler notre ame, et que nous ne retenions pas dans de justes bornes ; car celui qui nous défend les sollicitudes, nous commande le travail.

Prière. Ah! Seigneur, pourrois-je encore avoir tant d'empressement et d'activité pour les besoins de la vie, pour les biens faux et frivoles de la terre! Non, toutes mes vues, tous mes soins se tourneront désormais vers le Ciel, vers ces véritables richesses dont la possession doit être éternelle et remplir à jamais tous mes désirs. Le Ciel, c'est là que sera mon trésor, et par conséquent mon cœur. C'est par de bonnes œuvres, pures et saintes dans leur motif, que je m'enrichirai pour ma véritable et éternelle patrie. Deux maîtres imcompatibles ne sauroient dominer dans mon cœur : je ne balancerai donc

plus, ô mon Dieu ! Point d'empire plus doux, plus juste, plus raisonnable, que celui de votre amour : point d'empire plus injuste, plus cruel, plus aveugle, que celui de l'amour des richesses, du monde, et de moi-même. Loin donc de moi cet amour de la vie et ce qu'elle exige. Je serai même sans inquiétude sur mon nécessaire. Votre providence pourra-t-elle m'abandonner, si je sais m'abandonner à elle ? Après un travail et un soin raisonnable, je me reposerai de mes besoins sur votre cœur paternel pour un enfant que vous avez formé à votre image et destiné à une éternelle félicité. Oui, vous êtes mon père, et vous savez tous mes besoins ; je ne saurois donc jamais manquer de rien qu'en me rendant indigne de vos soins par ma défiance. Je ne m'occuperai donc plus, et sur toutes choses, que du soin de mériter le ciel, et d'acquérir les vertus qui peuvent m'en assurer la possession. Ainsi soit-il.

LVIIIe. MÉDITATION.

Neuvième suite du Sermon de la Montagne.

De trois devoirs essentiels au Salut.

Ces devoirs sont, 1°. par rapport au prochain, le devoir de la charité; 2°. par rapport à Dieu, le devoir de la prière; 3°. par rapport à nous-mêmes, le devoir de la mortification. *Matt.* 7. 1-14.

PREMIER POINT.

Par rapport au prochain, devoir de charité.

I° ÉVITONS de nuire au prochain et de l'offenser par pensée, en jugeant mal de lui. *Ne jugez point afin de n'être pas jugé, car selon que vous jugerez on vous jugera, et de la mesure dont vous vous servirez on s'en servira pour vous. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas une poutre dans le vôtre?* Ne jugeons, ni ne condamnons les actions et les paroles de nos frères, si nous ne voulons pas nous-mêmes être jugés et condamnés. Prenons en bonne part ce qui peut être bien interprété : ne blâmons point ce que nous pouvons excuser, ou plutôt n'examinons pas même la conduite du prochain dont nous ne sommes pas chargés, ne pénétrons pas ses intentions, mais supposons toujours qu'il en a de bonnes. Excusons ses défauts et ne nous

occupons que des nôtres. Voici la raison de ce devoir : c'est que notre jugement est de notre part incompétent, parce que nous ne sommes pas établis juges des autres ; c'est que, du côté du prochain, notre jugement est toujours injuste, parce que sa cause nous est absolument inconnue, et que nous ne pouvons savoir ce qui se passe dans son cœur ; c'est que, par rapport à Dieu, notre jugement est injurieux ; parce qu'en jugeant nous usurpons ses droits : jugement qui a même quelque chose de révoltant, puisque de criminels que nous sommes, nous nous érigeons en juges, et que nous entreprenons de juger ceux qui ressortissent au même tribunal que nous, et qui sont souvent bien moins coupables que nous ne le sommes. Voici la récompense, ou le châtiment de l'accomplissement ou de la transgression de ce devoir. Si nous ne jugeons ni ne condamnons pas notre prochain, si nous l'excusons en tout, nous ne serons point jugés ni condamnés, nous serons excusés et traités avec indulgence ; au contraire si nous condamnons notre prochain avec rigueur et sévérité, nous serons traités de la même manière. C'est à nous de choisir comment nous voulons que Dieu en use à notre égard : car il mesurera sa conduite sur la nôtre. Juges favorables envers les autres, nous le trouverons plein d'indulgence pour nous. Critiques sévères et censeurs impitoyables, attendons-nous à un jugement sans miséricorde...... Ce devoir qui ne regarde que les particuliers entre eux, n'ôte rien à ceux qui sont chargés par état de juger les autres. L'Eglise et les magistrats ont ce droit d'une manière différente, et on doit se

conformer au jugement de ceux qui prononcent avec autorité.

II° Gardons-nous de nuire au prochain par paroles, en le reprenant de ses défauts. *Comment dites-vous à votre frère : laissez-moi ôter une paille de votre œil, vous qui avez une poutre dans le vôtre? Hypocrites! ôtez premièrement la poutre de votre œil, et après vous songerez à ôter la paille de l'œil de votre frère.* Ne nous mêlons point de reprendre les autres sans autorité, beaucoup moins de les blâmer, de les censurer, de les critiquer en leur absence. Le zèle qui est le prétexte ordinaire d'une telle censure n'est qu'un zèle hypocrite, parce qu'il cache la malignité d'un mauvais cœur qui se réjouit du mal d'autrui, et qui aime à le faire connoître, parce qu'il cache un orgueil secret qui se plaît à voir l'humiliation d'autrui, qui s'élève à mesure qu'il abaisse le prochain, et qui veut faire croire qu'on est d'autant plus exempt de défauts qu'on est plus ardent à en reprendre les autres, parce qu'il cache un aveuglement déplorable par lequel, dans le temps que nous voyons un fétu dans l'œil de notre prochain, nous n'apercevons pas la poutre qui est dans le nôtre. Hypocrites que nous sommes! Si nous avons du zèle, commençons par ôter la poutre qui nous aveugle, et nous verrons comment ôter de l'œil de notre frère la paille qui nous choque...... Suivons encore cette règle, lorsque notre emploi ou la charité exige que nous reprenions les autres. Avant de les reprendre, faisons un retour sur nous-mêmes, et il ne nous sera pas difficile de les reprendre avec douceur et charité.

III° Evitons de nuire au prochain par nos

actions en faisant des choses qui le mettent dans l'occasion d'offenser Dieu. Ne faisons jamais rien qui mette les autres dans l'occasion de faire le mal ou de se rendre plus coupables qu'ils ne sont. *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que se tournant contre vous ils ne vous déchirent.* C'est à la prudence réglée par la lumière de Dieu à distinguer les jugements malins et téméraires d'avec les pensées et les sentiments, le zèle et le devoir qu'exige le Seigneur ; à discerner ceux qu'il convient d'éloigner des sacrés mystères, et à connoître les occasions où il faut se taire, pour ne pas irriter les pécheurs, d'avec celles où il est nécessaire de parler au péril même de sa vie...... Pour nous, n'imitons pas ces pourceaux furieux : souffrons avec humilité les refus salutaires qu'on nous fait, écoutons avec docilité les avis charitables que l'on nous donne, et profitons avec soin des instructions précieuses que l'on nous accorde.

SECOND POINT.

Par rapport à Dieu, devoir de prière.

Examinons l'objet, le motif et la condition de ce devoir.

I° L'objet de la prière. *Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez : frappez à la porte et on vous ouvrira.* Le devoir de prier consiste à demander à Dieu sa grâce. Il faut la demander avec ardeur, parce que nous en avons un pressant besoin ; avec humilité, parce que nous en sommes indignes et que Dieu ne

nous la doit point; avec persévérance, parce qu'elle est un bien précieux et qu'elle mérite d'être constamment sollicitée, parce que nous en avons abusé souvent et que nous l'avons rejetée quand elle nous étoit offerte. Ce devoir de prier consiste à chercher le Royaume de Dieu, c'est-à-dire, qu'en demandant à Dieu la grâce, il faut, de notre côté, avec la grâce qu'il nous donne, faire ce qui dépend de nous, chercher les moyens de lui plaire, de pratiquer sa loi, de vaincre nos passions, de nous sanctifier et de nous sauver. Cherchons ce règne de Dieu dans la méditation des vérités éternelles, dans la lecture des livres pieux, dans la pratique des bonnes œuvres, dans la fréquentation des Sacrements : cherchons-le à l'Eglise, dans la retraite, dans la compagnie des personnes de piété. Mais, hélas ! où cherchons-nous, et que cherchons-nous? Nous cherchons à nous distraire, à nous contenter et non à nous sanctifier. L'homme est dans une agitation continuelle, et on voit bien qu'il cherche, mais que cherche-t-il? Que de soins, que de mouvements pour la fortune, pour les plaisirs, pour la gloire! Que ne cherche-t-on ainsi le salut? On se plaint de ses passions et de ses mauvaises habitudes que l'on dit ne pouvoir vaincre, mais cherche-t-on les moyens de les vaincre? Ne cherche-t-on pas souvent tout ce qui peut les entretenir et les enflammer?...... Enfin le devoir de prier consiste à frapper, c'est-à-dire, à solliciter constamment pour entrer en communication avec Dieu, pour pouvoir nous entretenir avec lui d'une manière plus intime, et avec une espèce de familiarité. Ce Dieu de

bonté nous appelle à ce haut degré d'honneur, et il s'offre de nous admettre à sa confidence, si nous l'estimons assez pour la désirer. Tenons-nous donc comme des courtisans assidus à cette porte mystérieuse dont parle Jésus-Christ. Tenons-nous y surtout dans l'Oraison et la Communion, par un profond recueillement, attendant l'heureux moment, où l'on nous ouvrira. Frappons avec respect par des désirs ardents , et des gémissements pleins d'amour. Persévérons avec courage , gardons-nous bien de nous éloigner ou de nous distraire tant soit peu, de peur de perdre le moment favorable. Enfin entrons avec confiance dès que la porte nous sera ouverte : jouissons des faveurs de notre Dieu, goûtons avec reconnoissance les douceurs de son entretien, et n'en sortons qu'avec un nouveau désir d'y retourner au plutôt et de frapper de nouveau. Quelques lumières que Dieu nous communique, et à quelque degré de confidence qu'il nous admette , nous avons toujours à acquérir et à avancer , et par conséquent toujours à frapper jusqu'à ce que la porte même du Ciel nous soit ouverte. Ah, si nous savions les biens ineffables dont une ame jouit dans ses divines communications , que nous renoncerions volontiers au monde et à nous-mêmes pour pouvoir y participer !

II° Le motif qui doit nous porter à remplir le devoir de la prière , c'est l'assurance de réussir , l'assurance d'obtenir ce que nous demanderons , de trouver ce que nous chercherons , d'entrer où nous frapperons. *Car quiconque demande reçoit , et celui qui cherche trouve , et on ouvrira à celui qui frappe.* Cette assurance

est fondée sur la promesse de Jésus-Christ, et sa parole y est formelle. Elle est fondée sur la bonté de Dieu; Dieu étant le souverain bien, la bonté souveraine, il ne demande qu'à se répandre et à se communiquer. Elle est fondée sur la qualité de père que Dieu prend à notre égard. *En effet*, dit Jésus-Christ, *qui de vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre, ou s'il demande un poisson, lui donnera un serpent? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plutôt votre père qui est dans le Ciel en donnera-t-il à ceux qui les lui demandent?* Dieu est un père plus tendre, plus rempli d'amour pour ses enfants qu'aucun père qui soit sur la terre; quand prendrons-nous donc à son égard les sentiments de confiance qui conviennent à des enfants? Pourquoi le regarder toujours comme un maître absolu, un juge inexorable et un vengeur sévère, et jamais comme un père tendre et bienfaisant? Ah, c'est que nous sentons que nous sommes des enfants rebelles, ingrats, indociles; mais devenons obéissants et soumis; et alors recourons à lui avec confiance; demandons, cherchons, frappons, et nous trouverons: on nous accordera, on nous ouvrira. Ah, s'il en étoit ainsi avec le monde, quel empressement n'aurions-nous pas! Mais non, on demande et personne ne donne, on cherche et on ne trouve rien, on frappe et toutes les portes restent fermées. O folie! nous courons après des biens qui se refusent à nos poursuites, et nous fuyons ceux que l'on nous présente; et ainsi privés des uns et des autres, nous aimons mieux vivre dans la misère, dans

l'ennui, dans le dégoût, que de recourir à celui qui peut seul nous enrichir, nous glorifier, nous rendre heureux !

III° Quelle est la condition du devoir de la prière, ou plutôt de son succès ? *Faites pour les hommes tout ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous : car c'est là la loi et les Prophètes.* Dieu s'engage à nous exaucer dans nos prières, mais à condition qu'outre ce second devoir de la prière envers Dieu, nous nous acquitterons encore du premier, qui est la charité envers nos frères ; à condition que le prochain obtiendra de nous ce qu'il nous demande, qu'il trouvera auprès de nous le secours qu'il y cherchera, que nous lui ouvrirons lorsqu'il frappera, que nous en userons avec lui, comme nous voulons que les hommes et que Dieu même en usent avec nous. Ces deux devoirs sont essentiellement liés. Tout ce que nous voulons que les hommes fassent pour nous, faisons-le de même pour eux. Cette maxime est courte, elle est l'abrégé de tous nos devoirs avec le prochain ; elle comprend tout ce que la loi a prescrit et tout ce que les Prophètes ont annoncé sur cette matière. Examinons comment nous la pratiquons, ou en combien de manières tous les jours nous nous en écartons. Dieu veut que cette maxime qui est le lien qui unit les hommes entre eux, soit aussi le lien qui unisse les hommes avec lui. C'est la condition qu'il met à toutes les promesses qu'il nous fait : ne la perdons pas de vue. C'est en qualité de père de tous les hommes qu'il l'exige, et jamais il ne nous en dispensera.

TROISIÈME POINT.

Par rapport à nous-mêmes, devoir de gêne et de mortification.

Entrez par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large. Le chemin qui y mène est spacieux, et le nombre de ceux qui y entrent est grand. Qu'étroite est la porte, et resserrée la voie qui conduit à la vie, et qu'il y en a peu qui la trouvent ! Les hommes ont devant eux et à leur choix deux voies opposées, l'une resserrée, l'autre spacieuse.

I° Qu'est-ce que la voie large ou spacieuse, qu'est-ce que la porte dont l'entrée est grande? Cette voie, cette porte, ce sont celles où l'on entre facilement, sans se gêner, sans presque s'en apercevoir. On y entre en suivant toutes ses inclinations corrompues, tous ses penchants, toutes ses idées, toutes ses passions...... On marche dans cette voie comme on y est entré, sans se gêner, sans regarder où l'on va, sans penser à ce que l'on fait ; on y pense, on y parle, on y agit tout comme l'on veut : et comme cette voie est fort fréquentée, la multitude de ceux qui y marchent fait qu'on s'autorise et se justifie les uns par l'exemple des autres, qu'on se rassure mutuellement sur les dangers qui se présentent quelquefois à l'esprit, qu'on s'anime, s'excite, s'entraîne même les uns les autres pour avancer à plus grands pas dans une voie si commode où tout est riant et semé de fleurs : mais enfin cette voie conduit à la perdition. O insensés, cette vérité ne frappera-t-elle jamais vos cœurs? ne sera-t-elle jamais la matière de vos plus

sérieuses réflexions? Où allez-vous, où courez-vous? Où aboutiront ces plaisirs, cette fortune, ces grandeurs? Où aboutira une vie toute de péchés et de crimes? A la perdition, à l'Enfer, à un supplice éternel. Que vous servira alors d'avoir vécu selon vos inclinations perverses, d'avoir été heureux, si vous le voulez, pendant quelques jours qui auront disparu comme un songe, et de vous être précipités dans un malheur qui ne finira jamais.

II° Qu'est-ce que la voie étroite, qu'est-ce que la porte dont l'entrée est petite? Ce sont celles où il faut, pour y entrer, s'abaisser et se gêner, humilier son esprit sous le joug de la foi, resserrer ses inclinations dans les bornes de la loi. On ne marche pas à son aise dans cette voie, il faut être attentif à tous ses pas pour ne les pas faire hors du sentier. Les passions resserrées font un effort continuel pour se rétablir, et il faut une vigilance et une force continuelles pour les retenir. L'esprit a des consolations dans cette voie, mais la nature est dans la gêne. Cette voie est peu fréquentée; il y en a qui ne la connoissent même pas, qui ne s'en embarrassent point, qui ne savent pas même où elle est et en quoi elle consiste. Il y en a peu qui y entrent, et moins encore qui y persévèrent. Quelques-uns commencent bien; mais bientôt ils se lassent de la contrainte, ils se donnent plus de liberté, et insensiblement ils rentrent dans la voie large et y périssent. Enfin, cette voie conduit à la vie; mais à quelle vie? A la véritable, à la vie par excellence, à la vie en comparaison de laquelle la vie présente n'est qu'une mort conti-

nuelle. C'est la vue de cette vie bienheureuse et éternelle qui fait les fervents, qui les soutient dans cette voie étroite, qui les y fait marcher et persévérer avec joie. C'est l'oubli de cette vie éternelle qui fait les lâches, les inconstants, les déserteurs. Ah! qu'il est doux au moment de la mort d'avoir marché dans la voie étroite! Les peines seront passées, et la récompense ne finira jamais.

III° Réfléchissons sur ce que Jésus-Christ nous dit de ces deux voies. 1°. Les paroles de Notre-Seigneur sur ces deux voies, c'est-à-dire, sur le grand nombre de ceux qui vont à la perdition, et sur le petit nombre de ceux qui parviennent à la vie, n'ont rien qui doive nous surprendre. C'est une vérité, hélas! trop palpable et trop visible, que le grand nombre parmi les hommes ne cherche qu'à se satisfaire dans le court espace de la vie présente, au mépris de Dieu, de sa loi et de son Evangile; que très peu vivent habituellement dans la grâce.

2°. Les paroles de Jésus-Christ n'ont rien qui doive nous scandaliser. Le pécheur dit : tout le monde sera donc damné? Non : il y en a, nous en voyons; et il y en a que nous ne voyons pas, qui trouvent le moyen de se sauver, dont le salut justifiera la sagesse de Dieu, et condamnera la folie du pécheur. Il dit encore : Dieu a-t-il créé tant d'hommes pour les damner? Non : puisqu'il ne cesse de les éclairer, de les avertir, de les presser et solliciter au bien; mais Dieu condamne à l'Enfer quiconque s'étant rendu librement coupable de péché mortel, meurt dans cet état et dans sa disgrâce. Le nombre des prévarica-

teurs n'y fait rien ; au contraire, le grand nombre ne peut que l'irriter davantage, comme le petit nombre des Saints les lui rend plus chers. Ah ! sans ce petit nombre qui retient sa foudre, il extermineroit tous les pécheurs de dessus la terre.

3°. Les paroles de Jésus-Christ n'ont rien qui doive nous décourager. Quelque petit que soit le nombre de ceux qui se sauvent, fut-il encore plus petit, nous pouvons en être. Dieu nous y appelle, et il ne tient qu'à nous de suivre sa voix et de correspondre à sa grâce. Au contraire, plus le nombre est petit, plus il y aura de gloire d'en être. La difficulté même doit nous encourager. On aime tant les distinctions sur la terre, peut-il être une plus belle occasion de nous distinguer pour l'Eternité ! Ayons honte de nous confondre avec cette multitude d'hommes perdus, qui oublient Dieu pour se souiller de crimes. Rangeons-nous du côté de ce petit nombre qui a le courage de se dévouer à la vertu, de se déclarer pour Dieu au milieu de la perversité du siècle, devenue presque générale.

4°. Les paroles de Jésus-Christ doivent seulement nous instruire et nous précautionner. Apprenons-y à ne pas régler notre conduite sur la multitude, à distinguer les deux voies et à bien choisir. On m'offense et le désir de la vengeance s'élève dans mon cœur ; le suivre, voilà la voie large ; le réprimer, pardonner et oublier l'offense, voilà la vertu et la voie étroite ; et ainsi des autres occasions de fuir le mal et de pratiquer le bien. Apprenons-y encore à nous tenir dans l'humilité et la défiance de nous-mêmes. Puisqu'il y en a tant qui se perdent, je peux me perdre aussi.

Je ne suis assuré de rien : tout dépend de ma fidélité, de ma constance, de ma persévérance, pourquoi donc suis-je toujours foible, léger, inconstant ?

Prière. Vous seul êtes ma force, ô mon Sauveur, je m'attache à vous, je ne veux plus m'éloigner de vous : ne m'abandonnez pas un seul moment, que je ne vous perde jamais de vue ! Dirigez tous mes pas, réglez toutes mes actions et tous les mouvements de mon cœur. Avec votre secours, j'espère que je serai du petit nombre qui vous sera attaché pendant la vie, et qui vous louera pendant l'Eternité. Ainsi soit-il.

LIXe. MÉDITATION.

Dixième suite du Sermon de la Montagne.

De trois sortes d'illusions dans l'affaire du Salut.

Illusions dans la doctrine, illusions dans les œuvres, illusions dans les connoissances. *Matt.* 7. 15-27.

PREMIER POINT.

Illusions dans la doctrine.

I° Jésus-Christ nous impose l'obligation d'être attentifs aux faux Prophètes. *Soyez attentifs à vous préserver des faux Prophètes ; ils se présentent à vous couverts de peaux de brebis ;*

mais au-dedans ce sont des loups ravissants. L'artifice et la malice des faux Prophètes nous obligent à cette attention. Ils n'ont garde de se montrer tels qu'ils sont, de découvrir leurs desseins, d'exposer nettement leurs pensées et leurs sentiments. Ils se cachent, ils se déguisent, ils se couvrent de la peau de brebis. Ils se donnent pour enfants de l'Eglise, soumis à toutes ses décisions; mais l'équivoque, le mensonge, les faux-fuyants ne leur manquent jamais. Ils placent l'Eglise où bon leur semble, et ils ne reconnoissent de décisions que celles qui n'attaquent pas leurs erreurs. Ils paroissent travailler uniquement pour Dieu : ils se disent envoyés de sa part, ils promettent de conduire au salut. Ils appuient leurs promesses de l'austérité de leur vie. Ils s'autorisent de leur régularité, de leur zèle, de leur modestie. Leur extérieur est édifiant et composé. Mais sous un habit si simple, si négligé, si mortifié, ils cachent un esprit de fureur, ils portent partout le ravage et la division; ce sont des loups ravissants au milieu d'un troupeau. Les brebis doivent les fuir et les pasteurs doivent les écarter. Dire pour s'excuser qu'on ne se mêle point des disputes de Religion, c'est ou faire peu de cas de son salut et de sa Religion, ou ne pas distinguer deux choses bien différentes. Tous ne sont pas obligés d'entrer dans le fond des matières disputées entre les catholiques et les hérétiques; mais tous sont obligés de prendre garde à ne pas donner leur confiance à de faux Prophètes, à ne pas suivre une fausse doctrine, une doctrine condamnée et réprouvée par l'Eglise comme contraire à la foi : c'est un précepte

de Jésus-Christ. Si faute de cette attention on vient à être séduit, on est sans excuse. Dire encore qu'on ne veut juger personne, c'est prendre à contre-sens les paroles de Notre-Seigneur et ne pas faire réflexion que, dans le même chapitre où il a défendu de juger, il a ordonné d'être attentif.

II° Jésus-Christ nous apprend le moyen de connoître les faux prophètes. *Vous les connoîtrez à leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons.* Tout le monde n'est pas en état de démêler l'artifice qui règne dans les discours et dans les écrits des faux Prophètes: d'ailleurs, les pasteurs ne peuvent pas noter et spécifier tous les mauvais livres, ni tous les faux docteurs; lorsqu'ils le font, il n'y a plus à s'y méprendre; alors celui qui n'obéit pas aux pasteurs, ne court pas risque d'être séduit, il l'est déjà. Mais comment distinguer les faux Prophètes qui sont encore cachés et déguisés? Il reste un moyen, qui n'est pas difficile à ceux qui ont le cœur droit: on connoît l'arbre à son fruit. Il n'y a qu'à considérer le fruit de leur doctrine et où aboutissent leurs discours. Si des paroles affectées, si un air de piété et une direction assidue n'aboutissent qu'au libertinage et à la corruption, à l'intérêt et à l'avarice, à la bonne chère et à la sensualité; si un esprit de réforme, un langage de la pure charité, un zèle austère et rigoureux ne conduisent qu'à l'in-

dépendance et au mépris des pasteurs légitimes, ou si, au contraire, des maximes commodes, des règles aisées, font marcher par des voies peu conformes à l'Evangile, par un chemin large et spacieux, où il n'en coûte rien ou presque rien aux passions; dès-lors le voile est levé, le masque tombé, et l'artifice connu. Il n'y a plus de séduits que ceux qui veulent bien l'être. De tels fruits ne peuveut venir que d'un mauvais arbre. Au contraire, un soin extrême de la pureté, une vigilance continuelle sur soi-même, un travail assidu à se faire violence et à se mortifier, l'humilité du cœur et la soumission de l'esprit à toute autorité légitime, une charité réelle, un zèle qui n'a rien d'outré et d'amer, une douceur inaltérable, le silence dans les injures et la patience dans les affronts; voilà des fruits non suspects, et qui ne peuvent venir que d'un bon arbre.

III° Jésus-Christ nous manifeste le châtiment des faux Prophètes et de ceux qui les auront suivis. Ils auront le sort d'un mauvais arbre. *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* Les faux Prophètes ont des partisans qui les louent et les canonisent, mais Jésus-Christ les réprouve; ils sont l'idole de leurs disciples : mais ils sont sous l'anathème de l'Eglise, et ils seront la proie de l'enfer. Que leur servira d'avoir troublé la terre, d'avoir triomphé de la crédulité d'un peuple ignorant et foible, tandis qu'eux qui auront été les chefs de la révolte et tous ceux qui les y auront suivis et y seront morts, brûleront dans les flammes éternelles? Ah! si l'on pensoit bien à ce feu terrible qui doit

être le partage de ceux qui meurent hors de l'Eglise, on ne triompheroit pas des maux de cette mère affligée, on ne lui insulteroit pas dans sa douleur, on n'abandonneroit pas si légèrement le tronc solide et inébranlable de cet arbre immortel pour s'attacher à des branches coupées, desséchées et destinées au feu. Ah! encore une fois, soyons-y attentifs, songeons aux conséquences, gardons-nous des faux Prophètes. Notre-Seigneur nous a appris à les connoître; il nous le répète encore : *C'est donc à leurs fruits que vous les connoîtrez.*

SECOND POINT.

Illusions dans les œuvres.

Il faut faire de bonnes œuvres. *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le Royaume des Cieux, mais celui-là y entrera qui fait la volonté de mon Père Céleste.* Il ne suffit donc pas de pousser quelques soupirs vers le Ciel, de reconnoître Jésus-Christ pour Seigneur et pour maître, de l'invoquer quelquefois, de lui demander sa grâce; il faut avec cette divine grâce mettre la main à l'œuvre et exécuter la volonté de son père, telle qu'il nous l'a annoncée. Des soupirs, des gémissements oisifs et une invocation stérile ne nous ouvriront pas l'entrée du Ciel, il faut y ajouter les œuvres. Mais ne nous trompons pas sur la nature de ces œuvres. Il y en a beaucoup qui paroissent bonnes à nos yeux et aux yeux des hommes, et qui ne sont rien moins aux yeux de Dieu. Pour qu'elles soient réellement bonnes, elles doivent être faites selon

la volonté de Dieu, pour Dieu et dans son amour.

I° Nos œuvres doivent être faites selon la volonté de Dieu, c'est-à-dire, dans la Religion que Dieu a donnée aux hommes, dans l'état que Dieu a destiné à chacun, dans les règles de l'obéissance due aux supérieurs légitimes. Ainsi les œuvres les plus saintes en elles-mêmes, les plus pénibles, les plus éclatantes, si elles sont faites au préjudice des devoirs de notre état, contre les règles de l'obéissance, sans mission, selon notre caprice et non selon la volonté de Dieu, ce sont autant d'œuvres inutiles pour le Ciel, ou même mauvaises et pour lesquelles il n'y a aucune récompense à espérer. Au contraire celui qui se renferme exactement dans la volonté de Dieu, ne fît-il d'ailleurs que les choses les plus communes et des œuvres sans éclat et aux yeux des hommes et aux yeux de l'amour-propre, c'est celui-là qui entrera dans le Royaume des Cieux, et qui recevra une pleine récompense. Vérité bien instructive et bien consolante.

II° Nos œuvres doivent être faites pour Dieu. *Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom? Et alors je leur dirai ouvertement : je ne vous ai jamais connus.* Prêcher, écrire, reprendre, corriger les mœurs, convertir les pécheurs, faire des œuvres de charité, des miracles même; si tout cela se fait par vanité, par intérêt, par ambition, par amour-propre, tout sera perdu pour ceux

qui n'auront eu d'autre motif de leurs actions : et Jésus-Christ leur répondra qu'il ne les connoît pas, qu'il n'ont jamais été à son service, qu'ils n'ont jamais rien fait pour lui, qu'il ne les a jamais connus. Au contraire, il reconnoîtra pour être des siens ceux qui, dans le peu qu'ils auront fait, n'auront eu d'autres vues que de lui plaire, que de remplir leurs devoirs, que de le faire connoître et aimer, que de procurer sa gloire.

III° Nos œuvres doivent être faites dans l'amour de Dieu, en état de grâce. Une passion que l'on nourrit dans son cœur, une impureté secrète, un amour illégitime, un attachement criminel, un sentiment de haine, d'aversion, de jalousie contre le prochain, une médisance grièvе, une calomnie, un tort considérable que l'on n'a pas réparé; en un mot, un seul péché mortel que l'on n'a pas expié, effacé, suffit pour anéantir et pour corrompre tout le bien que d'ailleurs on pourroit faire, sans qu'aucune bonne œuvre puisse le contre-balancer. Jésus-Christ, à son jugement, comptera tout le reste pour rien. Au milieu de toutes ces bonnes œuvres qui nous éblouissent, il démêlera en nous ce péché, il ne verra pour ainsi dire que ce péché qui constituera notre état de pécheur et de réprouvé. Comptons après cela sur des œuvres faites en cet état : présentons-nous avec elles à Jésus-Christ; voici la réponse que lui-même assure qu'il nous fera : *Retirez-vous de moi, Ouvriers d'iniquité !* Ah, combien se trompent et s'aveuglent maintenant qui seront détrompés dans ce grand jour! Mais hélas, il sera trop tard.

Détrompons-nous donc maintenant qu'il est encore temps de corriger notre cœur.

TROISIÈME POINT.

Illusions dans les connoissances.

I° Combien est grande la nécessité de connoître et de savoir la loi de Jésus-Christ. *Quiconque donc entend les préceptes que je viens de donner.* Toutes les connoissances humaines ne sont rien, si on ne les fait servir à son salut et à la gloire de Dieu. Chacun, selon son état, doit cultiver les Arts et les Sciences; mais si l'on s'arrête là, si l'on y met toute sa satisfaction, tout son bonheur, toute sa gloire, et si l'on néglige la Science du salut que Jésus-Christ est venu nous enseigner, dans quelle illusion déplorable ne tombe-t-on pas? Combien s'épuisent par l'étude et les veilles, qui ne voudroient pas donner un moment à la méditation de la loi de Dieu, à la lecture de l'Evangile ou d'un livre de piété. Aveugles que vous êtes, vous vous glorifiez de vos lumières et vous êtes dans les ténèbres. La mort va vous enlever toutes ces connoissances frivoles et passagères, et vous fera comprendre que la science que vous avez négligée étoit l'unique qui méritoit votre attention. Vous comprendrez alors que l'usage que vous deviez faire de l'esprit que Dieu vous avoit donné, étoit d'étudier sa loi, et de la méditer, de l'approfondir, de vous en remplir et d'en faire vos délices.

II° Quelle est la sagesse de celui qui connoît et pratique la loi de Jésus-Christ. *Quiconque donc entend les préceptes que je viens de don-*

ner et les pratique, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est tombée, les fleuves se sont débordés : les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'est pas tombée, parce qu'elle étoit fondée sur la pierre. Il ne suffit pas de connoître la loi de Dieu, il faut la pratiquer. Ce n'est pas ici une de ces connoissances de spéculation ou d'ostentation, mais une science de pratique. Celui qui écoute les paroles que je viens de dire, continue le Sauveur en finissant, celui qui règle sa vie sur la doctrine que je vous prêche, est semblable à celui qui a établi sa maison sur le roc. Les pluies tombent, les torrents se débordent, les vents soufflent, tout se réunit pour renverser l'édifice : mais, parce qu'il est fondé sur la pierre, il soutient toutes les attaques, il essuie tous les orages et demeure inébranlable. Tel est le bonheur de celui qui met en pratique les paroles de Jésus-Christ. Les adversités, les disgrâces peuvent tomber sur lui, les passions, les persécutions peuvent s'élever et mugir autour de lui; les démons peuvent se déchaîner et employer leur rage contre lui; mais sa foi, sa Religion, sa vertu, sont cet édifice bâti sur la pierre, c'est-à-dire sur la pratique constante des maximes de Jésus-Christ, et rien ne pourra l'ébranler. La mort même ne le renversera pas; elle ne fera que le fortifier, le consacrer, et le mettre désormais hors de toute atteinte.

III° Quelle est la folie de celui qui connoît et ne pratique pas la loi de Jésus-Christ! *Au contraire, quiconque entend ce je viens de dire et ne le pratique pas, sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le*

sable. La pluie est tombée, les rivières se sont débordées, les vents ont soufflé, et sont venus fondre sur cette maison : elle a été renversée, et la ruine en a été grande. Ecouter les paroles de Jésus-Christ sans en profiter, entendre ses maximes sans les pratiquer, c'est donc se rendre semblable à un insensé qui bâtit sa maison sur le sable. La pluie vient, les torrents se débordent, les vents soufflent, l'édifice qui est sans fondement s'écroule et ne présente plus que de vastes ruines, de tristes débris. Quelle perte pour ce malheureux ! Quelle folie ! Ah, plus grande encore mille fois est la folie de celui qui entend la parole de Dieu, qui connoît sa loi et ne la pratique pas ! Sans soutien contre les adversités, leur poids l'accable ; sans force contre les passions, leur fougue l'entraîne ; sans principe contre le démon, ses artifices le trompent. Que de chutes, que de crimes ! Bientôt il perd la foi, l'espérance, et ne s'applique plus qu'à étouffer un reste de remords qui feroient sa ressource, s'il les écoutoit, mais qui font son supplice et annoncent sa ruine entière, parce qu'ils les combat. Hélas ! ne sommes-nous pas nous-mêmes semblables à cet insensé ? Tous les jours on nous explique la loi de Dieu, on nous répète les paroles de Jésus-Christ, on nous annonce ses volontés, ses châtiments et ses récompenses ; nous assistons aux instructions, nous les entendons, et nous en sortons aussi froids que si ce qu'on y dit ne nous regardoit pas. Occupés de mille objets frivoles, nous nous agitons, nous travaillons, nous bâtissons sur le sable ; insensés, la mort détruira tous ces

vains édifices, élevés à si grand frais, et il ne nous restera que la honte d'être trompés et la douleur de ne pouvoir plus réparer notre erreur.

Prière. O malheur déplorable! Quand commencerai-je donc à être sage et à bâtir sur la pierre solide? Hélas, que je suis misérable! Je connois votre loi, ô mon Dieu, je l'admire, j'y acquiesce; je me propose, je vous promets de la pratiquer: mais hélas, au moment de l'action, à l'instant de la pratique, j'écoute ma passion, je satisfais mon inclination, j'oublie mes résolutions, je viole mes promesses! Que me direz-vous, ô Jésus, quand je serai présenté à votre jugement? N'y paroîtrai-je pas comme un arbre stérile qui n'a produit aucun fruit. ou plutôt qui n'en a porté que de mauvais? Ne serez-vous pas en droit de me rejeter comme n'ayant jamais fait que des œuvres d'iniquité? Hélas, ma vie en est pleine et comme tissue! Que deviendrai-je donc, ô mon Sauveur, si vous n'avez pitié de moi? Eclairez mon esprit, captivez mon cœur, afin que vraiment contrit je répare mes désordres, afin que désabusé sur mes fausses vertus, je commence à en pratiquer de véritables, et qui soient avouées de vous dans l'Eternité!

Ainsi soit-il.

LXe. MÉDITATION.

Fin du Sermon de la Montagne.

Admiration du Peuple.

Cette admiration a pour objet, 1°. la doctrine que Jésus-Christ enseigne ; 2°. l'autorité avec laquelle il l'enseigne ; 3°. la manière dont il l'enseigne. *Matt.* 7. 28-29.

PREMIER POINT.

Admiration de la Doctrine que Jésus enseigne.

JÉSUS *ayant achevé ce Discours, le peuple demeura plein d'admiration pour sa Doctrine.* Le premier objet de l'admiration de ce peuple fut la doctrine de Jésus-Christ. Admirons-la nous-mêmes pour nous y attacher de plus en plus.

I° Doctrine parfaite, parce qu'elle règle et perfectionne tout l'homme. Et d'abord, par rapport à lui-même, elle lui apprend à mépriser et à rejeter tout ce qui pourroit l'avilir et le corrompre. Elle en fait un homme vrai, solide, constant, généreux, chaste, désintéressé. Ensuite, par rapport au prochain, elle le rend doux, modeste, humble, soumis, sociable, compatissant, bienfaisant, affable, généreux et sincère. Enfin, par rapport à Dieu, elle l'unit à lui par un amour

filial, par la confiance la plus tendre, par le désir continuel de lui plaire et de faire sa sainte volonté.

II° Doctrine parfaite, parce qu'elle éclaire tout l'homme. Elle lui apprend non-seulement tous ses devoirs, mais encore elle lui fait connoître la noblesse de son origine, qui est Dieu même son Créateur; le malheur de sa chute, et en conséquence sa corruption, sa foiblesse naturelle, et son esclavage sous l'empire du démon; l'avantage de sa rédemption, et en conséquence son élévation, son adoption, sa fin et sa glorieuse destination.

III° Doctrine parfaite, parce qu'elle fortifie tout l'homme, en fixant la légèreté de son esprit, par les règles immuables de la foi, en animant son cœur par des motifs proportionnés à son état et à ses besoins. Motif de crainte, mais d'une crainte capable d'arrêter les passions les plus fougueuses, et d'en amortir tout le feu par l'idée d'un mal si terrible, qu'on ne peut y penser sans frémir. Motifs d'espérance, mais d'une espérance capable de nous faire tout entreprendre et tout souffrir, par l'idée du bonheur infini et éternel, dont la possession nous est promise et assurée si nous sommes fidèles. Motifs d'amour, mais d'un amour ardent et généreux, capable de nous soutenir dans quelque occasion que ce puisse être, puisque l'objet de cet amour n'est autre qu'un Dieu Créateur, infini en toutes sortes de perfections, un Dieu Sauveur, devenu semblable à nous pour se mettre à notre tête et nous donner l'exemple; un Dieu Sanctificateur, qui répand la charité dans nos cœurs,

nous soutient et nous anime par la force intérieure de sa grâce. O doctrine céleste, peut-on ne pas vous admirer! Peut-on ne pas vous aimer! Qu'est-ce en comparaison que la doctrine des hommes, des philosophes, des impies? Doctrine monstrueuse, qui laisse l'homme dans sa foiblesse, l'abandonne à lui-même et sans aucun secours; qui laisse l'homme dans ses ténèbres, sans lui apprendre ni d'où il vient, ni où il va, ni à quelle fin il a été mis dans ce monde; qui laisse l'homme dans toute sa corruption, qui l'y abîme même encore davantage, l'enhardit à toutes sortes de crimes et d'infamies, l'avilit et le dégrade au-dessous de la condition des bêtes. Doctrine abominable, qui ne peut trouver de partisans que parmi des hommes pervers, débauchés, sans pudeur ou hypocrites de profession.

SECOND POINT.

Admiration de l'autorité avec laquelle Jésus enseigne.

Car il les enseignoit avec autorité. Le second objet de l'admiration du peuple, fut l'autorité avec laquelle Jésus-Christ enseignoit.

I° Autorité de Jésus-Christ incontestable. Elle est fondée sur des titres divins.... Autorité de législateur. *Je vous dis.... je vous ordonne.... on vous a dit.... mais moi je vous dis*, etc. Autorité de médiateur entre Dieu et le monde, auquel tous les hommes doivent s'attacher. *Vous serez heureux, quand vous souffrirez pour moi et en mon Nom.... Demandez et vous recevrez*, etc. Autorité de fils de Dieu. *Pour entrer*

dans le Ciel, il faut faire la volonté de mon Père, etc. Autorité de juge souverain de tous les hommes. *Plusieurs me diront en ce jour*, etc. Et je leur répondrai : *Je ne vous connois point. Retirez-vous de moi*, etc.

II° Autorité de Jésus-Christ inimitable. Jamais homme sur la terre n'a parlé avec cette autorité, ni ceux que Dieu a envoyés pour instruire les hommes, comme Moïse, ni ceux qui ont paru pour tromper les hommes, comme tant de séducteurs qui ont formé différentes sectes. Aucun de ceux-ci, quelque envie que tous aient eue de s'accréditer, n'a porté l'audace jusqu'à usurper de si glorieux titres qu'il n'eût pas été en état de soutenir, et qui par-là auroient plutôt contribué à détruire qu'à affermir son autorité. Si, dans la suite des siècles, on a vu quelque fanatique oser imiter quelques traits de ce divin langage, on a vu aussi son extravagance se dissiper avec lui, et quelquefois avant lui. Il n'y a que vous, ô Jésus, qui ayez pu prendre ces titres divins, et en soutenir l'éclat! Votre Religion, fondée sur ces titres, a été à l'épreuve de l'examen des philosophes et de la persécution des Tyrans. Sous ces titres, je vous rends mon hommage, je m'attache à vous, j'écoute vos paroles, et je veux en tout me conformer à votre divine loi.

III° Autorité incomparable. Et qui sont donc ceux qui de nos jours osent s'élever contre vous, ô Jésus, et contredire votre Doctrine! D'où viennent-ils? Quels sont leurs titres? Quelle est leur autorité? Ils ne paroissent pas même, ils n'osent se montrer : on ne voit d'eux

que quelques écrits furtifs auxquels même ils n'osent pas souscrire ; et ce seroient-là les docteurs que j'écouterois, à qui je me fierois ! Est-il possible, ô divine lumière, qu'on puisse vous abandonner pour suivre des maîtres si obscurs et si méprisables, sans nom, sans autorité, sans aveu !

TROISIÈME POINT.

Admiration de la manière dont Jésus-Christ enseigne.

Jésus-Christ les enseignoit, non pas comme leurs Scribes, ni comme les Pharisiens. Sa manière d'enseigner étoit :

I° Simple et populaire, sans ornements recherchés, sans éloquence affectée, sans faste et sans orgueil. Il rendoit sensible et intelligible tout ce qu'il disoit, et il le mettoit à la portée de tout le monde.

II° Elle étoit noble et touchante, pleine de majesté et de sentiments.

III° Elle étoit claire et précice, sans ambiguité ni équivoque, sans dispute ni controverse. C'est sur ce modèle que se sont formés les Apôtres et que doivent se former encore les prédicateurs de l'Evangile. Ce n'étoit pas ainsi qu'enseignoient les Scribes et les Pharisiens. Outre qu'ils ne pouvoient annoncer une doctrine si sublime, ni parler avec la même autorité, ils ne s'expliquoient point avec cette noblesse, cette simplicité, cette clarté, cette élévation de sentiments, cette onction divine qui faisoient aimer dans Jésus-Christ, et le prédicateur qui enseignoit, et les vertus qu'il

persuadoit. On ne voyoit dans leurs discours que foiblesse dans le raisonnement, incertitude et variation dans la doctrine, affectation et vanité dans le langage ; et voilà ce qu'on trouve encore dans les écrits des hérétiques et des impies, un langage fleuri et élégant en fait tout le prix : du reste on n'y trouve que sophismes et faux raisonnements, dissimulations, équivoques, insinuations artificieuses, satyres amères, railleries indécentes ; et le fruit de cette lecture est l'inquiétude dans l'ame, l'indécision dans l'esprit, l'éloignement de Dieu, le dégoût de la vertu, l'aversion pour le bien, et le mépris pratique de toutes sortes de devoirs.

PRIÈRE. Eloignez de moi, Seigneur, ces hommes dangereux, ces livres séducteurs qui ne flattent l'oreille que pour corrompre l'esprit et le cœur. Que jamais je n'écoute ces hommes frivoles, que jamais je ne lise leurs ouvrages corrupteurs. Faites que je n'aie jamais de goût que pour votre sainte parole, et pour les maîtres qui me l'expliquent avec cette autorité qui vient de vous, et que votre Eglise seule peut donner. A cet enseignement divin, simple, précis, assuré, invariable, je soumets, ô mon Dieu, mon esprit et mon cœur, et je suis résolu, avec le secours de votre grâce, d'y conformer toute ma conduite. Ainsi soit-il.

LXIe. MÉDITATION.

Jésus guérit un lépreux.

L'état de ce lépreux, ses démarches, sa guérison, et ce qui suit sa guérison; quatre circonstances qui méritent notre attention. *Matt.* 8. 1-4. *Marc.* 1. 40-45. *Luc.* 5. 12-16.

PREMIER POINT.

L'état du Lépreux.

JÉSUS *étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit.... Et il vint à lui un homme tout couvert de lèpre.* Rien ne représente mieux l'état du péché que l'état de la lèpre. Connoissons donc la maladie de notre ame dans celle qu'éprouvoit le corps de ce malheureux.

Io La lèpre étoit un mal horrible en lui-même. Le malheureux dont nous parlons en étoit *tout couvert*; il faisoit horreur à tout le monde, il se faisoit horreur à lui-même et ne pouvoit se supporter.... Chaque péché étant une tache de l'ame, ne dois-je pas reconnoître que j'en suis *tout couvert*, puisque toute ma vie n'est qu'une continuité de péchés? Que serois-je à mes yeux, si je pouvois voir les souillures qui défigurent mon ame! Que serois-je aux yeux des hommes, s'ils pouvoient les connoître! Mais qui suis-je aux yeux de Dieu qui les voit, et qui en connoît toute la laideur et la

difformité? Resterai-je donc toujours dans cet état, sans recourir au médecin qui peut me guérir?

II° La lèpre étoit un mal contagieux pour les autres. Le péché l'est encore davantage : il se communique par les yeux, par les paroles, par les actions, par les exemples. Sans parler ici de ces péchés énormes, déshonorants même pour la raison, et si communs dans le monde, pensons-nous que notre dissipation, notre immodestie, notre immortification, notre irrégularité, nos impatiences, nos murmures, nos antipathies, nos aversions, nos traits de médisance, de raillerie, de satyre, de critique, n'aient rien de contagieux pour les autres?

III° La lèpre étoit un mal moins funeste dans sa contagion que le péché; d'abord en ce que le lépreux, en communiquant son mal n'augmentoit pas le sien, au lieu que toutes les souillures dont nous sommes l'occasion pour les autres, deviennent autant de nouvelles souillures pour nous; 2°. En ce que le lépreux n'augmentoit pas non plus son mal en communiquant avec les lépreux, au lieu que quelque souillés que nous soyons déjà par nous-mêmes, nous le devenons encore tous les jours davantage, en participant aux souillures des autres. Hélas! sans les péchés qui naissent de notre propre fonds, sans les péchés que nous communiquons aux autres, que de péchés les autres nous communiquent! Avouons avec confusion devant le Seigneur, que nous ne saurions en compter le nombre, et que notre ame est dans l'état le plus dangereux, si ce céleste médecin n'en a compassion.

IVo La lèpre étoit un mal humiliant pour celui qui en étoit affligé, parce qu'il l'excluoit de tout commerce avec les hommes. Il n'étoit pas permis à un lépreux d'habiter ou d'entrer dans une ville, et il étoit défendu à qui que ce fût de le toucher. Obligé d'errer dans les campagnes, fui de tout le monde, il trouvoit à peine de quoi subsister, et il falloit lui jeter de loin les charités qu'on vouloit lui faire.... Ah! si l'on me rendoit justice, n'est-ce pas ainsi que je devrois être traité; ne devrois-je pas être banni de la société, fui comme contagieux, méprisé et haï de tout le monde? Hélas! n'ai-je pas souvent forcé par ma conduite, des hommes justes et vertueux à se séparer de moi? Mes sentiments sur la Religion, mes discours contre la pudeur ou la charité, mon humeur hautaine, bizarre, colère, mes airs mondains et dissipés, et mille autres vices qui sont en moi, n'éloignent-ils pas tous les jours de mon commerce les ames timorées?

SECOND POINT.

Les démarches du Lépreux.

Un lépreux voyant Jésus, vint à lui, se prosterna le visage contre terre, l'adora et s'étant mis à genoux, il lui dit: Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir.... N'omettons rien de ces circonstances.

Io Le lépreux voit Jésus. Ce ne fut point là précisément son mérite, ce fut un effet de la bonté du Sauveur qui prévint ce malheureux en s'offrant à ses regards: mais son mérite fut de considérer en Jésus-Christ celui

qu'une multitude de guérisons annonçoit pour le Messie et le fils de Dieu : ce fut de croire, d'espérer en lui, et de sentir quel bonheur ce seroit pour lui de pouvoir s'en approcher. Nous avons le même bonheur : le sentons-nous, en profitons-nous ? Jésus nous prévient et s'offre à nous par des regards, des traits de lumière, des inspirations vives, par le saint désir de se donner à nous. Ah, ne détournons pas les yeux pour éviter sa vue, c'est notre médecin, notre Sauveur : ne jetons pas les yeux sur d'autres : il n'y a que lui qui puisse nous sauver, nous purifier et nous rendre heureux !

II° Le lépreux va à Jésus. Dès qu'il le voit, il vient à lui. Quel soin avons-nous d'aller à Jésus-Christ, de le visiter, de nous rendre auprès de lui dans ses temples, de le recevoir dans son Sacrement, de l'appeler à notre secours dans la tentation ? Quel soin avons-nous de recourir à ses ministres, à qui il a confié sa Toute-Puissance pour nous guérir ? Hélas ! au lieu d'aller à eux, ne les fuyons-nous pas, ou ne différons-nous point toujours trop de recourir à leur ministère ? Au lieu d'aller à Jésus, n'allons-nous point par-tout où nous savons bien que nous ne le rencontrerons pas ?

III° Le lépreux adore Jésus. En abordant le Sauveur, il se jette à genoux devant lui, et se prosterne le visage contre terre pour l'adorer. Comment nous tenons-nous en la présence de Jésus-Christ dans son temple, devant son tabernacle, ou lorsque nous le prions en particulier ? Songeons-nous que nous sommes en présence de notre Dieu, de celui de qui seul nous devons attendre notre salut ?

IV° Le lépreux prie Jésus. S'étant relevé sur les genoux, il dit : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Courte, mais fervente prière! Que de sentiments dans ce peu de mots! Quelle foi dans la puissance du Sauveur! Quelle confiance en sa bonté! Quelle humilité, quelle soumission en sa volonté! Il se reconnoît indigne de la grâce qu'il demande. Il ne l'attend que de la pure libéralité de Jésus-Christ. Il croit qu'il peut la lui accorder, qu'il n'a pour cela qu'à le vouloir, et il espère qu'il le voudra. Que ne prions-nous de la sorte pour obtenir la pureté de notre ame, surtout dans les tentations que nous éprouvons! Après ce peu de paroles le lépreux, toujours prosterné aux pieds de Jésus, attendoit la décision de son sort. Dans cette attente, quels sentiments s'élevoient dans son cœur : sentiments d'une douce joie, causée par la ferme espérance d'être bientôt guéri et purifié; sentiments d'un tendre amour pour celui dont il espéroit son salut, avec une forte résolution de s'attacher à lui et de le servir; sentiments de crainte à la vue de son indignité, telle qu'on l'éprouve toujours quand on attend une grande grâce que l'on ne mérite pas! Mais la bonté de Jésus ne se fit pas attendre.

TROISIÈME POINT.

Guérison du lépreux.

Jésus ayant pitié de lui, et étendant la main, le toucha et lui dit : je le veux, soyez guéri; et à l'instant la lèpre fut guérie. Observons ici dans Jésus ses sentiments, son action, ses paroles et le miracle qu'il opère.

I° Les sentiments de Jésus. Ce ne fut point en lui une sentiment d'horreur, de mépris, de dédain à la vue de ce lépreux, mais un sentiment de la plus tendre compassion. Apprenons à connoître Jésus-Christ. Confus quelquefois et troublés de nos misères, nous n'osons aller à lui parce que nous savons qu'il est saint et juste, mais sachons donc aussi qu'il est tendre et compatissant, et qu'il inspire les mêmes sentiments à ses ministres, lorsqu'ils voient un pénitent qui donne des marques d'une vraie douleur de ses péchés, et d'un vrai désir d'en être purifié. Adressons-nous donc à eux avec une pleine confiance dans les miséricordes de notre Dieu.

II° L'action de Jésus-Christ. Il étend la main et touche le lépreux. O main puissante, ô attouchement salutaire, quelle impression fites-vous sur cet heureux suppliant! Sa chair et son cœur tressaillirent de joie. N'étoit-ce donc pas assez, Seigneur, de le guérir, falloit-il encore que votre main sacrée touchât une chair infectée de lèpre, et que l'on ne pouvoit même voir sans horreur? Que votre bonté est grande, ô mon Dieu! C'est encore elle qui vous engage à venir à nous, quelque misérables que nous soyons, non-seulement pour nous toucher, mais pour nous unir à vous et nous servir de nourriture.

III° Les paroles de Jésus-Christ. Jésus en le touchant lui dit : *Je le veux, soyez guéri.* Notre salut est assuré dès que nous le voulons et que nous faisons de notre côté tout ce que Dieu exige de nous, parce que du côté de Jésus-Christ nous sommes sûrs de sa volonté, que sa volonté est Toute-Puissante, et que,

lorsque nous n'y mettons point d'obstacles, elle est toujours suivie de l'effet. Que nous sommes donc infiniment coupables si, loin de profiter de ces dispositions de notre divin Sauveur pour nous purifier, nous sanctifier et nous sauver, nous en abusons par nos résistances et nos délais.

IV° Le miracle que Jésus-Christ opère. Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles : *Je le veux, soyez guéri*, la lèpre disparut, celui qui s'étoit prosterné lépreux, se leva pur et sans tache, aussi sain que s'il n'avoit jamais eu de lèpre. C'est ainsi que nous serions nous-mêmes purifiés de notre orgueil, de notre attachement aux biens et au plaisirs du monde, de nos jalousies, de notre immortification, de nos impatiences, en un mot de la lèpre de nos péchés, si nous nous adressions à Jésus-Christ avec humilité et confiance, si nous lui demandions de vouloir bien nous regarder, d'avoir compassion de nous, de nous toucher et de nous parler.

QUATRIÈME POINT.

De ce qui arriva après la guérison du lépreux.

Ensuite Jésus le renvoya, après lui avoir fortement défendu d'en parler, en lui disant : gardez-vous bien de parler de ceci à personne; mais allez vous montrer au Prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela serve de témoignage. Mais le lépreux ne fut pas plutôt hors de sa présence, qu'il commença à parler de sa guérison et à publier tout ce qui lui étoit arrivé. Et la réputation de Jésus se répandoit de plus en plus, de sorte qu'il ne pouvoit plus

paroître publiquement dans les Villes Il se tenoit dehors en des lieux écartés, et les peuples alloient à lui de toutes parts pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies; mais il se retira dans le désert, et il y prioit. Jésus nous donne ici l'exemple le plus frappant de sa subordination et de l'obéissance à la loi, de la modestie et de la fuite des louanges, de la retraite et de la prière, de la charité et du zèle.

I° Subordination et obéissance de Jésus-Christ à la loi. Le lépreux vouloit rester à la suite de son bienfaiteur et ne le plus abandonner. Jésus ne le permit pas : il lui parla même d'un ton sévère et menaçant, et l'obligea à se retirer pour s'aller présenter au Prêtre, qui, par l'ordre du Prince des Prêtres et à sa place, étoit chargé de vérifier la guérison des lépreux et de les remettre dans la société civile. Jésus lui enjoignit aussi de faire l'offrande marquée par la loi, pour servir de témoignage aux Prêtres et à tout le peuple que la guérison étoit parfaite.

II° Modestie de Jésus-Christ et son soin à fuir les louanges.... Jésus lui défendit de dire à personne ni par qui, ni comment il avoit été guéri; mais ce lépreux, obligé d'obéir à l'ordre de se retirer, ne se crut pas également obligé à celui de se taire. Sa reconnoissance éclata, et il publia partout le miracle. Cet événement fit même tant de bruit, que Jésus fut quelque temps sans se montrer dans la ville, pour éviter les applaudissements et les acclamations d'une foule d'admirateurs. Le Sauveur ne craignoit pas l'ostentation : mais il vouloit nous donner un exemple de cette humilité qui ne peut voir un mo-

ment le bien qu'elle fait, et qui cache avec soin le bien que Dieu nous fait la grâce de faire.

IIIo La retraite de Jésus-Christ et sa prière. Les peuples venoient de toutes parts pour recevoir de lui et l'instruction et la guérison de leurs maladies; mais Jésus se refusa à leurs empressements, et se retira dans la solitude pour y vaquer à la prière. C'est plus souvent pas l'oraison que par les discours que les pasteurs obtiennent les grâces nécessaires au troupeau qui leur est confié; et où peut-on prier avec plus de fruit que dans le silence et la retraite.

IVo Charité et zèle de Jésus-Christ. Ce peuple n'est ni scandalisé, ni découragé, lorsque le pasteur ne le quitte que pour prier, il n'en a que plus de confiance en lui et plus d'empressement à recourir à lui. Quelque profonde que fût la solitude où le Sauveur se retiroit, le peuple venoit l'y trouver, et Jésus, qui avoit donné la nuit à la prière, donnoit le jour à l'instruction et à la guérison des malades. C'est ainsi que Jésus employa toute sa vie pour nous, qu'il pourvut à tous nos besoins, nous instruisant également par ses discours et par ses exemples.

PRIÈRE. O mon Dieu! une lèpre bien horrible plus encore que celle du lépreux de l'Evangile défigure mon ame. *Si vous voulez, Seigneur, vous pouvez me guérir.* Etendez donc aussi sur moi votre main salutaire, touchez mon cœur et faites qu'il ne vous résiste plus. Faites entendre à mon ame ces paroles consolantes : *Je le veux, soyez guéri.* Ainsi soit-il.

LXIIe. MÉDITATION.

Jésus guérit le domestique d'un Centenier.

Méditons ici, 1°. les paroles du Centenier à Jésus; 2°. les paroles de Jésus aux assistants; 3°. les paroles de Jésus au Centenier. *Matt.* 8. 9-13.

PREMIER POINT.

Paroles du Centenier à Jésus.

Ces paroles sont pleines de charité, de confiance, d'humilité et de foi.

I° Pleines de charité. *Jésus étant entré dans Capharnaüm, un Centenier vint à lui et lui fit cette prière : Seigneur, j'ai chez moi mon serviteur qui est paralytique et qui souffre de grandes douleurs.* Jésus étant entré dans Capharnaüm après sa retraite, un Centenier ou Centurion, c'est-à-dire un Officier Romain qui commandoit une compagnie de cent hommes, vint implorer son secours; il le fit avec cette simplicité et cette franchise ordinaire dans les gens de guerre, qui ont de la Religion et de la foi, avec cette noblesse et cette naïveté qui gagnent le cœur des hommes, et qui assurent auprès de Dieu le succès de la prière. La charité animoit sa demande, ce n'étoit pas pour lui qu'il sollicitoit : c'étoit pour son domestique, détenu au lit par une paralysie qui le faisoit beaucoup souffrir. . . . Avons-nous pour nos

domestiques, pour nos inférieurs, pour nos frères, la même charité? Ayons-la du moins pour notre ame. N'est-elle pas depuis long-temps comme paralytique et sans mouvement pour les choses du Ciel et pour les bonnes œuvres, tandis qu'elle est si vive et si ardente pour les choses de la terre?

II° Paroles du Centenier pleines de confiance en la bonté de Jésus-Christ. Il ne demande rien: il se contente d'exposer l'état du malade, et c'en est assez pour le cœur de Jésus. Représentons-lui nous-mêmes avec une pareille confiance les infirmités de notre ame, ses plaies et ses langueurs, ses péchés et sa tiédeur, et il la guérira.

III° Paroles du Centenier pleines d'humilité. *Jésus lui répondit : j'irai voir le malade et je le guérirai.* Ah! *Seigneur*, reprit le Centenier confus, je n'ose prétendre à cet honneur : vous, venir chez moi, ce n'est pas ce que je vous demande; *je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri.* Paroles admirables que l'Eglise met dans la bouche de ses enfants au moment de la communion! Disons-les alors avec les sentiments du respect le plus profond pour la Personne adorable de Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Dieu.

IV° Paroles du Centenier pleines de foi en la puissance de Jésus. Sans sortir du lieu où vous êtes, Seigneur, continue-t-il, daignez seulement dire une parole, les maux les plus opiniâtres vous obéissent; ordonnez et le malade sera guéri. *Car moi qui suis un homme soumis à un autre, qui ai sous moi des soldats, je dis à l'un:*

allez-là, et il y va : à l'autre, venez à moi, et il y vient ; et à mon serviteur : faites ceci, et il le fait. Le Centenier s'étoit formé une juste idée de la puissance de Jésus. La manière dont il développe sa pensée est noble et vive. Quelle profession de foi pour un gentil ! Il fait entendre à Jésus-Christ qu'ayant un pouvoir souverain, indépendant et illimité, il peut d'une manière absolue et efficace commander en maître aux maladies et à toute la nature, et qu'il n'a qu'à parler pour être obéi. Ne nous formerons-nous donc jamais une pareille idée du pouvoir de Jésus-Christ? Pourquoi, en nous adressant à lui, cette timidité, cette défiance, cette inquiétude secrète qui nous resserrent le cœur? Ah ! c'est que nous ne connoissons ni son pouvoir, ni sa bonté, c'est que nous n'avons ni foi en l'un, ni confiance en l'autre. Apprenons donc aujourd'hui à connoître notre Sauveur. Commençons à croire en lui, c'est-à-dire à mettre en lui toute notre confiance.

SECOND POINT.

Paroles de Jésus aux assistants.

Ces paroles sont pleines d'éloges pour le Centenier, de consolation pour les Gentils, de terreur pour les Juifs, et de menaces pour les mauvais chrétiens.

1° Pleines d'éloges pour le Centenier. *Jésus, l'entendant parler ainsi, fut dans l'admiration et dit à ceux qui le suivoient : je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël.* Quand donnerons-nous à Jésus-

Christ cette satisfaction de voir et de louer en nous une foi vive et parfaite? Un étranger a plus de foi que les Israélites. Un homme, engagé dans le monde et dans la profession des armes, en a quelquefois plus que ceux qui sont consacrés à la retraite et au service des Autels. Que ce contraste est glorieux pour les uns, et humiliant pour les autres ! Si nous sommes retirés du monde, profitons du bonheur de notre état et ne nous laissons pas vaincre par ceux qui n'ont pas les mêmes avantages. Qu'une sainte émulation nous réunisse tous dans la charité et nous anime les uns et les autres à témoigner à notre Sauveur notre foi et notre amour.

II° Paroles de Jésus pleines de consolation pour les Gentils. *Aussi je vous dis que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident et qu'ils auront place dans le Royaume des Cieux avec Abraham, Isaac et Jacob.* C'est nous qui sommes l'objet de la prophétie que fait ici Notre-Seigneur; nous voyons l'heureux accomplissement de cette prédiction. Nous sommes associés à la foi de ces saints patriarches ; quand le serons-nous à leur félicité? Ah, quel malheur si après tant de grâce, nous venions par notre faute à en être privés !

III° Paroles de Jésus-Christ pleines de terreur pour les Juifs. *Mais les enfants du Royaume seront rejetés dans les ténèbres extérieures. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents.* Les enfants du Royaume qui doivent être jetés dans ces ténèbres éternelles où l'on ne se nourrit que de larmes, où il n'y aura que grincements de dents, tourment et désespoir, ce sont les

Juifs infidèles qui ayant eu le bonheur de naître dans le sein de la vraie Religion, d'être préparés à l'Evangile par la loi et les Prophètes, d'être les premiers appelés et destinés à vivre sous l'empire du Christ, l'ont méconnu et rejeté. Nous voyons les ténèbres épaisses et palpables dans lesquelles vit cette nation incrédule. L'accomplissement des prophéties, et la vue de toutes les nations réunies par Jésus-Christ au culte d'un seul Dieu ne peuvent dissiper son aveuglement. Disons plus : un exil honteux et un châtiment de près de deux mille ans ne peuvent vaincre son endurcissement. Mais dans l'enfer, quel sera le supplice de ces malheureux, quel sera le désespoir de se voir chassés de ce royaume de lumière qui leur étoit destiné, et qui sera possédé par des païens et des idolâtres sincèrement convertis et substitués à leur place !

IV° Paroles de Jésus-Christ pleines de menaces pour les mauvais chrétiens. Appliquons-nous à nous-mêmes ces menaces de notre Sauveur. Devenus à la place des Juifs les Enfants du Royaume, prenons garde d'en perdre la foi, les lumières, les œuvres et les récompenses. Prenons garde par nos infidélités d'en laisser passer l'héritage en d'autres mains. Quel désespoir sera-ce pour les réprouvés, lorsqu'ils se compareront avec les bienheureux habitants du ciel, des catholiques de naissance avec des Sauvages nouvellement convertis, des Maîtres et des grands avec leurs domestiques et leurs sujets, des riches et des savants avec des pauvres et des ignorants, des prêtres et des religieux avec des laïcs et des séculiers ! Ah ! qui ne doit frémir

et trembler à cette pensée ! Que cette crainte soit pour nous le motif d'une nouvelle ferveur et d'une vigilance plus exacte ?

TROISIÈME POINT.

Paroles de Jésus au Centenier.

Ces paroles sont pleines de bonté, de puissance, de condescendance et d'instruction.

I° Paroles de Jésus pleines de bonté. A peine le Centenier lui a-t-il exposé l'état de son serviteur, que, sans lui donner le temps d'en dire davantage, sans attendre qu'il le prie, qu'il le sollicite, il lui répond : *J'irai et je le guérirai.* Que la disposition de Jésus-Christ pour soulager nos maux est ici bien marquée ! Que n'avons-nous autant d'empressement pour la guérison de notre ame ? Qu'il auroit de facilité à l'opérer si nous la lui demandions sincèrement ! Comment peut-il nous manquer quelque chose, comment pouvons-nous languir dans l'état si dangereux où se trouve notre ame, ayant un Sauveur si aimable, si condescendant, si miséricordieux, si empressé à nous soulager ?

II° Paroles de Jésus pleines de puissance. *Alors il dit au Centenier : allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Et à l'heure même le serviteur fut guéri.* O puissance de Jésus, vous n'êtes pas moins aimable qu'admirable, vous n'êtes occupée qu'à nous combler de biens et à nous délivrer de tous maux.

III° Paroles de Jésus pleines de condescendance. Paroît-on souhaiter qu'il vienne, il s'offre à venir ; veut-on qu'il reste, il consent

à rester ; toujours il est content s'il peut nous témoigner son amour, satisfait s'il peut guérir nos plaies, charmé s'il peut trouver en nous une grande foi et l'occasion de la récompenser.

IV° Paroles de Jésus pleines d'instruction. En disant au Centenier : *Qu'il vous soit fait selon que vous avez cru*, il nous apprend que l'effet de nos prières dépend de notre foi, que c'est sur notre foi qu'est réglé le fruit que nous retirerons de la pratique des bonnes œuvres, de la fréquentation des Sacrements, de l'exercice de le Religion. Si nous ne retirons de toutes ces choses que peu ou point de fruit, si nous n'éprouvons que tiédeur, langueur, dégoût, portons le remède où est le mal, ranimons notre foi, agissons selon notre foi, et il nous sera fait selon son étendue, sa vivacité et sa mesure.

Prière. Je crois, ô mon Sauveur, comme le Centenier, que d'une seule parole vous pouvez me guérir ! Dites-moi donc comme à lui : *Allez, qu'il vous soit fait ainsi que vous avez cru.* Au moment que vous aurez prononcé cette parole salutaire, je sentirai mes forces revenir, et sortant de l'inaction où la paralysie de mon ame m'a réduit, je courrai dans la voie de vos commandements. Ainsi soit-il.

LXIIIe. MÉDITATION.

Jésus part pour s'embarquer et passer à l'autre bord du lac. Matth. 8. 16-22.

Jésus voyant une grande multitude de peuple autour de lui, ordonna à ses Disciples de le passer à l'autre bord du lac. La vie présente est un voyage : le monde est une mer fameuse par ses naufrages. Ce lac dont l'Evangile nous parle, nous le regardons ici comme nous représentant la voie étroite, la vie retirée, sainte, régulière et pénitente, que doivent mener les vrais chrétiens et les ames fidèles. Or, comment faut-il entreprendre le trajet de ce lac figuré ? Ce doit être avec confiance, avec courage et sans délai : c'est tout le plan de cette Méditation.

PREMIER POINT.

Avec confiance.

I° Ce qui doit animer notre confiance, c'est la multitude que nous laisserons sur le bord. Cette multitude, c'est le monde, c'est-à-dire, ce monde si souvent proscrit, condamné et frappé des plus terribles anathèmes de Jésus-Christ, ce monde qui marche dans la voie large des plaisirs et des passions, et qui court à la perdition. Ou cette vie que mène la multitude des mondains a pour nous des charmes, ou elle ne nous cause que de l'ennui : si elle

nous plaît, nous sommes dans un danger évident de notre salut, et nous ne saurions prendre trop de précautions pour nous y soustraire; si au contraire cette vie tumultueuse ne nous procure qu'ennui et dégoût, que n'y renonçons-nous enfin, et que ne prenons-nous le parti de la piété, de la dévotion, de la retraite, de la pénitence et de la sainteté! Ah! séparons-nous de la multitude dès-à-présent : séparons-nous-en au moins de cœur, si nous voulons que Dieu nous en sépare au jour de son dernier jugement.

II° Ce qui doit animer notre confiance, c'est la compagnie choisie que nous suivrons. Jésus est à notre tête, qu'avons-nous à craindre sous un tel chef? N'est-il pas assez puissant pour nous soutenir, et assez bon pour le vouloir? Joignons-nous à lui sans crainte, c'est lui qui nous y invite, c'est lui qui nous l'ordonne. Ses Disciples l'accompagnent et marchent avec lui. O quel bonheur pour nous d'être de ce nombre! Combien d'ames saintes le suivent avec ferveur! Il n'est pas que nous n'en connoissions plusieurs : nous contenterons-nous toujours de les admirer, ne pouvons-nous pas ce qu'elles peuvent, pourquoi ne pas les imiter? Que leur exemple anime donc notre confiance et nous pique d'une sainte émulation, autrement elles seront un jour pour nous un sujet de condamnation.

III° Ce qui doit animer notre confiance, c'est le trajet que nous avons à passer. Il est court, il doit nous ouvrir un avenir qui n'aura point de fin. La vie passe avec une rapidité que nous avons déjà éprouvée. Outre que, pour le plus

grand nombre, elle finit lorsqu'on croyoit qu'elle devoit encore durer long-temps, la plus longue vie n'est en elle-même qu'un jour, qu'un instant : en un mot elle a une fin, et elle est suivie d'une Eternité qui n'en aura point. De quelque manière que nous passions notre vie, elle finira. Le voluptueux et le pénitent trouvent également la fin, l'un de ses plaisirs, l'autre de ses peines; tous deux entrent également dans une Eternité sans fin, pour l'un une Eternité de supplices, pour l'autre une Eternité de bonheur. Songeons à cette Eternité heureuse ou malheureuse où bientôt nous arriverons, et faisons un choix dont nous puissions bénir Dieu éternellement.

SECOND POINT.

Avec courage.

I. Il faut du courage pour commencer. Jésus ayant donné ordre qu'on préparât tout pour traverser le lac, *un Scribe s'approchant, lui dit : Maître, je vous suivrai par-tout où vous irez.* C'étoit dans ce Scribe un bon mouvement, un saint désir, une belle résolution; mais ce n'étoit pas encore avoir commencé. On marchoit encore sur terre, Jésus-Christ ne s'étoit pas encore embarqué. Offrons-nous à Jésus avec les paroles de ce Scribe : formons de bons propos, faisons de bonnes résolutions, cela est bien; mais remarquons que jusque-là il n'y a encore rien de fait. Les projets pour l'avenir ne coûtent rien. Il s'agit de commencer et de mettre la main à l'œuvre. C'est le commencement qui coûte. C'est de celui qui a bien commencé qu'on

peut dire qu'il a à moitié fait ; mais de celui qui propose, qui promet, qui projette et ne commence point, on peut dire qu'il n'a rien fait et que selon toute apparence il ne fera jamais rien. Combien sont morts de la sorte sans jamais avoir commencé à servir Dieu ! Craignons d'être de ce nombre, si dès aujourd'hui nous ne commençons.

II° Il faut du courage pour continuer et soutenir les épreuves. Le Scribe ou Docteur de la loi se promettoit trop de son zèle. Jésus-Christ le mit à l'épreuve et bientôt il se démentit. Me connoissez-vous bien, semble lui dire le Sauveur, et avez-vous assez médité la proposition que vous me faites ? Apprenez quelle est la vie que je mène. *Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du Ciel ont leurs nids : mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* Moi, le premier-né et le chef de tous les hommes, je n'ai pas une demeure, un lieu qui m'appartienne et où je puisse me reposer ; partout où je me retire je suis étranger. Voilà ce que je suis sur la terre, et ce que doivent être ceux qui me suivent. Voyez, consultez maintenant votre courage. La vie chrétienne a ses peines, il ne faut point se le dissimuler ; mais le monde n'a-t-il pas les siennes? Or, entre les unes et les autres quelle différence ! Dans les peines qu'éprouve la vie pénitente, de quelque nature même qu'elles soient, nous avons notre Sauveur à notre tête qui marche devant nous. Jamais il ne nous mettra à des épreuves aussi fortes que celles par où il a voulu passer pour notre amour. Chacune de nos peines en particulier est pré-

sente à ses yeux, et il nous en rendra un compte fidèle; nous pourrons les oublier, mais il ne les oubliera jamais, et aucune ne passera sans récompense. Nos peines finiront bientôt avec la vie, et le bonheur qui les suivra ne finira point. Ah! il n'en est pas ainsi des peines du monde, qui sont le fruit du péché et des passions.

III° Il faut du courage pour persévérer jusqu'à la fin. Sans cette persévérance tout est inutile : demandons-la donc à Dieu tous les jours, et elle ne nous sera pas refusée. De notre côté, soutenons notre vigilance, examinons nos progrès, et si quelquefois nous trouvons du relâchement dans nos pratiques et dans la vertu, ne nous donnons point de relâche que nous ne nous soyons remis au point dont nous sommes déchus. Prions, pleurons, gémissons, craignons les suites funestes du moindre dépérissement dans la ferveur, car c'est alors que la persévérance commence à nous échapper, et elle nous échappera entièrement si nous n'y apportons un prompt remède.

TROISIÈME POINT.

Sans délai.

Trois choses, c'est-à-dire, la grâce, la volonté et la vie fuient trop rapidement pour que nous puissions un seul moment différer notre conversion.

I° La grâce. *Un autre, qui étoit des Disciples de Jésus, lui dit : Seigneur, permettez-moi d'aller auparavant ensevelir mon père. Mais Jésus lui dit : suivez-moi et laissez les morts ensevelir leurs morts.* Jésus s'avançoit dans ce moment

vers la mer pour s'embarquer. Il n'y avoit pas un instant à perdre : ou il falloit marcher avec lui, ou renoncer à le suivre. Ce Disciple pouvoit-il espérer que pour l'attendre, Jésus eût suspendu sa marche et différé son embarquement? La grâce nous presse, nous sollicite, nous intime ses ordres, et nous fait connoître ses obligations ; mais elle ne nous attend pas et ne se rend point dépendante de nos caprices. Nous pouvons nous faire illusion à nous-mêmes et couvrir notre lâcheté des prétextes les plus spécieux ; mais on en impose point à Dieu qui voit le fond des cœurs. Avons-nous, pour différer notre conversion, des raisons aussi plausibles que celles de ce Disciple? Cependant ce n'étoit au yeux de Jésus-Christ qu'un faux prétexte. La présence de ce Disciple n'étoit point nécessaire à la sépulture de son père. Laissons les morts, c'est-à-dire, les gens du monde morts à la grâce, ensevelir leurs morts, mettre ordre à leurs affaires, vider leurs différents, terminer leurs procès ; pour nous, songeons à profiter du moment de la grâce et à nous donner à Dieu. Si nous avons des affaires indispensables, au lieu de commencer par les terminer pour nous convertir ensuite, commençons d'abord par nous convertir, et nous n'en serons ensuite que plus propres à conduire nos affaires.

II° La volonté. Ce Disciple étoit bien résolu de venir joindre Jésus après avoir donné la sépulture à son père ; mais qui l'avoit assuré qu'il persisteroit dans cette résolution? Après la sépulture donnée à son père, ne se seroit-il pas trouvé engagé dans des partages de biens,

dans des discussions d'intérêts ; devenu maître de son patrimoine, eût-il conservé du goût pour la pauvreté de Jésus-Christ, et eût-il songé à venir le rejoindre, voilà ce que nous ne savons pas; mais ce que nous savons, et ce que l'expérience nous apprend tous les jours, c'est qu'une affaire en attire une autre, qu'un premier obstacle est suivi d'un second, que pendant ces délais multipliés les plus belles résolutions se perdent, et qu'une conversion différée est presque toujours une conversion manquée.

III° La vie. En différant, la vie passe, le démon nous amuse, et nous ne nous en apercevons pas. Ce Disciple, en allant donner la sépulture à son père, ne pouvoit-il pas mourir? On marque un temps pour sa conversion avec autant d'assurance que si l'on étoit maître du temps : le temps marqué est-il arrivé, on s'autorise de sa première imprudence, et on en commet une autre plus dangereuse, en marquant pour sa conversion un terme encore plus reculé; ainsi la vie se passe à projeter et à différer, jusqu'à ce qu'une mort désespérante vienne mettre fin à ces projets insensés et à ces délais téméraires.

PRIÈRE. O malheur irréparable, ô désespoir éternel, ai-je donc pu m'y exposer jusqu'à présent! Ah! Seigneur, c'en est fait, vous faites entendre de nouveau à mon cœur cette douce invitation : *Suivez-moi*. Je ne diffère plus, rien ne me détournera plus de votre service : rien ne me séparera plus de vous ; malgré tous les obstacles et toutes les épreuves qu'il vous plaira de me ménager, secondé de votre grâce, ô mon adorable Sauveur, je serai à vous sans

délai, sans variation, dans le temps et dans l'Eternité. Ainsi soit-il.

LXIVe. MÉDITATION.

Tempête apaisée.

Dangers de la vie présente.

Ces dangers regardent ou notre corps, ou notre ame, ou l'Eglise. *Matt.* 8. 23-27. *Marc.* 4. 35-40. *Luc.* 8. 22-25.

PREMIER POINT.

Des dangers qui regardent notre corps.

I° COMMENT devons-nous nous comporter avant le danger? Jésus-Christ s'avançoit insensiblement sur le rivage en faisant d'utiles leçons à ses Disciples; plus il s'approchoit de la mer, plus les peuples s'empressoient autour de lui. Il étoit tard : sans s'arrêter davantage, *Jésus entra dans la barque. Ses Disciples le suivirent; il leur dit : passons à l'autre bord du lac. Et après avoir renvoyé le peuple, ils emmenèrent Jésus dans la même barque où il étoit, et il y avoit d'autres barques à sa suite.* Eût-on pu s'imaginer que cette navigation, entreprise par l'ordre du Fils unique de Dieu, du Sauveur du monde, fût devenue périlleuse? Cependant, plus d'une fois tous ceux qui furent du passage se crurent perdus.... Ce n'est pas seulement sur la mer que la vie et les biens sont en dan-

ger. Tous le éléments, toute la nature, mille accidents nous menacent de toutes parts et viennent nous assaillir au moment le plus imprévu : nous devons donc persévérer constamment dans la grâce de Dieu, être toujours prêts à paroître devant lui. Nous devons tous les jours recommander notre vie, nos biens, et les personnes pour qui nous nous intéressons à la protection de celui qui est le maître de tout les événements. Nous ne devons rien faire, rien entreprendre sans implorer le secours de Dieu, la protection des SS. Anges, l'intercession de nos SS. Patrons, et en particulier de la Reine des Anges et des Saints. Quelle témérité de vivre au milieu de tant de dangers avec une conscience souillée par le péché, de s'engager dans les voyages, d'affronter les périls de la mer ou de la guerre en état de péché !

II° Comment devons-nous nous comporter dans le danger. *Mais pendant qu'ils passoient, Jésus s'endormit. Et aussitôt il s'éleva sur la mer une grande tempête. Un si grand tourbillon de vent vint fondre sur le lac, qu'il couvroit la barque de vagues. Et la barque s'emplissant d'eau, ils étoient en péril. Jésus cependant étoit à la poupe, et il dormoit. Alors ses Disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en disant : Maître, ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons? Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Alors s'étant éveillé, il leur dit : pourquoi craignez-vous, gens de peu de foi?* Dans le danger, il faut agir avec fermeté et faire ce qui dépend de soi, il faut prier et intéresser le Ciel en notre faveur par des vœux religieux et des promesses sincères : il faut

espérer en la bonté et la puissance de celui qu'on invoque, il faut se soumettre aux ordres de la providence et à la volonté du souverain maître. Si donc actuellement une maladie menace nos jours, une persécution trouble notre tranquillité et notre fortune, agissons et prions, soumettous-nous et espérons.

III° Comment devons-nous nous comporter après le danger? *Jésus s'étant levé, il parla avec menaces aux vents et aux flots. Et il dit à la mer : calme-toi. Aussitôt le vent cessa et il se fit un grand calme. Il dit ensuite à ses Disciples : pourquoi craignez-vous? Où est votre foi? Alors ils furent saisis d'étonnement et d'une grande crainte. Ils se disoient l'un à l'autre : quel est donc celui-ci qui commande aux vents et à la mer, et à qui les vents et la mer obéissent?* Après le danger notre reconnoissance doit éclater par des louanges et des actions de grâces mêlées d'admiration, de crainte et d'amour pour celui qui nous a délivrés : elle doit éclater par une fidélité prompte et exacte à nous acquitter des vœux et des promesses que nous lui avons faites, mais surtout par un saint usage de la vie et de la tranquillité qu'il nous a procurées. Qui de nous ne s'est trouvé dans quelque danger pressant, dans des occasions ou des affaires critiques dont il n'est sorti que par une sorte de miracle? Rappelons-nous ici les bienfaits particuliers de Dieu à notre égard. Quelle reconnoissance cependant lui en avons-nous témoignée? Etoit-ce donc pour l'offenser, étoit-ce pour vivre comme nous faisons qu'il a conservé nos jours? Ingrats, nous l'avons invoqué dans le danger : nous lui avons promis

d'être fidèles à sa loi, s'il nous délivroit : il nous a délivrés, et nous avons également oublié nos promesses et ses bienfaits !

SECOND POINT.

Des dangers qui regardent notre ame.

I° Comment devons-nous nous conduire avant le danger ? D'abord il faut le craindre, parce qu'alors il s'agit de tout, puisqu'on risque de perdre la grâce, la dévotion, l'innocence, sa foi, son ame, son Eternité. Le moindre danger qui menace notre vie nous fait trembler : il n'est pas nécessaire de nous exhorter à le craindre, nous le craignons souvent avec excès, tandis que nous ne craignons point celui qui peut nous enlever la vie de la grâce et nous précipiter dans un malheur éternel. 2°. Il faut fuir le danger, parce que peu échappent et que la plupart périssent. Fuyons donc ces lieux, ces personnes, ces liaisons dangereuses ; brûlons ces livres, ces chansons, ces gravures, ces tableaux impudiques ; renonçons à ces spectacles, à ces jeux, à ces cercles, à ces entretiens corrupteurs. Dès que nous sentons qu'il y a quelque risque pour notre ame, tremblons, frémissons, fuyons. Si de notre plein gré nous nous exposons au péril, si nous l'aimons, si nous le cherchons, nous sommes déjà à demi-vaincus, nous périrons. 3°. Il faut nous tenir sur nos gardes, parce que les dangers sont fréquents et cachés. On en trouve partout, on en trouve où l'on avoit le moins lieu d'en soupçonner. Si l'on n'est continuellement sur ses gardes, on se trouve investi,

trompé, séduit avant qu'on s'en soit presque aperçu. 4°. Enfin il faut prier, parce qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse écarter de nous tout danger. Demandons-lui donc tous les jours cette grâce pour nous, et pour ceux pour qui nous nous intéressons. Demandons-la lui avant de rien entreprendre, au commencement et dans le cours de nos actions.

II° Comment devons-nous nous conduire dans le danger? D'abord il faut ou fuir ou combattre généreusement dès le commencement. Si nous nous trouvons subitement engagés dans quelque pas dangereux pour notre ame, gardons-nous d'avancer plus loin ou de nous tenir tranquilles au bord du précipice : reculons aussitôt avec frayeur comme à la vue d'un serpent insidieux; rompons cet entretien, sortons de ce lieu, chassons ces pensées, ces images importunes, fermons ce livre, détournons les yeux de cet objet, dominons tous nos sens; pour peu que nous différions, la tentation entrera dans notre cœur, ou pour mieux dire, nous entrerons nous-mêmes en tentation, nous en serons investis et nous succomberons. 2°. Il faut prier. Quelque peu de force que nous nous sentions pour le faire, faisons-le cependant, ne fissions-nous que répéter souvent les noms de Jésus et de Marie, que nous écrier continuellement : Seigneur, sauvez-moi, je péris. 3°. Il faut avoir confiance. La tentation ne durera pas toujours, le calme reviendra : et quelle consolation ne sera-ce pas pour nous alors d'avoir résisté et d'avoir été fidèles à Dieu! Dans la force de l'orage il semble que tout soit perdu et qu'il ne reste plus qu'à s'abandonner

à son malheur. Gardons-nous d'ajouter foi à cette suggestion du Tentateur. Tandis que nous retenons notre consentement, il n'y a encore rien de perdu, et nous n'avons encore reçu aucun dommage. S'il nous est échappé déjà quelque foiblesse, si nous avons cédé quelque chose à notre ennemi, gardons-nous de lui en céder davantage, ranimons notre courage : si notre victoire n'est pas complète, faisons en sorte que notre défaite ne soit pas entière.

III° Comment devons-nous nous conduire après le danger? 1°. Humilions-nous. Demandons pardon à Dieu des fautes que nous avons pu commettre dans la tentation, soit en nous y exposant, soit en y résistant foiblement. 2°. Remercions Dieu de ce qu'il nous a soutenus dans le danger et n'a pas permis que nous y ayons péri. 3°. Enfin, prenons de bonnes résolutions et de sages précautions pour l'avenir, parce que ce qui ne nous est pas arrivé dans telle circonstance peut nous arriver dans mille autres. Que la pénitence, le recueillement, la prière, le travail, la crainte, la fuite des occasions, l'amour de Jésus, l'union avec Dieu, la fréquentation des Sacrements, nous servent de préservatifs et de ressources contre les dangers à venir.

TROISIÈME POINT.

Des dangers qui regardent l'Eglise.

La barque de S. Pierre est la figure de l'Eglise.

I° L'Eglise, ainsi que la barque de Saint Pierre, est exposée aux plus affreuses tempêtes, et elle paroît souvent sur le point d'être en-

gloutie. Qui ne l'eût même déjà cru cent fois détruite par le glaive, submergée par l'erreur, renversée par le crime, dissipée par le schisme, anéantie par la politique? Mais elle subsiste au milieu des orages. Les maux qu'elle souffre affligent ses enfants, mais ils ne les scandalisent ni ne les découragent. Que les fausses religions jouissent de la tranquillité parmi des hommes dont elles flattent les penchants, et entretiennent les illusions, il n'y a rien de surprenant, non plus que de voir qu'au milieu de tels hommes, l'Eglise qui enseigne la vérité, soit attaquée, combattue, persécutée : mais que cette Eglise, assaillie de toutes parts, contre laquelle se réunissent et se déchaînent toutes les erreurs et toutes les passions, subsiste et continue sa route, malgré les flots et les vents contraires, c'est un prodige que nous ne pouvons trop admirer.

II° L'Eglise a toujours Jésus-Christ avec elle. Dans l'Eglise, comme dans la barque de Pierre, Jésus est toujours présent. Il connoît les assauts qu'elle a à soutenir, il en règle l'effort et la durée. S'il paroît pendant un temps sans puissance, sans mouvement, sans action, s'il semble fermer les yeux aux insultes que l'on fait à son épouse, ce n'est que pour la purifier, éprouver sa foi, et lui témoigner avec plus d'éclat sa tendresse et son amour.... On réveille Jésus par la prière, mais par une prière pleine de charité, de tranquillité, de confiance. Le vrai chrétien ne connoît point d'autres armes pour la défense de l'Eglise : il expose avec simplicité les vérités qu'elle enseigne et il les défend sans aigreur; il y demeure attaché sans

respect humain, il souffre sans murmurer, il meurt en bénissant celui qui le condamme et en embrassant celui qui le frappe.

III° L'Eglise est sûre d'avoir le calme quand il lui sera utile. Dans l'Eglise comme dans la barque de Pierre, Jésus, quand il lui plaît, et suivant l'ordre des décrets de son infinie sagesse, fait succéder le calme le plus profond aux tempêtes les plus orageuses et le jour le plus serein à la nuit la plus obscure. Tantôt par des prodiges éclatants, et tantôt par l'onction secrète de sa grâce il change le cœur des peuples et celui des rois. Ceux-là deviennent soumis à l'Eglise et ceux-ci en deviennent les protecteurs. C'est ainsi que les Constantin, les Clovis, les Charlemagne, les Saint Louis, et tant d'autres pieux monarques, ont procuré à l'Eglise non-seulement la paix et la liberté, mais la dignité et la splendeur.

PRIÈRE. O sainte Eglise, ô barque mystérieuse hors de laquelle il n'y a qu'abîmes et naufrages, soyez tranquille ou agitée, c'est dans votre sein que je veux vivre et mourir! Malheur à moi si, ayant eu le bonheur d'y être admis, je venois à en sortir, ou si, me flattant d'y être encore, je ne prenois aucune part ou à la gloire dont vous jouissez, ou aux maux dont vous êtes affligée! Conduisez-la, ô divin Jésus, cette barque privilégiée, cette Eglise militante, au port de l'Eternité, malgré les orages et les persécutions qui l'agitent sans cesse! Mais ce qu'éprouve cette Eglise votre épouse, ô Jésus, je l'éprouve personnellement : des tentations multipliées m'attaquent au-dehors et au-dedans, parlez, et vous dissiperez la tempête, comman-

dez surtout aux passions, qui déchirent mon cœur, de s'apaiser, afin que je ne suive plus que les douces et paisibles impressions de votre amour! Ainsi soit-il.

LXVe. MÉDITATION.

Des deux possédés de Gérasa.

Figure de l'Impureté.

Méditons, 1°. la possession; 2°. la délivrance de ces deux malheureuses victimes du démon. *Matt.* 8. 28-32. *Marc.* 5. 1-13. *Luc.* 8. 26-33.

PREMIER POINT.

Leur possession.

Jésus et ses Disciples ayant passé la mer, ils abordèrent au pays des Géraséniens, qui est sur le bord opposé à la Galilée. Dès que Jésus fut hors de la barque, il se présenta à lui deux possédés qui sortirent des tombeaux qu'ils habitoient; ils étoient si furieux que personne ne pouvoit passer par le chemin où ils étoient. L'un des deux étoit possédé de l'esprit impur. Depuis fort long-temps, il ne portoit point d'habits et ne demeuroit dans aucune maison, mais dans les sépulcres. Saint Marc et Saint Luc ne parlent que d'un possédé, sans doute parce que la possession de l'un des deux dont parle Saint Matthieu étant plus remarquable, ils n'ont pas cru devoir parler de l'autre. Considérons,

1°. quel étoit le démon dont ces hommes étoient possédés; 2°. quelle étoit la nature de cette possession; 3°. quel étoit leur état pendant le temps de la possession.

I° Quel étoit le démon dont ils étoient possédés? C'étoit un esprit impur. Quoique tous les démons soient des esprits impurs, on ne peut méconnoître le démon de l'impureté aux caractères que présente celui-ci. D'abord à sa cruauté. Non content de tourmenter ceux qu'il possédoit, il se jetoit encore avec fureur sur les passants... L'impudique cherche partout des victimes de son incontinence et des complices de ses désordres. Malheur à qui passoit par le chemin, auprès duquel habitoient ces possédés! L'impudique est encore plus à craindre : malheur à qui l'approche, à qui le fréquente, à qui se familiarise avec lui! Pères et mères, soyez attentifs, si vous aimez vos enfants! 2°. On le connoît à sa force. *Et personne ne pouvoit plus le lier même avec des chaînes tant il étoit furieux; car ayant souvent été lié de chaînes et ayant eu les fers aux pieds, il avoit rompu ses chaînes et brisé ses fers, et nul homme ne pouvoit le dompter.* Qui peut dompter l'impudique, qui peut le retenir? Ni la perte de sa réputation, ni la ruine de sa santé, ni l'opprobre de sa famille, ni les liens de l'amitié et du sang, ni les vœux de la Religion, ni le caractère des ordres sacrés, ni la maladie, ni la vue d'une mort prochaine ne peuvent arrêter la fougue de ses désirs effrénés. Il n'y a qu'un miracle de la grâce de Jésus-Christ qui puisse chasser du cœur un démon si fort, si opiniâtre et si redoutable. 3°. On le

reconnoît à son nom. *Jésus lui demanda : comment t'appelles-tu ? Le démon lui répondit : je m'appelle Légion, parce que nous sommes plusieurs.* Légion est le vrai nom du démon de l'impureté; il ne va jamais seul, il entraîne après lui tous les vices, il s'empare de tous les sens, de toutes les facultés de l'ame, et possède l'homme tout entier. Tremblons à la pensée d'un démon si détestable : si nous avons été sa proie, reconnoissons son odieux caractère. Si nous en avons été préservés ou délivrés, quelle reconnoissance ne devons-nous pas avoir pour notre libérateur!

II° Quelle étoit la nature de cette possession ? 1°. Possession longue : c'étoit *depuis fort long-temps* qu'ils étoient possédés. Quand on commence à s'abandonner à l'impureté, on se flatte que ce ne sera que pour un temps. Quelquefois on ne prétend se permettre qu'une faute, mais la première faute en attire mille autres. Le temps qu'on a marqué pour se convertir passe, se multiplie et conduit le plus souvent jusqu'à l'âge décrépit et jusqu'au tombeau. Si l'on se relève pour un instant, on retombe pour des années entières, et enfin pour ne plus se relever. 2°. Possession continuelle. *Il demeuroit jour et nuit sur les montagnes et dans les sépulcres.* Il en est de même de l'impudique; le jour et la nuit, dans les campagnes et dans la solitude, dans la maison et dans les Temples, partout et en tout temps il porte sa passion, il en est occupé, il en est tourmenté : quelle continuité de crimes, quelle multitude de péchés! 3°. Possession cruelle. *Il crioit et se meurtrissoit avec des pierres.*

La passsion de l'impudique est encore plus cruelle et le déchire plus impitoyablement par les remords, par la honte, par les jalousies, par les infidélités, par le dépit, par le déshonneur, par les reproches, par la dépense, par la maladie, par la juste crainte d'une Eternité de châtiments. O passion cruelle, tous les plaisirs que tu promets ne sont rien en comparaison des tourments que tu nous causes.

IIo Quel fut l'état de ces malheureux pendant le temps de la possession? 1°. Ils étoient nus comme des bêtes. *Ils ne portoient point d'habits.* Ils ne souffroient sur eux aucune sorte de vêtement. Voilà l'état honteux où le démon les avoient réduits. Le démon de l'impureté n'est-il pas encore aujourd'hui le démon de la nudité? Eh! n'est-ce pas lui qui l'a introduite dans les parures, dans la sculpture, dans la peinture, dans les gravures? N'est-ce pas lui qui a inventé tant de modes indécentes et si contraires à la modestie chrétienne? La nudité est la livrée du démon; qui la porte lui appartient, qui en repaît ses regards se range sous ses lois et se soumet à son empire. Détournons-en donc la vue avec horreur: détestons, chassons loin de nous, bannissons de nos maisons ces marques de possession et ces signes de réprobation. Observons une modestie sévère et exacte tant en particulier qu'en public, tant à l'égard de nous-mêmes qu'à l'égard des autres. 2°. Ces malheureux vivoient loin des maisons, *dans des sépulcres*, lieux ténébreux et infects. Et ne voit-on pas l'impudique dans des maisons de débauche et de prostitution avec des pécheurs morts depuis

long-temps à la grâce, infectés des mêmes vices que lui et qui ne sont comme lui que des sépulcres blanchis ? Sa conscience est remplie de péchés et d'affreuses souillures ; son corps est usé de débauches, quelquefois plus infect que les cadavres qui sont dans les tombeaux. 3°. Ces malheureux erroient *dans les déserts et sur les montagnes*, remplissant l'air de leurs affreux hurlements. Image sensible de l'air rêveur, inquiet et farouche que l'impudique laisse si souvent apercevoir, de l'humeur sauvage qui le domine et le rend insociable, des cris et des soupirs que la passion lui arrache malgré lui ! Quelle vie, ô mon Dieu, quelle vie pour un chrétien ! Ce sont donc là ces plaisirs que le démon fait goûter à ceux qui le suivent. Ah ! l'imposteur : étoit-ce là ce qu'il leur avoit promis ?

SECOND POINT.

Leur délivrance.

On reconnoît encore ici le démon de l'impureté à ses démarches, à ses plaintes et à ses prières.

I° Démarches forcées. *L'un des deux possédés de l'esprit impur ayant vu Jésus de loin, il courut à lui, se prosterna et l'adora.* Aussitôt que Jésus eut touché la terre, le démon sentit son vainqueur, il ne put tenir dans ses souterrains ténébreux ; une force invisible l'en retira malgré lui et le cita, pour ainsi dire, au tribunal de son Juge. Il courut à sa rencontre et dès qui l'aperçut, cet esprit féroce qu'aucune force humaine n'avoit pu dompter, de-

venu souple et tremblant, tomba à ses pieds, reconnut son maître et l'adora... Adoration forcée que la seule crainte lui arracha et qui ne put plaire à Jésus-Christ. Ainsi arrive-t-il que quelque abominable que soit l'impudique, cependant pressé par ses remords, il se prosterne devant Dieu, il se frappe la poitrine, il reconnoît ses égaremens : heureux commencement, démarche louable, mais que trop souvent le démon trouve le moyen de rendre inutiles !

IIe Plaintes injurieuses. *Et s'écriant à haute voix, il dit : Jésus, Fils du Dieu Très-Haut, qu'y a-t-il entre vous et moi? Etes-vous venu pour nous tourmenter avant le temps? Je vous conjure de la part de Dieu de ne me point tourmenter. Car Jésus lui disoit : esprit impur, sors de cet homme.* Le démon se plaint de ce que Jésus se déclare son ennemi, de ce qu'il vient le troubler et le tourmenter avant le temps. Sur quoi sont fondées toutes ces plaintes? Sur ce que ce Dieu Sauveur lui ordonnoit de sortir des corps qu'il possédoit. Jésus en le lui ordonnant ne voulut pas d'abord l'y forcer, afin de lui donner le temps de manifester sa malice et son impudence, et à nous l'occasion de la connoître et de la détester.... C'est donc te tourmenter, esprit impur et cruel, que de t'empêcher de nous nuire? Tu comptois qu'on t'en laisseroit le pouvoir jusqu'à la fin du monde : non, non; Jésus est venu, et il nous a délivrés de ton joug odieux, et désormais tu n'auras plus d'empire que sur ceux qui voudront se livrer à toi. Grâces immortelles vous en soient rendues, ô divin Rédempteur, et mal-

heur à ceux qui ne veulent pas profiter des fruits précieux de votre sang adorable!.... Le démon fait encore aujourd'hui les mêmes plaintes par la bouche des impudiques. 1°. Il se plaint de Dieu, de ce qu'il s'oppose à ses désordres. Quel mal fais-je, s'écrie-t-il, je ne fais tort à personne. Comme si l'esprit de Dieu n'étoit pas essentiellement opposé à l'esprit impur; comme si le précepte essentiel de l'amour de Dieu pouvoit compatir avec un amour criminel et des feux impudiques. 2°. Il se plaint des hommes. Pourquoi, dit-il, tourmenter les cœurs, gêner les penchants, fixer les engagements? Aux lois sacrées de la pudeur virginale et de la fidélité conjugale, il en oppose de toutes contraires qn'il débite dans des brochures, qu'il publie sur les théâtres, qu'il insinue par ses chants. Celui qui lit ces ouvrages, qui assiste à ces spectacles, qui répète ces chansons, à qui pense-t-il appartenir, à Jésus ou au démon?.... Enfin, il se plaint de ceux qui ont du zèle pour les ames. Qu'on représente à l'impudique l'énormité de ses crimes, qu'on excite en lui de salutaires remords, il élude tout en disant qu'on l'inquiète avant le temps. Malheureuse jeunesse, ainsi te laisses-tu tromper; mais parviendras-tu à ce temps que tu te promets, ou si tu y parviens, alors et jusques dans la dernière vieillesse, ne seras-tu pas le jouet et la proie du démon que tu chéris?

III° Prières criminelles. *Et il prioit instamment Jésus de ne les point chasser hors du pays, et de ne les point condamner d'aller dans l'abîme. Or, il y avoit là assez près un grand troupeau de pourceaux qui paissoient autour de la mon-*

tagne : les esprits impurs le prièrent de leur permettre d'entrer dans ces pourceaux, en disant : si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans ce troupeau de pourceaux. Jésus le leur permit, et leur dit : allez. Ces esprits impurs étant sortis, ils entrèrent dans les pourceaux qui coururent avec impétuosité se précipiter dans la mer. Le troupeau étoit aux environs de deux mille, et ils périrent tous dans les eaux. Le démon demande d'abord de demeurer dans le pays : pourquoi ? pour y nuire. Il demande ensuite de n'être pas précipité dans l'abîme où il doit tomber à la fin du monde, de rester toujours dans cette région terrestre : pourquoi ? pour y exercer sa fureur, pour y pouvoir tenter et perdre les hommes. Lui ôter ce pouvoir, c'est ce qu'il appelle le tourmenter. Enfin il demande qu'il lui soit du moins permis d'entrer dans les pourceaux qui paissent aux environs : pourquoi ? pour les précipiter dans la mer et rendre le Sauveur odieux à tout le pays. Jésus lui accorde cette dernière demande : nous en verrons les raisons dans la méditation suivante ; mais reconnoissons ici les vœux secrets et les désirs intimes des impudiques. Que désirent-ils, que demandent-ils ? De ne pas tomber dans l'enfer. Ils voudroient l'éviter sans mettre fin à leurs désordres ; ils voudroient qu'il n'y eût point de justice en Dieu, point de punition pour le crime. Enfin ils voudroient être semblables aux bêtes ; ils envient leur sort, ils tâchent de se persuader qu'ils ne sont pas d'une autre condition qu'elles : et souvent Dieu, par un châtiment, permet qu'ils se le persuadent ou qu'ils vivent comme s'ils se l'étoient persuadé.

Prière. Ah ! Seigneur je vous fais aujourd'hui une prière bien différente de celle de l'impudique, ne permettez pas que je devienne semblable aux bêtes, rendez-moi semblable à vous ! S'il faut, pour me délivrer du démon et de mes passions, perdre tout ce que je possède, s'il faut sortir du pays où je suis, sortir du sein de ma famille, sortir du monde et renoncer à tout, je suis prêt à tout sacrifier, plutôt que de me perdre et de vivre dans votre disgrâce ! Soutenez-moi, ô divin Jésus, dans ces résolutions ! fortifiez-moi contre mes ennemis et les vôtres. Ainsi soit-il.

LXVIe. MÉDITATION.

De ce qui se passe après la délivrance des Possédés de Géraza.

Considérons ici, d'abord la conduite des Géraséniens, ensuite celle des deux Possédés, et enfin celle de Jésus-Christ. *Matt.* 8. 33-34. *Marc.* 5. 14-21. *Luc.* 8. 34-40.

PREMIER POINT.

Des Géraséniens.

---

1. La fuite de ceux qui menoient paître les pourceaux. *Alors ceux qui gardoient les troupeaux s'enfuirent, et portèrent la nouvelle dans la ville, dans les villages ; ils racontèrent tout ce qui s'étoit passé et ce qui étoit arrivé aux possédés.* Ceux qui étoient chargés de garder

les pourceaux s'enfuirent chacun chez leur maître, les uns à Gérasa, les autres dans les villages voisins, où ils répandirent la nouvelle d'une aventure si surprenante. Eh, qui n'auroit été effrayé à la vue d'un tel spectacle! Si nous pouvions voir la multitude de péchés et de démons dont est délivré un pécheur qui se convertit, nous en serions saisis d'étonnement; et c'étoit sans doute pour nous en donner une image sensible, que Jésus accorda au démon l'effet de sa demande.

II° La crainte absurde des Géraséniens. *Aussitôt toute la ville sortit au-devant de Jésus pour voir ce qui étoit arrivé. Ils trouvèrent assis à ses pieds, habillé et dans son bon sens celui qui avoit été tourmenté par les démons; ce qui les remplit de crainte. Et ceux qui avoient été témoins de ce qui s'étoit passé, leur racontèrent comme il avoit été délivré de la légion des démons, et tout ce qui étoit arrivé aux pourceaux.* La foule de ceux qui coururent sur le lieu pour s'instruire de ce qui s'étoit passé, fut si grande, qu'on eût dit que toute la ville s'étoit assemblée pour en apprendre les circonstances. On vit Jésus et ses Disciples, et aux pieds de Jésus les deux possédés, surtout le plus furieux des deux, vêtu, tranquille, et dans son bon sens, et écoutant le Sauveur qui les instruisoit. Ce spectacle frappa les habitants de Gérasa de crainte plutôt que de respect. Ils s'imaginèrent que c'en étoit fait de leurs troupeaux; ils craignirent pour leurs pourceaux dont la loi ne leur permettoit pas de se nourrir, mais qu'ils ne se croyoient pas défendu d'élever pour le commerce. La foi de ce peuple ne fut pas à l'épreuve

d'un vil intérêt. S'ils eussent soutenu cette épreuve que Jésus leur avoit ménagée, leur bonheur étoit assuré.... N'est-ce pas encore aujourd'hui cet esprit d'intérêt et d'avarice, n'est-ce pas cet attachement aux biens de la terre qui nous anime et nous perd ?

IIIº La prière insensée des Géraséniens. *Ce qu'ayant vu, ils prièrent Jésus de sortir de leur pays. Car ils étoient saisis d'une grande frayeur : et Jésus monta dans la barque pour s'en retourner.* Insensés, de qui vous privez-vous ? De celui qui auroit délivré tous vos possédés, guéri tous vos malades, de celui qui vous eût annoncé la vérité, et qui vous eût comblés de grâces et de bénédictions ! Hélas ! combien tous les jours disent à Jésus : retirez-vous de moi, ne venez point à moi, non par respect et par humilité, mais pour ne pas se dépouiller de ce qui déplaît à Jésus-Christ ? Ainsi laisse-t-on passer les moments du salut, quand la grâce, qui nous attire, ne s'accommode pas avec nos intérêts. Ainsi pour ménager des passions chéries rejette-t-on les visites du Ciel, et méprise-t-on les avances du Sauveur.

SECOND POINT.

Des deux possédés.

Quelle fut leur conduite, 1º. lorsqu'ils furent délivrés, 2º. lorsque Jésus voulut se retirer, 3º. lorsqu'ils furent de retour chez eux.

Iº Lorsqu'ils furent délivrés. Jésus ayant permis au démon d'entrer dans les pourceaux, les esprits immondes sortirent des deux possédés.

Ceux-ci au même instant se trouvèrent entièrement libres et dans tout leur bon sens. Revenus à eux-mêmes, ils se vêtirent décemment, ils devinrent parfaitement calmes et tranquilles, ils se tinrent assis aux pieds de Jésus. Telle est l'image d'une ame convertie et pénitente: tout est changé en elle, ses idées, ses affections, sa personne, ses manières, ses vêtements, ses ameublements, sa table et sa dépense. On ne s'aperçoit plus de sa mauvaise humeur, on ne voit plus en elle aucun vestige de ses anciennes passions, elle met toute sa consolation à se tenir aux pieds de Jésus-Christ son Sauveur et son libérateur : la reconnoissance l'y attache et l'amour l'y remplit de délices.

II° Conduite des possédés, lorsque Jésus voulut se retirer. Quelle séparation pour des cœurs pénétrés de reconnoissance! Celui qui avoit été le plus cruellement tourmenté par le démon ne put s'y résoudre; il s'offrit à suivre Jésus et lui demanda une place parmi ses Disciples, lui protestant avec sincérité que jamais il ne se sépareroit de son bienfaiteur; mais Jésus, touché de sa reconnoissance, le destina à un autre emploi, celui d'annoncer les miséricordes de Dieu: emploi dont il s'acquitta avec fidélité. *Et comme Jésus montoit dans la barque, celui qui avoit été possédé le supplia de lui permettre de le suivre; mais il le lui refusa et lui dit : allez, retournez dans votre maison et apprenez à vos proches les grandes choses que le Seigneur a faites en votre faveur et comment il a usé de miséricorde envers vous.*

III° Conduite des possédés de retour chez eux. Jésus leur avoit ordonné de retourner dans leur

maison, de rejoindre leur famille et de publier les bienfaits qu'ils avoient reçus de Dieu. Avec quel zèle et quelle reconnoissance ne le firent-ils pas, et celui-là surtout qui avoit été le plus malheureux ! *Il s'en alla par toute la ville, publiant ce que Jésus avoit fait en sa faveur.* Mais non content d'avoir manifesté à sa famille et à toute la ville de Gérasa la puissance et la gloire de Jésus, *il s'en alla, et commença à publier dans la Décapole les grandes grâces que Jésus lui avoit faites, et tous étoient ravis d'admiration.* Il parcourut en Apôtre toute la Décapole; et se montrant partout comme la preuve subsistante du pouvoir du Sauveur, il remplit toutes les villes et tous les villages d'étonnement et d'admiration, et les disposa ainsi à recevoir bientôt l'Evangile.... La gratitude forme des Apôtres dans toutes les conditions, et combien cette excellente vertu feroit-elle à Dieu de conquêtes, si tous ceux qu'il comble de ses grâces avoient le cœur reconnoissant! Pénétrons donc notre cœur d'une pareille gratitude, d'un semblable amour, et sans être Apôtres, que d'œuvres apostoliques ne ferons-nous pas?

TROISIÈME POINT.

De Jésus.

Et tous étoient ravis d'admiration. Admirons nous-mêmes.

1° La puissance de Jésus qui cite le démon, l'interroge et le chasse. Si cet esprit impur nuisit à de vils animaux, ce ne fut qu'après en avoir obtenu la permission expresse du Sau-

veur. Qu'avons nous à craindre avec Jésus? Soyons-lui fidèles et rien ne pourra être contre nous.

II° Admirons la sagesse de Jésus-Christ qui nous fait connoître dans cet événement le caractère, la malice, la force et la foiblesse de l'ennemi de notre salut; qui éprouve les Géraséniens par la perte d'un modique bien; qui ne veut pas admettre au ministère de l'Evangile ceux à qui une tache publique, quoique non criminelle et non subsistante, n'a pas laissé une réputation saine et entière.

III° Admirons sa bonté qui délivre ces deux malheureux et procure à leur famille la consolation de les revoir et de les posséder; sa bonté qui le porte à se retirer du pays des Géraséniens sans se plaindre, leur laissant même une ressource de salut dans l'ordre, qu'il donne aux possédés, de publier ses miséricordes, enfin sa bonté qui se rend aux empressements du peuple fidèle qui l'attendoit avec impatience de l'autre côté du lac. *Jésus ayant repassé dans la barque à l'autre bord du lac, une grande multitude de peuple s'assembla autour de lui, lorsqu'il étoit près de la mer, et le reçut avec joie, parce qu'il étoit attendu de tous.* Que Jésus est bon! Heureux qui profite de sa présence! Heureux qui dans son absence soupire après son retour! Heureux qui le reçoit avec amour!

PRIÈRE. Inspirez-moi, Seigneur, cette sainte ardeur, cet empressement qu'eut ce peuple pour votre parole. Parlez à mon cœur et il sera guéri. O divin Jésus, parlez, commandez au démon votre ennemi et le mien, et toutes les puis-

sances des ténèbres qui assiégent mon esprit, toutes les passions qui règnent dans mon cœur, seront dissipées et mises en fuite. Ouvrez, dessillez-moi les yeux, ô charitable Sauveur, et ne permettez pas que je coure à ma perte comme ces animaux vils et sans raison! Faites-moi sentir le bonheur qu'on goûte en vous possédant, et ce qu'on perd en vous perdant. Enfin demeurez en moi, ô mon Dieu, après en avoir pris possession, et faites que je sois à vous dans le temps et dans l'Eternité.

Ainsi soit-il.

LXVIIe. MÉDITATION.

Jésus guérit un Paralytique en présence des Pharisiens.

1°. Ce qui précède ce miracle; 2°. la manière dont ce miracle s'opère; 3°. ce qui le suit. *Matt.* 9. 1-8. *Marc.* 2. 1-11. *Luc.* 5. 17-26.

PREMIER POINT.

Ce qui précède ce miracle.

1° La docilité du peuple. *Jésus retourna à Capharnaüm. Lorsqu'on l'eut appris, il vint de toutes parts un si grand nombre de personnes, que l'intérieur de la maison où il étoit et le devant de la porte ne les pouvoient contenir, et il leur annonçoit la parole de Dieu.* Que l'em-

pressement de ce peuple va être bien récompensé ! Le Sauveur va le rendre témoin d'un miracle éclatant, qui le remplira de la plus douce consolation.... Jésus-Christ est la vie et la lumière : il n'y a que lui qui puisse nous éclairer, nous guérir, et il est prêt à répandre sur nous les dons de ses miséricordes : dons qu'il répandra à proportion de notre empressement et de notre docilité pour lui. Ne nous en prenons donc qu'à nous-mêmes, si nous sommes toujours aveugles, toujours malades. Nous avons le bonheur d'être dans la maison où il enseigne et où il opère ses merveilles, c'est-à-dire, dans son Eglise ; n'y demeurons pas inutilement, tandis que d'autres y viennent de toutes parts, pour y recevoir les grâces dont ils ont besoin.

II° La jalousie des Pharisiens. *Comme il leur enseignoit étant assis, des Pharisiens et des Docteurs de la Loi, qui étoient venus de tous les villages voisins de la Galilée, de la Judée et de Jérusalem, s'assirent aussi, et la vertu du Seigneur se déploya dans la guérison des malades.* Le peuple venoit à Jésus pour la guérison de ses maux : mais les docteurs y venoient pour contester ces guérisons, pour critiquer la doctrine de celui qui les faisoit, et la décrier auprès des peuples. Jamais ils n'eurent une plus belle occasion de connoître Jésus-Christ, cet homme si célèbre, et qui leur faisoit tant d'ombrage.... Ce divin Sauveur étoit assis dans la maison et ils étoient assis autour de lui. Ils le virent, ils l'entendirent, ils le censurèrent ; mais ils n'en remportèrent que la confusion, et leur résistance opiniâtre à l'évidence des faits ne fit qu'augmenter leur aveuglement, for-

tifier leur endurcissement, et animer contre Jésus une haine qui depuis ce moment fut toujours implacable. Juste punition de ceux qui entendent ou lisent la parole de Dieu, ou qui examinent ses œuvres avec les mêmes dispositions que les Pharisiens!

III° La charité de ceux qui présentèrent le paralytique. *Alors on lui amena un paralytique couché sur un lit porté par quatre hommes, qui cherchoient le moyen de le faire entrer dans la maison et de le mettre devant lui.* Charité laborieuse. Ce malheureux étoit tellement perclus de tous ses membres, qu'il fallut que quatre hommes le portassent étendu sur son lit, et il s'en trouva d'assez charitables pour le faire. La charité n'est pas dans les paroles, mais dans les effets. Charité persévérante. Le malade et ceux qui le portoient étoient bien persuadés que, s'ils pouvoient pénétrer jusqu'à Jésus, la guérison s'opèreroit; mais la difficulté étoit de parvenir jusqu'à lui. Quelque effort que l'on pût faire, après avoir long-temps essayé de percer la foule, on ne put pas même approcher de la porte. On ne se rebuta point. La vraie charité s'anime par les obstacles, et Dieu ne les permet que pour la faire éclater davantage.... Charité industrieuse. *Et comme ils ne pouvoient le présenter à Jésus à cause de la foule, ils découvrirent le toit de la maison où il étoit, et y ayant fait une ouverture, ils descendirent le lit où le paralytique étoit couché, et on le mit au milieu de l'assemblée devant Jésus.* Ne pouvant s'ouvrir un passage au travers de la foule qui assiégeoit la porte, ils prirent un détour, et approchant de la maison d'un autre côté,

ils portèrent le malade par un escalier extérieur sur le toit, qui, selon l'usage de la Palestine, étoit une plate-forme. Ils y firent une large ouverture, par laquelle ils descendirent le paralytique couché dans son lit, et le placèrent, au milieu de l'assemblée, aux pieds du Sauveur. Imaginons-nous quelle fut la surprise des spectateurs, mais surtout quelle fut leur attente. L'épreuve étoit forte, un séducteur y eût échoué. Ceux qui étoient hors de la maison n'étoient pas moins empressés de savoir quel seroit l'événement que ceux qui y étoient renfermés. Jésus augmenta encore l'attente des uns et des autres, et leur laissa le temps d'exercer leur foi, leurs conjectures et leur critique, en différant la guérison, ou plutôt en l'annonçant, par des merveilles plus secrètes encore et d'un ordre supérieur.

SECOND POINT.

La manière dont s'opéra le miracle.

Jésus au lieu d'un miracle en opéra trois, dont le premier fut le plus grand, le second fut frappant quoique secret, le dernier fut le plus sensible et la preuve des deux autres.

I° Premier miracle : la rémission des péchés. *Jésus voyant leur foi, dit au paralytique : mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* Considérons ici, 1°. les instructions que Jésus-Christ nous donne. Il nous fait comprendre que toutes les infirmités humaines ont leur source dans le péché; que le plus grand de nos maux, celui dont nous devons premièrement demander

la délivrance, c'est le péché; que les afflictions corporelles doivent être souffertes en expiation du péché, enfin, que dans l'exercice du zèle et dans toutes les actions, il faut agir selon Dieu, avec une sainte liberté, sans s'embarrasser du scandale pharisaïque qu'en peuvent prendre des esprits malins et impies.

Observons, 2°. la consolation du paralytique. De quelle joie son cœur ne fut-il pas pénétré, lorsqu'il entendit ces tendres paroles : *Mon fils, ayez confiance !* La rémission qu'il obtient de ses péchés, le précieux et auguste nom de fils que Jésus lui donne, que de motifs de joie, d'admiration et d'amour !

3°. Réfléchissons sur le scandale des Pharisiens. Ils cherchoient à être scandalisés, et ils le furent. *Or, il y avoit-là quelques Scribes et des Pharisiens, qui s'entretenoient en leurs cœurs de ces pensées. Pourquoi cet homme parle-t-il de la sorte ? Qui peut remettre les péchés que Dieu seul ? Cet homme-ci blasphème.* Ces docteurs devoient-ils ignorer que, selon les Prophètes, un caractère essentiel du Messie étoit d'être le fils de Dieu, Dieu lui-même, Dieu avec nous, et qu'il devoit par conséquent, selon eux-mêmes, avoir le pouvoir de remettre les péchés? Jésus ne faisoit donc en ceci que se comporter en vrai Messie. Il est vrai qu'un imposteur pouvoit usurper ce langage, et que plusieurs l'ont fait; mais à la preuve, ils se sont trouvés en défaut. Il falloit donc du moins suspendre son jugement et attendre la preuve; mais c'est ce que ne font pas les impies. Ils blasphèment contre une Religion qu'ils ne se sont jamais donné la peine d'approfondir, et

ils séparent toujours ces mystères incompréhensibles d'avec les preuves qui les rendent sensibles et les mettent à portée des esprits les plus simples. Qu'ils viennent donc ici ces prétendus génies, et s'ils ne sont pas entièrement endurcis, qu'ils attendent l'événement, et ils seront convaincus.

II° Second miracle : la connoissance des cœurs. *Mais Jésus voyant leur pensées, leur dit : pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées ?* Pleins de cette idée que Jésus venoit de blasphémer, les Scribes et les Pharisiens se promettoient de faire usage de la conjoncture pour désabuer les peuples de la haute opinion qu'ils avoient conçue de la sainteté du nouveau Prophète. Ils n'osoient se déclarer hautement, mais ils avoient beau garder des mesures dans la crainte de révolter les assistants qui attendoient un miracle, Jésus-Christ lisoit au fond de leurs cœurs. Quelles pensées vous occupent, leur dit-il, quels soupçons formez-vous intérieurement contre moi ? *Pourquoi livrez-vous votre cœur à de mauvaises pensées ?* Paroles bien précieuses, et que nous ne devons jamais oublier ! Que nous sert-il de feindre et de nous cacher aux yeux des hommes ? Jésus voit notre cœur, et ce qu'il y voit fera la matière de notre jugement. Il y voit les pensées dont nous nous entretenons, pensées de vanité, d'ambition, de sensualité, d'impureté. Il y voit ces soupçons contre le prochain, ces jugements téméraires et précipités, ces murmures, ces impatiences. Il y voit ces motifs qui nous font agir, motifs de vaine gloire, de respect humain, d'intérêt,

d'amour-propre, ces motifs trop naturels et si souvent viciés en tout ou en partie. Examinons ici notre cœur, et appliquons-nous désormais à le tenir pur en présence de celui qui le voit.

III° Troisième miracle : la guérison des corps. Soyez attentifs, Scribes et Pharisiens, voici le moment décisif où il vous sera aisé de connoître qui a blasphémé de Jésus ou de vous. On ne veut point vous surprendre, on vous prépare à ce qui va suivre, on vous l'annonce. Jugez de l'efficacité des premières paroles que Jésus a dites à ce paralytique pour la guérison de son ame par l'efficacité de celles qu'il va lui dire pour la guérison de son corps; et si d'un seul mot il guérit son corps, avouez qu'il a le pouvoir, qu'il s'attribue, de guérir son ame, de remettre les péchés, avouez par conséquent qu'il est Dieu, qu'il est le Sauveur des hommes, le Roi d'Israël, le Messie attendu. Jésus, continuant son discours, leur dit : *Lequel est le plus aisé de dire : vos péchés vous sont remis, ou de dire : levez-vous et marchez? Or afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, dit-il à ce paralytique : je vous l'ordonne; emportez votre lit, et allez à votre maison. Au même instant le paralytique se leva en leur présence, emporta le lit où il étoit couché, et s'en alla chez lui à la vue de tout le monde, en louant Dieu.* Remercions Jésus-Christ du grand miracle qu'il opère et de la manière dont il le fait. Que ce jour est glorieux pour lui et heureux pour nous, où il a confondu ses ennemis, prouvé sa divinité,

soulagé des malheureux, réjoui le Ciel et consolé la terre !

TROISIÈME POINT.

Ce qui suit le miracle.

I° La conduite du paralytique que nous devons imiter. Au commandement du Sauveur, il se leva seul et sans aide à la vue de tout le monde ; il emporta son lit et prit le chemin de sa maison, en publiant sur toute sa route les miséricordes de Dieu. Lorsque Jésus, par la voix de son ministre, nous accorde la rémission de nos péchés, notre conduite prouve-t-elle notre guérison et notre reconnoissance ? Nous levons-nous ? Sortons-nous de nos mauvaises habitudes, de notre lâcheté, de notre tiédeur, de notre paresse, de notre paralysie spirituelle ? Sommes-nous fermes dans nos résolutions ? Ne retombons-nous plus dans les mêmes infirmités, dans le même amour du repos, de l'oisiveté, dans le même attachement aux créatures ? Avons-nous la force et le courage d'emporter, d'ôter, de faire disparoître toutes les marques de notre infirmité, tous les objets qui nous ont séduits, toutes les occasions qui nous ont fait tomber ? Avons-nous la générosité d'en triompher et d'en élever un trophée à notre libérateur ? Nous retirons-nous chez nous, y demeurons-nous dans le silence et la retraite, le recueillement et la prière ? Toute notre vie, toutes nos actions glorifient-elles le Seigneur ? Les consacrons-nous à sa gloire et à notre salut ?

II° Les acclamations du peuple, auxquelles nous devons nous joindre. *Le peuple voyant ce*

miracle, fut saisi de crainte. Et tous étant frappés d'étonnement, ils rendoient gloire à Dieu qui avoit donné un tel pouvoir aux hommes. Or dans la frayeur dont ils étoient remplis, ils disoient : nous avons vu aujourd'hui des merveilles. Nous n'avons jamais rien vu de semblable. Lorsque ceux qui étoient dans la maison virent le paralytique se lever et se charger de son lit, lorsque ceux qui étoient dehors le virent sortir et passer au milieu d'eux, ce ne fut qu'un cri unanime à la gloire de Dieu et de son Christ. Les acclamations des assistants se confondirent avec les actions de grâces du paralytique. On s'écrioit de toutes parts : non, jamais le Seigneur n'a opéré parmi son peuple des merveilles plus éclatantes! C'est véritablement en ce jour que Dieu se manifeste aux hommes par les prodiges que nous voyons. Béni soit Dieu d'avoir communiqué à notre nature foible et mortelle un pouvoir si divin. Bénissons-le nous-mêmes ce Dieu de miséricordes; car que deviendrions-nous, misérables pécheurs que nous sommes, s'il n'avoit pas accordé aux hommes sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, si Jésus-Christ ne l'avoit pas laissé à ses Apôtres, et ses Apôtres à leurs successeurs? Ce divin pouvoir est notre ressource dans nos chutes, notre consolation dans nos peines, notre paix et notre sûreté dans nos inquiétudes. Malheureux ceux qui ont abandonné une Eglise si favorisée, pour suivre des sectes impuissantes et destituées de ce divin pouvoir!

III° Le silence des Pharisiens, que nous devons détester. Comment s'y seroient-ils pris pour faire revenir ce peuple d'une prétendue

illusion, ou pour arrêter ses justes acclamations? Ils ne l'entreprirent pas : le fait étoit trop évident et parloit trop haut. Comment ne réunirent-ils donc pas leur voix à celle du peuple? Voilà l'effet de l'aveuglement volontaire, de la jalousie et de la haine, d'une détermination prise par passion, dans laquelle on s'opiniâtre et de laquelle on ne veut pas se désister : et telle est encore la conduite de nos incrédules. Qu'ils nous désabusent de notre erreur, qu'ils nous montrent par quelle voie de séduction l'Evangile, tel qu'il est, est parvenu jusqu'à nous, dans quel siècle on en a imposé au genre humain pour lui faire croire l'histoire évangélique? Ce n'est assurément pas dans le nôtre; nous ne croyons que ce qu'on croyoit au siècle passé, et ainsi de suite jusqu'au commencement du Christianisme; et alors si les choses eussent été fausses, eussent-elles jamais été crues, et seroient-elles jamais parvenues jusqu'à nous? Mais non : ils n'entreprennent pas de nous désabuser, ils se retranchent à dire que pour eux ils ne sont pas convaincus. Mais si vous ne l'êtes pas, que vous êtes donc inconséquents! Etes-vous donc bien convaincus, êtes-vous bien assurés des dogmes nouveaux et singuliers que vous débitez, que tout finit avec la vie, que votre ame n'est que de la matière et qu'elle meurt avec le corps? Vos preuves sont-elles sans réplique? Produisez-nous-les. Aveugles et insensés! vous croyez sans preuve l'absurdité et le mensonge qui flattent vos passions, et vous rejetez la vérité appuyée sur des preuves sensibles que vous n'osez même attaquer qu'en les niant; et dans

cette inconséquence, vous courez au tombeau, et l'Eternité va s'ouvrir pour vous!

PRIÈRE. O Jésus, je vous reconnois et je vous adore comme mon Sauveur et mon Dieu! Que les Pharisiens murmurent de cette parole : *Vos péchés vous sont remis*, pour moi je crois et je confesse que vous seul avez pu expier mes péchés par votre Sang, que vous seul pouvez avec une autorité souveraine me les remettre par votre grâce. Que votre miséricorde, ô divin Jésus, fasse entendre à mon cœur ces paroles si consolantes : *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis!* Ainsi soit-il.

LXVIIIe. MÉDITATION.

Vocation de Saint Matthieu.

1°. Jésus-Christ appelle Saint Matthieu; 2°. il prend son repas dans la maison de Saint Matthieu; 3°. les Pharisiens en murmurent contre lui; 4°. il répond aux murmures des Pharisiens *Matt.* 9. 9-13. *Marc.* 2. 13-17. *Luc.* 5. 27-32.

PREMIER POINT.

Jésus appelle Saint Matthieu.

APRÈS *cela, Jésus étant sorti pour aller du côté de la mer, tout le peuple venoit à lui, et il l'instruisoit.... Comme il passoit, il vit Lévi, fils d'Alphée, Publicain nommé Matthieu, assis au bureau des impôts, et lui dit : suivez-moi. Celui-ci, quittant tout, se leva, et le suivit.* Ob-

servons d'abord qui est celui que Jésus-Christ appelle, ensuite comment il l'appelle, et enfin comment il en est obéi.

I° Qui est celui que Jésus appelle ? Un publicain, un homme employé dans les fermes, occupé à lever pour les Romains les deniers publics et les impôts : profession odieuse aux Juifs, qui ne souffroient qu'avec peine la domination des Romains ; profession lucrative, mais qui, d'ordinaire, en multipliant les richesses en augmente la soif, attache le cœur à la terre et conduit à l'oubli de Dieu ; profession dangereuse par la facilité qu'elle donne de commettre l'injustice, et par l'impunité qu'on peut s'y promettre en la commettant. C'est un homme de cette profession que Jésus appelle à l'Apostolat, à la pratique et à la prédication de la pauvreté et du détachement. Que vos desseins, ô mon Dieu, sont profonds et impénétrables ! Que votre grâce est puissante ! Que votre bonté est ineffable ! Ne désespérons de personne, et ne jugeons personne. Ceux qui nous paroissent le plus éloignés du Royaume de Dieu, et que peut-être nous méprisons, peuvent devenir des Saints et faire un jour notre condamnation.

II° Comment Jésus-Christ appelle-t-il le publicain ? Il l'appelle en passant. Jésus ne perd aucun moment, il sort de Capharnaüm et va sur le bord de la mer. En marchant il instruit les peuples qui le suivent par troupes, et en passant il appelle un publicain et en fait un Apôtre. Les plus grandes grâces dépendent souvent d'un instant passager. Malheur à celui qui laisse échapper ce précieux moment ! Jésus-

Christ appelle Matthieu, lorsqu'il étoit actuellement assis à son Bureau. Ce moment de la conversion est celui de la grâce : et celui de la grâce est indépendant. Souvent c'est dans le tumulte des affaires, dans la plus grande dissipation, au milieu des plaisirs, au milieu du crime même que Dieu touche le cœur et le rappelle à lui. Différer de se rendre, ce n'est pas attendre un temps plus favorable, c'est perdre celui de la grâce pour ne le recouvrer peut-être jamais.... Jésus-Christ appelle Matthieu par un seul mot : *Suivez-moi*. O mot puissant ! O mot adorable pour celui qui en connoît le prix ! Combien de fois l'ai-je entendu ! Combien de fois ai-je feint de ne pas l'entendre, ou ai-je eu le malheur d'y résister ouvertement !

III° Comment Jésus est-il obéi par celui qu'il appelle ? Il est obéi promptement. À ce seul mot : *Suivez-moi*, Matthieu se lève sans qu'aucune affaire, aucune considération, aucun respect humain puisse l'arrêter un instant.... Jésus-Christ est obéi sincèrement et effectivement. Ce riche abandonne tout, se dépouille de tout, ne se réserve de l'usage de ses biens qu'autant qu'il en faut pour pouvoir une seule fois témoigner à son maître son humble et parfaite reconnoissance. Il quitte de grands biens et de grandes espérances, mais des biens et des espérances terrestres et dont la jouissance seroit bientôt passée, pour des biens célestes dont il jouit encore et dont il jouira à jamais. Que ne faisons-nous le même choix !... Jésus-Christ est obéi généreusement. Le nouveau Disciple suit son maître pendant tout le cours de sa vie : il le prêche après sa

mort, il écrit son histoire, devient le premier Ecrivain sacré de la nouvelle alliance, et confirme enfin ce qu'il a écrit et prêché par l'effusion de son sang. O saint Apôtre, ô saint Evangéliste, fidèle imitateur de votre maître, demandez pour nous la grâce de profiter de votre prédication renfermée dans vos écrits; demandez pour nous cet esprit de détachement, de ferveur et d'humilité dont vous nous avez donné l'exemple!

SECOND POINT.

Jésus prend son repas dans la maison de Saint Matthieu.

Lévi lui fit ensuite un grand festin dans sa maison. Jésus étant à table, il vint beaucoup de Publicains et de pécheurs qui se mirent à table avec lui et ses Disciples. Car il y en avoit plusieurs qui le suivoient.

I° Considérons les préparatifs du festin. Le nouveau Disciple, devant avoir l'honneur de recevoir chez lui son maître, ne fut occupé que du soin de l'y traiter de manière à lui témoigner son attachement et son amour. Il regarda ce jour comme le plus heureux et le plus glorieux de sa vie. Il s'empressa d'inviter, pour prendre part à son bonheur, parents, amis, Publicains employés avec lui ou sous lui, hommes que les Juifs appeloient pécheurs et qui la plupart ne se piquoient pas d'une grande régularité, mais qui n'étoient pas éloignés du Royaume de Dieu et dont plusieurs avoient déjà commencé à suivre Jésus-Christ. Il fut

attentif à ce que rien ne manquât pour la célébrité de ce grand jour, et le repas fut splendide.... Est-ce ainsi que nous nous préparons à recevoir le même Jésus, non plus homme mortel sur la terre, mais régnant dans le Ciel et présent dans l'eucharistie, non plus pour le nourrir, mais pour en être nourris nous-mêmes, non plus pour le posséder dans notre maison, mais dans l'intérieur de notre corps et de notre ame? Sentons-nous combien un jour de communion nous procure de bonheur et de gloire, combien il exige de soins et de vigilance pour en recueillir les fruits?

II° Observons quelle fut la joie du festin. 1°. Elle fut pure parce que la tempérance, la modestie, la paix, la douceur, la charité y régnèrent avec une honnête liberté. 2°. Elle fut sainte, parce qu'on y avoit les yeux attachés sur Jésus. On écoutoit ses discours, on ne s'y entretenoit que de choses édifiantes. 3°. Elle fut parfaite, parce qu'en même temps que le corps prit sa nourriture, l'esprit et le cœur prirent la leur mille fois plus délicieuse. C'est ainsi que les premiers chrétiens célébroient leurs Agapes et que les chrétiens d'aujourd'hui doivent encore prendre leurs repas.

III° Examinons quels furent les fruits de ce festin. Ces fruits furent des grâces abondantes qui excitèrent dans le cœur des convives une nouvelle ferveur au service de Dieu, une nouvelle ardeur pour attendre sa parole, un nouveau courage pour suivre Jésus, et se déclarer pour lui. Matthieu entre tous les autres fut le plus favorisé. Dès ce moment il renonça à tout, se mit à la suite du Sauveur et ne l'abandonna

jamais.... Si nous voulons avoir part à ces faveurs, ne pouvant plus nourrir Jésus-Christ dans sa personne, nourrissons-le dans ses membres qui sont les pauvres.

TROISIÈME POINT.

Murmures des Pharisiens contre Jésus.

Mais les Pharisiens et les Scribes, voyant qu'il mangeoit avec des Publicains et des pécheurs, en murmuroient et disoient aux Disciples de Jésus : pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec des Publicains et des pécheurs? D'où vient que votre Maître mange et boit avec eux? Le murmure des Pharisiens avoit sa source dans la jalousie, dont les caractères qu'il est aisé de reconnoître ici sont la curiosité, la malignité et la lâcheté.

I° La curiosité. D'où les Pharisiens savoient-ils que Jésus mangeoit chez Matthieu, et avec qui il mangeoit? Le jaloux épie tout, voit tout, examine tout. Malheureuse curiosité qui trouble la paix, détruit la charité et s'en prend quelquefois à la Religion et à la conduite de Dieu même! Eh, que nous importe ce que fait cette personne sur la conduite de laquelle nous n'avons rien à voir? Que nous importe ou elle va, à qui elle parle et qui elle fréquente? Songeons à nous et laissons les autres en paix.

II° La malignité. Pourquoi, disoient les Pharisiens, votre Maître mange-t-il, et vous-mêmes mangez-vous avec les pécheurs? Le jaloux trouve du dessein et du mystère en tout. Il se formalise et se scandalise de tout. Au lieu de sup-

poser dans les autres de bonnes intentions, comme elles y sont souvent, au lieu de regarder les choses du moins comme indifférentes et de nulle conséquence, telles qu'elles le sont pour l'ordinaire, il tourne tout en mal, il voit partout des abus, des crimes, des scandales.

III° La lâcheté. Les Pharisiens ne portèrent point leurs murmures à Jésus, mais à ses Disciples. Le jaloux n'attaque point en personne ceux qui sont l'objet de sa jalousie et qui seroient en état de lui répondre, c'est en leur absence et en secret qu'il en murmure, c'est à leurs amis, à ceux qui leur sont attachés qu'il inspire ses défiances, qu'il insinue ses soupçons, qu'il tâche de communiquer son venin. Ce n'est pas non plus à des hommes d'un certain caractère que l'impie ose proposer ses doutes et ses blasphèmes, mais à ceux qu'il sait bien n'être pas assez instruits pour le réfuter. Devant les autres il garde le silence. Mais Jésus entend tout et n'abandonne pas sa cause ni celle de ses Disciples. Il suscite encore des hommes capables de confondre la calomnie et d'éclairer ceux qui veulent l'être, et un jour il vengera hautement sa gloire et celle de ses serviteurs.

QUATRIÈME POINT.

Réponse de Jésus aux Pharisiens.

Cette réponse, Jésus la tire 1°. d'une comparaison, 2°. d'un texte de l'Ecriture, 3°. de la fin de sa mission.

I° D'une comparaison. *Ce que Jésus ayant entendu, il leur répondit : ce ne sont pas les*

personnes qui sont en santé qui ont besoin de Médecin, mais celles qui sont malades. O charitable Médecin, vous en faites bien ici l'office a l'égard de vos ennemis mêmes! Vous ne leur reprochez point leur maladie, quoique volontaire; vous ne vous irritez point contre eux, quoique coupables; vous ne leur représentez pas même leur injustice et leur malignité; vous les instruisez avec douceur, vous ne cherchez qu'à les guérir et à les gagner. O puissant médecin, que ne vous consultons-nous dans nos maladies, nous jouirions d'une santé parfaite, et nous nous assurerions une vie éternelle! Quoi, tant de soins pour la santé d'un corps que les médecins ne peuvent garantir de la mort, et si peu pour la santé d'une ame qui ne périra jamais, et à qui le céleste médecin peut et veut procurer une vie éternelle!

II° Jésus-Christ tire sa réponse d'un texte de l'Ecriture. *Allez, dit-il, et apprenez ce que veut dire cette parole : j'aime mieux la miséricorde que le sacrifice.* C'est-à-dire, la miséricorde et le sacrifice sont également commandés; mais dans la concurrence de ces deux devoirs, et dans l'impossibilité de les concilier, vous devez laisser le sacrifice pour exercer la miséricorde. Une œuvre de charité envers le prochain est plus agréable à mes yeux qus l'œuvre de la loi la plus sainte, telle même l'immolation des victimes. Méditons ces paroles et prenons-en bien le sens. Oui, Dieu préfère les œuvres de miséricorde aux sacrifices et à toutes les œuvres de piété. Se faire un prétexte de la dévotion pour se dispenser des devoirs de la charité, c'est un abus. Croire qu'on plaît à

Dieu par des pratiques de piété, en conservant dans son cœur pour le prochain de l'indifférence, du mépris, de la dureté, de la haine, c'est une illusion. Quitter Dieu pour le prochain, pour le soulager dans ses peines, le consoler dans ses afflictions, l'instruire dans son ignorance, pour le convertir, le ramener de ses égarements, c'est quitter Dieu pour Dieu, c'est agir selon le cœur de Dieu, tant il nous aime et tant nos intérêts lui sont chers; voilà ce que nous apprend l'Ecriture, et ce que Jésus-Christ nous enseigne par ces paroles et par son exemple.

III° Jésus-Christ tire sa réponse de la fin de sa mission sur la terre. *Car ce ne sont pas les Justes, mais les pécheurs, que je suis venu appeler à la pénitence.* C'est-à-dire en attirant auprès de moi ceux que vous appelez les pécheurs, et en les gagnant à mon Père par mes bienfaits, j'accomplis l'Ecriture, je donne la préférence aux œuvres de la miséricorde; les pécheurs en ont plus besoin que les Justes; et comme je suis envoyé dans le monde pour leur faire embrasser la pénitence, et leur faire pratiquer l'Evangile dont ils sont plus éloignés que les Justes, voilà pourquoi mon ministère s'étend moins aux Justes qu'aux coupables.

PRIÈRE. O bonté infinie de Dieu, nous étions tous pécheurs, et c'est pourquoi vous avez jeté sur nous les yeux de votre miséricorde! Oui, c'est pour nous tous, c'est pour moi en particulier que vous êtes venu. Ah! divin Jésus, vous voulez des pécheurs, me voici, et le plus grand de tous! A ce titre j'ai droit à vos grandes miséricordes. Me voici devant vous humilié et contrit. Vous m'appelez à la pénitence, je l'em-

brasse de tout mon cœur. Soutenez mon courage, rompez mes liens, afin que je vous suive avec la promptitude et l'amour que vous montra Saint Matthieu ; détruisez mes affections toujours criminelles et toujours renaissantes, afin que persévérant dans votre grâce comme ce Saint Apôtre, je puisse espérer que du sein de la pénitence vous m'appellerez à vous dans celui de votre gloire. Ainsi soit-il.

LXIXe. MÉDITATION.

Réponse de Jésus à la plainte des Pharisiens et des Disciples de Jean-Baptiste.

1°. La plainte des Pharisiens et des Disciples de Jean ; 2°. la réponse de Jésus à cette plainte. *Matt.* 9. 14-15. *Marc.* 2. 18-20. *Luc.* 5. 33-35.

PREMIER POINT.

Plaintes des Pharisiens et des Disciples de Jean.

ALORS les Disciples de Jean s'approchèrent de Jésus. Et ceux des Pharisiens qui jeûnoient souvent vinrent le trouver. Et ils lui dirent : pourquoi les Disciples de Jean, aussi bien que ceux des Pharisiens, font-ils souvent des jeûnes et des prières, et que les vôtres mangent et boivent, et ne jeûnent point?

I° Observons l'inconséquence qui se trouve dans le raisonnement des Pharisiens. Jésus avoit justifié sa conduite à l'égard des pécheurs,

et il avoit fini par dire qu'il n'étoit venu que pour appeler les pécheurs à la pénitence. A cela les Pharisiens répondent, et voici à quoi revient leur raisonnement : comment pouvez-vous dire que vous appelez les pécheurs à la pénitence, vous dont les Disciples n'en font aucune ? On voit les Disciples de Jean s'assujettir à des jeûnes fréquents et à de longues oraisons, les Disciples des Pharisiens suivent les mêmes règles ; mais les vôtres boivent et mangent en liberté sans craindre de vous déplaire, et vous ne leur imposez ni jeûne ni oraison. C'est ainsi qu'ils attaquoient Jésus-Christ, et qu'ils prétendoient le mettre en contradiction avec lui-même, comme si la pénitence ne consistoit pas essentiellement dans le changement du cœur et la détestation du péché, dans l'amour de Dieu et l'observation de sa loi, dans le détachement et la docilité. Les austérités et les macérations ne sont que les dehors de la pénitence, ne conviennent pas toujours à toute sorte de personnes, et trop souvent l'ostentation en corrompt le mérite. C'est ainsi qu'on attaque encore aujourd'hui Jésus-Christ. On prétend montrer des contradictions dans les dogmes, dans les livres, dans les décisions, dans l'histoire de la Religion, parce qu'on prend le change sur des termes, dont on ne veut pas se donner la peine de pénétrer le sens.

II° Considérons l'imprudence qui se démontre dans l'union des Disciples de Jean avec les Pharisiens. Alors les Disciples de Jean s'approchèrent de Jésus-Christ et lui portèrent la même plainte, ou ils lui firent le même reproche que

les Pharisiens. Pourquoi, lui dirent-ils, nous et les Pharisiens, outre les jeûnes prescrits par la loi, en faisons-nous beaucoup d'autres de surérogation, tandis que vos Disciples n'en observent point? Mais comment les Disciples du Précurseur, le plus humble et le moins critique de tous les hommes, osent-ils se réunir ici avec les plus grands ennemis du Sauveur, pour le critiquer, lui et ses Disciples? Comment en viennent-ils à emprunter le langage d'une secte réprouvée qui ne se soutenoit que par son orgueil? Hélas! on ne voit que trop souvent des chrétiens et des catholiques se rendre sur plusieurs points les échos des impies, des libertins et des hérétiques, et faire à l'Eglise, à ses pasteurs, à ses ministres, à ceux qui la défendent, les mêmes reproches et les mêmes insultes! On voit des personnes régulières dans leur conduite parler contre celles qui sont dévotes, religieuses, ou Ecclésiastiques, comme en parlent les mondains et les incrédules.

III° Examinons l'indécence qui domine dans la plainte des Pharisiens et des Disciples de Jean.

1°. Indécence, par l'orgueil qu'on y aperçoit. Les uns et les autres pratiquoient plusieurs jeûnes, rien de plus édifiant; mais pourquoi venir s'en vanter? Non contents d'avoir parlé de leurs jeûnes en troisième personne, ils se montrent: *Nous autres nous jeûnons*. Moi, je fais telle pratique, j'ai telle dévotion; moi, je n'ai point ce défaut. Qu'il y a dans ce langage de vanité et d'indécence! Qu'il est rare que la nécessité oblige à le tenir! Les détours et les prétextes que l'on prend pour dire du bien de soi n'en imposent

à personne ; l'orgueil perce à travers et chacun l'aperçoit.

2°. Indécence, par le mépris des autres qui y paroît. *Nous jeûnons*, et vous ne jeûnez pas ; *nous jeûnons*, pourquoi ne jeûnez-vous donc pas ? Que de personnes condamnent la conduite des Pharisiens et l'imitent tous les jours ! On se compare aux autres : comparaison odieuse. On se préfère aux autres : préférence criminelle. On prétend assujettir les autres à sa façon de penser et d'agir : prétention injuste. Pensons à nous, et ne regardons point ce que font les autres. Si les autres ne pratiquent point telle bonne œuvre ou telle vertu, ils en pratiquent d'autres que nous ignorons et qui les mettent devant Dieu peut-être au-dessus de nous. Chacun a sa grâce particulière et son attrait qu'il doit suivre, mais l'humilité intérieure est nécessaire à tous et est le fondement de toutes les vertus.

3°. Indécence, par la malignité qui y est cachée. Les Pharisiens ne cherchoient par ces discours qu'à décrier devant le peuple un homme qui leur faisoit ombrage. Les Disciples de Jean n'étoient peut-être pas eux-mêmes exempts de toute jalousie, et en cela ils avoient bien mal saisi l'esprit de leur maître, et ils étoient bien éloignés de ses sentiments. C'est ordinairement cette maligne jalousie qui est la source de tous ces discours que l'on tient au désavantage du prochain et que l'on tâche de voiler de tant de différents prétextes. Examinons ici nos paroles et sondons notre cœur.

SECOND POINT.

Réponse de Jésus.

Jésus leur répondit : *Pouvez-vous faire jeûner les amis de l'époux? Peuvent-ils être dans le deuil pendant que l'époux est avec eux? Non : mais il viendra un temps où l'époux leur sera ôté, et ce sera en ce temps-là qu'ils jeûneront.* Dans cette réponse, Jésus déclare sa qualité d'époux, il prédit sa mort et annonce l'état futur de son Église.

I° Jésus déclare sa qualité d'époux. L'Eglise est l'épouse qu'il a acquise au prix de son Sang et avec qui il règnera dans l'Eternité. Les Apôtres et Saint Jean étoient les amis de l'époux. Que ce mystère est grand ! Qu'il est consolant ! L'union mutuelle d'un époux et d'une épouse n'est que la figure de l'union de Jésus avec son Église et avec chacune des ames justes qui sont dans l'Eglise. O mon ame, comprenez-vous bien quel est votre bonheur et votre gloire? Vous êtes l'épouse de Jésus ! O divin époux, plein d'amour et de charmes, que ne puis-je répondre à toute votre tendresse! Rendez-moi digne de vous, transformez-moi en vous. Puis-je aimer, puis-je estimer un autre objet que vous ? Est-il rien qui puisse me paroître difficile, lorsqu'il s'agira de vous plaire? Quel malheur, si le péché me séparoit un moment de vous ! Quel désespoir, s'il m'en séparoit pour toujours !

II° Jésus prédit sa mort. C'étoit par sa mort que Jésus devoit acquérir son épouse et mériter toutes les grâces dont il vouloit la favoriser. Il

avoit toujours cette mort présente à l'esprit. Il la désiroit ardemment et il en parloit dans tous ses discours. Mort précieuse, preuve éclatante de l'amour de Jésus-Christ, comment puis-je vous oublier? L'Eglise en célèbre tous les jours la mémoire, comment dois-je y assister? Les jours viendront, oui, ils viendront et ils ne sont pas éloignés, où ces mêmes Pharisiens qui vous font aujourd'hui, ô mon Sauveur, des questions insidieuses, demanderont votre mort et l'obtiendront! Vous mourrez, ô tendre époux, et vous serez enlevé à votre épouse; mais par un prodige de votre sagesse, de votre puissance et de votre amour, tandis que vos ennemis lui enlèveront votre présence visible, vous vous donnerez à elle, vous resterez avec elle par une présence réelle quoique invisible, dont la fureur des Juifs, des tyrans et des hérétiques ne pourra plus la priver, et qui fera sa consolation sur la terre jusqu'à ce qu'elle ait le bonheur de vous voir dans l'éclat de votre gloire et de partager avec vous les délices de votre Royaume éternel.

III° Jésus annonce l'état futur de son Eglise: *Alors ils jeûneront.* Après la mort de Jésus, son Ascension au Ciel et la descente du Saint Esprit, la vie des chrétiens ne fut plus qu'une vie de jeûnes et de prières, d'affliction et de larmes, de détachement du monde et de soupirs vers le Ciel. *Ils jeûneront ces jours-là.* Ces jours doivent durer jusqu'à la fin du monde. Pendant tout ce temps l'Eglise soupirera vers l'époux, elle continuera sur la terre les souffrances et les satisfactions de l'époux, et par-là elle se rendra digne de lui.... Nous sommes dans ces jours de jeûne, d'affliction, de séparation et d'exil. Quels sont

nos jeûnes, nos mortifications, nos souffrances, nos prières, nos larmes et nos soupirs !

PRIÈRE. O divin époux de mon ame, quand vous verrai-je, quand vous possèderai-je ? Puis-je goûter quelque plaisir ici-bas séparé de vous ? Ah ! je ne puis en avoir d'autre que celui de vous aimer, de vous servir, de m'unir à vous, de m'humilier et de souffrir pour vous ! Voilà ce que vous demandez de moi, ô divin époux, voilà ce que je vous promets et ce qui me conduira à votre gloire !

LXXe. MÉDITATION.

Jésus confirme sa réponse précédente par trois comparaisons.

Observons ici, d'abord les mystères que l'on peut considérer sous l'écorce de ces trois comparaisons, ensuite la réponse à la plainte des Pharisiens que l'on peut y découvrir, enfin les règles de conduite que l'on peut en tirer. *Matt.* 9. 16-17. *Marc.* 2. 21-22. *Luc.* 5. 36-39.

PREMIER POINT.

Des mystères que l'on peut considérer sous l'écorce de ces trois comparaisons.

NOTRE-SEIGNEUR annonçoit quelquefois les plus profonds mystères sous l'enveloppe des comparaisons les plus familières. Il est de la piété d'entrer dans ces saintes profondeurs, pour

s'édifier, et non pour élever des disputes sur le sens des paroles de Jésus-Christ. On les entend autant qu'il est nécessaire, dès qu'on n'en retire que de l'instruction et de l'édification. Jésus étoit toujours rempli de l'idée de son grand ouvrage, qui étoit l'établissement de son Eglise. Il vient de s'en déclarer l'époux, comme nous l'avons vu ; il semble que dans les trois comparaisons suivantes il continue à en relever les avantages au-dessus de la Synagogue et en prédire les divins priviléges.

I° Première comparaison : d'un drap ou d'un habit neuf, dont on ne coupe pas une pièce pour raccommoder un habit vieux et usé. *Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieux vêtement*; *si on le fait*, *le neuf déchirera le vieux et emportera de l'habit tout l'endroit qu'il occupera*. On peut reconnoître sous cette comparaison la loi nouvelle, qu'il n'est pas permis de défigurer et pour ainsi dire de disséquer. Quelques Juifs, dès le commencement du Christianisme, ainsi que Saint Paul s'en plaint dans ses lettres, vouloient faire ce mélange, retenir la circoncision et les figures de l'ancienne loi avec les vérités de l'Evangile. Mahomet a fait ce mélange, et voulant assortir quelques vérités de la loi nouvelle avec la loi ancienne, il a corrompu l'une et l'autre, et n'a fait qu'un monstre de religion. Les hérétiques font ce mélange en suivant plusieurs dogmes de la loi nouvelle et retranchant les autres pour les accorder aux anciens préjugés d'une raison aveugle et qui s'égare dans les systèmes qu'elle construit. Les pécheurs font ce mélange, lorsque recevant l'Evangile ils en retranchent quelques préceptes

ou prétendent plier quelques règles au gré de leur conscience erronée. Les dogmes et les préceptes que l'Eglise a reçus de Jésus-Christ et qu'elle nous enseigne, sont en quelque sorte ce drap, cet habit neuf dont nous devons nous revêtir, dont il n'est pas permis de rien retrancher. Si on le fait, on ne fait rien à l'avantage du vieil habit qu'on veut conserver, et on se rend coupable d'avoir gâté l'habit neuf qui nous a été donné : on offense celui qui nous l'a donné, et on attire sur soi tout le poids de sa colère.

II° Seconde comparaison : du vin nouveau, que l'on ne met pas dans de vieux vaisseaux, mais dans des vaisseaux neufs. *Personne non plus ne met du vin nouveau dans de vieux vaisseaux, autrement le vin nouveau rompra le vaisseau, il se répandra, et les vaisseaux seront perdus : mais il faut mettre le vin nouveau dans des vaisseaux neufs et l'on conservera le vin et les vaisseaux.* On peut reconnoître sous cette comparaison l'esprit de la loi nouvelle, et les Sacrements, que l'on distingue en Sacrements des vivants et Sacrements des morts. L'Esprit-Saint dont les Apôtres furent remplis le jour de la Pentecôte ne leur fut pas donné pour eux seuls, ce fut encore afin qu'ils le communiquassent aux Fidèles. Mais pour recevoir cet esprit nouveau, cet esprit de feu et d'amour, il falloit qu'eux et les Fidèles, après avoir été initiés aux dogmes et aux préceptes de la loi nouvelle, eussent été régénérés et faits de nouvelles créatures par le Baptême. Il faut encore que le chrétien qui a perdu la grâce du Baptême la recouvre, se purifie et se renouvelle dans le Sacrement de pénitence avant de recevoir aucun

des autres Sacrements, qui confèrent tous par eux-mêmes la grâce du Saint-Esprit; autrement le Sacrement est profané, l'Esprit-Saint déshonoré, sa grâce foulée aux pieds, et le téméraire qui dans cet état de vétusté et du vieil homme a reçu le Sacrement, ne l'a reçu qu'à sa perte et à sa condamnation; mais au contraire, s'il reçoit ce don nouveau dans un cœur nouveau et purifié, tout est dans l'ordre, tout se conserve.

III° Troisième comparaison : du vin nouveau, dont un homme accoutumé au vin vieux ne s'accommode pas d'abord. *Et il n'y a personne qui, buvant du vin vieux, en veuille boire du nouveau, car il dit : le vieux est meilleur....* Rien n'est si consolant, ni si agréable que de mener une vie réglée. Non, il n'est point de douceur qui approche de la paix d'une bonne conscience : et c'est l'heureux état où nous conduit une vie vraiment chrétienne. Mais une ame qui commence à changer de vie ne sent pas tout-à-coup les douceurs de la paix et le plaisir qu'il y a d'être à Dieu. La pieté a ses rigueurs, et c'est ce que le pécheur éprouve d'abord. Accoutumé qu'il est aux plaisirs d'une vie sensuelle et mondaine, esclave des passions et du vieil homme, s'étant toujours conduit selon ses désirs, et n'ayant jugé des choses que par le goût déréglé de son cœur, comment peut-il perdre toutes ses habitudes sans difficulté et sans répugnance? Il faut beaucoup de prudence dans un Directeur, pour user de tempérament, pour modérer la loi de la pénitence et retenir même avec autorité la première ferveur d'une ame pénétrée des égaremens de sa

vie. Autrement la suite d'une telle conversion pourra être funeste, et ce changement de vie n'aura qu'une fin malheureuse. Il faut vaincre une habitude de commerce par l'habitude de la retraite, mais d'une retraite qui ait son commerce, et où le pécheur, renaissant dans les larmes de la pénitence, trouve des exemples de vertu et une société sainte et édifiante. Si les pénitents étoient privés de tout attrait sensible, comment pourroient-ils vaincre tous les charmes du monde dont ils sentent l'impression et la douceur? Telle a été la conduite prudente et charitable de Jésus-Christ à l'égard de ses Disciples. C'est une grande imprudence à un pasteur de permettre à l'une de ses brebis, qui revient de ses égarements, d'entreprendre de grandes austérités, sous prétexte d'un certain attrait qui n'est souvent qu'un piége du démon, qu'une illusion de l'amour-propre. Un médecin n'ordonne à son malade que les remèdes dont il peut supporter l'effet. On n'écoute point la faim dévorante d'un homme qui relève de maladie. Ce qu'est l'appétit à l'égard du corps, l'ardeur et l'attrait le sont à l'égard de l'ame. Donner à un pénitent des règles de conduite au-dessus de sa portée, c'est l'engager à tout quitter. On ne peut passer tout-à-coup de la vivacité des passions aux transports d'un amour pur et parfait, d'une charité consommée.

SECOND POINT.

De la réponse à la plainte des Pharisiens.

Les Disciples de Jésus n'étoient pas d'une complexion plus foible que ceux de Jean pour prier

et pour jeûner ; mais ils se trouvoient pour le présent dans une situation différente ; c'est ce que Jésus a déjà expliqué sous l'emblême de l'époux : mais ils avoient pour l'avenir une destination différente ; c'est ce que Jésus enveloppe sous ces trois comparaisons.... La réponse qui y est renfermée n'est qu'une confirmation de celle qu'il a déjà donnée, et on doit y trouver le même sens, couvert de la même obscurité pour les adversaires de Jésus.

I° On ne racommode point un habit vieux avec une pièce d'un habit ou d'un drap neuf. C'est-à-dire mes Disciples appartiennent à une loi nouvelle, ils sont destinés à la publier et à l'établir. Cette loi d'amour et d'union aura ses prières et ses jeûnes propres avec des motifs nouveaux de prier et de jeûner. Lorsque mes Disciples auront publié cette loi nouvelle, ils la rendront recommandable par les vertus, la sainteté et l'austérité de leur vie. Je ne dois donc pas les retirer de leurs destinations pour les assujettir aux pratiques usitées dans l'ancienne loi, ni exiger d'eux qu'ils la soutiennent dans sa vieillesse par des exercices de mortification et de piété que je leur réserve pour le temps de la loi nouvelle.

II° On ne met pas le vin nouveau dans de vieux vaisseaux. C'est-à-dire, mes Disciples destinés à recevoir l'esprit de la loi nouvelle, esprit de zèle et de mortification, d'amour et d'union avec Dieu, n'ont pas besoin de se remplir de l'esprit de l'ancienne loi et d'en pratiquer les œuvres ; il faut qu'ils se conservent pour l'esprit nouveau qu'ils doivent recevoir, et quand ils l'auront reçu et qu'ils le communi-

queront aux autres, alors ils jeûneront et ils prieront.

III° Un homme, accoutumé au vin vieux, ne demande pas d'abord le vin nouveau. C'est-à-dire, mes Disciples destinés à boire et à distribuer aux autres le calice de la nouvelle alliance, calice de sang et de souffrances, de sacrifice et de martyre, n'ont pas besoin de s'accoutumer au calice et aux mortifications de l'ancienne alliance; ce seroit un obstacle aux desseins que j'ai sur eux; et ils n'en auroient que plus de peine à s'accoutumer au vin nouveau, au calice que je leur destine. Voilà donc quelle étoit la destination des Apôtres, et n'est-ce pas la nôtre? Nous avons reçu la loi nouvelle, son esprit et son calice; notre vie répond-elle aux dons que nous avons reçus et aux engagements que nous avons pris en les recevant?

TROISIÈME POINT.

Des règles de conduite que l'on peut tirer de ces trois comparaisons.

I° On peut appliquer la première aux pécheurs qu'il s'agit de convertir, et dont il faut purifier la conscience. Qu'il faut de patience pour examiner et connoître le misérable état dans lequel ils sont, et tous les dommages qu'a soufferts la robe d'innocence dont ils avoient été revêtus! Qu'il faut de douceur et de dextérité pour ménager le peu qui leur reste de bons sentiments, pour animer leur confiance sans les flatter, et leur faire connoître leur misère sans les décourager! Qu'il

faut de sagesse dans le choix des moyens pour les proportionner à la foiblesse du sujet, et ne pas détruire le tout par des œuvres trop fortes, par des pratiques trop pénibles et pour ainsi dire trop neuves pour eux!

II° On peut appliquer la seconde comparaison aux commençants, aux nouveaux convertis qu'il faut diriger. Leur ferveur est souvent imprudente : ils ne connoissent pas leur foiblesse, et ils veulent faire plus qu'ils ne peuvent; il faut les modérer. Leur ferveur est ambitieuse : ce qu'ils ont lu dans la vie des Saints les ravit, et ils veulent tout-à-coup les imiter : il faut avant tout les fonder dans l'humilité et ne pas prévenir les moments de la grâce. Leur ferveur est passagère et inconstante; un moyen de la fixer et de la rendre plus solide, c'est de lui refuser en partie et de différer à propos ce qu'elle souhaite avec ardeur. Pour n'avoir pas usé de ces précautions, on a vu les plus beaux commencements se démentir bientôt, et les ames les plus ferventes retourner aux excès de la vie la plus licencieuse.

III° On peut appliquer la troisième comparaison aux personnes pieuses qu'il faut avancer. Il y en a un grand nombre qui bornent leur piété à éviter le péché mortel, à s'approcher des Sacrements, et à observer quelques pratiques de dévotion, mais qui avec cela demeurent toujours dans le même état, sans faire aucun progrès dans la vie spirituelle, et dans la victoire de leurs passions. Elles ont toujours le même amour-propre, la même sensibilité, le même attachement à des objets terrestres, la même dissipation, les mêmes imperfections : elles ne songent

point à avancer dans l'amour de Dieu et l'union avec lui, dans la connoissance et l'imitation de Jésus-Christ. Elles ne s'appliquent point à mortifier à leurs sens, élever leurs vues, à purifier leurs intentions, à détacher leur cœur, à augmenter leur foi, à animer leur espérance, à perfectionner leur charité. Elles ne goûtent point Dieu et les douceurs qu'il communique aux ames intérieures; elles ne peuvent penser à la mort sans frayeur, et servent Dieu plutôt par esprit de crainte que par amour. Il faut du zèle pour ne pas les laisser languir dans cet état; mais il faut une grande prudence pour ne les en retirer que peu-à-peu, en les accoutumant d'abord à méditer, à se recueillir de temps en temps, à se vaincre dans des choses aisées. Insensiblement elles prendront goût à ces nouveaux exercices; et à mesure qu'elles y feront des progrès, elles acquerront de nouvelles grâces, une nouvelle ardeur, et elles trouveront dans ce vin nouveau une force délicieuse, qui leur fera mépriser le vin vieux qu'elles croyoient ne pouvoir abandonner.

PRIÈRE. Accordez-moi cette grâce, ô mon Dieu! Donnez-moi un cœur nouveau, qui soit propre à recevoir le vin nouveau de votre Evangile et qui en puisse goûter les maximes les plus élevées! Réformez-moi, renouvelez-moi par une effusion abondante de votre esprit: vous me l'avez mérité et obtenu ce divin esprit, au prix de votre Sang; j'appartiens à la nouvelle alliance, donnez-m'en l'intelligence parfaite, afin que pratiquant votre doctrine dans sa perfection, et me conformant à l'esprit de la loi nouvelle, je puisse avoir plus d'amour pour les souffrances,

plus de goût pour l'austérité, et une intime union avec vous dans le temps et dans l'Eternité. Ainsi soit-il.

LXXIe. MÉDITATION.

Prière de Jaïre.

Examinons, 1°. comment cette prière fut faite; 2°. comment elle fut reçue; 3°. comment nous faisons les nôtres. *Matt.* 9. 18-19. *Marc.* 5. 22-24. *Luc.* 8. 41-42.

PREMIER POINT.

Comment elle fut faite.

I° AVEC respect. *Pendant que Jésus leur tenoit ce discours, il vint à lui un homme nommé Jaïre, chef de la Synagogue, et se jetant à ses pieds il l'adoroit, et le supplioit de venir dans sa maison.* Est-ce dans cette posture et avec ces sentiments que nous nous présentons à la prière et que nous nous tenons en la présence de Dieu?

II° Avec ardeur. *Il le prioit avec instance de venir dans sa maison, parce qu'il avoit une fille unique, âgée d'environ douze ans, qui se mouroit.* Il s'agissoit de sauver la vie à une fille chérie qui faisoit toute l'espérance et la consolation de cet homme affligé. Quel intérêt plus pressant pouvoit-il y avoir pour un père! Ah, si nous pensions que dans nos prières il s'agit du salut de notre ame, ame unique et toujours en

danger de mort et d'une mort éternelle, faudroit-il nous exhorter à prier avec autant d'ardeur que de respect !

III° Avec simplicité. Ce père tendre se contente d'exposer le triste état où sa fille est réduite. *Seigneur, ma fille est sur le point de mourir. Elle est à l'extrémité.* Ma fille est actuellement sans espérance et sans ressource. Tous les soins sont inutiles : le mal a prévalu, on n'attend que son dernier soupir. Je la regarde comme morte, si vous ne la secourez.... Dans quel état est notre ame ? N'est-elle pas morte ? N'est-elle pas du moins malade, languissante, ou à l'extrémité ? Ah, elle n'est pas sans ressource, puisque nous avons Jésus-Christ. Profitons de sa présence : exposons-lui avec simplicité notre état, et espérons tout de sa puissance et de sa bonté, la santé, la force et la vie.

IV° Avec foi. *Venez, Seigneur, venez, dit-il, lui imposer les mains pour la guérir et lui rendre la vie.* La foi de Jaïre étoit grande, mais elle n'étoit point parfaite, elle n'égaloit pas celle du Centenier ; aussi le Sauveur la récompensa-t-il sans en faire l'éloge. Que Jésus est bon ! Il compatit à notre foiblesse, et il nous pardonne bien des fautes à raison de notre confiance en lui.

SECOND POINT.

Comment la prière de Jaïre fut-elle reçue ?

I° Jésus la reçut avec une bonté sans égale, qui éclata dans sa promptitude à suivre ce père affligé. *Jésus se levant aussitôt le suivit avec ses Disciples. Et il s'en alla avec lui.* Jésus étoit au

milieu d'une nombreuse assemblée à qui il parloit et qu'il instruisoit, ou plutôt dont il réfutoit les reproches, en justifiant sa doctrine et la conduite de ses Disciples, lorsque Jaïre vint se présenter à lui : cependant il se lève aussitôt, laisse tout, et se met à la suite de celui qui implore son secours. N'est-ce pas encore ainsi que ce Dieu Sauveur est prêt à nous exaucer, dès que nous l'invoquons ?

II° Jésus reçut la prière de Jaïre avec une bonté sans égale, qui parut dans son silence. Le Sauveur ne répondit rien à ce chef de la Synagogue ; mais il se leva sur-le-champ, et partit avec lui. Ce silence, joint à l'action, devoit être bien consolant pour Jaïre. D'un côté il lui faisoit voir combien Jésus prenoit part à son affliction, et de l'autre combien il devoit se tenir assuré du secours qu'il étoit venu demander. Jésus-Christ marcha ainsi en silence, et il ne le rompit que pour affermir la foi de Jaïre et lui donner de nouveaux motifs de consolation.

III° Jésus reçut la prière de Jaïre avec une bonté, sans égale qui se démontra dans sa patience à supporter l'indiscrétion du peuple. *Et comme il s'en alloit avec lui, il fut suivi par une multitude de peuple. Et il étoit pressé par la foule.* Jésus fut suivi non-seulement de ses Disciples, mais d'une foule innombrable de peuple avide de l'entendre et curieux de lui voir faire des miracles. Le peuple ne sait point garder de modération. Sans égard pour la Personne sacrée de celui qu'il admiroit, et n'écoutant que son ardeur et son empressement, il se jetoit sur lui, il le pressoit et l'accabloit ; mais Jésus n'en forme aucune plainte.

IVe Jésus reçut la prière de Jaïre avec une bonté sans égale, qui se manifesta dans sa condescendance à perfectionner la foi de cet homme. Ce ne fut point par des reproches sur son peu de confiance que le Sauveur chercha à augmenter la foi de Jaïre ; non : son état d'affliction les eût rendu trop amers. Ce ne fut point non plus par une instruction de paroles, qui, à l'égard d'un chef de la Synagogue, eût ajouté l'humiliation à l'affliction : ce fut en opérant en sa présence un miracle qu'il ne demandoit pas, et en sa faveur un miracle beaucoup plus grand que celui qu'il demandoit, ainsi que nous allons le voir. O divin Jésus, anathème à celui qui ne vous aime pas ! O divine bonté, que je vous imite mal ! Ai-je cette promptitude à secourir mon prochain, cette attention à le consoler, cette patience à le supporter, cette condescendance à l'instruire ?

TROISIÈME POINT.

Comment faisons-nous nos Prières.

La prière est l'ame de la vie chrétienne, et la manière dont nous la faisons peut seule nous faire connoître le progrès que nous avons fait dans la vie spirituelle. Pour nous guider dans un examen si important, prenons un mot de Saint Luc que nous ne pourrons pas développer dans son lieu. Il dit que Jésus, notre divin modèle, passa la nuit, qui précéda l'élection des Apôtres, dans *l'oraison de Dieu*, c'est-à-dire, dans une oraison longue et fervente. Sur cela distinguons ici quatre sortes de chrétiens qui prient ; examinons desquels nous sommes.

I° Il en est qui ne font point, ou presque point de prières. Une courte formule, récitée le matin à la hâte, et le soir dans une espèce d'assoupissement, fait toute leur oraison. Voilà tout l'hommage qu'ils rendent à leur créateur et à leur Sauveur ; voilà toute la louange qu'ils lui donnent, toute la reconnoissance qu'ils lui témoignent, toutes les demandes qu'il lui font, tout le commerce qu'ils ont avec lui. Est-ce là une vie chrétienne? Est-ce là une *oraison de Dieu?* N'est-ce pas plutôt une oraison de forme, de routine et d'habitude ?

II° Il en est d'autres qui récitent de longues prières. Soit que ces prières soient pour eux de précepte, soit qu'ils s'en soient imposé à eux-même l'obligation, ils ne veulent pas y manquer, ils veulent s'en acquitter ; en cela ils sont louables : mais si ces prières se récitent sans aucune attention, sans aucun effort pour se maintenir dans le recueillement nécessaire ; si, en récitant ces prières, on n'a aucun soin de retenir ses sens, si on donne à son esprit une entière liberté de s'occuper de toute autre chose, est-ce là une *oraison de Dieu ?* N'est-ce pas plutôt une oraison des lèvres, et si l'on peut parler ainsi, une oraison de soi-même, une oraison que l'on fait pour se satisfaire, et après laquelle on est content de soi ; mais Dieu est-il content de nous ?

III° Il en est qui sont long-temps dans le lieu de la prière. Ils passent beaucoup de temps à l'Eglise, ils sont assidus aux Messes, aux Offices, aux Bénédictions : cela est édifiant ; mais si tout ce temps se passe dans l'oisiveté, ou dans la distraction, si Dieu n'est présent

ni à leur esprit ni à leur cœur, quelque respectueuse, comme on le suppose, que soit d'ailleurs la présence de leur corps, ce n'est point une *oraison de Dieu;* c'est tout au plus une oraison du corps, une oraison des hommes, une oraison du monde et du public. Voilà cependant quelles sont la plupart de nos prières; prières de cérémonie, prières de lèvres, prières du corps et nullement *prières de Dieu.* Est-il étonnant, après cela, que nos prières soient sans effet? Au lieu d'être exaucés, ne méritons-nous pas plutôt d'être châtiés?

IV° Enfin il en est qui, soit qu'ils prient vocalement ou mentalement dans leur maison ou à l'Eglise, prient d'esprit et de cœur, ont toujours l'esprit et le cœur remplis de Dieu, le louent et le remercient de tout, l'aiment pardessus tout, goûtent sa présence, s'entretiennent de ses bienfaits, de ses miséricordes, des biens qu'il nous donne et de ceux qu'il nous promet. Ils passent ainsi leurs jours dans l'*oraison de Dieu.* Ils obtiennent ce qu'ils demandent, et comme Jaïre, au-delà de ce qu'ils demandent. Nous envions leur sort; mais il ne tient qu'à nous de nous le procurer. Commençons par purifier notre cœur de tout ce qui l'occupe inutilement : ayons soin de nous recueillir souvent, persuadons-nous bien que l'esprit de prière est essentiel au Christianisme, à notre perfection, à notre salut : demandons, mais comme Jaïre, avec respect, avec ardeur, avec simplicité, avec foi, et nous obtiendrons; en un mot, réformons nos prières, et nous aurons bientôt réformé toute notre vie.

Prière. Oui, Seigneur, j'imiterai l'humilité

et la ferveur de la prière de ce chef de la Synagogue; plutôt, connoissant mieux que lui toute l'étendue de votre puissance, j'intéresserai votre bonté par des prières plus humbles encore et plus ferventes, et vous me ferez ressentir les effets de votre puissance et de votre bonté dans le temps et dans l'Eternité! Ainsi soit-il.

LXXIIe. MÉDITATION.

Guérison de la femme Hémorroisse.

La guérison secrète de cette femme Hémorroïsse et la confirmation publique de cette même guérison feront les deux points de cette méditation. *Matt.* 9. 20-22. *Marc.* 5. 25-34. *Luc.* 8. 43-48.

PREMIER POINT.

Guérison secrète de la femme Hémorroïsse.

I° CONSIDÉRONS le triste état de cette femme. *A cet instant une femme qui depuis douze ans étoit affligée d'une perte de sang, qui avoit beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, et qui avoit dépensé tout son bien à s'en faire traiter, sans qu'aucun d'eux l'eut pû guérir, et sans avoir reçu aucun soulagement, s'en étant même toujours trouvée plus mal, s'approcha de Jésus.*

1°. L'état de cette femme étoit des plus tristes par la nature de sa maladie. Maladie honteuse : son infirmité lui donnoit beaucoup de

confusion. Maladie invétérée : elle duroit depuis douze ans. Maladie continuelle qui ne lui donnoit aucun relâche, ne lui laissoit aucun intervalle de santé. Maladie affligeante qui la rendoit incapable de rien faire, qui l'excluoit de la société et qui l'affligeoit de jour en jour. Examinons l'état de notre ame, et voyons si elle n'a pas quelque maladie qui tienne du caractère de celle-ci. 2°. Etat triste par les remèdes qu'elle avoit employés. Remèdes pénibles : elle y avoit employé tout son bien. Remèdes inutiles : elle n'avoit pu être guérie par aucun. Remèdes dispendieux : loin d'avoir reçu des médecins quelque soulagement, elle se trouvoit en plus mauvais état qu'auparavant. Les remèdes n'avoient fait qu'épuiser ses forces, et ajouter l'indigence à son infirmité. Quand il s'agit de la santé du corps, on sacrifie tout pour des remèdes souvent inutiles, toujours incertains. S'agit-il de la santé de l'ame, et de se procurer des remèdes infaillibles, on ne veut rien faire, on ne veut se gêner en rien. Il faudroit prier, lire, méditer, jeûner, se mortifier, on n'en a pas la force ; il faudroit faire l'aumône, acheter de bons livres, se procurer les prières des Saints, on n'en a pas le moyen ; ainsi tout pour le corps, et rien pour l'ame. D'autres s'imaginent pouvoir apaiser leurs passions en les satisfaisant, et ils ne font que les irriter davantage. La raison, la philosophie, le monde entreprennent en vain de nous guérir. Il n'y a que Jésus et sa Religion qui puissent opérer ce miracle. 3°. Etat triste par le désespoir de ne guérir jamais. Si Jésus-Christ n'eût opéré un miracle en faveur de cette femme, elle eût été

sans ressource et désespérée. Hélas! où en serions-nous sans Jésus? Mais avec lui que peut-on craindre, et que ne doit-on pas espérer!

IIº Examinons le bonheur de la femme Hémorroïsse. *Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule et toucha la frange de sa robe par derrière.* Il paroît qu'elle n'étoit pas de Capharnaüm, mais de quelque lieu éloigné; ainsi 1º. son bonheur fut d'avoir entendu parler de Jésus. Heureux ceux qui sont assidus à l'Eglise pour entendre parler de Jésus! Heureux ceux qui fréquentent des personnes qui leur parlent de Jésus! Heureuses les compagnies, les sociétés où l'on s'entretient de Jésus! Heureuses les familles où il est d'usage de faire la lecture spirituelle en commun pour entendre parler de Jésus! Heureux ceux qui s'entretiennent en eux-mêmes de Jésus, de sa puissance et de ses bontés! Heureux ceux qui portent au loin la gloire de son nom et le bruit de ses merveilles! 2º. Son bonheur fut d'être venue où étoit ce divin Sauveur. Elle laissa les autres discourir sur les merveilles que l'on racontoit de lui, à les examiner ou à les croire, à les admirer ou à les critiquer: elle ne songea qu'à en profiter. Suivons son exemple, songeons à notre salut et laissons les autres discourir ou disputer. 3º. Son bonheur fut de profiter de la première occasion qu'elle eut de voir Jésus. Si elle l'avoit trouvé dans la maison, où il faisoit sa résidence ordinaire, si elle l'avoit trouvé au milieu d'une campagne occupé à toucher et à guérir les malades qui se présentoient à lui, l'occasion eût été favorable: il eût été facile alors de l'aborder et d'obtenir la grâce qu'elle venoit chercher, mais il étoit actuelle-

ment en marche, un chef de la synagogue le conduisoit en hâte chez lui pour guérir sa fille qui étoit sur le point d'expirer; il marchoit environné d'une foule innombrable de peuple. Il en eût fallu moins pour nous déconcerter; mais tout cela ne la rebuta point, elle n'attendit pas une occasion plus commode, elle regarda au contraire cette circonstance comme la plus favorable à son dessein. Quand on va sincèrement à Jésus-Christ on profite de tout, rien ne retarde, toutes les occasions servent, et des obstacles mêmes on s'en fait des moyens.

III° Observons le plan que se forme cette femme pour sa guérison. 1°. Plan fondé sur une foi vive, une profonde humilité, et une grande simplicité. Elle voyoit bien que dans la circonstance présente, il lui étoit impossible de parler à Jésus, de lui exposer son affliction, ni même de se présenter devant lui. Quand elle l'auroit pu, elle s'en jugeoit indigne et elle n'auroit osé déclarer l'état où elle étoit, en présence de tout le peuple. Elle forma le dessein d'approcher de Jésus par derrière, et de toucher la frange qu'à l'exemple de tous les Juifs observateurs de la loi il portoit au bas de son vêtement. *Car elle disoit en elle-même : si je touche seulement la frange de sa robe, je serai guérie.* Cette femme n'avoit pas entendu dire que personne eût jamais été guéri de la sorte; en effet personne ne l'avoit jamais été. Sa foi étoit donc non-seulement grande, mais sans exemple; cependant elle étoit encore bien imparfaite, si elle s'imaginoit pouvoir toucher le vêtement de Jésus, sans qu'il le sût. Le peuple mêle souvent des idées bien défectueuses à la ferveur de sa dévotion, au culte

qu'il rend à Dieu et aux Saints, aux images et aux reliques. Il faut le supporter et l'instruire, et non pas le critiquer, lui insulter. L'ignorant, avec sa simplicité, sait obtenir et quelquefois le savant, avec sa science, ne sait pas même demander. 2°. Plan exécuté avec courage. Malgré sa maladie, malgré sa foiblesse, *elle vint dans la foule*, elle s'y mêla sans crainte d'être accablée. Elle fit effort, elle se glissa, elle s'insinua, elle avança peu-à-peu, et enfin elle parvint jusqu'à Jésus dont elle attendoit son salut. Ah, il n'en est pas ainsi de nous! Nous formons les plus beaux plans de conversion et de perfection : mais le moment vient-il de les exécuter, la moindre difficulté nous arrête, nous ne voyons que des contre-temps fâcheux, et des obstacles insurmontables.

4°. Plan couronné du plus heureux succès. Dès qu'elle fut arrivée immédiatement derrière Jésus, sa foi augmenta, sa hardiesse crût, elle se baissa avec respect, elle toucha la frange de la robe du Sauveur et se releva sans être aperçue. *Au même instant, elle sentit dans son corps qu'elle étoit guérie de son infirmité.* Hélas! nous touchons, non la robe de Jésus-Christ, mais Jésus lui-même et sa chair glorieuse, nous le recevons, nous nous l'incorporons, et nous ne guérissons point! Que nous manque-t-il donc? Est-ce l'instruction? Non, mais l'humilité, la foi, le désir même de notre guérison. Oh! que cette femme s'estime heureuse dans ce moment! Qu'elle se félicite de la surprise innocente qu'elle croyoit avoir faite à Jésus! Mais elle ne savoit pas encore les grandes faveurs qui lui étoient destinées, et dont elle va, après un moment d'épreuve, goûter toute la doucenr.

SECOND POINT.

Confirmation publique de la guérison de la femme Hémorroïsse.

I° Perquisition de Jésus ; et d'abord perquisition pleine de lumière. *Aussitôt Jésus, connoissant en soi-même la vertu qui étoit sortie de lui, demanda en se tournant vers le peuple : qui a touché mes habits ?* Jésus-Christ exigeoit un aveu et ne cherchoit pas une instruction. Il n'ignoroit pas qui l'avoit touché, il savoit toutes les démarches de l'Hémorroïsse, il connoissoit toutes les pensées de son cœur. Mais Jésus agissoit en ceci, comme s'il n'eût eu d'autre connoissance que celle d'une expérience humaine et purement extérieure. Adorons cette connoissance infinie de Jésus et songeons que partout nous sommes présents à ses yeux. 2°. Perquisition pleine de majesté. A ce mouvement de Jésus et à cette interrogation, la foule s'écarta, chacun s'excusa et nia que ce fût lui. Nous voilà tels que nous sommes, toujours prêts à nous excuser. Le mensonge même ne nous coûte rien, dès qu'il s'agit d'éviter le moindre blâme ou le moindre reproche. Que deviendrai-je, Seigneur, lorsqu'au jour de votre colère vous jetterez un regard terrible sur les pécheurs, et que vous leur demanderez, non qui vous a touché, mais qui vous a percé, crucifié, méprisé, outragé ; qui a profané vos Sacrements, abusé de vos grâces, foulé aux pieds votre Sang et vos mérites ; alors le désaveu et le mensonge n'auront plus lieu, la vérité sera publique et manifeste....

Pendant que le peuple s'excusoit, la femme interdite se tenoit cachée dans la foule, baissoit les yeux et regardoit en silence, inquiète et incertaine de ce qu'elle devoit faire : mais son doute fut bientôt éclairci. 3°. Perquisition pleine de discernement. *Comme tous assuroient qu'ils ne l'avoient pas touché, Pierre et les autres Disciples qui étoient avec lui, lui dirent : Maître, la foule vous presse de tous côtés et vous accable, et vous demandez : qui m'a touché ! Mais Jésus dit : quelqu'un m'a touché, car j'ai connu qu'il est sorti de moi une vertu*, une œuvre miraculeuse. Jésus distingue, parmi ceuxqui le suivent, la foule du peuple dont il approuve l'empressement et supporte les défauts : il distingue ensuite dans la multitude les ames ferventes, qui quoique cachées dans la foule n'en ont pas la légèreté, l'inattention et la dissipation. Soyons de ce nombre et sachons attirer sur nous, par une impression secrète, par un recueillement profond, par une communication intime, les faveurs de Jésus-Christ.

II° Aveu de l'Hémorroïsse. 1°. Aveu prompt. Tandis que Jésus disoit à ses Disciples qu'il étoit sorti de lui un miracle, *il regardoit autour de lui pour voir celle qui l'avoit touché. Cette femme, qui savoit ce qui s'étoit passé en elle*, vit alors bien clairement que c'étoit d'elle dont il s'agissoit, et que, si elle avoit su dérober son action à la connoissance du peuple et de ses Disciples, elle ne l'avoit pu soustraire à celle du Maître. Quelque grandes que fussent sa crainte et sa confusion, *voyant que ce qu'elle avoit fait n'étoit point caché*, elle ne s'obstina point à demeurer dans le silence : elle vint toute trem-

blante devant Jésus, et se présenta à lui pour avouer tout. Nous verrons dans la suite que le divin Sauveur parlera au traître Judas d'une manière encore plus claire et plus précise, et que ce malheureux n'y voudra rien comprendre. C'est qu'il y a une grande différence entre une ame timorée qui craint d'avoir mal fait, quoique sans intention de faire mal, avec un cœur déterminé au mal qu'il fait, et qui s'est abandonné aux excès de sa passion. L'une est attentive à tout et sensible au moindre remords; l'autre n'écoute rien, s'endurcit à tout, et s'aveugle de plus en plus. 2°. Aveu humble. *Elle vint* devant Jésus, *et saisie de crainte et de frayeur, elle se jeta à ses pieds.* Son cœur étoit devant lui encore plus humilié que son corps. Elle s'accuse intérieurement d'audace et de témérité, et craint d'être coupable d'impiété et de sacrilége. Ah! c'est à moi, ô mon Dieu, c'est à moi à me jeter à vos pieds, à être saisi de crainte pour vos Jugements, et d'horreur pour moi-même, à la vue du nombre et de l'énormité de mes péchés! 3°. Aveu sincère. Cette femme qui avoit pris tant de soin de se cacher, qui ne craignoit rien tant que de se faire connoître à tout le peuple, qui n'osoit même se présenter à Jésus, prosternée maintenant à ses pieds, environnée de ce même peuple, qui a les yeux attachés sur elle, cette femme *avoue la vérité, elle déclare devant tout le peuple la raison pour laquelle elle l'avoit touché;* c'est-à-dire, qu'elle déclare publiquement tout ce qui s'est passé en elle, la maladie incurable dont elle étoit affligée, l'artifice secret dont elle a usé, et enfin *la manière subite dont elle a été guérie.* Oh, que Jésus est bon

et aimable, et que les épreuves où il nous met sont avantageuses! Ah, si nous savions nous accuser devant lui, ou devant celui qui nous tient sa place, avec la confiance, l'humilité, la sincérité de cette femme, que cette conduite lui seroit agréable, et qu'elle nous seroit méritoire!

III° Décision de Jésus. 1°. Décision que le peuple attend avec impatience. Le peuple et les Disciples n'avoient rien compris aux paroles du Sauveur; mais quelle dut être leur surprise au récit que fit cette femme? Après l'avoir entendu parler, ils ne savoient que penser d'elle, ils n'osoient juger si elle étoit innocente ou coupable, ils attendoient ce que le maître en décideroit; ils se tinrent attentifs à ce qu'il alloit prononcer. 2°. Décision que la femme accepte par avance. Après l'aveu qu'elle vient de faire, quelles sont ses pensées? Quel sera son sort? Que va-t-on faire d'elle? Lui ôtera-t-on la santé qu'elle a reçue, parce qu'elle l'a comme dérobée par surprise? Elle ne le croit pas. Lui fera-t-on une réprimande publique et sévère? Elle croit la mériter. Lui pardonnera-t-on sa faute, et excusera-t-on son erreur? Elle l'espère. Quelque chose qui arrive, elle se remet entre les mains de son Juge, soumise à tout, et prête à accepter tout ce qu'il lui plaira de décider. 3°. Décision où éclatent la bonté et la douceur de Jésus. Heureuse femme, vous allez bientôt, par votre expérience, achever de connoître votre Sauveur. Vous savez déjà combien il est puissant, combien il est éclairé; apprenez maintenant combien il est bon. La femme guérie et tremblante ne fut pas long-temps incertaine de son sort:

le tendre nom de fille dont Jésus la prévint lui annonça son bonheur, et dès ce moment dissipa toutes ses alarmes. La réponse qu'elle en reçut fut l'éloge de sa foi et la confirmation de sa guérison. *Ma fille, votre foi vous a sauvée, soyez guérie. Ma fille, allez en paix.*

PRIÈRE. Quelle paix! ô grand Dieu, quelle paix! Heureuse crainte qui conduit à une paix si délicieuse! Inspirez-moi, Seigneur, les sentiments de l'Hémorroïsse, afin d'attirer sur moi votre miséricorde, d'obtenir ma guérison et de mériter cette paix véritable qui doit être suivie de votre gloire éternelle. Ainsi soit-il.

LXXIII.e MÉDITATION.

Mort de la fille de Jaïre. Marc. 5. 35-36.

COMME Jésus parloit encore, il vint des gens du chef de la Synagogue, qui lui dirent : votre fille est morte. Ne fatiguez pas le Maître.... Mais Jésus ayant entendu ce discours, dit à ce Chef de la Synagogue : ne craignez point, croyez seulement, et votre fille vivra. Si la foi de Jaïre dût être parfaitement confirmée par cette guérison de l'Hémorroïsse, elle fut mise dans le même temps et dans le même lieu à une rude épreuve. Jésus parloit encore à la femme guérie, lorsqu'on vint annoncer au chef de la Synagogue que sa fille étoit morte, ajoutant qu'il ne falloit

pas fatiguer le maître davantage, ni lui donner la peine d'aller plus loin. Quel coup de foudre pour ce père ! Il marchoit avec Jésus à qui il venoit de voir opérer un miracle et dans le temps qu'il se tient assuré de la guérison de sa fille, on vient lui apprendre qu'elle est morte. O mort ! que tu détruis d'espérance ; que tu renverses de projets ! Il n'y a que l'espérance que l'on a mise en Jésus que tu ne saurois détruire. Cette mort est une leçon pour trois sortes de personnes en particulier, et pour tout le monde en général.

PREMIER POINT.

Leçon pour les jeunes personnes du sexe.

Qu'elles contemplent ici la fille de Jaïre qui vient d'expirer, ou quelque autre de celles qu'elles ont vu mourir à-peu-près dans le même âge. Elle est morte cette fille unique, cette riche héritière, cette jeune beauté : ni la noblesse du sang, ni les dignités de sa famille, ni les richesses de sa maison, ni sa jeunesse, ni ses charmes n'ont pu la préserver du trépas. A peine paroissoit-elle dans le monde, et déjà elle en est séparée pour toujours. Hélas ! si elle a aimé ce monde ; si le désir de lui plaire lui a fait oublier Dieu ; si le soin de son corps lui a fait oublier celui de son ame ; si elle a cultivé sa beauté pour s'attirer des adorateurs ; si les parures ont été un scandale pour l'innocence ; si les agréments de son esprit et de sa personne n'ont été employés qu'à tendre des piéges à la vertu ; si, fière de ces avantages, elle a ouvert son cœur à l'orgueil et l'a laissé s'évanouir dans

de chimériques projets, quel malheur pour elle! quelle folie! La mort a tout détruit, et ses projets et ses désirs. Oh! combien plus sage est une Vierge chrétienne à qui la pensée de la mort fait également mépriser et tout ce que le monde peut lui offrir d'agréable, et tout ce qu'elle-même peut avoir d'agréments pour le monde, qui, sûre qu'elle doit mourir, et qu'elle peut bientôt mourir, ou quitte le monde avec joie pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ, ou ne s'engage dans le monde qu'avec crainte et dans le seul dessein d'accomplir la volonté de Dieu.

SECOND POINT.

Leçon pour les pères et mères.

Elle est morte cette fille chérie, l'objet de votre tendresse, le bonheur de votre vie, et le fondement de vos espérances. Si vous l'avez reçue comme un présent de la main de Dieu, comme un dépôt qu'il vous a confié en se réservant le droit de le reprendre quand il lui plairoit; si vous l'avez élevée dans les maximes de la Religion; si vous avez formé son cœur à la vertu; si vous avez éloigné d'elle tout ce qui pouvoit blesser son innocence; ah! vous n'avez rien perdu: son bonheur est consommé et doit faire votre consolation. Mais au contraire, si vous l'avez regardée comme un bien qui vous appartenoit en propre; si vous ne l'avez élevée que dans des vues d'ambition et de gloire mondaine; si pour l'enrichir vous avez commis des injustices ou négligé les pauvres; si vous avez été les premiers à étouffer en elle des semences

de vertus que vous pensiez contraires à vos vues, à l'inquiéter sur une dévotion qui n'étoit pas de votre goût, à la gêner sur une vocation que vous n'aviez droit que d'examiner; si vous avez mis tous vos soins à lui faire goûter le monde, à la produire dans le monde, dans les assemblées, les spectacles, les occasions les plus dangereuses du monde; si vous lui avez procuré ou souffert des livres capables de corrompre son cœur et son esprit; si vous avez entretenu son luxe, sa vanité; si vous avez approuvé ou toléré ses parures indécentes, ses airs lascifs, ses discours libres; si vous l'avez laissée dans une ignorance profonde des mystères et des devoirs de la Religion, dans l'éloignement des sacrements, dans un dégoût habituel de la prière et de toute œuvre de piété; ah, que vous êtes à plaindre! Elle est morte : votre douleur est sans consolation. Sa mort est un châtiment du Ciel et pour vous et pour elle. Son malheur est irréparable; et le vôtre, c'est-à-dire, votre péché, ne peut être réparé que par une pénitence aussi longue que votre vie.

TROISIÈME POINT.

Leçon pour les jeunes gens.

Jeunes gens, livrés à l'impureté, ou en danger de vous y livrer, réfléchissez une fois sérieusement sur ce qui se passe sous vos yeux! Elle est morte cette jeune personne, l'objet de votre culte et de vos adorations. Voyez ce visage pâle, ces yeux éteints, cette bouche flétrie, ces couleurs effacées, cette chair livide qui commence déjà à se corrompre et qui vous

infecte : voilà l'idole à qui vous avez offert votre encens et donné votre cœur : voilà la Divinité à laquelle vous avez prostitué vos hommages, votre culte, vos adorations, au mépris du Dieu vivant et immortel qui vous a créés, et qui pouvoit seul vous rendre heureux. N'ouvrirez-vous jamais les yeux? Ne reconnoîtrez-vous jamais votre illusion? Ignorez-vous que ceux qui se font de pareils Dieux, deviendront semblables à eux, périront et pourriront comme eux?

QUATRIÈME POINT.

Leçon pour tout le monde.

Qui que nous soyons, jeunes ou vieux, un jour nous mourrons. Un jour on dira de nous : il est mort, elle est morte.... O dure et inévitable nécessité !.. Notre-Seigneur, qui jusques-là n'avoit rien dit à Jaïre, entendant la nouvelle qu'on lui annonçoit, et voyant qu'elle faisoit sur son cœur une vive impression, ranima sa confiance et sa foi ébranlées, et lui dit : *Ne craignez rien, croyez seulement et elle vivra.* Tels sont les sentiments essentiels que nous devons avoir à la mort, et inspirer aux personnes mourantes. Sentiments de foi et de confiance que le démon n'omettra rien pour nous enlever. Alors nos péchés nous reviendront à la mémoire avec toute leur griéveté, nos bonnes œuvres ne se présenteront qu'avec leurs imperfections; nos confessions, nos communions deviendront pour nous un nouveau sujet de crainte; mais ayons confiance, surtout si nous avons jusques-là pris soin de notre ame : croyons

alors, croyons seulement, et elle sera sauvée.

PRIÈRE. Oui, ô mon Dieu, quand à ce dernier moment j'aurai fait tout ce qui dépendra de moi, je me reposerai sur votre miséricorde, je m'en tiendrai à votre sainte parole. Je n'écouterai plus ni mes doutes sur le passé, ni mes incertitudes et mes craintes sur l'avenir; je m'abandonnerai à une confiance parfaite en vos mérites, je mourrai dans la foi que vous m'avez donnée, dans l'Eglise que vous avez fondée, croyant fermement et condamnant absolument tout ce que croit et tout ce que condamne cette sainte Eglise catholique, apostolique et romaine; et du reste j'attendrai en paix l'effet de cette divine parole, de cette parole consolante, qui sera pour mon ame le gage assuré de votre gloire, et que vous adressâtes à Jaïre : *Croyez seulement avec confiance, et elle vivra.*

Ainsi soit-il.

LXXIV.e MÉDITATION.

Préparatifs des funérailles de la fille de Jaïre.

Examinons ici, 1°. quel changement la mort cause dans une maison; 2°. quelle idée la Religion nous donne de la mort; 3°. quel jugement le monde porte de ces vérité de la Religion. *Matt.* 9. 23-24. *Marc.* 5. 37-40. *Luc* 8. 51-53.

PREMIER POINT.

Quel changement la mort cause dans une maison.

Quand Jésus fut arrivé à la maison de ce chef de la Synagogue, et qu'il eut vu des joueurs de flûtes et une troupe de gens qui faisoient grand bruit, qui pleuroient et qui jetoient de grands cris, il n'admit pour entrer avec lui que Pierre, Jacques et Jean frère de Jacques, avec le père et la mère de la fille. Cependant tous pleuroient et fondoient en larmes. Jésus étant allé dans la maison de Jaïre, qu'y trouva-t-il? Ce qu'on trouve dans la maison des grands, beaucoup de bruit, grand tumulte, grands cris, grand appareil : mais bruit, tumulte, cris, appareil bien différents à leur mort de ceux qu'on y trouvoit pendant leur vie. Au lieu de cette pompe riante qu'on voyoit dans les palais de ces riches du siècle, au lieu de ces fêtes enjouées qui captivoient, on n'y voit plus que la triste décoration d'une pompe funèbre, on n'y est occupé

qu'à préparer un deuil somptueux, qu'à régler les fonctions d'un cérémonial lugubre; au lieu de ces cris d'allégresse, et quelquefois même de ces cris dissolus qu'on y entendoit, on n'y entend plus que des gémissements et des soupirs. O mort! que les changements que tu causes sont affligeants et amers, mais qu'ils sont instructifs! Que tu nous découvres bien la vanité des choses de ce monde! Par quel prestige arrive-t-il que tu ne puisses nous en désabuser?

SECOND POINT.

Quelle idée la Religion nous donne de la mort.

La mort n'est qu'un sommeil. *Jésus leur dit : pourquoi faites-vous tant de bruit et pourquoi pleurez-vous? Retirez-vous, cette jeune fille n'est pas morte, mais elle n'est qu'endormie.* Les Israélites, dans l'usage de leur langue, appeloient la mort d'une personne nouvellement expirée, son repos ou son sommeil. D'ailleurs, la mort de cette fille, qui alloit être ressuscitée, n'étoit pas en effet comme celle des autres hommes : elle ne devoit durer qu'autant que dure un léger sommeil. Par cette expression, Jésus nous apprend comment on doit quelquefois cacher une bonne œuvre éclatante sous un nom qui en couvre l'éclat. Il nous rappelle en même temps que la mort, dans les principes de la Religion et selon le langage de l'Écriture, n'est véritablement qu'un sommeil, c'est-à-dire, que nous ne mourrons pas tout entiers et pour toujours, que nous devons un jour ressusciter et reprendre une nouvelle vie par la réunion de notre

ame avec notre même corps, et que cette réunion sera éternelle, qu'alors ce sera un nouvel ordre de choses et un autre monde, qu'on y sera grand ou abject, heureux ou malheureux, chacun selon ses œuvres bonnes ou mauvaises, que le bonheur y sera parfait, le malheur extrême, l'un et l'autre éternels. Voilà notre foi et notre espérance; vérités bien capables de tarir nos larmes sur la mort de nos amis et de nos proches, bien capables d'adoucir les frayeurs que nous cause la pensée de notre propre mort, bien capables enfin de nous sanctifier, en nous faisant employer tous les moments de la vie présente uniquement en vue de la vie future que nous attendons!

TROISIÈME POINT.

Quel jugement le monde porte de ces vérités de la Religion.

Mais ils se moquoient de lui, car ils savoient bien qu'elle étoit morte. Le monde se moque de ce qu'on lui dit d'une autre vie, comme ceux à qui Jésus parloit se moquoient de lui et l'en railloient; mais railleries indécentes et injurieuses, railleries injustes et mal fondées, railleries inutiles et dommageables à ceux qui les font.

I° Railleries indécentes et injurieuses. Il ne comprenoient pas sans doute le sens des paroles du Sauveur et elles pouvoient leur paroître absurdes; mais la réputation de Jésus et l'autorité qu'il s'étoit acquise par ses miracles, ne devoient-elles pas au moins leur inspirer du respect, leur faire suspendre leur jugement, leur

persuader même qu'il y avoit sous ces paroles quelque vérité cachée qu'ils n'entendoient pas; et c'est ainsi qu'en jugèrent les Disciples et le père et la mère de la fille.... Le libertin se moque des suites de la mort, il raille de la foi d'une autre vie, et tout ce qu'on lui en dit lui paroît chimérique : mais l'autorité de la Religion, de l'Ecriture, de la tradition de tous les peuples et de tous les siècles n'est-elle donc d'aucun poids? A-t-il étudié cette foi, cette Religion? L'a-t-il examinée, réfutée et détruite? Non : mais il ne s'en met pas en peine, il la tourne en ridicule ; il s'est fait une loi de rire, de plaisenter et de railler de tout.

II° Railleries injustes et mal fondées. Ceux qui se moquoient de Jésus, le faisoient, parce qu'ils savoient bien que la fille étoit morte, mais ils ne savoient pas ce que Jésus pouvoit et avoit résolu de faire. Le père et la mère savoient bien aussi que leur fille étoit morte; mais ils ne laissoient pas de suivre Jésus et d'attendre quel seroit l'effet de ses paroles.... L'impie n'a d'autre science que celle de ses sens. Il ne voit que la mort et il croit qu'elle n'a point de suite. Il ne voit que ce monde et il croit qu'il n'y en a point d'autre. Il ne voit qu'une légère partie des choses et il croit voir le tout. En vain la raison lui crie que Dieu n'a pas fait les hommes uniquement pour passer quelques moments sur la terre, y être heureux ou malheureux selon le caprice d'une fortune aveugle et se succéder ainsi éternellement les uns aux autres : qu'un tel dessein ne peut être digne de Dieu, qu'il contredit sa grandeur, sa sagesse, son équité : que ce monde n'est que la prépa-

ration à un monde nouveau, et cette vie si courte, le germe d'une vie immortelle. En vain Dieu lui-même lui révèle ces vérités, et lui annonce la magnificence de ses œuvres, il s'en tient à ce qu'il voit, il ne veut ni savoir, ni croir autre chose.

III° Railleries inutiles et uniquement dommageables à ceux qui les font. Jésus ne répondit point aux railleries de ces étrangers, mais il continua d'agir; il les fit sortir de la maison et consomma son œuvre. Riez, moquez-vous, raillez et plaisantez tant qu'il vous plaira, libertins et impies; indépendamment de vous et malgré vous, l'œuvre de Dieu s'avance et elle se consommera. Le Seigneur a fait et détruit sans vous les siècles passés. Par son ordre seul et indépendamment de votre volonté, vous êtes venus au monde au moment qu'il a marqué: vous y vivez parce qu'il le veut, quand il le voudra vous y gémirez sous le poids de l'adversité, dans les douleurs de la maladie; enfin à son gré et indépendamment de vous, après vous avoir fait subir toutes les infirmités de la vieillesse, il marquera l'heure de votre sortie de ce monde, et au temps prescrit par sa volonté vous en sortirez, vous mourrez; malgré vous, il vous ressuscitera; malgré vous, un nouveau monde se formera; malgré vous, vous y aurez la place que vos œuvres vous auront méritée; malgré vous, les pécheurs y seront punis et les Saints récompensés d'une manière digne de Dieu, et vous verrez en tout la vérité de sa parole accomplie.

PRIÈRE. Pour moi, Seigneur, mieux instruit et pleinement convaincu des vérités de ma Reli-

gion, je vais m'appliquer à faire un saint usage de la vie pour me disposer à cette mort inévitable pour tous et si désirable pour le vrai chrétien! Aidez-moi à mourir, ô mon divin Sauveur, et à ne rien négliger de tout ce qui pourra changer cette peine affreuse, qui est imposée à tout le genre humain, en un sacrifice plein de joie et d'amour! Faites, ô divin Jésus, que, soit que je vive, soit que je meure, je sois toujours à vous! Faites que le dernier soupir de ma vie soit un soupir d'amour qui me conduise dans le sein de votre gloire.

Ainsi soit-il.

LXXVe. MÉDITATION.

Résurrection de la fille de Jaïre.

Cette Résurrection peut être regardée comme l'image de la résurrection d'une ame à la vie de la grâce ou à une vie fervente, et elle nous fournira cinq observations. *Matt.* 9. 25-26. *Marc.* 5. 40-43. *Luc.* 8. 54.-56.

1°. *Les préliminaires de la Résurrection.*

QUAND on eut fait sortir tout le monde, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, avec le père et la mère de la jeune fille. Et il entra dans le lieu où elle étoit couchée. Jésus fit sortir la foule tumultueuse qui remplissoit la maison de Jaïre : il ne garda avec lui que trois Disciples avec le père et la mère de la défunte; il entra avec eux dans la chambre, et s'appro-

cha du lit où la jeune fille étoit étendue sans mouvement et sans vie.... Le premier pas vers la résurrection ou la conversion de nos ames c'est la retraite et le silence. Commençons par bannir ces soins, ces occupations, ces visites, ces entretiens, ces livres inutiles, cette foule de pensées, de projets, de desseins, de désirs qui nous occupent. Ne retenons de tout cela que ce qui est précisément de notre état et absolument nécessaire, que ce qui est saint et peut nous porter au bien : alors Jésus viendra à nous, il entrera dans notre intérieur où règne la mort; il l'en chassera et nous rendra la vie.

2°. *La manière dont se fait la Résurrection.*

Jésus prit la main de cette fille et lui dit : Thalita cumi, *c'est-à-dire, ma fille, levez-vous, je vous le commande.* O main puissante, vous vous unissez à une main immobile que la mort a glacée : vous daignez toucher un cadavre, et vous lui rendez la chaleur, le mouvement et la vie! O voix vivifiante, vous percez les profonds abîmes! l'empire de la mort en est ébranlé, elle reconnoît son vainqueur, et vous la forcez de rendre la proie dont elle s'étoit déjà saisie! Touchez mon cœur, ô Jésus! Parlez à mon cœur, et la vie lui sera rendue. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui, par l'application de vos mérites et la voix intérieure de votre grâce, puissiez me rappeler à la vie!

3°. *L'essence de la Résurrection.*

A cette voix de Jésus-Christ, l'ame rentra dans le corps qu'elle avoit abandonné; et cette

jeune fille se trouva pleine de santé, de force et de vie. L'essence de la résurrection spirituelle, c'est le retour de l'Esprit-Saint dans nos cœurs, pour y répandre la grâce de la justification et de la sainteté, pour nous faire vivre d'une vie nouvelle, féconde en vertus et en bonnes œuvres. Si nous nous conduisons encore par l'esprit du monde, esprit d'orgueil, de dissipation, de plaisirs, d'impureté, d'avarice, de vengeance, notre résurrection n'a rien de réel, c'est une pure illusion.

4°. *Les marques de la Résurrection.*

Aussitôt la fille se leva, et marcha. Et Jésus commanda qu'on lui donnât à manger. Si nous sommes vraiment ressuscités, nous devons commencer par sortir du sein de nos mauvaises habitudes, c'est-à-dire, par renoncer à nos penchants déréglés, aux occasions du péché, à notre paresse et à notre tiédeur pour le service de Dieu: nous devons ensuite marcher dans la pratique des vertus et dans l'observation exacte de la loi: enfin après nous être éprouvés, nous devons manger le pain de vie, y prendre goût, et y participer souvent, selon les avis d'un directeur prudent et éclairé.

5°. *La publication de la Résurrection.*

Le père et la mère de la fille furent dans un grand étonnement; mais Jésus leur défendit expressément de dire à personne ce qui étoit arrivé. On ne peut bien décrire quel fut l'étonnement de ceux qui furent les témoins d'un si grand

miracle. Les Disciples, quoique accoutumés aux prodiges qu'opéroit Jésus-Christ, n'en avoient point encore vu de semblable. Pour le père et la mère, ils étoient si transportés et hors d'eux-mêmes, qu'ils pouvoient à peine en croire leurs yeux. La surprise, la joie, la reconnoissance se confondoient dans leurs cœurs, et leur ôtoient le mouvement et la parole. Leur transport auroit bientôt éclaté publiquement en louanges et en actions de grâces, si Jésus, prévenant leurs acclamations, ne leur eût imposé silence et ne leur eût défendu d'apprendre à personne la grâce qu'il leur avait faite. Mais le miracle se manifesta par lui-même. Ceux qui avoient vu la fille morte, ne purent s'empêcher de la reconnoître vivante, *et le bruit s'en répandit dans tout le pays.* La conversion ne doit être publiée ni par celui qui en est le ministre, ce seroit vanité; ni par celui qui en est le sujet, ce seroit ostentation; ni par ceux qui en sont les confidents, ce seroit indiscrétion; elle doit se manifester par elle-même et sans affectation. L'ame convertie en retirera un double avantage. Les uns en railleront et se moqueront, et cela servira à l'expiation des fautes qu'elle a commises; les autres en seront touchés et édifiés, et cela servira à la réparation du scandale qu'elle a donné.

PRIÈRE. O divin Jésus, qni rendez la vie au pécheur et vous faites entendre des morts même, parlez à mon cœur, comme vous le fîtes à la fille de Jaïre! Unissez votre main invisible et Toute-Puissante à la mienne pour la rendre agissante. Faites que je me lève, que je marche, que je prenne avec une faim spirituelle la nourriture que vous me présentez, afin que je vive de votre

esprit, en me nourrissant de votre chair, et que par une vie sainte je parvienne à votre gloire ! Ainsi soit-il.

LXXVIe. MÉDITATION.

Guérison des deux Aveugles.

Dans la guérison de ces Aveugles, nous pouvons observer cinq circonstances, qui font leur gloire et notre confusion. *Matt.* 9. 27-31.

1°. *Leur ardeur et notre lâcheté.*

JÉSUS passe et ils le suivent. *Jésus étant sorti de-là, deux aveugles le suivirent en criant et disant : Fils de David, ayez pitié de nous.* Après la résurrection de la fille de Jaïre, Jésus quitta Capharnaüm pour se rendre à Jérusalem, et parcourut les villes et les bourgades qui se trouvèrent sur sa route. Deux aveugles, entendant la foule qui accompagnoit Jésus, comprirent ou furent avertis que c'étoit lui qui passoit. Ils ne manquèrent point l'occasion : ils saisirent le moment et se mirent à le suivre en criant après lui et en disant d'une voix haute et touchante : *Fils de David, ayez pitié de nous.* Admirons leur prudence et leur ardeur, déplorons notre imprudence, notre lâcheté et notre malheur. Notre imprudence, en laissant échapper tous les moments de salut que Dieu nous présente. Solennités, fêtes, saint temps de carême, inspirations, dégoût du monde, désirs du salut, tout cela passe, et nous demeurons toujours les mêmes, toujours

aveugles sur notre intéret le plus essentiel qui est notre sanctification.... Notre lâcheté ; nous n'élevons tout au plus vers le Ciel que quelques soupirs languissants et imparfaits au lieu de ce cri fort, animé, que devroit nous arracher le triste état d'aveuglement où nous vivons.... Notre malheur ; nous ne connoissons point notre misère et le besoin que nous avons des miséricordes de Dieu. Nous sommes aveugles sur nos péchés, sur nos défauts, sur nos habitudes, sur nos obligations, sur les dangers qui nous environnent, sur le néant des choses du monde, sur l'importance du salut. Nous sommes aveugles dans les voies de Dieu et de la perfection, sur l'excellence des dons spirituels, sur le prix des grâces que Dieu fait aux ames ferventes, sur les pertes journalières que nous faisons de ces grâces; et, loin de sentir notre aveuglément, nous nous applaudissons encore de nos prétendues lumières. O fils de David, Messie envoyé de Dieu, Fils de Dieu, Sauveur des hommes, ayez pitié de nous!

2°. *Leur persévérance, et notre légèreté.*

Jésus entre dans une maison, et ils l'approchent. *Quand il fut arrivé à la maison, ces aveugles s'approchèrent de lui.* Jésus étant entré avec ses Disciples dans la maison où il devoit loger, les aveugles l'y suivirent et ne se rebutèrent point, jusqu'à ce qu'ils pussent se présenter devant lui. Qu'ils s'estimèrent heureux, quand ils se surent en sa présence! De quelle joie, de quels mouvements d'espérance leurs cœurs ne furent-ils pas animés! Ils ne le voyoient point ; mais

ils le savoient présent et ils espéroient le voir bientôt. Admirons leur persévérance, et déplorons notre légèreté ! Jésus est dans sa maison, il réside dans son Tabernacle, l'entrée en est libre et l'accès facile ; comment en profitons-nous ? Si nous y entrons, est-ce pour nous approcher de lui et solliciter ses grâces ? Présents de corps, n'en sommes-nous pas le plus souvent absents de cœur et d'esprit ? De quel amour, de quel respect, de quels désirs, de quelle joie, de quelle espérance sommes-nous animés, lorsque nous nous trouvons en sa présence ? Hélas, à peine pensons-nous que nous y sommes !

3°. *La vivacité de leur foi et la foiblesse de la nôtre.*

Jésus les interroge et ils répondent. *Jésus leur dit : croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez ? Oui, Seigneur, lui dirent-ils.* Par cette réponse, ils manifestent la puissance de Jésus et la foi qu'ils ont en lui. C'est comme s'ils disoient : oui sans doute, Seigneur, vous le pouvez. Oui certainement nous le croyons. Admirons la vivacité de leur foi, et déplorons la foiblesse de la nôtre. Ah ! lorsque nous prions, pensons que Jésus-Christ nous fait la même question qu'il fit à ces aveugles : *Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez ?* Mais songeons qu'en nous faisant cette question, ce divin Sauveur voit le fond de notre ame. S'il demande la confession de notre bouche, ce n'est qu'afin que l'expression de nos paroles augmente encore le sentiment de notre cœur. Faisons donc souvent de bouche l'acte de foi et de confiance que firent les deux aveugles, afin de

nous pénétrer de plus en plus de l'idée où nous devons être que Jésus peut tout et que rien ne lui est impossible, ni dans l'ordre de la grâce ni dans l'ordre de la nature. C'est avec cette foi que nous devons nous approcher de lui, lui adresser nos prières et recevoir les Sacrements.

4°. Leur récompense et notre châtiment.

Jésus leur touche les yeux et ils recouvrent la vue. Après la confession de foi que ces deux aveugles venoient de faire, *Jésus leur toucha les yeux en disant : qu'il vous soit fait selon votre foi. Aussitôt leurs yeux furent ouverts.* O heureux aveugles, ô digne récompense de votre foi! vous le vîtes enfin ce divin Sauveur, il fut le premier objet qui fixa vos regards. Quels furent alors vos transports, quel fut votre amour!... Jésus nous touche, Jésus vient à nous et en nous, et nous ne sommes point éclairés : nous marchons toujours dans les ténèbres, nous vivons toujours dans le même aveuglement. C'est le châtiment de notre peu de foi, n'en soyons pas surpris, il nous est fait selon notre foi. Souvenons-nous sans cesse de cette vérité effrayante : toujours et en tout il nous sera fait selon notre foi; la mesure de notre foi sera la mesure des grâces que nous recevrons. Voulons-nous donc mériter et obtenir les miséricordes de Dieu, animons-nous, excitons-nous dans les sentiments de la foi la plus vive. Or nous pouvons distinguer quatre degrés de cette foi où il nous faut tâcher de parvenir. Le premier degré est celui par lequel on est assuré qu'on est en présence de son Dieu, de son Sauveur; et lorsqu'on se

comporte extérieurement et intérieurement d'une manière qui répond à cette assurance.... Le second degré est celui par lequel Jésus-Christ nous fait entendre sa voix au fond de notre ame et lorsque nous lui répondons. Doux entretien, rempli de charmes et toujours trop court!... Le troisième se fait par une touche intérieure qui excite dans notre cœur des mouvements si sensibles et une dévotion si tendre, que nous éprouvons pour ainsi dire, d'une manière palpable, que Dieu s'unit à notre ame et notre ame à lui.... Le quatrième consiste dans une abondance de lumières qui semble dissiper les ténèbres de notre foi. On voit Jésus, ou plutôt le voile qui le couvre encore est, pour ainsi dire, si transparent, que sans dérober ce divin objet à la vue, il ne sert qu'à en cacher l'éclat, afin que l'ame n'en étant pas éblouie et intimidée, elle jouisse de son Dieu avec plus de familiarité et de délices.

5°. *Leur reconnoissance et notre ingratitude.*

Jésus leur défend de parler de ce miracle et ils le publient partout. *Et Jésus leur défendit fortement d'en parler, en leur disant : prenez garde que personne ne le sache. Mais dès qu'ils furent sortis, ils parlèrent de lui dans le pays.* Que nous suivons peu l'exemple de Jésus-Christ nous qui aimons tant qu'on s'entretienne de nous, du bien que nous faisons, ou qui peut se trouver en nous; nous qui sommes, peut-être, les premiers à en parler nous-mêmes ! Que nous suivons peu l'exemple de ces aveugles guéris, nous qui ne nous entretenons jamais de Jésus, de sa puissance, de sa bonté, de ses bienfaits !

PRIÈRE. Ayez pitié de moi, Fils de David, ouvrez les yeux de mon cœur : dissipez les ténèbres de mon ame, je vous le demande avec ardeur, et je persévérerai dans ma prière jusqu'à ce que j'obtienne de vous ce prodige de votre puissance. Augmentez en moi la foi qui est la source de cette prière, et la mesure à laquelle vous proportionnez vos dons ; ne bornez pas là vos bienfaits, ô Jésus, faites encore qu'après avoir été exaucé de vous, j'imite la reconnoissance de ces aveugles, que je vous bénisse sans cesse, que je n'oublie jamais vos miséricordes : que votre amour soit toujours dans mon cœur, vos louanges toujours dans ma bouche, que je n'omette rien de ce qui dépend de moi, afin que tous les hommes vous connoissent, et vous aiment et vous glorifient dans le temps et dans l'Eternité !

Ainsi soit-il.

LXXVIIe. MÉDITATION.

Guérison d'un Muet possédé du démon.

Observons, 1.° la triste situation de ce Muet ; 2.° le miracle opéré en sa faveur ; 3.° les discours des hommes sur sa délivrance. *Matt.* 9. 32-34.

PREMIER POINT.

La triste situation de ce Muet.

APRÈS *que* ces deux aveugles guéris *furent sortis* d'auprès de Jésus, *on lui présenta un homme muet possédé du démon.* Soit que cet hom-

me fut naturellement muet et outre cela possédé, soit plutôt que ce fut le démon qui le rendit muet, sa situation étoit des plus tristes.

I° Parce que dans cet état il ne pouvoit remplir la plupart des devoirs de la vie civile.... N'est-ce pas par l'impression du démon que nous manquons souvent nous-mêmes à remplir la plupart des devoirs de la vie chrétienne? 1°. les devoirs de la prière. Quand il s'agit de prier ne sommes-nous pas muets? A l'Eglise ou à la maison, dans la prière privée ou dans la prière publique, ne sommes-nous pas sans paroles, sans sentiments? Si nous récitons par obligation ou par habitude quelques prières vocales, notre cœur ne se tait-il point, y prend-il aucune part, et faute de ce langage du cœur, quoique notre bouche prononce, n'est-il pas vrai de dire que nous restons muets, et que nous ne prions pas? 2°. Les devoirs d'état. Si nous sommes obligés, par notre état, d'instruire, de reprendre, de corriger, d'annoncer les vérités du salut, ne nous en dispensons-nous pas, et par-là ne tombons-nous point sous la domination du démon muet? 3°. Les devoirs de la Religion, de la justice, de la charité. Ne violons-nous pas tous ces devoirs en gardant un honteux et timide silence, lorsque nous devrions parler, lorsque nous devrions soutenir la cause de Dieu contre ceux qui attaquent la foi ou qui blessent la pudeur, la cause de l'innocence contre ceux qui l'oppriment; la cause du prochain contre ceux qui le déchirent? Oh, que de devoirs ce démon muet nous fait violer tous les jours! Oh, que de péchés il nous fait commettre, que peut-être nous ne nous reprochons pas!

IIo Situation triste du muet, parce qu'il ne pouvoit se plaindre de son mal. En se plaignant de ses maux, il semble qu'on se soulage : en les exposant aux autres, on excite leur compassion, et la part qu'ils y prennent en est une diminution. En découvrant la nature de son mal et la source de ses peines, on peut recevoir de salutaires avis qui nous fortifient, qui nous indiquent les moyens ou de guérir, ou d'adoucir nos douleurs ; mais quand on est possédé d'un démon muet, on est livré à soi-même et à toute la rigueur de son sort.... Ce n'est plus par une vraie possession que le démon nous rend muets, car il est toujours en notre pouvoir de rompre le funeste silence auquel il veut nous assujettir ; mais c'est à nous à nous prémunir contre ses artifices et à ne pas donner dans les piéges qu'il nous tend.... En matière de foi, en matière de mœurs, défions-nous de quiconque nous recommande le secret. Le premier soin d'un démon séducteur, c'est de fermer la bouche à celui qui l'écoute, de recommander et d'exiger un secret inviolable. Oh, que d'ames ce démon muet, par un fatal secret, a plongées dans le vice, dans l'erreur, dans l'enfer !

IIIo Situation triste du muet, parce qu'il ne pouvoit demander sa guérison, quelque occasion qu'il eût d'être guéri. *On présenta à Jésus un homme muet.* Ce fut à la charité de ceux qui le présentèrent à Jésus-Christ que cet homme dut sa guérison. Ce que firent ces personnes charitables, nous devons le faire par nous-mêmes et rompre enfin ce silence obstiné qui nous a empêché de recourir à ceux qui ont reçu le pouvoir de nous guérir. Pourquoi souffrir plus long-

temps les remords cuisants d'une conscience que nous ne pouvons réduire au silence, qu'en parlant nous-mêmes, qu'en nous accusant avec sincérité? Les ministres de la pénitence s'offrent à nous de toutes parts, l'accès en est facile; ils n'ont que des paroles de consolation à nous faire entendre, si nous allons à eux de bonne foi, et il ne nous faut que parler, qu'exprimer et rendre compte de notre état et de nos sentiments pour être guéris. O démon muet, que d'ames tu tourmentes, que d'ames tu as perdues! Hélas, jusques dans la confession même tu lies la langue, tu arrêtes l'expression, tu fais qu'on dissimule, qu'on déguise, qu'on dénature les péchés même dont on s'accuse; et au lieu de la guérison qu'on étoit venu chercher, on revient plus criminel, plus troublé, plus possédé du démon que jamais. Ne sommes-nous pas dans quelqu'un de ces états? Si nous y sommes, prions celui qui peut seul nous en délivrer; si nous n'y sommes pas, prions pour ceux qui y sont, imitons la charité de ceux qui présentèrent le muet à Notre-Seigneur et supplions-le de les guérir.

SECOND POINT.

La parole est rendue à ce muet.

Le démon ayant été chassé, le muet parla. Il y a quatre sortes de personnes qui parlent.

I° Quelques-uns parlent, parce que le démon a été chassé. Ce sont ceux qui s'accusent avec sincérité, qui prient avec ferveur, de qui on n'entend plus que des paroles de douceur, de patience, de résignation, d'humilité, de charité, d'édification. Sommes-nous de ce nombre?

II° Quelques-uns parlent, parce que le démon n'a pas été chassé. Ce sont ceux dont les discours sont, comme auparavant, pleins de vanité et de présomption, de murmure et d'impatience, de légèreté et de dissipation; qui parlent sans frein et sans loi, qui ne respectent ni la sainteté de la Religion, ni les bienséances de la pudeur, ni les droits inviolables de la charité. Quelqu'un de ces vices n'entre-t-il point dans nos discours? Examinons nos paroles, et nous connoîtrons à notre langage de quel esprit nous sommes animés.

III° Quelques-uns parlent pour chasser le démon. Ecoutons la parole de Dieu, et ceux qui nous parlent pour le salut et l'édification de notre ame. Parlons ainsi nous-mêmes aux autres. Recherchons les pieux entretiens, aimons la lecture des bons livres, et procurons-les aux autres.

IV° D'autres parlent pour maintenir ou introduire le démon. Evitons tout discours séducteur et scandaleux, renonçons à la lecture de tout mauvais livre, de tout livre même inutile, qui ne pourroit que nous faire perdre du temps, dissiper notre esprit, et dessécher notre cœur. Non-seulement les livres, mais aussi la peinture, la sculpture, la gravure ont leur langage, et un langage d'autant plus pernicieux et plus propre à introduire le démon, qu'il est plus intelligible et plus sensible. N'épargnons donc point ces funestes productions: que le feu les consume, et nous préserve de leur poison.

TROISIÈME POINT.

Les discours des hommes sur la délivrance de ce Muet.

I° Les discours des hommes qui ont le cœur droit. *Le peuple en fut dans l'admiration et disoit : il n'a jamais rien paru de semblable dans Israël.* Voilà le langage de la droiture et du bon sens. La foi est toujours la même, et conserve toujours son caractère : encore aujourd'hui la foi suit avec simplicité les lumières de la raison et du bon sens ; elle se fonde sur l'évidence des faits, et elle ne sauroit nous tromper. Nous disons encore aujourd'hui, en lisant l'Evangile : jamais dans aucune autre Religion on n'a rien écrit de semblable ; et en lisant l'histoire du monde : jamais dans aucune autre Religion on n'a rien cru de semblable. Une si juste admiration ravit, console notre foi et la rend inébranlable.

II° Les discours des hommes, qui ont l'esprit prévenu. *Mais les Pharisiens disoient : c'est au nom du prince des démons qu'il chasse les démons.* Peut-il être une prévention plus insensée? C'est cependant tout ce qu'on a pu objecter contre les miracles de Jésus-Christ pendant plusieurs siècles. Si nous en appelons aux impies même de nos jours, que pensent-ils d'un pareil raisonnement? Qu'opposent-ils à ces miracles si évidents? ils les nient. Est-il donc temps de les nier aujourd'hui, quand ceux qui les ont vus alors, n'ont pas osé, n'ont pu le faire ? Des miracles qui ont converti ceux qui les ont vus, qui ont converti l'Univers entier, les nier après dix-huit siècles de possession, ou les attribuer au démon,

il seroit difficile de dire lequel des deux est le plus insensé !

III° Les discours des hommes sur les miracles de la grâce. La même différence de jugement et de discours qui se trouva entre le peuple et les Pharisiens, se trouve encore parmi les hommes au sujet de ceux que la grâce délivre du démon, et qui sont sincèrement convertis. Les ames justes admirent la puissance de Dieu et l'en bénissent ; les libertins en raillent et attribuent ce changement à des motifs humains, ou même à des motifs criminels dont le démon seul peut être l'auteur. Abstenons-nous d'un pareil langage, ou si on le tient contre nous ce langage insensé, n'en travaillons pas moins à notre conversion, n'en soyons pas moins occupés de notre sanctification.

Prière. Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges, et je ne parlerai plus qu'à vous, que de vous et pour vous! O Jésus, chassez de mon cœur le démon muet, c'est-à-dire, celui de l'orgueil, de la haine, de l'envie, de la prévention, et j'aimerai et j'approuverai tout le bien que vous opérerez dans mes frères! Ainsi soit-il.

LXXVIIIe. MÉDITATION.

Jésus parcourt les Villes et les Bourgades.

Méditons ici, 1°. la mission de Jésus-Christ ; 2°. la compassion qu'il a pour ceux qui le suivent ; 3°. ses paroles dans cette circonstance. *Matt.* 9. 35-38.

PREMIER POINT.

Mission de Jésus.

OBSERVONS ses courses, ses travaux et ses miracles.

I° Les courses de Jésus-Christ. *Et Jésus alloit par toutes les Villes et les Bourgades, enseignant dans les Synagogues, prêchant l'Evangile du Royaume, et guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités.* Jésus parcourt à pied les Villes, les Bourgs et les Villages. Son zèle ne méprise rien, ne néglige rien. Il s'étend également aux grands et aux petits, aux riches qui vivent dans les villes, et aux pauvres qui habitent dans les campagnes. Ainsi a-t-il voulu que dans son Eglise les lieux considérables comme les plus petits, fussent pourvus de ministres évangéliques qui, dans leurs fatigues apostoliques, l'eussent pour leur modèle, pour leur soutien et leur consolateur.... Ne rendons pas inutiles les secours et les peines de Jésus-Christ et de ses ministres.

II° Les travaux de Jésus-Christ. Pourquoi parcourt-il ainsi *les Villes et les Bourgades?* C'est pour y *enseigner* la science du salut, pour y prêcher l'*Evangile*, pour y annoncer *le Royaume de Dieu.* Il borne là tous ses soins, ce sont là tous ses délassements. Des voyages pénibles, des missions laborieuses et signalées par l'effusion de ses miséricordes, voilà l'histoire de sa vie. Il ne fait, il n'entreprend rien que pour le salut des ames, il travaille sans relâche. Aux jours d'Assemblée, il enseigne publiquement dans les Synagogues : les autres jours il enseigne dans tous les lieux et en toute occasion, ou plutôt toujours, en tout temps il est livré aux exercices pénibles de son zèle et de sa charité. Remercions ce divin Pasteur et imitons-le dans ses fonctions, chacun selon notre état.

III° Les miracles de Jésus-Christ. Partout où il passoit, *il guérissoit toutes les maladies et toutes les infirmités,* et il se montroit en cela le vrai Sauveur d'Israël. Le pouvoir extérieur qu'il exerçoit sur le corps étoit la preuve sensible du pouvoir intérieur qu'il avoit sur les ames. Prions-le, ce divin Sauveur, de guérir la nôtre, et présentons-la lui telle qu'il la voit, accablée *de toutes sortes de maladies et d'infirmités*, que lui seul peut guérir.

SECOND POINT.

Comparaison de Jésus.

Voyant la foule du monde qui le suivoit, il eut pitié d'eux, parce qu'ils étoient épuisés de fatigues, et qu'ils couchoient sur les chemins comme des brebis destituées de pasteurs.

I° Jésus eut compassion d'eux, parce qu'ils étoient fatigués; mais plutôt encore parce qu'ils étoient vexés, tourmentés, affligés de maladies, d'infirmités, de misères, dont ils ne savoient pas profiter, parce qu'ils étoient sous le poids de leurs péchés qu'ils ne songeoient pas à expier; parce qu'ils étoient entraînés, captivés par leurs passions, sans savoir la manière de les combattre et de les vaincre.

II° Jésus eut compassion d'eux, parce qu'ils se couchoient sur les chemins; mais plutôt encore parce qu'ils étoient abattus, découragés, renversés, courbés vers la terre, ne pensant qu'à la terre, uniquement occupés du temps présent, de leurs intérêts, sans que personne les relevât et les fît penser au Ciel, à leur ame, à leur Eternité.

III° Jésus eut compassion d'eux, parce qu'ils étoient comme des brebis sans pasteurs, abandonnées à la fureur des loups; c'est-à-dire, exposées à la corruption du mauvais exemple, à la séduction du vice et de l'erreur, sans que personne les défendît et les prémunît contre tant de dangers. Hélas, combien de peuples se trouvent dans le même état, dans le même abandon! N'y suis-je pas moi-même, non faute d'instruction, mais faute de profiter de celles que j'ai reçues; non faute de pasteurs, mais parce que je n'écoute pas ceux qui me sont donnés! Et en effet, leurs soins ne me fatiguent-ils point? Leur zèle ne m'importune-t-il pas? Ne vais-je point jusqu'à l'indifférence pour eux, jusqu'à les mépriser, les haïr peut-être, et souhaiter d'en être délivré?

TROISIÈME POINT.

Paroles de Jésus.

Alors il dit à ses Disciples : la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître d'envoyer des ouvriers à sa moisson. Ainsi,

I° Nous devons prier, afin que Dieu envoie des ouvriers, qu'il les multiplie dans son Eglise, qu'il les anime, qu'il les soutienne, et qu'ils puissent recueillir l'abondante moisson qu'il y a à y faire. Mais entrons-nous dans ces vues de Jésus-Christ ? Sentons-nous le besoin qu'il y a que les ouvriers évangéliques soient multipliés ? Prions-nous Dieu afin qu'il en donne ? N'entrons-nous pas plutôt dans les vues de ces politiques et de ces philosophes, qui ne songent qu'au siècle présent, qui regardent les ministres de l'Église comme des hommes inutiles dont le nombre ne sauroit être trop limité ? Ah, qu'ils penseront bien autrement dans l'Éternité ?

II° Nous devons ne pas détourner ceux que Dieu envoie à son Eglise, ne pas nous opposer à leur vocation, ne pas les empêcher de la suivre, mais au contraire les estimer heureux de ce que Dieu les appelle à un si saint emploi, et s'ils nous appartiennent en quelque chose, nous en féliciter nous-mêmes. Ceux qui se sentent ainsi appelés de Dieu doivent bien prendre garde de résister à leur vocation : ils doivent vaincre tous les obstacles, et préférer dans cette occasion l'obéissance qu'ils doivent à Dieu à celle qui est due aux hommes. Mais d'un autre côté, il faut que ce soit Dieu qui les envoie, qui les

appelle. Malheur à ceux qui d'eux-mêmes, et par des motifs humains, s'ingèrent daus le saint ministère! Malheur à ceux qui les y engagent!

III° Nous devons ne pas troubler ceux que Dieu a envoyés, ne pas les traverser dans leurs entreprises, ne pas les inquiéter pour les empêcher de travailler, ne pas les décrier pour empêcher le succès de leurs travaux, mais au contraire les animer, les secourir, les aider. Sans les obstacles que la malice des hommes et la fureur des démons ont opposés au zèle des ouvriers évangéliques, toute la terre seroit chrétienne, tous les pays hérétiques seroient catholiques, et la piété fleuriroit dans toute la catholicité. Malheur donc à ceux qui auront prêté leur ministère au démon pour fournir des obstacles et livrer des combats à la Religion! Que le jugement qu'ils subiront au tribunal de Jésus-Christ sera foudroyant et terrible!

Prière. Je vous remercie, ô mon Sauveur, de toutes les peines, de toutes les fatigues auxquelles vous vous êtes livré pour mon salut; ne permettez pas qu'elles me soient inutiles! O divin pasteur de nos ames, à la vue de vos travaux, de vos pénibles voyages, de vos laborieuses missions, qui ne doit rougir de rester dans l'oisiveté, de chercher le repos, et de fuir l'occasion de travailler! Qui ne doit ambitionner d'entrer en participation de vos courses, de vos sueurs, de vos peines! Heureux ceux que leur état appelle à de si honorables fonctions! Faites, ô mon Dieu, que tous ceux que vous appelez au saint ministère, multipliés en nombre, fortifiés en vertus, entrent en partage de vos travaux sur la terre, et de votre gloire dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

LXXIXe. MÉDITATION.

Choix des douze Apôtres.

Considérons, 1°. les circonstances de ce choix; 2°. ceux qui furent choisis; 3°. ce qui concerne le traître Judas. *Matt.* 10. 1-4. *Marc.* 3. 13-19. *Luc.* 6. 12-16.

PREMIER POINT.

Les circonstances de ce choix.

Examinons ce qui le précède, ce qui l'accompagne et ce qui le suit.

I° Ce qui précède ce choix. *En ce temps-là, Jésus s'en alla sur une montagne pour prier, et il y passa la nuit dans l'oraison de Dieu.* Jésus ayant congédié le peuple qui le suivoit, se retira le soir sur une montagne, où il passa toute la nuit en oraison. Ainsi se disposa-t-il par le jeûne, la retraite, la veille et la prière, à l'importante action qu'il devoit faire le lendemain. Qui pourroit exprimer quel fut cet entretien de Jésus-Christ avec Dieu son père, sur l'établissement et les progrès de son Eglise, dont il alloit jeter les premiers fondements! C'est ainsi que nous devons prier nous-mêmes et consulter le Seigneur dans toutes les affaires que nous entreprenons, surtout si elles sont de quelque importance, encore plus si elles regardent le service de Dieu et le choix des ministres de son Eglise. C'est ainsi

que l'Eglise en use elle-même aux quatre-temps des ordinations. Observons avec soin les jeûnes qu'elle ordonne dans cette intention, joignons nos prières aux siennes, afin que Dieu lui donne de dignes ministres. La gloire de Jésus-Christ, celle de la Religion, le salut des peuples, et le nôtre en particulier, dépendent de ce choix; pourroit-il nous être indifférent?

II° Comment se fit ce choix. Le peuple, qui savoit où Jésus-Christ s'étoit retiré, s'y rendit en foule dès le grand matin, et se tint en l'attendant au pied de la montagne. *Quand il fut jour, Jésus appela ses Disciples, et s'étant assis, ils s'approchèrent de lui. Il en choisit douze d'entre eux qu'il nomma Apôtres, pour être avec lui et pour les envoyer prêcher.* D'abord il appela à lui ses Disciples, dont les uns devoient être choisis, et les autres témoins de l'élection. *Il les appela à lui* sur la montagne, pour faire entendre aux ministres de l'Eglise qu'ils ne doivent pas se contenter de la vie commune du peuple, mais tâcher de s'élever jusqu'à Jésus-Christ même par une vie toute sainte et par une haute perfection.... Ensuite il choisit *ceux qu'il voulut lui-même*, non ceux qui le voulurent, non ceux que voulut l'assemblée des Disciples, non ceux qu'auroient pu vouloir les parents ou les amis, beaucoup moins ceux qui ne se seroient présentés qu'avec des vues d'ambition, d'amour-propre ou d'intérêt.... La volonté de Dieu, voilà l'unique règle que l'on doit suivre dans le choix des ministres de l'Eglise... Enfin, *il en choisit douze*. Les promesses faites à Abraham et les figures qui les ont annoncées commencent à s'accomplir. Voilà ce fils

qui lui avoit été promis, figuré par Isaac, et en qui toutes les nations doivent être bénies ; voilà les douze chefs du peuple nouveau, figurés par les douze chefs des douze tribus, par qui un Israël nouveau et spiriruel va être formé ; par qui les enfants de la promesse vont se multiplier et surpasser le nombre des étoiles du Ciel et des grains de sable de la mer.... Nous lisons l'ancien testament ; nous voyons ce qui se passe sous le nouveau : pouvons-nous n'être pas ravis d'admiration en contemplant ici l'œuvre de Dieu dans l'établissement de son Eglise ? Il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu, de disposer ainsi les temps, d'annoncer par des figures pendant plusieurs siècles l'effet de vos promesses, et de les accomplir avec magnificence dans le moment prédit ! Depuis dix-huit siècles le peuple chrétien répandu par toute la terre, où il fait tous les jours de nouveaux progrès, reconnoît, sous l'autorité de votre fils bien-aimé, les douze Apôtres pour ses chefs et ses conducteurs : quel bonheur d'être dans cette sainte Eglise !

IIIo Ce qui suivit ce choix. D'abord Jésus-Christ donna aux douze Disciples, qu'il venoit de choisir, le nom d'Apôtres, c'est-à-dire d'envoyés, parce qu'ils devoient être ses envoyés auprès des hommes pour leur annoncer l'heureuse alliance que Dieu faisoit avec eux, et leur enseigner ce qu'ils devoient faire pour y avoir part ; apostolat et mission qui doivent se perpétuer jusqu'à la fin des siècles, et sans lesquels on n'est qu'un intrus dans la maison de Dieu, et on ne peut rien opérer que d'illégitime. Oui, tel est l'heureux privilége de l'Eglise catholique, que la mission de ceux qui nous enseignent aujourd'hui visiblement,

remonte, par une succession non interrompue, jusqu'aux Apôtres, et par eux jusqu'à Jésus-Christ.... Ensuite *Jésus régla que ces douze Apôtres seroient avec lui*, et pour ainsi dire sous sa main, afin qu'il pût les envoyer prêcher quand et où il jugeroit à propos.... Telle est encore la destination de ceux qui embrassent la vie apostolique : ils doivent être dans une entière dépendance de leurs supérieurs, toujours prêts à aller annoncer le royaume de Dieu aux peuples qui leur seront désignés. Ils doivent encore être habituellement avec Jésus-Christ par le recueillement intérieur, afin d'en recevoir les lumières nécessaires pour aller, pour parler, pour agir, et afin que l'orgueil ne les jette pas dans la dissipation, ou le succès dans la vanité.... Enfin, *Jésus ayant appelé ses douze Apôtres, il leur donna puissance sur les esprits immondes pour les chasser des corps, et pour guérir toutes sortes de langueurs et d'infirmités*. Telles sont encore aujourd'hui les deux fonctions de l'homme apostolique, guérir les malades et chasser les démons, guérir les plaies de l'ame, la nourrir, la fortifier, en chasser la langueur, la mettre dans un état de santé et de force par l'instruction, l'exhortation, les avertissements, la correction, et par l'usage des Sacrements, faire une guerre continuelle au démon, en bannissant la superstition, l'erreur, l'hérésie, les vices et les scandales. Heureux qui sacrifie sa vie, ses soins, son repos, sa santé à ces divines fonctions!

SECOND POINT.

De ceux qui furent choisis.

I° Des douze Apôtres en général. *Or, voici les noms des douze apôtres. Le premier fut Simon, à qui Jésus donna le surnom de Pierre, ensuite Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques, qu'il nomma Boarnergès. c'est-à-dire, enfants du tonnerre. Les autres Apôtres sont André, Philippe, Barthélemi, Matthieu, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, et Simon le Cananéen, appelé le zélé, Jude, frère de Jacques ou Thadée, et Judas Iscariote, qui fut celui qui trahit Jésus-Christ.* Qu'est-ce que ces hommes que Jésus choisit pour fonder et établir son Eglise, pour convertir l'Univers, pour réunir tous les peuples du monde à une même Religion, pour les faire renoncer à leurs préjugés, à leurs superstitions et à leurs vices, pour leur faire adorer un Dieu-Homme, pauvre, crucifié et mort pour eux? Des hommes sans nom et sans naissance, sans autorité et sans crédit, sans biens et sans richesses, sans force et sans armes, sans lettres et sans éloquence, sans politique et sans talents. Que l'entreprise eût échoué dès ses commencements, on n'en seroit pas surpris; mais quand on la voit suivie du succès le plus complet, on ne peut s'empêcher de s'écrier : c'est ici votre ouvrage, ô mon Dieu, il n'y a que vous qui, avec de si foibles instruments, ayez pu faire de si grandes choses.

II° Des onze Apôtres fidèles à Jésus-Christ et considérés en particulier. La piété et la reconnois-

sance exigent de nous que nous connoissions nos pères dans la foi, et que dans le cours de l'année nous célébrions leurs fêtes avec les plus tendres sentiments d'amour et de respect. Le chef des douze Apôtres fut Saint Pierre. Saint Matthieu lui donna le surnom de *Premier*, et les deux autres évangélistes le placent aussi le premier, quoique dans la nomination des autres Apôtres ils ne suivent point d'ordre. La primauté de Saint Pierre et de ses successeurs est de droit divin : elle est le centre de l'union, le lien des pasteurs et des peuples, et fait de toute l'Eglise un seul corps uni à un seul chef successeur de Saint Pierre et Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre. Comment les hérétiques ont-ils pu rejeter un si bel ordre, si utilement établi, si clairement marqué dans l'Ecriture, et si constamment reconnu et observé dans toute l'Eglise ? Notre-Seigneur donne ici à Simon le nom de Pierre, il le lui avoit déjà donné dès la première fois qu'il le vit ; mais ce qui se fit alors en présence de peu de témoins, Notre-Seigneur le confirme en présence de tous les Apôtres et des Disciples : bientôt il nous expliquera lui-même le mystère de ce grand nom.... Saint André était frère aîné de Saint Pierre, il avoit connu Jésus-Christ avant lui, c'étoit même lui qui avoit amené son frère à Jésus-Christ, cependant c'est Saint Pierre qui est le premier. Ce qui prouve encore que cette primauté ne lui est accordée par tous que parce qu'elle étoit de l'institution même de Jésus-Christ.... Saint Jacques et Saint Jean étoient aussi frères, tous deux fils de Zébédée, et furent surnommés Boarnergès, c'est-à-dire, enfants du tonnerre, pour marquer

la force et la vivacité de leur zèle.... Saint Jacques est appelé le majeur pour le distinguer de Saint Jacques fils d'Alphée, soit parce qu'il avoit connu Notre-Seigneur avant le second, soit parce qu'il étoit plus âgé que lui. Il est le premier des Apôtres qui ait versé son sang pour Jésus-Christ, et l'Espagne en particulier le reconnoît pour son Apôtre.... Saint Jean surnommé l'évangéliste fut le Disciple singulièrement chéri de Jésus-Christ. Il étoit le plus jeune des Apôtres, et il mourut le plus vieux et le dernier. Ces deux frères sont, avec Saint Pierre, les trois seuls à qui Notre-Seigneur ait donné un surnom particulier : ils furent les trois plus intimes confidents de leur maître, et ils se trouvèrent avec lui dans plusieurs circonstances où les autres ne furent point admis.... Il y eut encore dans le collége apostolique deux autres frères avec leur cousin-germain, savoir Saint Jacques fils d'Alphée, ou autrement de Cléophas, Saint Simon et Saint Jude surnommé Thadée. Les trois Evangélistes les mettent toujours de suite, et nomment Saint Jacques fils d'Alphée, ce qui nous fait croire que lui seul étoit fils d'Alphée autrement Cléophas, et de Marie, sœur de Saint Joseph, et que Saint Simon et saint Jude étoient frères, fils d'un nommé Jacques, marié à une autre sœur de Saint Joseph (1); c'est pourquoi ces trois apôtres s'appeloient frères du Seigneur, parce qu'ils étoient neveux de Saint Joseph, réputé père de Jésus. Ce second Saint Jacques est surnommé le mineur

(1) Act. 2, 13. Il y a sur ce point différents sentiments que nous ne prétendons point combattre : nous nous en tenons ici au sentiment le plus reconnu.

pour le distinguer du premier : c'est lui que l'Église de Jérusalem reconnoît pour son premier évêque. Saint Jacques a écrit un épître canonique; Saint Jude en a aussi écrit une où il se dit frère de Saint Jacques, c'est-à-dire, cousin-germain. Ce qui l'engage de prendre cette qualité, c'est que Saint Jacques avoit déjà écrit une semblable Epître, et que d'ailleurs en qualité d'Evêque de Jérusalem il étoit plus connu dans la Judée.... Saint Matthieu et Saint Marc donnent à Saint Simon le surnom de Cananéen, c'est-à-dire comme l'interprète saint Luc, de zélé ou zélateur.... Les trois évangélistes placent Saint Philippe au cinquième rang, et Saint Barthélemi au sixième. C'est en effet l'ordre de leur réception au nombre des Disciples, comme nous l'avons vu dans Saint Jean, ce qui ne laisse aucun lieu de douter que le Nathanaël de Saint Jean ne soit le même que Saint Barthélemi. Nous avons vu aussi la vocation de Saint Matthieu fils d'un autre Alphée; lui seul par humilité rappelle ici le souvenir de sa première profession de publicain et se met après Saint Thomas. Les autres Evangélistes placent Saint Thomas après lui. Celui-ci après s'être distingué par son opiniâtre incrédulité, se signala ensuite par la vivacité de sa foi.

III° Des trois Apôtres qui ne furent pas de cette nomination. Saint Mathias étoit sans doute un des Disciples témoins du choix que Jésus-Christ fit de ses Apôtres, et il ne pensoit pas alors devoir être élevé un jour à ce haut rang. C'est lui à qui on donna la place du traître Judas, et qui compléta le nombre des douze. A ces douze premiers Apôtres qui reçurent, le jour de la Pentecôte, la plénitude du Saint-Esprit, Notre-Sei-

gneur en ajouta dans la suite deux autres, Saint Paul, que l'église nomme toujours avec Pierre, à cause de la singularité de sa vocation et de la grandeur de ses travaux, et Saint Barnabé, qui fut long-temps le compagnon des voyages de Saint Paul.

Honorons ces SS. Apôtres par qui l'évangile est parvenu jusqu'à nous, et qui à la fin des siècles doivent avec Jésus-Christ juger le monde. Célébrons leurs fêtes avec ferveur, recommandons-nous à leurs saintes intercessions, afin qu'à notre mort Jésus-Christ nous reçoive avec eux dans son royaume éternel !

TROISIÈME POINT.

Du traître Judas.

Judas, surnommé Iscariote, parce qu'il étoit de Cariot, petite ville de Judée, et depuis, à trop juste titre surnommé le traître, parce qu'il trahit Jésus et le livra aux Juifs, Judas nous fournit ici trois sujets de l'étonnement le plus frappant.

I° N'est-il pas bien surprenant que dans un choix de douze hommes, et fait par Jésus-Christ, il s'en soit trouvé un qui ait trahi son ministère et son maître, que dans un état si auguste et dans une compagnie si sainte, il se soit trouvé une ame si noire et un cœur si perfide ? Ce n'est donc pas toujours une marque que le choix ait été mal fait, parce que celui qui a été choisi vient à trahir ses devoirs. Quelque saint que soit un état, il a ses tentations et ses dangers ; quelque divine et inspirée que soit une vocation, tremblons toujours et ne nous croyons jamais en

sûreté! La sainteté de l'état et de la vocation peut bien nous faire honneur devant les hommes et être pour nous un heureux préjugé, mais elle ne nous sanctifiera devant Dieu qu'autant que nous prierons et que nous veillerons sur nous-mêmes pour remplir nos devoirs.... La faute d'un particulier ne doit pas retomber sur le corps dont il est membre, le corps ne doit pas mettre sa gloire à soutenir et à défendre la faute d'un de ses membres, il doit, au contraire, être le premier à la condamner et le plus zélé à la punir.

II° N'est-il pas étonnant qu'un homme qui avoit si bien commencé, dont la vocation venoit si évidemment du Ciel, qui y avoit répondu avec tant de zele, fait tant de conversions et de miracles, ait fini par le plus grand de tous les crimes et soit mort en réprouvé? Ce n'est donc pas assez d'avoir bien commencé, il faut persévérer et bien finir.... L'indignité du ministre ne retombe point sur le ministère. La vertu de Jésus-Christ, de sa parole et de ses Sacrements, est la même dans le ministère le plus indigne, et on seroit également coupable de n'en pas profiter.

III° Enfin peut-on entendre sans frayeur que celui qui avoit pratiqué si long-temps toutes les vertus, vaincu tous les démons et tous les vices, se soit laissé vaincre par celui de tous qui paroît le moins à craindre, l'avarice, monstre redoutable qui se déguise sous les noms d'économie et de prudence pour les besoins à venir, mais qui se rend entièrement maître d'un cœur, et lui fait compter pour rien la cruauté, l'inhumanité, les injustices les plus criantes et les perfidies les plus noires!

Prière. Hélas! ne suis-je point, dans mon état,

un autre Judas! Toute la haine et la honte dont est chargé ce traître ne devroient-elles pas tomber sur moi qui suis un parjure, un traître, infidèle à mon Baptême, à mes devoirs, à mes engagements, à mes promesses! Combien de fois, ô divin Jésus, vous ai-je trahi! Je reviens à vous, Seigneur: j'implore votre miséricorde, ne permettez pas qu'un funeste désespoir mette le comble à mes trahisons : ah! plutôt faites que participant aux vertus et à l'intercession de vos Apôtres, je rentre dans les devoirs de mon état, je m'acquitte des obligations de mon baptême, je professe avec fidélité le Christianisme, qui, ainsi que l'apostolat le fut pour les Apôtres, doit être pour moi la carrière des travaux, la profession de la pauvreté et l'apprentissage du martyre! Ainsi soit-il.

LXXXe. MÉDITATION.

Sermon de la Plaine.

Observons ici, 1°. quatre bienfaits accordés aux hommes par Jésus-Christ; 2°. quatre béatitudes annoncées aux hommes par Jésus-Christ; 3°. quatre anathèmes lancés contre les hommes par Jésus-Christ. *Luc.* 6. 17-26.

PREMIER POINT.

Bienfaits accordés aux hommes par Jésus-Christ.

1° Le premier bienfait, c'est d'être descendu jusqu'à nous. *Ensuite étant descendu avec eux*,

il s'arrêta dans une plaine. Après que Jésus eut fait sur la montagne le choix de ses Apôtres, il descendit avec eux et avec ses autres Disciples, et s'arrêta dans la plaine pour le soulagement et l'instruction de la multitude qui l'attendoit. En combien de manières Jésus-Christ n'est-il pas descendu pour venir vers nous? Il est descendu du sein de Dieu dans le sein de Marie, pour se faire homme comme nous et se mettre à portée d'être vu et aimé de nous. Il est descendu du trône qui lui étoit dû sur la terre, pour mener une vie commune et populaire parmi nous, et se mettre à portée d'être imité de nous. Il est descendu de la sublimité de sa contemplation, pour prendre un langage simple et familier avec nous, et se mettre à portée d'être entendu de nous. Tout ce qu'a fait Jésus-Christ n'est qu'une continuelle condescendance pour nous, qui lui a toujours fait sacrifier sa gloire à nos besoins, ou plutôt, qui lui a toujours fait mettre sa gloire à procurer nos avantages. Oublierions-nous qu'il descend encore tous les jours du Ciel sur l'autel pour s'immoler pour nous, qu'il y demeure pour être continuellement avec nous, et que de l'autel il descend dans nos cœurs pour s'unir intimement à nous, ne faire qu'une même chose avec nous?

II° Le second bienfait de Jésus-Christ, c'est de nous avoir appelés à lui. *Il se trouva environné de ses Disciples et d'une multitude de peuple de la Judée, de Jérusalem et du pays maritime de Tyr et de Sidon, qui étoit venu pour l'entendre.* Cette prodigieuse multitude de peuple qui attendoit Jésus dans la plaine, n'étoit

pas venue sans y être attirée par la grâce. N'est-ce pas ainsi que ce Dieu de bonté nous a appelés des extrémités de la terre à la connoissance de son Evangile? N'est-ce pas ainsi que du prodigieux éloignement où nous ont jetés nos péchés et nos infidélités, il nous appelle encore tous les jours à lui pour nous instruire de sa doctrine, nous délivrer du démon, et guérir nos ames de leurs maladies? Allons donc à lui : ne résistons plus à ses invitations, joignons-nous à cette multitude d'ames fidèles qui le suivent avec courage et le servent avec ferveur.

IIIo Le troisième bienfait de Jésus-Christ, c'est d'écouter et d'exaucer nos vœux. *Ces peuples étoient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies; il s'y trouva aussi des gens qui étoient tourmentés par des esprits impurs et qui en furent délivrés.* Dès que Jésus fut descendu, il fut environné d'une foule de malades, d'estropiés et de démoniaques qui implorèrent son secours, et tous les malades furent guéris et tous les démons chassés. N'aurons-nous jamais de confiance dans un Dieu si puissant et si bon, toujours prêt à nous écouter, et qui désire plus que nous-mêmes de nous exaucer, de nous guérir, de nous purifier, de nous sanctifier?

IVo Le quatrième bienfait de Jésus-Christ, c'est de nous permettre de le toucher pour en tirer notre force. *Et dans cette foule chacun cherchoit à le toucher, parce qu'il sortoit de lui une vertu qui les guérissoit tous.* Cette multitude, impatiente d'être guérie, n'attendoit pas que Jésus lui imposât les mains, ou qu'il fît entendre sa

voix. Chacun s'empressoit et faisoit effort pour parvenir jusqu'à lui et le toucher, sans garder même en cela ni bienséance, ni modération. Notre-Seigneur cependant écarta-t-il cette foule importune ? Ordonna-t-il à ses Apôtres et à ses Disciples de la faire éloigner? Non : il se livra à toute leur indiscrétion, il n'y vit que leur foi. il ne pensa qu'à la récompenser, et la vertu vivifiante qui sortoit de lui et à laquelle ni esprits malins, ni infirmités, ni maladies ne pouvoient résister, les guérit tous. O bonté, ô charité infinie ! O Jésus, n'êtes-vous pas encore le même pour nous ? Nous vous touchons en recevant vos Sacrements : c'est de vous que sort cette vertu qu'ils ont pour guérir nos maladies, nous fortifier, nous nourrir, nous soutenir, et nous faire persévérer jusqu'à la fin. Pourquoi donc n'ai-je aucun empressement pour les recevoir? Pourquoi ne fais-je aucun effort pour les recevoir dignement, pour les recevoir avec cette foi qui pénètre jusqu'à vous, qui vous touche et vous arrache des miracles.

SECOND POINT.

Des quatre Béatitudes annoncées par Jésus-Christ.

I° La première pour ceux qui sont pauvres. Les œuvres de la miséricorde corporelle étant achevées, le peuple demeura dans le silence pour entendre Jésus-Christ. *Alors levant les yeux vers ses Disciples, il leur dit : vous êtes heureux vous qui êtes pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous.* Vous qui êtes pauvres, c'est-à-dire, vous qui avez tout quitté pour

moi, vous qui vous êtes destitués de toutes les espérances de la terre et qui n'êtes attachés à rien d'ici-bas, vous qui n'avez point de richesses et qui ne vous plaignez pas de n'en point avoir, qui ne désirez ni ne vous efforcez point d'en acquérir; vous êtes heureux, parce que le royaume de Dieu est à vous, parce que, dégagés des soins terrestres, vous écoutez, vous recevez l'Evangile du royaume, vous en goûtez les vérités, vous en possédez les divins trésors; parce que votre cœur étant épuré des souillures des richesses, Dieu y habite et y établit son règne par son amour; parce que votre ame s'étant élevée au-dessus des faux biens de la terre, Dieu récompense votre générosité et votre courage par la possession du royaume céleste dont vous jouirez un jour et que vous possédez déjà par une espérance solide et assurée. Ah! qu'on souffre avec joie quelques moments de pauvreté lorsqu'on attend un royaume, dont la possession, si nous le voulons, ne peut nous manquer! Qu'il est aisé de se procurer cette Béatitude! La pauvreté est si commune, pourquoi ne prendre de cet état que ce qu'il a de pénible sans se procurer ce qu'il a d'avantageux? Pourquoi par l'inutilité de ses murmures, de ses désirs, de ses efforts, en augmenter encore la peine, et en bannir le vrai bonheur?

II° La deuxième Béatitude pour ceux qui ont faim. *Vous êtes heureux, vous qui maintenant souffrez la faim, parce que vous serez rassasiés.* On souffre la faim lorsqu'on est réduit à manquer du nécessaire, et c'est une épreuve des plus grandes et des plus méritoires. Faut-il que tant de malheureux n'en connoissent pas

le prix !... On souffre la faim lorsqu'on manque, sinon absolument du nécessaire, au moins des choses dont la privation rend la vie rude et pénible.... On souffre la faim lorsque par esprit de pénitence, et de mortification, on jeûne, on fait abstinence, on se prive de ce qui pourroit satisfaire ses goûts et ses désirs. Ceux-ci sont d'autant plus heureux qu'ils portent plus loin cette privation, en observant néanmoins de garder en cela les justes bornes de la discrétion et de ne rien entreprendre d'extraordinaire sans l'avis d'un sage directeur. Tous ceux qui souffrent la faim sont heureux, parce qu'ils seront rassasiés en ce monde du pain des Anges et des douceurs de la grâce, et dans l'autre de Dieu même et des douceurs de l'Eternité.

III° La troisième Béatitude pour ceux qui pleurent. *Vous êtes heureux, vous qui pleurez maintenant, parce que vous serez dans la joie.* Il y a des larmes de résignation que nous arrachent les disgrâces et les maux de cette vie, mais que l'on ne répand que dans la présence de Dieu et dans son sein, au pied de la croix de Jésus-Christ et en les unissant avec celles que ce divin Sauveur a répandues pour nous.... Il y a des larmes de pénitence que nous arrache la vue de nos péchés. Quand le cœur est contrit, si les larmes sensibles ne coulent pas toujours des yeux, du moins des larmes du cœur répandent sur nous un deuil général.... Il y a des larmes de dévotion que fait couler la méditation des bienfaits de Dieu, des mystères de Jésus-Christ et des douleurs de sa passion. Heureux ceux qui pleurent de la sorte

avec résignation, en esprit de pénitence et par amour, parce qu'ils seront dans la joie, parce que le jour viendra pour eux, jour auquel non-seulement leurs larmes seront essuyées, mais toute leur ame sera inondée d'une joie parfaite et éternelle !

IV° La quatrième Béatitude pour ceux qui sont persécutés, haïs, rejetés, insultés, outragés pour la cause de Jésus-Christ. *Vous serez heureux lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous retrancheront de leur société, qu'ils vous couvriront d'opprobres, qu'ils rejetteront votre nom comme mauvais à cause du fils de l'Homme. Réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel, car c'est ainsi que leurs pères ont persécuté les Prophètes.* Quoiqu'il n'y ait personne qui ne puisse avoir quelque part à cette Béatitude, elle regarde cependant plus particulièrement les hommes apostoliques. C'est à eux à connoître leur bonheur et à méditer la grandeur de la récompense qui leur est destinée dans le Ciel; mais c'est à nous à ne pas prendre ici le change, à distinguer ceux que le libertinage, l'impiété, l'hérésie haïssent et persécutent, d'avec ceux qui se disent persécutés, parce qu'ils sont réprimés par l'Eglise et leur supérieurs légitimes. C'est à nous à ne pas nous unir aux méchants pour augmenter la persécution des ouvriers Evangéliques. C'est à nous à ne pas être scandalisés de leurs souffrances, à ne pas les mépriser à cause des opprobres qu'ils endurent, mais au contraire à les en estimer heureux, à les en respecter davantage, et à penser que c'est ainsi que les Prophètes et les Apô-

tres ont été traités.... Examinons quelle part nous avons à ces Béatitudes, et travaillons à nous les procurer le plus que nous pourrons.

TROISIÈME POINT.

Des quatre Anathèmes lancés par Jésus-Christ.

I° Le premier est contre les riches. *Mais au contraire, malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation!* Quel est donc le crime des riches! Notre Seigneur ne dit point : malheur à vous parce que vos richesses sont injustement acquises, parce que vous faites servir vos richesses au péché, à l'oppression, à la séduction : les païens ont connu cette morale; mais il dit : *Malheur à vous, parce que vous avez votre consolation!* Le monde n'y voit aucun mal : mais cette funeste consolation fait le plus souvent qu'insensibles aux choses de Dieu des riches n'ont pour lui aucun amour, qu'indifférents pour le Ciel, ils n'en ont aucune espérance, que dégoûtés de la Religion, de ses dogmes, de ses maximes, de ses exercices, ils n'y ont aucune foi, qu'endurcis sur la misère et la désolation où vit le prochain, ils n'ont pour lui aucune charité. Quel sera leur châtiment? Non-seulement ils n'auront plus rien à attendre de la libéralité de Dieu, ayant mis toute leur félicité dans les richesses et y trouvant leur consolation; mais ils tomberont dans une pauvreté extrême, dans une indigence totale, dans la privation absolue et éternelle du souverain bien et du Dieu de toute consolation. Comment donc éviter un pareil sort? C'est, bien loin de

mettre sa consolation dans ses richesses, de ne les envisager qu'avec frayeur, de ne s'en servir qu'avec réserve, et d'en employer la meilleure partie en œuvres de piété, de zèle et de charité.

II° Le second Anathème est contre ceux qui sont rassasiés. *Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim.* Quel est donc leur crime ? Notre-Seigneur ne parle point ici de ceux qui se laissent aller à des excès d'intempérance dans le boire et dans le manger ; les païens mêmes en ont eu horreur : il parle de ceux dont la vie toute sensuelle se passe dans les délices de la bonne chère, et qui ne refusent rien à leurs appétits. Leur crime est le même que celui des riches, une entière insensibilité pour Dieu, une indifférence totale pour le Ciel et pour leur salut, un dégoût insurmontable pour les exercices de la Religion et de la pénitence, une dureté impitoyable envers le prochain. Leur tourment particulier sera d'endurer la faim et la soif corporelle et spirituelle, l'une causée par l'ardeur des flammes où ils brûleront, et l'autre par la privation de Dieu, le souverain bien, seul capable de les rassasier.

III° Le troisième Anathème est contre ceux qui sont dans la joie. *Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez dans l'affliction et dans les pleurs !* Quel est donc leur crime ? Notre-Seigneur ne parle point ici de ceux qui se livrent à des plaisirs honteux que les païens mêmes ont condamnés ; il parle de ceux qui ne sont occupés que de leurs plaisirs, qui ne songent qu'à se procurer toutes leurs aises et leurs commodités, à qui tout rit et prospère, et dont la vie n'est qu'un enchaînement de divertisse-

ments et d'amusements. Leur crime est le même que celui des précédents, et leur châtiment sera semblable. Ils pervertissent l'ordre que Dieu a établi pour la vie présente et la vie future : ils font un temps de jouissance, de repos, de joie et de plaisirs, de cette vie qui est si courte, et dont Dieu a fait un temps d'épreuves, de pénitence, de larmes et de souffrances, et ils ne trouveront dans l'autre vie, qui sera éternelle, que pleurs, que désespoir, que tourments pour l'ame et pour le corps.

IV° Le quatrième Anathème est contre ceux qui seront bénis, applaudis et aimés des hommes. *Malheur à vous quand les hommes vous applaudiront, car leurs pères agissoient ainsi avec les faux Prophètes !* Quoique cet Anathème soit lancé contre tous ceux qui se rassurent dans leurs désordres sur l'approbation du monde, il regarde plus spécialement encore ceux qui s'emploient à l'instruction et à la conduite des ames : c'est à eux à se défier de l'approbation des hommes et à bien examiner de qui elle leur vient et pour quel sujet. Les faux Prophètes furent toujours applaudis, parce qu'ils prenoient le ton de la nation où ils étoient, parce qu'ils la flattoient dans ses erreurs, parce qu'ils ne disoient aux hommes que des choses agréables, et jamais rien qui pût troubler leurs consciences, ou contrarier leurs plaisirs.... Examinons quelle part nous pouvons avoir à ces Anathèmes et travaillons à nous y soustraire le plus qu'il nous sera possible.

Prière. Ah ! Seigneur, je le conçois : le vrai bonheur du chrétien consiste à mépriser les richesses, à vivre dans l'affliction et dans les

larmes, à être haï et persécuté ! C'est à ce mépris, à ces preuves que vous attachez une récompense abondante, qui n'aura point d'autres bornes que votre magnificence dont les trésors sont inépuisables ! Que ma vie soit donc mêlée de l'amertume passagère de la pénitence et des afflictions, afin d'éviter un jour l'amertume éternelle de votre divine vengeance ! Si vous me trouvez, ô Jésus, digne de marcher à votre suite comme pauvre, si la pauvreté doit être mon partage, que je sois content, que je chérisse mon état, afin que vos bénédictions se reposent sur moi ; si vous m'établissez dans un état de prospérité et d'abondance, que je sois humble, charitable et mortifié, afin que je n'aie point de part à vos Anathèmes ! Ainsi soit-il.

LXXXIe. MÉDITATION.

Suite du Sermon de la Plaine.

De la charité envers le prochain.

Jésus-Christ nous instruit ici, 1°. des règles et de la perfection de la charité chrétienne ; 2°. de l'insuffisance de la charité mondaine ; 3°. des motifs de la charité chrétienne. *Luc.* 6. 27-38.

PREMIER POINT.

Règles et perfection de la charité chrétienne.

Jésus-Christ, parlant à ses Disciples, avoit annoncé ses bénédictions et ses Anathèmes. Ses

bénédictions étoient pour eux et leurs imitateurs : ses Anathèmes au contraire étoient pour ceux dont la vie seroit opposée à la leur. Il se tourna ensuite vers le peuple et dit : *Mais voici ce que je vous dis à vous qui m'écoutez....* Faites-moi la grâce, ô divin Sauveur, d'être du nombre de ceux qui vous écoutent, de comprendre la beauté et la perfection de votre loi, et de méditer les règles de conduite que vous m'allez prescrire !

I° Première règle, sur les sentiments intérieurs. A l'inimitié et à la haine, opposez des sentiments contraires, l'amour et les bienfaits. *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.* Sur cette règle sondons notre cœur. En vain voudrions-nous nous persuader que nous aimons ceux que nous regardons comme nos ennemis, si dans l'occasion nous ne leur rendons tous les services que nous pouvons. Mais si au contraire nous leur nuisons, nous les traversons, nous nous réjouissons de leurs disgrâces, pouvons-nous croire que nous les aimons et que nous accomplissons la loi de la charité ?

II° Seconde règle, sur les paroles. Aux paroles injurieuses, aux malédictions, aux médisances, aux calomnies, opposez des bénédictions, des louanges, des prières. *Bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous calomnient.* Sur cette règle examinons nos paroles. Combien de traits de satyre, de critique, de raillerie, de murmure nous échappent tous les jours contre ceux que nous croyons avoir mal parlé de nous ; que de répliques offensantes que nous regardons comme des traits d'esprit, comme des

preuves de sentiment ou de courage, dont nous nous glorifions, dont nous nous vantons, dont on nous applaudit, et pour lesquelles Jésus-Christ nous condamne !

III° Troisième règle, sur les actions. Opposez à la violence une patience parfaite, à la fraude une libéralité généreuse et bienfaisante. Soit que la violence s'exerce sur vous, sur votre honneur, ou sur vos biens, montrez une douceur, une charité invincible. *Si quelqu'un vous frappe sur une joue, présentez-lui encore l'autre. Si quelqu'un vous enlève votre manteau, ne l'empêchez point de prendre encore votre habit.* Les voies de la justice sont permises sans doute pour obtenir les réparations de l'honneur et la restitution des biens, cependant on n'y doit jamais avoir recours aux dépens de la charité, et il est des occasions où la charité interdit tout recours à la justice.... *Donnez à quiconque vous demande, et si l'on prend ce qui vous appartient, ne le remandez pas.* C'est-à-dire, donnez, prêtez, rendez service à quiconque vous demande, connu ou inconnu, ami ou ennemi, sans examiner avec tant d'exactitude s'il est ou n'est pas dans le besoin. La charité est généreuse, bienfaisante et libérale. Si quelqu'un prend sans vous demander et emporte ce qui est à vous, ne lui redemandez point. L'occasion de pratiquer cette règle, et où l'on ne peut exiger restitution de son bien sans blesser la charité, est plus fréquente qu'on ne pense, mais son accomplissement est peu connu, peu goûté, et bien rare.

IV° Enfin, règle générale de charité. *Comme vous voulez que les autres vous traitent, traitez-les de même.* Comme vous voulez que les hom-

mes en agissent envers vous, agissez-en de même envers eux. Cette règle bien méditée, bien appliquée, bien observée, décidera toutes les questions, apaisera tous les murmures du cœur, empêchera toutes les indiscrétions de la langue, bannira toute l'injustice des actions. Mettez-vous à la place des autres, et mettez les autres à votre place. Songez que vous-même vous vous êtes trouvé dans la situation où sont les autres : d'autres étant dans la situation où vous êtes, qu'exigiez-vous d'eux alors? Faites-le maintenant.

SECOND POINT.

Insuffisance de la charité mondaine.

I° Dans l'amour. *Et si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on? Car les pécheurs aiment ceux qui les aiment.* Les gens du monde aiment ceux qui les aiment. N'est-ce point là où se borne notre charité? Nous nous glorifions d'avoir le cœur bon, de nous attacher à ceux qui nous marquent de l'affection, et d'être fidèles dans notre amitié; mais en cela, quel sacrifice faisons-nous à Dieu, quel gré peut-il nous en savoir, et quelle récompense avons-nous droit d'en attendre? aucune. Les pécheurs mêmes, les païens, les idolâtres, aiment ceux qui les aiment.

II° Dans les bienfaits. *Et si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quel gré vous en saura-t-on, puisque les pécheurs mêmes le font aussi?...* Les gens du monde font du bien à ceux qui leur en font, et disent du bien de ceux qui en disent d'eux, de ceux qui sont dans leurs intérêts,

dans leur parti. Si notre charité se borne là, ce n'est point une charité chrétienne. Nous ne faisons que ce que font les pécheurs. Notre prétendue charité n'est d'aucun mérite devant Dieu, et n'en recevra aucune récompense.

III° Dans les services. *Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on? Car les pécheurs mêmes prêtent aux pécheurs, afin d'en recevoir autant.* Les gens du monde donnent, prêtent, rendent service à ceux de qui ils ont reçu ou de qui ils espèrent recevoir les mêmes services. Nous nous défendons avec vivacité du crime d'ingratitude, et nous avons raison; nous n'oublions point les services qu'on nous a rendus, et nous sommes toujours prêts dans l'occasion de rendre la pareille; mais nous exigeons aussi que dans l'occasion on nous la rende, tout cela est juste. Mais si nous ne donnons, ne prêtons, ne rendons service que par des vues si intéressées, nous sommes bien éloignés de la perfection et de la charité chrétienne, et nous ne devons pas espérer d'en recevoir la récompense.

TROISIÈME POINT.

Motifs de la charité chrétienne.

I° La grandeur de la récompense. *Mais pour vous, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans en rien attendre: et votre récompense sera grande.* Souvenons-nous que nous avons dans le ciel un rénumérateur libéral et un père tendre: songeons qu'en renonçant enfin et pour toujours à ces intérêts vils et temporels qui

sont le mobile unique de la plupart de nos actions, qu'en donnant, rendant service, et prêtant sans en vouloir tirer et sans en espérer aucun avantage, notre intérêt s'y trouvera d'une manière plus noble et plus avantageuse. Notre-Seigneur nous assure lui-même que notre récompense sera grande dans le Ciel : cet intérêt n'est-il pas bien capable de nous toucher et d'agir sur notre cœur.

II° La gloire d'être les enfants de Dieu en l'imitant. *Et vous serez les enfants du Très-Haut; car il est plein de bonté envers les ingrats et les méchants. Soyez donc miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux.* Nous nous plaignons de l'ingratitude et de la malice des hommes ; mais leur malice, leur ingratitude, ne sont-elles pas infiniment plus grandes envers Dieu ? Voyons cependant avec quelle bonté, quelle libéralité, quelle indulgence, et quelle miséricorde il en use envers eux. Pouvons-nous regarder comme une bassesse ou une foiblesse d'imiter notre Dieu, de nous rendre semblables à lui, et de mériter d'être mis au nombre de ses enfants ? Nous sied-il d'ailleurs de nous plaindre de l'ingratitude et de la malice des hommes ? Et que sommes-nous nous-mêmes envers Dieu ? N'est-ce pas nous qui sommes ces ingrats et ces méchants qu'il comble de ses bienfaits, et sur qui il verse l'abondance de ses miséricordes ? Tout ce qu'il exige de nous, c'est que nous lui témoignions notre retour, en nous montrant miséricordieux et bienfaisants à l'égard des autres, comme il l'est à notre égard. Si nous refusons d'obéir à une loi aussi douce, nous ne sommes plus ses enfants, mais des

monstres d'ingratitude qui ne méritent que l'enfer.

III° Le bonheur d'être traités de Dieu comme nous aurons traité le prochain. Vous craignez avec raison le jugement qu'en sortant de ce monde vous subirez au tribunal du Souverain juge ; mais vous avez un moyen aisé de vous le rendre favorable : *Ne jugez point*, dit Jésus-Christ, *et vous ne serez point jugés ;* c'est-à-dire, bannissez de votre esprit et de votre cœur tous ces jugements intérieurs et secrets, ces jugements que vous prononcez si témérairement et que vous donnez pour des vérités prouvées, ces jugements qui sont tous au désavantage du prochain. Ces jugements sondent les intentions, les vues, les desseins, et tout ce qu'il y a dans l'homme de plus impénétrable. Réformez tous ces jugements, ou plutôt n'en portez aucun, et vous n'aurez rien à craindre de celui de Dieu. Vous craignez d'être condamnés au tribunal de la souveraine et divine majesté ; voulez-vous éviter la condamnation que vous craignez, *ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés.* Interprétez en bonne part ce que fait le prochain ; si cela ne se peut, oubliez, dissimulez, ignorez ce qu'il a fait de mal, n'y pensez et n'en parlez jamais, et jamais Dieu ne vous condamnera pas. Vous craignez que vos péchés ne vous soient pas remis. Heureux qui pourroit s'assurer qu'ils le sont. Voici le moyen de vous en assurer autant qu'il est possible : remettez vous-même, *pardonnez ! et il vous sera pardonné.* Ne rappelez jamais les fautes passées de vos frères, ne vous en eutretenez jamais avec vous-même, ni

avec les autres, et tout vous sera remis. Vous attendez tout de Dieu, et pour le corps et pour l'ame, et pour le temps et pour l'Eternité. Voulez-vous attirer sur vous ses bénédictions, l'abondance de ses dons? Et qui ne pourroit ne les pas désirer? Voici les moyens de les obtenir: *Donnez et on vous donnera, on versera dans votre sein une bonne mesure, une mesure pleine, comblée, surabondante, et de la même mesure dont vous vous serez servi, on s'en servira pour vous.*

Prière. Cette plénitude de bien, cette mesure de bonheur que vous donnerez sans mesure, et qui n'est autre que vous-même, ô mon Dieu, vous ne l'accorderez qu'à la charité, qu'à l'amour que j'aurai pour mes frères! C'en est donc fait: ami ou ennemi, je traiterai mon prochain comme vous me l'ordonnez, comme vous me traitez moi-même, avec indulgence et libéralité. Mon amour pour ceux qui me sont utiles ne se bornera pas à des sentiments naturels de reconnoissance, à ce commerce intéressé de devoirs mutuels, où les vues chrétiennes n'ont nulle part, et qui ne nous distinguent point des infidèles; j'aimerai mes frères, j'aimerai mes ennemis, parce que vous les aimez, ô mon Dieu, et comme vous les aimez.

Ainsi soit-il.

LXXXIIe. MÉDITATION.

Fin du Sermon de la Plaine.

Par six comparaisons ou similitudes. *Luc.* 6. 39-49.

SECOND POINT.

Des deux premières comparaisons.

1° PREMIÈRE comparaison. De l'aveugle qui conduit un autre aveugle. *Or, il leur parloit en comparaison, un aveugle en peut-il conduire un autre? Tous deux ne tomberont-ils pas dans la même fosse?* Ceci est un avertissement pour ceux qui conduisent les autres. Pasteurs, et surtout vous directeurs, ceux que vous avez à conduire sont des aveugles, prenez garde de n'être pas aveugles vous-mêmes. Si vous ne connoissez pas les voies de Dieu, les maximes de l'Evangile, les règles de la foi, vous vous perdrez avec ceux que vous conduisez.... Ceci est encore un avertissement pour ceux qui doivent être conduits. C'est à eux à prendre garde à ne pas se laisser conduire par des aveugles. Qu'ils aient soin d'abord de prier le Seigneur, afin de leur donner un guide fidèle. Que dans le choix qu'ils en font ils n'en jugent point par certains talents qui flattent souvent plus la vanité qu'ils ne rendent propres à l'édification. Qu'ils s'assurent, ensuite s'il puise ses

lumières dans des sources pures. Qu'ils réfléchissent avec un cœur droit sur la manière dont il les conduit. Qu'ils voient s'il est exact, éclairé : s'il sait concilier la foiblesse du pécheur avec les devoirs du pénitent. Qu'enfin ils ne se livrent jamais à lui jusqu'à s'aveugler sur ce qui le regarde ; autrement ils s'exposeront à tomber avec lui dans l'enfer.

II° Seconde comparaison. Du maître et du Disciple. *Le Disciple n'est pas au-dessus du maître ; mais tout Disciple sera parfait s'il est comme son maître.* Ces paroles nous représentent d'abord le malheur de ceux qui sont formés et conduits par des guides aveugles ou corrompus, et elles sont une suite de la première comparaison. Si les maîtres sont mauvais, il ne faut pas s'attendre qu'ils forment de bons Disciples. Parents et amis, pères et mères, maîtres et maîtresses, et vous qui que vous soyez, qui, sans lumière ou sans mœurs, conduisez les autres, qui les instruisez, les conseillez, quand vos Disciples, vos enfants, vos amis, vos élèves seront comme vous, ils se croiront parfaits et bien éclairés, tandis qu'à chaque pas ils s'égareront, ils se heurteront et feront des chutes honteuses.... Ces paroles nous représentent encore le bonheur de ceux qui ont pris Jésus-Christ pour maître, qui sont conduits selon les maximes de l'Evangile et les règles de la foi. Nous avons le bonheur d'être de ce nombre. Souvenons-nous donc de cette maxime de notre divin maître : *Le Disciple n'est pas au-dessus du maître :* souvenons-nous-en, quand il s'agit d'être humiliés, d'être méprisés, de souffrir les injures,

les calomnies, les tourments et la mort. Jésus-Christ a souffert tout cela, et c'est dans la ressemblance que nous aurons avec lui que consiste notre perfection.

SECOND POINT.

Des deux comparaisons suivantes.

1° Troisième comparaison. De la poutre et du fétu dans l'œil. *Pourquoi voyez-vous un fétu dans l'œil de votre frère, lorsque vous ne vous apercevez pas d'une poutre qui est dans le vôtre? ou comment pouvez-vous dire à votre frère : mon frère, laissez-moi ôter un fétu de votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre? Hypocrites, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous verrez clair pour ôter le fétu qui est dans l'œil de votre frère.* Un hérétique voit dans l'Eglise catholique des défauts et des abus, et il ne voit pas le crime de sa séparation : il ne voit pas dans sa secte l'impiété et le blasphème érigés en dogmes qu'il croit comme autant d'articles de foi. Un laïque voit dans les ecclésiastiques et dans les religieux de l'intérêt et de la dissipation, et il ne voit pas en lui l'injustice, le libertinage, l'impiété et l'irréligion. Un mondain voit dans les personnes dévotes de la sensibilité et de l'humeur, et il ne voit pas en lui la colère, la vengeance, le scandale. Que de défauts ne voyons-nous pas dans les autres, tandis que nous en avons nous-mêmes de beaucoup plus grands? Zèle pharisaïque aussi commun que méprisable, qui nous rend éclairés et réguliers pour les

autres, tandis que nous ne savons pas réfléchir sur nous-mêmes et que nous ne songeons à rien moins qu'à réformer notre conduite. Hypocrites que nous sommes, rentrons en nous-mêmes, rendons utile notre zèle prétendu en l'employant d'abord sur nous. Commençons par nous corriger avant de nous mêler de corriger les autres, commençons par ôter la poutre de notre œil avant de vouloir ôter la paille de l'œil de notre frère.

II° Quatrième comparaison. Du bon et du mauvais arbre. *Ce n'est point un bon arbre que celui qui porte de méchants fruits, ni un méchant arbre que celui qui porte de bons fruits. Car chaque arbre se connoît à son fruit. On ne cueille point de figues sur les épines ni de raisins sur un buisson.* Par cette maxime, apprenons à justifier le prochain et à nous condamner nous-mêmes, à ne voir rien dans les autres qui ne nous édifie ou au moins qui ne nous scandalise, et à ne voir plus rien au-dedans de nous-mêmes qui ne nous afflige. Ne croyons pas le mal que l'on nous dit de nos frères, lorsque nous ne leur voyons produire d'un côté que des fruits de douceur, désignés par la figue, c'est-à-dire, des fruits de patience, de modestie, de soumission, d'édification ; et de l'autre des fruits de force, désignés par le raisin, c'est-à-dire, des fruits de zèle, de fermeté et de constance. Mais nous-mêmes examinons quels arbres nous sommes dans le jardin du Seigneur! Quels fruits produisons-nous? Peut-être n'y sommes-nous que comme des arbres stériles qui ne produisent aucun fruit, peut-être y sommes-nous comme la ronce et l'épine, dont

on ne peut approcher sans en être piqué, déchiré. Notre humeur aigre, nos manières brusques, notre ton altier, nos paroles offensantes, ne sont-ce pas des ronces ? Nos critiques, nos satyres, nos murmures, nos médisances nos discours libres contre la pudeur ou contre la Religion, et tant d'autres défauts, que nous pouvons reconnoître en nous ne doivent-ils pas nous faire craindre que nous ne soyons dans le champ du Seigneur comme des épines qu'il sera obligé d'arracher et de jeter au feu ?

TROISIÈME POINT.

Des deux dernières comparaisons.

I° Cinquième comparaison. Du bon et du mauvais trésor caché dans le cœur. *L'homme qui est bon tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et le méchant homme en tire de mauvaises du mauvais trésor de son cœur ; car la bouche parle de la plénitude du cœur.* Tous les hommes portent dans leur cœur un trésor, c'est-à-dire, un fonds qu'ils chérissent avec ardeur, qu'ils augmentent tous les jours et qu'ils cachent avec soin. Observons 1°. la nature de ce trésor. Dans les bons, c'est un trésor précieux de vertus, d'amour de Dieu, de Religion, de piété, de charité, de bonnes œuvres, d'intentions pures, de pieux désirs ; dans les méchants, c'est un trésor abominable de vices et de corruption, de mensonge et d'injustice, d'amour désordonné des créatures et de soi-même. Sondons notre cœur, et voyons quel est le trésor que nous y portons. Considérons 2°. quelle sera

la révélation de ce trésor. Chacun ici-bas tient le trésor de son cœur caché. L'humilité le cache dans les bons, l'hypocrisie dans les méchants. Mais au grand jour l'hypocrisie sera démasquée et l'humilité n'aura plus lieu. Que ce jour sera glorieux pour les bons, et accablant pour les méchants ! Au trésor des bons répondra du côté de Dieu un trésor de gloire et de félicité éternelle : au trésor des méchants répondra un trésor de colère et de supplices éternels. Renonçons donc au trésor d'iniquité et acquérons le trésor des vertus. 3°. Examinons ce que l'on tire de ce trésor. On ne tire d'un trésor que ce qu'on y a mis. Ce qui sort du cœur ce sont les œuvres; on agit selon qu'on est affecté. Ainsi voyons de quelle nature sont nos œuvres, bonnes ou mauvaises, nous connoîtrons de quelle nature est le trésor de notre cœur, s'il est bon ou mauvais. Jugeons-en surtout par nos paroles, car la bouche parle de l'abondance du cœur. Or de quoi nous entretenons-nous le plus souvent avec les autres et avec nous-mêmes; si c'est de Dieu, de Jésus-Christ, des mystères de la foi, de l'espérance du chrétien, notre trésor est bon; mais il est mauvais si nous ne nous entretenons que des défauts d'autrui, si nous ne moralisons que pour avoir lieu de critiquer, si nos paroles offensent la pudeur ou la Religion; mais il est du moins vain et futile si nos discours ne roulent que sur des bagatelles, des amusements frivoles, des sujets de dissipation. 4°. Considérons quelle doit être l'augmentation de ce trésor. Plus on tire d'un trésor, plus on le diminue. Le contraire arrive dans le trésor du cœur; plus on en tire, plus on l'augmente.

Plus on s'occupe d'amusements vains et frivoles, plus le cœur devient vain et frivole; plus on commet de péchés, plus on aime le péché, et plus on en veut commettre; plus au contraire on fait de bonnes œuvres, plus on aime à en faire, plus on parle de Dieu, plus on aime Dieu, et plus on aime à en parler. Hélas! que nous perdons de temps à remplir continuellement le trésor de notre cœur de riens méprisables, tandis que nous pourrions le remplir de choses précieuses, de richesses immortelles qui nous couronneroient de gloire et nous procureroient une félicité parfaite et éternelle!

II° Sixième comparaison. De la maison bâtie sur un fondement solide, ou sans fondement. *Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis? Je vais vous montrer à qui est semblable tout homme qui vient à moi, et qui entend mes discours, et qui les met en pratique. Il ressemble à un homme qui bâtissant une maison, creuse bien avant, et en pose les fondements sur le roc: les eaux s'étant débordées, un fleuve est venu fondre sur cette maison et n'a pu l'ébranler, parce qu'elle étoit fondée sur le roc. Au contraire, celui qui entend mes discours et qui ne les met pas en pratique, est semblable à un homme qui bâtit sa maison sans fondement, et sur la surface de la terre; un fleuve est venu fondre sur cette maison, elle est tombée aussitôt, et la ruine en a été grande.* En vain nous invoquons le nom du Seigneur, si nous ne pratiquons sa doctrine. En vain nous nous disons chrétiens, si nous ne vivons en chrétiens.... Celui qui, croyant en Jésus-Christ, pratique sa loi, est semblable à celui qui bâtit sur

le roc. Les tentations, les persécutions, la mort même, rien ne peut détruire l'édifice, il subsiste dans l'Eternité. Au contraire, celui qui croyant en Jésus-Christ, ne pratique pas sa loi, est semblable à celui qui bâtit sur la terre, et sans fondement. Cet édifice qui n'avoit que de l'apparence, sans solidité, s'écroule bientôt, et ne sert qu'à manifester la folie de celui qui l'a élevé. Falloit-il faire tant de frais, pour ne construire qu'un édifice ruineux? Hélas! ne suis-je pas moi même cet insensé?

Prière. Ah! Seigneur, c'en est fait; l'édifice de mon salut doit être un édifice éternel, je l'établirai donc sur la pierre, c'est-à-dire, sur la pratique des vertus chrétiennes. Non content de vous écouter, ô divin Jésus, d'admirer votre doctrine, d'acquiescer d'esprit aux vérités qu'elle m'enseigne, mon cœur et mes œuvres seront conformes à ma foi, afin de pouvoir me présenter un jour avec confiance à votre redoutable jugement. Ainsi soit-il.

LXXXIIIe. MÉDITATION.

Jésus rentre à Capharnaüm, et répond aux blasphèmes des Scribes.

Jésus-Christ nous offre ici le modèle le plus parfait de la patience, de la fermeté et de la sévérité du vrai zèle. *Marc.* 3. 20-30. *Luc.* 7. 1.

PREMIER POINT.

Patience du vrai zèle.

1° LA patience du zèle de Jésus contre l'indiscrétion du peuple. *Ayant achevé de parler au peuple qui l'écoutoit, il entra dans Capharnaüm. Lui et ses Disciples étant venus en la maison où il demeuroit, il s'y assembla une si grande foule de monde, qu'ils ne purent prendre leur repas.* Notre-Seigneur avoir passé la nuit en prière : dès le matin il avoit fait choix de ses Apôtres, il s'étoit ensuite occupé à guérir les malades, les possédés, et à instruire le peuple. Son instruction étant finie, il avoit besoin de repos et de nourriture ; il congédia la multitude, et rentra avec ses douze Apôtres à Capharnaüm. Un nouveau concours de peuple assiégea la maison où il entra ; et chaque instant grossissant la foule, il se livra encore à leur empressement, en sorte que lui et ses Apôtres ne purent prendre aucune nourriture. Ainsi les occupations de Jésus-Christ prenoient-elles souvent sur ses repas et sur son

sommeil : il n'y avoit que le temps de l'oraison que jamais elles n'entamoient. Un pasteur, obligé de donner sa vie même pour son troupeau, pourroit-il ne pas lui donner droit sur tout son temps? Pourroit-il ne pas préférer des besoins qui regardent l'ame, la conscience et le salut du prochain, à des besoins personnels qui ne regardent que le corps, la santé, et la vie présente?

II° La patience du zèle de Jésus contre les faux jugements des hommes. *Ce que ses proches ayant appris, ils vinrent pour se saisir de lui, car ils disoient qu'il avoit perdu l'esprit.* Les parents de Jésus, pour la plupart, ne paroissoient pas prendre un grand intérêt à ce qui le regardoit : on ne les voyoit point à sa suite, et il est probable qu'ils ne furent pas les témoins des miracles qu'il opéroit; s'ils en savoient quelque chose, ils ne l'avoient appris que par des bruits vagues et confus, et sur cette connoissance superficielle, ils ne faisoient pas difficulté de dire que Jésus étoit tombé en frénésie, que la dévotion et le fanatisme lui avoient troublé l'esprit, et que lui et ceux qui le suivoient étoient dans l'illusion. Pour eux, en gens sages, ils crurent qu'il étoit de leur devoir d'arrêter le scandale; et soit qu'ils eussent cette pensée d'eux-mêmes, soit qu'elle leur eût été suggérée par les Pharisiens, ils vinrent à Capharnaüm, non pour entendre, non pour examiner, mais pour s'assurer de la personne de Jésus, comme d'un insensé qui déshonoroit sa famille, et qui pouvoit lui attirer la haine et la persécution des ennemis puissants qu'il se faisoit à Jérusalem, par la liberté de ses re-

montrances. On ne sait ni les tentatives qu'ils firent, ni ce qui les empêcha d'exécuter un si bizarre dessein; mais on sait qu'ils ne l'exécutèrent pas. Ainsi entendons-nous quelquefois dans le monde les parents d'une personne qui se consacre à Dieu, ou qui embrasse une vie régulière, tenir sur son compte le même langage, et s'employer, par les mêmes motifs, à la détourner de ses pieux desseins. Ainsi voit-on dans le Christianisme des chrétiens de nom, qui, n'ayant qu'une connoissance superficielle de la Religion, traitent tout d'erreur, de fanatisme, d'illusion; gens qui ne savent rien que par ouï-dire, qui ne jugent que d'après les impies qu'ils fréquentent; gens aussi aveugles et insensés qu'ils se croient sages, éclairés, et en état de rectifier les autres.

III° La patience du zèle de Jésus contre les calomnies des méchants. *Les Scribes qui étoient venus de Jérusalem disoient aussi : il est possédé de Beelzebuth, et c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons.* Les Scribes étoient plus instruits que les parents de Jésus, ils se portoient avec une avide curiosité partout où ils savoient que Jésus-Christ étoit. Il y en avoit qui venoient de Jérusalem pour l'entendre parler et le voir agir; mais leur parti étoit pris, ils ne venoient pas pour s'instruire, pour s'édifier ou pour vérifier les faits : ils ne venoient que pour censurer, critiquer, donner du ridicule à Jésus et le décrier. Ainsi méconnoît-on vos peines, ô mon Sauveur! Ainsi vous charge-t-on des plus atroces calomnies, vous fait-on les plus sanglants affronts. Ainsi songe-t-on à vous enfermer comme un insensé ou comme un magi-

cien, dans le temps que vous vous épuisez de travaux pour notre salut et celui de vos ennemis même. Ainsi apprenez-vous à vos ministres à avancer l'œuvre de Dieu, malgré les peines et les contradictions qu'ils peuvent rencontrer!

SECOND POINT.

Fermeté du vrai zèle.

I° Fermeté du zèle de Jésus-Christ pour préserver les peuples de la séduction. *Jésus ayant fait approcher* le peuple et les Scribes, *il leur dit en parabole : comment satan peut-il chasser satan? Si un royaume est divisé contre lui-même, il ne peut subsister; et si une maison vient à être divisée contre-elle-même, elle ne peut subsister. Si donc satan s'élève contre lui-même, il est divisé, et il ne peut plus subsister et il est proche de sa fin.* Jésus ne s'étoit plaint ni de l'indiscrétion du peuple, ni de la calomnie atroce de ses parents, mais il ne put souffrir les discours des Scribes, parce qu'ils tendoient à séduire les peuples et à les éloigner de la foi. Soyons patients, soyons muets dans les injures qui nous sont personnelles, mais ne souffrons pas que l'on tienne devant nous des discours scandaleux, propres à séduire ceux qui les écoutent; notre silence dans ces occasions contribueroit à la séduction et nous en rendroit complices.

II° Fermeté du zèle de Jésus-Christ pour confondre les séducteurs. Le raisonnement de Notre-Seigneur étoit simple, à la portée du peuple et d'une force invincible Jésus-Christ l'a

employé en d'autres occasions et les Scribes n'y ont jamais pu répondre. Si nous sommes obligés de nous trouver dans ces sociétés où la Religion est attaquée, il est de notre devoir de nous instruire des réponses qu'il y a à faire aux impies, afin d'arrêter leur témérité et de les confondre, si nous ne pouvons les convertir. Ils ne sont hardis que lorsque personne ne les contredit, leurs attaques ne sont fortes que par le bruit de leurs paroles et l'air de confiance avec lequel ils dogmatisent ; mais un mot les déconcerte, les réduit au silence, et quelquefois les met en fuite.

III° Fermeté du zèle de Jésus-Christ à établir la vérité. *Nul ne peut entrer dans la maison du fort armé et enlever ses biens, si auparavant il ne le lie pour pouvoir ensuite piller sa maison.* Notre-Seigneur nous déclare ici ce qu'il a fait pour nous contre l'ennemi de notre salut : il l'a lié, il lui a ôté le pouvoir de nous nuire, en sorte qu'il ne peut exercer d'empire sur nous que par notre faute. Le démon est maintenant comme un lion enchaîné qui peut nous effrayer par ses rugissements, mais qui ne peut blesser que ceux qui ont la témérité de s'approcher de lui. Notre-Seigneur, après avoir enchaîné le démon, a pillé sa maison en lui enlevant les corps et les ames qu'il possédoit, en renversant les autels qu'on lui avoit érigés, en ruinant son culte et détruisant l'idolâtrie. Remercions Jésus-Christ d'un si grand bienfait, tenons-nous sans cesse unis à lui, soyons sur nos gardes, éloignons-nous le plus que nous pourrons d'un ennemi furieux qui n'a encore perdu ni le désir, ni l'espoir de nous perdre.

TROISIÈME POINT.

Sévérité du vrai zèle.

I° La sévérité du vrai zèle ne désespère point le pécheur. *Je vous dis en vérité que les péchés qu'auront commis les enfants des hommes et tous les blasphèmes qu'ils auront proférés leur seront remis.* Prenez donc courage, pécheurs, qui que vous soyez, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous assure que tous vos péchés, quelque grands qu'ils soient, vous seront remis dès que vous aurez recours à ses mérites et aux moyens qu'il vous a laissés pour obtenir votre pardon ! C'est lui-même qui vous donne cette assurance dans le temps même qu'on l'outrage et qu'il va prononcer contre les pécheurs endurcis le plus formidable arrêt qui soit sorti de sa bouche. Hâtez-vous donc de recourir à sa miséricorde, et ne vous faites pas de sa bonté un prétexte d'impénitence, qui vous conduiroit comme tant d'autres à une réprobation éternelle. Ames timorées, que le souvenir de vos fautes passées jette quelquefois dans la perplexité et le découragement, rassurez-vous sur la parole de votre Sauveur !

II° La sévérité du vrai zèle ne flatte point le pécheur. *Mais pour celui qui blasphémera contre le Saint-Esprit, il n'en recevra point le pardon de toute l'Eternité, il sera coupable d'un péché éternel.* Le blasphème contre le Saint-Esprit, proprement dit et consommé, est l'impénitence finale, la mort dans le péché mortel, soit qu'on ait refusé à la mort de se convertir,

soit qu'une mort imprévue n'en ait pas laissé le temps. Le blasphème contre le Saint-Esprit, commencé et le plus souvent suivi de l'impénitence finale, est le péché des Scribes qui attribuoient à la puissance du démon les miracles que Jésus opéroit par la vertu du Saint-Esprit. C'est encore le péché des impies et des déistes qui s'efforcent de détruire le Christianisme. C'est aussi le péché des hérétiques qui ne voulant point reconnoître l'opération du Saint-Esprit dans la perpétuité de l'Église catholique, l'ont crue sujette à l'erreur et ne cessent de lui résister. Enfin c'est le péché de quiconque vit dans l'état du péché mortel, au risque d'y être surpris à chaque instant et d'y mourir. Ah! ne soyons pas assez ennemis de nous-mêmes pour ne faire aucune réflexion sur ce grand mot : *Eternité, péché éternel.* Songeons que ces paroles sont de Jésus-Christ, qui en les prononçant nous a révélé les profondeurs impénétrables de sa justice divine, et a voulu nous exciter à une prompte et salutaire pénitence.

III° La sévérité du vrai zèle ne diffame point le pécheur. Jésus-Christ leur parloit ainsi, *parce qu'ils disoient : Il est possédé d'un esprit impur.* Jésus-Christ ne parloit de la sorte que pour réfuter le blasphème des Scribes et empêcher la séduction, et il le fait sans les nommer et sans leur adresser la parole, songeant bien plus à les gagner qu'à les confondre. Il n'y eut que leur obstination, l'obligation de prévenir de plus grands scandales et la nécessité d'instruire les générations futures qui l'engagèrent dans la suite à démasquer ces hypocrites : encore ne les nomma-t-il jamais, que

par les noms généraux de Scribes et de Pharisiens. Ce qui n'empêchoit pas cependant qu'il ne pût y en avoir parmi eux, comme il y en avoit en effet quelques-uns, qui cherchassent sincèrement le royaume de Dieu, et qui fussent attachés à Jésus-Christ. Adorons cette bonté du Sauveur et faisons-en notre modèle, à l'exemple de Jésus-Christ que notre plus grande sévérité soit toujours tempérée par la douceur.

PRIÈRE. Oui, Seigneur, la douceur et la modération seront toujours mon partage, soit en méprisant la calomnie, soit en la réfutant. Je m'élèverai contre l'impiété, mais j'épargnerai, je gagnerai même, si je le peux, l'impie. Accordez-moi, ô mon Dieu, ce précieux effet de votre miséricorde qui pardonne jusqu'aux blasphèmes dont on ose vous outrager! Faites que je ne tombe pas entre les mains de votre justice, lorsqu'elle ne pardonnera plus! Faites que je n'abuse plus, par mes délais, de votre indulgence qui pardonne tout au pécheur vraiment contrit! Inspirez-moi les sentiments de la vraie pénitence! Enchaînez le démon, ce vainqueur de mon ame, enlevez-lui mon cœur où il s'est établi, enlevez lui les Passions et les désirs criminels qu'il y a excités et qu'il y nourrit, afin que triomphant ici bas par votre grâce de vos ennemis et des miens, je puisse participer au triomphe de votre gloire dans l'Eternité.

Ainsi soit-il.

LXXXIVe. MÉDITATION.

Autre guérison du domestique d'un Centenier.

Considérons ici 1.° ce que peut l'intercession auprès de Jésus ; 2.° quels progrès il faut faire dans la vertu pour plaire à Jésus; 3.° quelle est la bonté de ce Dieu Sauveur pour nous. *Luc.* 7. 2-10.

PREMIER POINT.

De l'intercession auprès de Jésus.

I° Il faut en faire usage avec discernement. *Un Centenier dont le serviteur qu'il aimoit beaucoup étoit malade et prêt de mourir, ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya quelques anciens des Juifs pour le supplier de vouloir guérir son serviteur.* Le Centenier choisit ce qu'il y a de plus distingué dans la ville pour intercéder en sa faveur auprès de Jésus, et l'engager à venir chez lui guérir son serviteur malade. Recommandons-nous ainsi aux prières des ames justes qui sont sur la terre, invoquons les Saints qui sont dans le Ciel : ils sont tous amis de Jésus et leur pouvoir est grand. Recourons à Marie, nous n'ignorons pas la prééminence de son rang et de son pouvoir auprès de son divin fils. Parmi les Saints reconnus de l'Église, nous avons nos patrons, ceux dont nous portons le nom et ceux dont les fonctions sur la terre ont été les mêmes que les nôtres. Nous

avons les patrons des lieux où nous avons été baptisés et où nous vivons. Parmi les SS. Anges nous avons notre Ange gardien et les Anges gardiens de ceux avec qui nous avons à traiter. Parmi les fidèles morts dans le sein de l'Eglise et en odeur de sainteté, nous pouvons avoir des parents et des amis; et quoiqu'il ne soit pas permis de prévenir le jugement de l'Eglise par un culte public, rien ne nous empêche de les invoquer en particulier.

II° Il faut accompagner cette intercession de nos bonnes œuvres. Les anciens des Juifs de Capharnaüm *étant donc venus trouver Jésus, ils le prièrent instamment, en lui disant : c'est un homme qui mérite que vous lui fassiez cette grâce, car il aime notre nation, et il nous a même fait bâtir une synagogue. Et Jésus s'en alla avec eux.* Jésus se rendit à la prière de ces Juifs et aux motifs dont ils l'appuyoient. Mais les Saints que nous invoquons, par où les intéresserons-nous à ce qui nous regarde? Que peuvent-ils dire de nous pour appuyer leur intercession? Feront-ils valoir notre amour pour eux, notre zèle pour les imiter, nos jeûnes, nos aumônes, nos pratiques de piété, le culte religieux que nous leur rendons? Mais si notre vie les déshonore, si nous ne célébrons leurs fêtes que par des joies profanes, ou peut-être par des débauches honteuses, au lieu d'intercesseurs attendons-nous à ne trouver en eux que des accusateurs, qui solliciteront notre condamnation auprès de Dieu.

III° Il faut employer cette intercession en esprit d'humilité. *Et comme il approchoit de la maison, le Centenier envoya ses amis au-devant de*

lui pour lui dire : Seigneur, ne vous donnez pas la peine de venir; car je ne mérite pas que vous entriez dans ma maison, c'est pourquoi je ne me suis pas cru même digne d'aller vous trouver, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Le Centenier n'employa les principaux de Capharnaüm auprès de Jésus, que parce qu'il se croyoit indigne de se présenter lui-même devant lui. C'est dans ce même esprit d'humilité que nous invoquons les Saints et que nous comptons sur leur intercession auprès de Jésus. Nous ne doutons pas de sa bonté et de sa puissance, mais nous connoissons notre indignité. Nous n'ignorons pas que les Saints ne peuvent rien par eux-mêmes et sans lui ; mais nous savons qu'ils sont ses amis, et qu'ils sont puissants auprès de lui. N'est-ce pas honorer un grand de la terre que d'honorer ses favoris, et de s'adresser à eux pour obtenir de lui des grâces? Il faut tout le préjugé de l'hérésie pour traiter l'invocation des Saints de superstition et d'idolâtrie. Jésus-Christ condamne ici l'orgueil et la calomnie de ces prétendus réformateurs. Bien loin de blâmer le Centenier de ne s'être pas adressé à lui, il se rend à la prière des intercesseurs qu'il a employés, et il fait l'éloge de sa foi. Invoquons donc les Saints avec confiance, ne négligeons pas un secours si puissant pour notre salut. Voyons quelles sont sur cela nos pratiques de piété, et tâchons de nous en acquitter encore avec plus de ferveur.

SECOND POINT.

Du progrès dans la vertu pour plaire à Jésus-Christ.

I° Pour avancer dans la vertu, il faut profiter des attentions de la providence sur nous. Cet officier qui implore ici le secours de Jésus, étoit gentil : il étoit né et avoit été élevé dans le sein de l'idolâtrie. La providence le place dans le seul pays du monde, où l'on adore le vrai Dieu, dans le centre même des missions du fils de Dieu, et bientôt il reconnoît le Dieu qu'on y adore, il aime le peuple qui lui rend un culte solennel. Il fait plus : il favorise ce peuple de son autorité et le gratifie de ses largesses. A peine a-t-il entendu parler de Jésus et des merveilles qu'il opère, qu'il croit en lui. Un cœur, droit qui aime Dieu, n'a pas de peine à croire en Jésus-Christ son fils.

II° Pour avancer dans la vertu, il faut profiter des afflictions. Il falloit au Centenier quelque épreuve pour faire éclater sa vertu. Un de ses domestiques tombe malade, il est réduit à l'extrémité ; ce Centenier ranime sa foi, et implore le secours de Jésus avec autant d'humilité que de confiance. Humilité sincère, fondée d'un côté sur le sentiment de sa bassesse, et de l'autre sur l'idée de la grandeur et de la Toute-Puissance de Jésus ! L'orgueil nous a éloignés de Dieu, l'affliction doit nous en rapprocher.

III° Pour avancer dans la vertu, il faut profiter des bons exemples. *Car*, dit le Centenier, *quoique je ne sois qu'un homme soumis à d'autres, ayant néanmoins des soldats sous moi,*

je dis à l'un : allez là, et il y va ; et à l'autre : venez ici, et il y vient ; et à mon serviteur : faites cela, et il le fait. Jésus l'entendant parler ainsi, en fut dans l'admiration, et se tournant vers ceux qui le suivoient, il leur dit : je vous assure en vérité que je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël même. Si ce Centenier est différent de celui dont parle Saint Matthieu, ainsi que la diversité des circonstances et des détail nous le fait croire, on peut dire que celui-ci, instruit de ce qui étoit arrivé à son collègue, emprunta, en l'imitant, toutes ses expressions, parce qu'il en avoit tous les sentiments ; aussi obtint-il du Sauveur le même éloge de sa foi et le même succès de sa prière.

IV° Pour avancer dans la vertu, il faut profiter des faveurs particulières de Dieu. *Et ceux que le Centenier avoit envoyés étant retournés chez lui, trouvèrent ce serviteur, qui avoit été malade, parfaitement guéri.* Les amis du Centenier étant arrivés à la maison trouvèrent pleine de vie et de santé celui qu'ils avoient laissé mourant. Jugeons quels furent après cette faveur, l'amour, la reconnoissance, la ferveur d'un maître si vertueux, et du domestique qui avoit mérité d'être si cher à son maître. Cette foi du Centenier, qui condamne l'infidélité d'Israël, ne nous condamne-t-elle pas nous-mêmes ? Quel progrès avons-nous fait dans la vertu depuis que nous vivons ? La providence nous a placés dans les situations les plus favorables pour notre salut, comment en avons-nous profité ? Les afflictions ne nous ont pas manqué, quel profit en avons-nous tiré ? Les bons exemples se

sont présentés à nous et nous ont sollicités, quelle émulation nous ont-il inspirée? Mille faveurs nous ont été accordées, mille traits d'une protection singulière nous ont délivrés et sauvés d'autant de périls et de dangers, par quel accroissement de ferveur avons-nous témoigné notre reconnoissance? Hélas! n'abusons-nous pas de tout, et ne reculons-nous pas tous les jours dans les voies de la vertu, au lieu d'y avancer?

TROISIÈME POINT.

De la bonté de Jésus.

Cette bonté éclate dans ses démarches, dans ses paroles et dans ses œuvres.

I° Bonté de Jésus dans ses démarches. Aussitôt qu'on le demande, il part sans délai; l'arrête-t-on lorsqu'il est sur le point d'arriver, il s'arrête. Quelle condescendance! De qui s'agissoit-il cependant? D'un domestique, qui appartenoit à un officier romain, à un gentil. Il pouvoit le guérir sans aller à lui, il eût pu répondre à ceux qui le prioient, comme il fit à ce Seigneur qui le prioit pour son fils: Allez, vous le trouverez guéri. Mais non, de peur que dans cette réponse il ne parût quelque mépris, il partit aussitôt. Devant Jésus-Christ tous sont égaux, le Juif et le Gentil, le maître et le serviteur, le fils et le domestique: leur ame lui est également précieuse, et il est également mort pour tous; il n'y a que la foi, il n'y a que la vertu qui les distinguera un jour à ses yeux. Portons-nous les même regards et les mêmes jugements sur les différentes conditions des hommes?

IIo Bonté de Jésus dans ses paroles. Jésus ne peut voir la vertu sans lui donner des louanges : le jour viendra où il lui donnera des récompenses. Quelles louanges méritons-nous de la part de Jésus ? Peut-il louer notre joie, notre amour, notre zèle, notre ferveur, nos bonnes œuvres, notre désir de lui plaire, notre application à le servir ? Or s'il ne peut rien louer maintenant en nous, qu'y pourra-t-il récompenser un jour ? Hélas ! bien loin de m'appliquer à mériter les louanges de Jésus-Christ, n'ai-je pas vécu jusqu'à présent de manière à m'attirer ses dégoûts ici-bas, et un jour ses reproches et ses châtiments ?... Jésus met la foi du Centenier au-dessus de celle des Israélites, non pour mortifier ceux-ci, mais pour les piquer d'une sainte émulation. Hélas ! nous voyons tous les jours de nouveaux convertis, soit qu'ils retournent du péché à la pénitence, ou de l'hérésie à la catholicité, qui nous font honte par leur ferveur, quoique nous soyons anciens catholiques, que depuis long-temps nous fassion profession de vivre dans la régularité. Jésus nous présente ces exemples pour confondre notre lâcheté, et ranimer notre ferveur ; y résisterons-nous donc toujours, et sa bonté ne pourra-t-elle jamais vaincre notre malice ?

IIIo Bonté de Jésus dans ses œuvres. Jésus ne fit que louer la foi du Centenier sans parler de sa demande, sans déclarer s'il l'exauçoit ou non, sans prononcer sur la maladie ou la guérison du domestique, sans instruire les assistants de ce qu'il feroit. Mais le miracle étoit déjà fait. Jésus-Christ s'en retourna chez lui, et les députés chez le Centenier, dont ils trou-

vèrent le serviteur guéri. Jésus peut-il rien refuser à une prière humble que la foi anime! Ne connoîtrons-nous jamais notre Sauveur, pour l'aimer uniquement et mettre en lui toute notre confiance.

Prière. Ah, Seigneur, le domestique du Centenier lui étoit moins cher que ne me l'est à moi-même mon ame! Elle languit, cette ame, elle est dans le plus pressant danger d'une mort éternelle. Dans cet état affreux je suis plus indigne que cet officier romain d'approcher de vous, ô mon Sauveur, et d'obtenir ma guérison. Mais tant de justes sur la terre, mais vos Saints dans le ciel s'intéressent pour moi auprès de vous; rendez leurs prières efficaces! Et comme la foi de ce Centenier le rendit digne de vous recevoir dans son cœur par votre grâce, lors même qu'il se reconnoissoit indigne de vous recevoir dans sa maison, que le vif sentiment de mon indignité, dont je suis plus que jamais pénétré dans ce moment, m'obtienne de votre bonté infinie la délivrance de mes maux, de mes foiblesses, de ma langueur en cette vie, et dans l'autre la récompense de vos propres dons en moi!

Ainsi soit-il.

LXXXVe. MÉDITATION.

Instructions de Jésus-Christ à ses Apôtres sur leur première Mission.

1.° Jésus-Christ envoie ses Apôtres; 2°. il les instruit des vertus qu'ils doivent pratiquer ; 3°. il leur apprend la conduite qu'ils doivent tenir. *Matt.* 10. 5-15. *Marc.* 6. 7-11. *Luc.* 9. 1-5.

PREMIER POINT.

De la Mission des Apôtres.

I° Qui les envoie ? C'est Jésus-Christ. *Jésus envoie ses douze Apôtres.* Tous les douze reçurent immédiatement leur mission du Sauveur. C'est lui qui envoie encore, par le ministère des premiers Supérieurs, les pasteurs, les prédicateurs qui nous annoncent sa parole, et les bons livres qui nous instruisent; recevons-les de sa main et profitons de leurs instructions. Mais sommes-nous nous-mêmes les envoyés de Jésus-Christ ; partons en diligence avec soumission, avec joie et avec une pleine confiance que celui qui nous envoie soutiendra de sa grâce le choix qu'il fait de nous.

II° Comment Jésus-Christ envoie-t-il les Apôtres? deux à deux. *Or Jésus ayant appelé les douze Apôtres, il commença à les envoyer deux à deux.* Pourquoi cette conduite? Ils devoient rendre témoignage à la vérité partout

où il les envoyoit; or le témoignage d'un seul homme ne suffisoit pas selon la loi. Par-là Jésus-Christ vouloit-il peut-être marquer l'union qui doit régner entre ses ministres, entre ses vrais Disciples. D'ailleurs un associé à nos travaux nous sert, dans les fonctions pénibles du ministère, de secours, de consolation et de conseil; dans les tentations contre notre propre foiblesse, de préservatif, de soutien et de défense; dans toutes nos actions, contre les faux soupçons, la médisance et la calomnie, de témoin et de garant. Il est de la prudence de se procurer autant qu'il est possible, cette ressource, que Jésus-Christ a établie, sanctifiée et procurée à ses Apôtres.

III° Quel est le lieu où Jésus-Christ envoie ses Apôtres? Il détermine ce lieu, non selon leurs vues, leur goût, leur inclination, mais selon les vues de son infinie sagesse. *Voici les ordres qu'il leur donne : n'allez point dans les pays des Gentils et n'entrez point dans les villes des Samaritains: mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël.* Le temps n'étoit pas encore venu d'annoncer l'Evangile aux Gentils : il falloit commencer par l'annoncer aux Juifs, qui devoient être plus disposés à le recevoir. La volonté de Dieu nous est manifestée par celle des supérieurs, par un concours d'événements dont la providence dispose, par des lumières qui dirigent dans le détail ceux qui s'y rendent attentifs. Moins on suit sa volonté, plus on est sûr de suivre celle de Dieu et de réussir.

IV° Pour quelle fin Jésus-Christ envoie-t-il ses Apôtres? *Dans les lieux où vous irez, prêchez en disant : le Royaume de Dieu est proche.*

C'est-à-dire, le règne du messie, le règne de la grâce, le règne de l'amour et de la sainteté approche. Il est venu pour nous : nous vivons sous cet heureux règne qui doit nous conduire au royaume de Dieu, au Ciel : ce royaume n'est pas éloigné de nous, hâtons-nous donc d'effacer nos péchés par la pénitence, de nous rendre dignes de la couronne par nos bonnes œuvres, et de nous mettre dans l'état où nous voudrions mourir. Prêchons nous-mêmes ce royaume, faisons-en sans cesse le sujet de nos réflexions et de nos entretiens.

V° Avec quelle autorité Jésus-Christ envoie-t-il ses Apôtres ? *Rendez la santé aux malades, leur dit-il, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les démons.* Il les envoie avec le pouvoir de faire les mêmes miracles que lui. Miracles non d'ostentation et de vanité, mais de bienfaisance et de charité, tels que devoient être ceux qui annonçoient un Sauveur, un libérateur. Guérir les malades, chasser les démons, ressusciter les morts : avec de telles preuves pourroit-on douter qu'ils n'annonçassent la vérité ? Les mêmes preuves subsistent encore, quoique le même pouvoir ne subsiste qu'autant qu'il est nécessaire pour distinguer la vraie Eglise de Jésus-Christ des sectes qui s'en sont séparées.

SECOND POINT.

Des vertus que les Apôtres doivent pratiquer.

I° Le désintéressement. *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.* Parole remarquable et d'une grande étendue, qui exclut non-

seulement les biens grossiers de la fortune, mais encore ceux de l'estime, de la gloire, de la faveur. Quiconque recherche ces biens dans l'exercice de son ministère, quiconque les reçoit, s'en réjouit et s'y attache lorsqu'on les lui présente, n'a pas donné gratuitement.

II° Le dénuement. *N'ayez ni or, ni argent, ni monnoie dans votre bourse. Ne portez ni sac pour le chemin, ni deux habits, ni souliers, ni bâton.* Quel précepte ! Dans les voyages que vous allez faire, ne portez point de bourse à vos côtés où vous ayez de l'or et de l'argent, ne portez point de sac où vous ayez des provisions, ne portez point d'armes ni de bâton propres à attaquer ou à vous défendre, ne portez point d'habits et des chaussures pour en changer dans le besoin. Contentez-vous de ceux que vous aurez sur vous. Vêtus et chaussés simplement, *ayez seulement à la main un bâton* propre à vous soutenir. C'est dans cet état de pauvreté et de dénuement que les Apôtres doivent se présenter pour annoncer l'Evangile à ceux qui ne le connoissent pas. Quoiqu'en prêchant à des chrétiens on ne soit pas obligé de suivre à la lettre la sévérité de ce précepte, il est cependant bien certain que plus on s'en rapproche, plus on est propre à faire du fruit dans les ames.

III° La confiance en Dieu. *Car celui qui travaille mérite qu'on le nourrisse.* Un envoyé de Dieu ne doit pas craindre, au milieu même des nations barbares, que la nourriture lui manque : dans le sein du Christianisme les fidèles y ont pourvu par avance, mais l'église n'a reçu les dons de leur libéralité que dans l'esprit

de Jésus-Christ et c'est dans ce même esprit que ceux à qui elle donne l'usage de ces biens doivent en jouir. 1°. Cet esprit est que ceux qui en jouissent soient des ouvriers appliqués et assidus au travail selon leur vocation et leurs talents. Mais s'ils ne font rien et vivent dans une honteuse oisiveté, mais s'il ne travaillent que pour attaquer peut-être l'Eglise elle-même et la combattre, mais s'ils ne s'occupent qu'à des choses qui la déshonorent et la décrient, de quoi sont-ils dignes, sinon du châtiment qui leur est réservé? 2.° Cet esprit est que ceux qui travaillent ne prennent de ces biens que pour fournir à leur nourriture et à leurs besoins, et non à l'élévation, à l'avantage de leur famille, non à leur luxe et leurs profusions, non à leur jeu et à leurs plaisirs, non à leur avarice, à des acquisitions ni à des procès, et que ce qui leur reste, après avoir prélevé leur nécessaire, soit consacré aux besoins des pauvres, à l'ornement des temples, à l'utilité des ames et au service de l'Eglise....

TROISIÈME POINT.

De la conduite que doivent tenir les Apôtres.

I° Dans le choix d'une maison. *En quelque ville ou village que vous soyez, informez-vous qui dans ce lieu est digne de vous loger.* Dès que vous serez arrivés dans un lieu, vous vous informerez s'il s'y trouve quelques hommes de bien et craignant Dieu, quelque vertueux Israélite, d'une réputation sainte et d'une probité reconnue, chez qui vous puissiez demeurer.

Non-seulement un Ecclésiastique, mais quiconque a soin de son propre salut ne sauroit apporter trop de précautions pour se choisir une demeure où sa vertu et sa réputation soient également à couvert.

II° Conduite des Apôtres dans leur entrée en la maison qu'ils auront choisie. *Et en entrant dans la maison, saluez-la et dites : que la paix soit en cette maison, et si elle en est digne, la paix viendra sur elle ; mais si elle n'en est pas digne, cette paix viendra sur vous.* Au premier pas que vous ferez dans la maison qui vous sera indiquée, saluez avec amitié ceux qui l'habitent, souhaitez-leur la paix et la bénédiction de Dieu, en leur disant : *Que la paix soit dans cette maison.* Si cette maison mérite le bien que vous lui souhaitez, si elle est digne de vous recevoir et qu'elle vous reçoive en effet, vos souhaits s'accompliront sur elles, Dieu exaucera vos vœux et il la comblera de ses bénédictions. Si au contraire cette maison n'est pas digne de vous recevoir et qu'elle refuse de vous loger, ne croyez pas vos souhaits inutiles, les bénédictions retourneront sur vous : vous recueillerez les fruits de votre charité, *votre paix reviendra à vous*, afin que vous alliez la porter à une autre maison qui en soit plus digne que la première.... Le salut des vrais chrétiens et surtout des Apôtres n'est pas, comme celui du monde, un langage de pure cérémonie, qui souvent n'a aucun sens et manque presque toujours de sincérité : c'est au contraire une prière fervente faite à Dieu, et un souhait plein de charité envers le prochain. Souhait efficace, si le prochain en est digne ; et s'il n'en est pas digne, souhait dont

la charité aura toujours sa récompense. Que d'occasions d'exercer la charité à peu de frais! Ah! pourquoi les perdre, faute d'attention et d'esprit intérieur?... Quand le prêtre porte le Saint Viatique, il salue ainsi la maison où il entre : heureuse la maison, heureux le malade qui se trouve digne de recevoir cette paix si nécessaire dans ces moments où la crainte de la mort cause ordinairement tant de troubles et d'inquiétude!

III° Conduite des Apôtres pendant leur séjour dans la maison qu'ils habitent. *Il leur dit aussi : en quelque maison que vous entriez, demeurez-y jusqu'à ce que vous sortiez de ce lieu-là.* Notre-Seigneur leur ordonne expressément, après avoir choisi une maison et y avoir été reçus, de n'en sortir point pour en prendre une autre, mais d'y demeurer jusqu'au jour de leur départ. Que cet ordre est plein de bonté et de sagesse! En effet, en changeant de demeure, ils n'auroient pu qu'attrister leur premier hôte, que donner lieu à des discours, à des soupçons désavantageux sur son compte, qu'exciter la jalousie de plusieurs autres contre lui. Eux-mêmes se seroient rendus coupables ou du moins suspects de légèreté et de prédilection, d'amour-propre et de recherche de leurs aises et commodités. Ah! qu'il faut peu de chose pour distraire le peuple du bien, pour décrier un ouvrier Evangélique, pour détruire le fruit de la parole de Dieu! Qu'il faut d'attention, qu'il faut savoir se gêner pour prévenir jusqu'au moindre scandale!

IV° Conduite des Apôtres dans leur sortie d'une maison ou d'une ville qui auroit refusé

de les recevoir *Si l'on ne veut ni vous recevoir, ni écouter vos instructions, sortez de cette maison ou de cette ville, secouant même la poussière de vos pieds, afin que ce soit un témoignage contre eux.... Je vous dis en vérité qu'au jour du Jugement Sodome et Gomorrhe seront traitées avec moins de rigueur que cette ville-là.* Les Apôtres doivent, en se retirant de ces villes, de ces maisons, secouer la poussière de leurs pieds, en témoignage, contre les ingrats qui auront refusé de les entendre, que la grâce, que l'Evangile se retirent d'eux. Ces malheureux s'en réjouiront : ils s'en applaudiront, ils se moqueront d'une cérémonie dont ils ne veulent pas comprendre le mystère, elle deviendra l'objet de leurs railleries et de leurs mépris; mais au jour du jugement, leur sort sera plus terrible que celui des habitants de Sodome et de Gomorrhe. Combien de nations, de royaumes et de villes se sont ainsi opposés et s'opposent encore tous les jours à la publication de l'Evangile! Combien d'autres après l'avoir reçu l'ont corrompu par des nouveautés et des erreurs qui leur ont fait d'abord mépriser la voix et les menaces des pasteurs, et bientôt après rompre le lien de l'unité apostolique! Combien d'ames ont rejeté en particulier la lumière importune de l'évangile, pour suivre leurs penchants et se livrer à leurs passions avec plus de liberté!

Prière. Hélas! Seigneur, ne suis-je point de ce nombre? Comment reçois-je votre sainte parole, ô mon Dieu, comment regardé-je ceux qui me l'annoncent? Si cependant j'évite de les entendre ou si je ne pratique rien de ce qu'ils me font entendre, si je ne profite pas de ce

que je lis, de ce que vous-même m'inspirez, ô mon Sauveur, quels seront au dernier jour mon châtiment et mon désespoir! Eh quoi! tournerai-je donc contre moi vos bienfaits, et ferai-je des instruments de mon salut, autant d'instruments de ma perte? Non, Seigneur, je vais mettre à profit tous les moyens de salut que vous me prodiguez, tous les moments de grâce que vous me ménagez, et je n'obligerai pas les ministres de votre divine parole de se retirer d'auprès de moi; je ne les mettrai pas dans la triste nécessité de m'accuser un jour devant vous, eux qui désirent si ardemment de me rendre agréable à vos yeux et de me procurer la véritable paix. Ah! elle m'est offerte, cette paix, je n'y fermerai plus mon cœur!

Ainsi soit-il.

LXXXVIe. MÉDITATION.

Première suite de l'instruction de Jésus-Christ à ses Apôtres.

De la persécution à laquelle ils doivent s'attendre.

Examinons, 1°. la nature de cette persécution; 2°. la manière de la soutenir; 3°. les motifs de la supporter. *Mat.* 10. 16-27.

PREMIER POINT.

De la nature de cette persécution.

1° ELLE sera injuste et déraisonnable. *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups :*

c'est-à-dire foibles, sans armes et sans défense; je vous envoie au milieu des censeurs de ma doctrine, des ennemis de ma morale, des persécuteurs de ma Religion. Leur persécution contre vous n'aura d'autre cause que leur férocité, que leur antipathie naturelle contre la vertu, que leur avidité pour les biens dont ils vous dépouilleront ou dont ils vous croiront possesseurs.

II° Leur persécution sera ignominieuse et diffamante. *Ils vous livreront aux tribunaux, et vous feront flageller dans leurs Synagogues.* Le sénat et les tribunaux s'assembleront pour vous perdre. Leur complot aura tout l'appareil et toutes les formalités de la justice qu'on emploie contre de vrais coupables convaincus d'être perturbateurs, blasphémateurs, impies, rebelles, et après vous avoir fait passer pour tels dans les assemblées juridiques et les Synagogues autorisées, ils vous condamneront à subir les peines les plus infamantes.

III° Leur persécution sera publique et cruelle. *Et vous serez conduits aux gouverneurs et aux rois à cause de moi, pour me rendre témoignage devant eux et devant les gentils.* Désespérés de ne pouvoir vous fermer la bouche, n'étant pas en droit de disposer de votre vie, ils vous traîneront devant les puissances de la terre, en haine de moi et de ma doctrine, afin d'en obtenir des sentences de mort contre vous. Juifs et Gentils, tous se réuniront pour vous exterminer, votre mort seule pourra assouvir leur rage et leur fureur; mais en mourant vous prêcherez hautement mon Evangile, et votre mort sera un témoignage qui leur prouvera que le règne de Dieu est arrivé.

IV° Leur persécution sera particulière et domestique. *Le frère livrera le frère à la mort, et le père le fils. Les enfants se soulèveront contre leurs pères, leurs mères, et les feront mourir.* Les liens les plus sacrés ne seront pas un rempart contre la persécution. Le frère n'écoutera point la voix du sang, le père les sentiments de son cœur, la mère le cri de la nature: ils ne suivront plus que l'esprit de fureur; le frère livrera lui-même son frère à la mort; le père y conduira son fils; les enfants s'élèveront contre leurs pères, et les sacrifieront de leurs propres mains. Autorisés, ce semble, par ce zèle que la loi commande aux Juifs d'avoir contre les apostats, ils vous regarderont comme tels, et ils ne cesseront point leurs poursuites contre vous qu'ils ne vous aient vu expirer dans les supplices.

V° Leur persécution sera générale et universelle. *Et vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom.* Il se trouve de la compassion dans le public pour les plus infames criminels, lorsqu'on les conduit au supplice; mais il n'y en aura point pour vous : le déchaînement sera général, vous serez méprisés, insultés, haïs et détestés de tout le monde. A titre de mes Apôtres et de mes ministres, vous serez un objet de haine à ces Juifs indociles qui sont vos frères selon la chair, et que vous travaillerez à faire vos enfants selon l'Evangile. Vous ne mériterez point personnellement et par aucun endroit cette fureur et cette espèce d'exécration générale; mais ce sera moi qu'ils haïront dans vous, et parce que vous aurez toujours à la bouche mon nom

qu'ils auront en horreur, ils ne pourront vous souffrir.... Voilà donc, ô divin Jésus, ce que vous annoncez, ce que vous promettez à vos Apôtres et à vos Disciples ! Sera-t-il possible que le monde prenne à leur égard des sentiments si inhumains, et qu'il les poursuive avec tant d'acharnement? Hélas! votre prédiction, Seigneur, s'est vérifiée à la lettre. Cette persécution que vous avez annoncée a duré trois cents ans, et elle s'est renouvelée plusieurs fois depuis. Sera-t-il possible qu'au milieu d'un déchaînement si cruel, si opiniâtre, votre Religion se soutienne, triomphe, s'étende et se perpétue? Oui, mon Dieu, et c'est ce que nous voyons de nos propres yeux! Mais de quelles armes munirez-vous donc vos Disciples contre tant d'ennemis? De quelle espèce de défense useront-ils pour ne pas succomber à tant et de si violentes attaques? Ils n'auront d'autres armes contre ces loups ravissants que la douceur, la patience et la charité. Et voilà ce qui met le comble à la merveille de votre Toute-Puissance, et ce qui prouve que l'établissement de la Religion chrétienne n'a pu être que l'ouvrage de votre droite.

SECOND POINT.

De la manière de soutenir la persécution.

Notre-Seigneur ne donne à ses Apôtres d'autre moyen pour soutenir la persécution, que la pratique des vertus les plus parfaites. Quelles sont ces vertus?

1° Une douceur inaltérable. *Je vous envoie,*

leur dit-il, *comme des brebis au milieu de loups.* Point d'ennemis plus cruels que ceux que la Religion vous fera et vous suscitera ; je ne veux cependant point que vous ayez contre eux d'autres armes, d'autre esprit, d'autres dispositions que celles qui sont figurées par la brebis. Son caractère est la douceur. Elle est incapable d'emportement, de résistance.

II° Une simplicité parfaite. *Soyez simples comme des colombes.* Simplicité qui exclut toute duplicité, tout mensonge, tout artifice. Que toutes vos paroles et toute votre conduite ne respirent que simplicité et candeur ! Que cette sincérité et cette franchise ont attiré de cœurs au Christianisme ! Au contraire, l'impie et l'hérétique sont faux dans toutes leurs démarches : leurs menées secrètes pour fortifier leur parti sont pleines de fourberies et d'impostures, et l'exposition de leur doctrine est remplie d'équivoques et de déguisement. La duplicité est dans leurs cœurs, le mensonge sur leurs lèvres et le parjure dans leurs serments : ils nient l'évidence des faits, ils falsifient les autres, ils chicanent sur une expression, ils calomnient leurs adversaires, ils ne cherchent qu'à en imposer, qu'à surprendre, qu'à tromper.

III° Une prudence raisonnable. *Soyez prudents comme les serpents.* Cette prudence consiste à se tenir toujours sur ses gardes, à se défier des hommes, à ne point s'exposer témérairement et sans raison, à veiller, à prier, et à s'attendre à tout. Elle consiste à ne point exciter ou augmenter la persécution par des traits d'imprudence, par un zéle hors de raison et mal entendu. Elle consiste à sauver no-

tre foi et notre innocence aux dépens de nos biens, de notre corps, de notre vie, comme le serpent attaqué sauve sa tête aux dépens du reste de son corps dont il l'enveloppe. Elle consiste à fuir dans certaines occasions, et à s'exposer en d'autres. *Quand on vous persécutera dans une ville*, si ce n'est qu'à vous qu'on en veut, si votre présence, loin d'y être utile, ne peut qu'augmenter le trouble et irriter la passion de vos ennemis, *fuyez dans une autre ville* sans être retenu par la chair et le sang, par l'amitié de quelques personnes, par l'agrément du lieu et les commodités dont vous y pourrez jouir. Votre présence sera plus utile ailleurs ; car dans les vues de la Providence, l'infidélité des uns fait le salut des autres. Mais si vous êtes pasteur, si vous êtes père de plusieurs enfants en Jésus-Christ, et que ce soit eux que l'on poursuive, restez pour les animer et les soutenir, sacrifiez-vous pour eux. Gardez-vous des hommes en général, ils sont dangereux lorsqu'ils persécutent; ils le sont encore plus lorsqu'ils flattent. Au reste vous ne manquerez pas de lieux de retraite où vous puissiez fuir; *car, je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël, que le fils de l'homme viendra.* Notre-Seigneur parle ici sans doute de la terrible vengeance qu'il devoit bientôt tirer de l'infidélité des Juifs, en détruisant leur nation par les armes des Romains; mais il nous annonce aussi la rigueur de son dernier jugement, contre ceux que son Evangile n'aura pas sanctifiés et mis à couvert des traits de sa colère.

IV° Une confiance filiale en Dieu. *Quand on*

vous livrera à eux, ne songez point ni comment vous parlerez, ni à ce que vous direz; car ce que vous aurez à dire vous sera suggéré à l'heure même, parce que ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit-Saint qui parlera en vous. En vertu de cette confiance et par l'effet de cette promesse, on a vu des esclaves, des hommes sans lettres, de tendres Vierges, de jeunes enfants confondre les tyrans par la sagesse de leurs réponses, les réduire au silence et au désespoir.

V° Une constance inébranlable. *Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé.* Il ne suffit pas d'avoir commencé, d'avoir même fait beaucoup; on n'a rien fait, si l'on ne persévère jusqu'à la fin, jusqu'à la mort; sans cette persévérance finale, point de couronne, point de récompense, point de salut à espérer.

VI° Un courage intrépide. *Ne les craignez donc point, car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu.* Cette maxime est vraie dans l'usage commun de la vie; tôt ou tard tout se découvre. Ne faites donc rien dont vous puissiez avoir honte s'il vient à être connu. Ne craignez point les calomnies des méchants, leurs complots seront découverts et vous serez justifiés. Cette maxime est une vérité encore plus universelle par rapport au jugement dernier. C'est là en effet que tout sera dévoilé et mis à découvert. Songez-y dans tout ce que vous pensez, dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous souffrez. Cette maxime générale, Notre-Seigneur l'applique ici à sa doctrine. *Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour, et*

ce qui vous est dit à l'oreille, publiez-le sur les toits. Inaccessibles à la crainte, manifestez au grand jour et publiez sur les toits ce que je vous ai enseigné dans des entretiens particuliers, et pour ainsi dire dans les ténèbres et à l'oreille. La prédication de la vraie Religion doit être publique et éclatante, courageuse et intrépide : elle doit se soutenir devant les tribunaux des juges, auprès du trône des rois, et sur les échafauds, elle doit se faire entendre aux Juifs et aux Gentils, aux Grecs et aux barbares, jusqu'aux extrémités de la terre, jusqu'à ce que le fils de l'homme, l'auteur de cette Religion sainte, vienne lui-même juger l'Univers, récompenser ses serviteurs et punir leurs persécuteurs.

TROISIÈME POINT.

Des motifs de soutenir la Persécution.

I° La cause pour laquelle on souffre. *Vous serez livrés à cause de moi. Vous serez haïs à cause de mon nom.* On peut souffrir pour Dieu toutes les afflictions de la vie, parce qu'elles nous viennent de sa providence, à laquelle nous devons nous soumettre avec résignation, et ce motif est capable d'adoucir les plus grandes peines ; mais lorsque la cause immédiate de nos souffrances n'est autre que notre dévouement à son service, et la profession ouverte que nous faisons d'être attachés à la Religion et à son Eglise, c'est alors véritablement que nous souffrons pour Jésus-Christ et pour la gloire de son nom. Or, souffrir pour Jésus-Christ, quel bonheur, quelle gloire, quelle douceur !

Et tel fut le triomphe des Apôtres. Après avoir subi les fouets, et mille affronts, ils sortoient des tribunaux pleins de joie et d'allégresse, parce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ.

II° L'effet des souffrances. *Pour me rendre témoignage devant eux et les gentils.* Le premier effet des souffrances c'est le salut du prochain. La sagesse de Dieu a su tirer le bien du mal. Combien de gentils, combien même de bourreaux le sang des martyrs n'a-t-il pas convertis ! Les persécutions que l'Église a souffertes, nous rendent encore témoignage aujourd'hui, et sont pour nous une preuve de la vérité de notre Religion. Le second effet des souffrances, c'est notre salut. *Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé.* A ce prix y a-t-il rien de difficile ? Qu'est-ce que toutes les peines de cette vie ? persécutions, tourments, outrages, disgrâces, maladies, pénitences, mortifications : qu'est-ce que tout cela en comparaison du salut ? Tout cela n'est rien, et le salut est une gloire et une félicité infinie ; tout cela ne durera qu'un instant, et le salut est un bonheur consommé et éternel. Courage donc, mon ame, encore un moment, et nous entrerons dans le port, et une gloire immortelle sera notre récompense !

III° L'exemple de Jésus-Christ. *Le Disciple n'est pas plus que le maître, ni l'esclave au-dessus de son Seigneur. Il suffit au Disciple d'être comme son maître, et à l'esclave d'être comme son Seigneur. Si donc ils ont appelé le père de famille Beelzebuth, à combien plus forte raison ses serviteurs.* L'exemple qui doit nous animer

et nous soutenir dans les souffrances, qui doit nous les faire regarder non-seulement comme légères, mais encore comme douces et glorieuses, c'est l'exemple de Jésus-Christ. Il est notre maître, nous sommes ses Disciples. Il est notre Seigneur, nous sommes ses serviteurs : si lui qui est le père de famille a été nommé Beelzebuth et traité de démoniaque, quels noms voulons-nous qu'on nous donne et de quelle injure pouvons-nous nous offenser ?

Prière. Hélas ! Seigneur, vous ne parlez encore à vos Disciples que des blasphèmes qu'on a osé proférer contre vous; de quel courage se sentiront-ils donc animés, lorsqu'ils auront vu la fureur et la rage des bourreaux s'acharner sur votre corps sacré, lorsqu'il vous auront vu couvert de votre sang, épuisé par les tourments, rassasié d'opprobres et expirant sur une croix ! Qui peut à ce souvenir ne pas désirer de souffrir, ne pas se glorifier de vous ressembler ! Ah, qu'il s'en faut bien que le Disciple soit comme le maître ! Et qu'est-ce que je souffre pour vous en comparaison de ce que vous avez fait pour moi ! Hélas, si la piété, si la dévotion, si la pratique des bonnes œuvres, si votre Religion m'attirent quelque léger mépris, au lieu de m'en réjouir et de m'en affermir davantage dans le bien, n'en suis-je pas tout-à-coup troublé, déconcerté et prêt à devenir parjure ! Suis-je chrétien ? suis-je votre Disciple, ô Jésus ? Ah, divin Sauveur, remplissez-moi de votre force même et de votre adorable sagesse ! Animez-moi de votre esprit et faites que je souffre pour vous.

Ainsi soit-il.

LXXXVIIe. MÉDITATION.

Seconde suite de l'instruction de Jésus-Christ à ses Apôtres.

Des trois devoirs par rapport à Dieu.

Ces devoirs sont, 1°. la crainte de Dieu ; 2°. la confiance en Dieu ; 3°. la profession de foi en Jésus-Christ. *Matt.* 10. 28-36.

PREMIER POINT.

De la crainte de Dieu.

I° ELLE est juste. *Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps et qui ne peuvent vous ôter celle de l'ame ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer l'ame et le corps.* La crainte est un genre d'hommage que l'on rend à la personne que l'on craint. La crainte de Dieu, qui est le commencement et le fondement de la sagesse et de la perfection, est un hommage que nous rendons à sa divine science, par laquelle il connoît toutes nos actions, à sa sainteté qui hait le péché, à sa justice qui le condamne et à sa puissance qui le punit. On n'a point la crainte de Dieu lorsqu'on l'offense, lorsque de propos délibéré on fait ce qui peut lui déplaire, et qu'on omet de faire ce qu'on sait devoir lui plaire, lorsqu'on se présente devant lui sans respect et qu'on le prie sans attention. Puis-je dire que j'ai la crainte

de Dieu, moi qui l'offense si hardiment, de tant de manières et en tant d'occasions?

II° Cette crainte est supérieure à toute crainte humaine. Il n'y a point d'homme plus intrépide que celui qui ne craint que Dieu. Qu'a-t-il à craindre des hommes? Leur pouvoir ne peut s'étendre que sur les corps et n'a qu'un moment pour agir; le corps tombe sous leurs coups, l'ame s'envole et échappe à leur colère: mais Dieu est le maître du corps et de l'ame, et il a une Eternité pour se venger? Hélas, combien de fois ai-je plus craint les hommes que Dieu! On ne m'a point menacé des tourments et de la mort, et cependant j'ai craint d'être vu, d'être remarqué, j'ai craint un mot de raillerie ou de mépris, j'ai craint des discours qu'on n'eût tenus qu'en mon absence, et que j'aurois même ignorés: je n'ai donc pas encore le commencement de la sagesse, la crainte du Seigneur.

SECOND POINT.

De la confiance en Dieu.

Cette confiance dans le Seigneur est fondée sur son infinie providence et sur son infinie bonté. I° Sur son infinie providence. *Ne donne-t-on pas deux passereaux pour une obole? Cependant pas un d'eux ne tombe sur la terre sans la volonté de votre père.* Voilà une vérité sur laquelle nous ne réfléchissons pas assez, et qui bien méditée seroit pour nous une source de paix et de tranquillité. Non, dans toute la nature, dans le physique et dans le moral, rien ne peut arriver à l'insçu, sans l'or-

dre et la permission du Créateur. Les plus petits événements comme les plus grands sont soumis à sa providence. Comme il ne seroit pas Dieu, si quelqu'un de ces événements pouvoit échapper à sa connoissance; de même il ne seroit pas Dieu, si un seul pouvoit arriver sans son ordre et sa volonté. Une telle vérité, soutenue de l'autorité de Jésus-Christ, ne devroit-elle pas nous faire goûter un repos profond dans le Seigneur, malgré les vains efforts du monde pour nous l'enlever? Plus la comparaison dont le Sauveur se sert est simple, plus notre défiance est criminelle, plus notre confusion doit être grande.

II° Confiance en Dieu fondée sur son infinie bonté. *Pour vous les cheveux de votre tête sont tous comptés : ainsi ne craignez rien, vous valez mieux qu'un grand nombre de passereaux.* Dieu règle le sort du passereau; mais l'homme que Dieu a créé à son image et à sa ressemblance, qu'il a destiné à partager son bonheur, sa gloire et son Eternité; l'homme dont il est non-seulement le créateur mais encore le père, et que Jésus-Christ a racheté de son sang; l'homme peut-il n'être pas l'objet de sa tendresse et des attentions de sa providence paternelle? Ne craignons donc rien : tous les cheveux de notre tête sont comptés, et il n'en tombera pas un seul sans la permission de notre père céleste. Ne craignons donc point la malice des hommes, les accidents imprévus, la perte des biens, la douleur des maladies, ni la mort même; reposons-nous avec tranquillité dans le sein de la providence d'un Dieu notre père, recevons de sa main tout ce qu'il permettra qui nous arrive,

et soyons assurés qu'il proportionnera ses secours à nos épreuves et sa récompense à notre fidélité.

TROISIÈME POINT.

De la profession de foi en Jésus-Christ.

Jésus-Christ nous apprend, 1°. quel en sera l'effet dans l'autre monde ; 2°. quel en sera l'effet même dans celui-ci.

I° Quel en sera l'effet dans l'autre monde. *Quiconque donc me confessera devant les hommes, je le reconnoîtrai aussi devant mon père qui est dans les Cieux : et quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi devant mon père qui est dans les Cieux.* Confesser Jésus-Christ, c'est se déclarer hautement pour lui, faire profession ouverte d'être du nombre de ses Disciples, de croire les vérités qu'il nous a révélées, d'être soumis à son Église ; c'est pratiquer fidèlement ses préceptes, suivre ses maximes, et s'acquitter de tous les devoirs de la Religion sans respect humain ; c'est soutenir la cause de Jésus-Christ contre ceux qui l'attaquent, défendre sa foi, sa doctrine, ses serviteurs, s'opposer selon son pouvoir aux calomnies qu'on répand contre sa Religion, et aux persécutions qu'on voudroit lui susciter. Manquer à ces obligations, c'est renier Jésus-Christ et avoir honte de lui. Examinons nous sur tous ces points, et considérons-en les conséquences. Ceux qui devant les hommes se seront déclarés pour Jésus-Christ, auront les suffrages de Jésus-Christ, il se déclarera pour eux dans le Ciel, il les reconnoîtra pour ses Disciples, pour ses

amis, pour ses frères, pour ses cohéritiers. Au contraire, Jésus-Christ méconnoîtra ceux qui n'auront osé se déclarer pour lui, et les désavouera; il les rejettera comme n'étant pas des siens, comme n'ayant pas de droit à son héritage, puisqu'ils n'ont pas voulu avoir de part à ses affronts. Quel bonheur pour les uns! Quel anathème pour les autres! Et devant qui Jésus-Christ fera-t-il ce discernement? Devant son père qui est dans les Cieux. Hélas! où seront alors les hommes? Où sera alors leur pouvoir? Où seront leurs menaces et leurs promesses? Après que Jésus-Christ se sera ainsi déclaré pour les uns, et aura désavoué les autres, que s'ensuivra-t-il? C'est que les premiers, ayant Jésus-Christ pour Médiateur, seront admis par le père céleste dans le royaume des Cieux, pour y régner à jamais; et les seconds méconnus, rejetés, réprouvés par le fils, sans appui et sans ressource, tomberont dans l'abîme pour y brûler éternellement avec les démons.

II° Quel sera l'effet de notre profession de foi dans ce monde même? Ce sera une guerre continuelle et éternelle entre la chair et l'esprit, entre les esclaves du monde et les adorateurs de Jésus-Christ, guerre dont il faut être averti afin de s'y tenir prêt, de s'y exercer, d'y combattre, et de n'être pas étonné si elle est cruelle, longue et opiniâtre. *Ne pensez pas*, dit Jésus-Christ, *que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu y apporter la paix; mais l'épée; car je suis venu séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère, la belle-fille d'avec la belle-mère, et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre*

maison. Jésus-Christ est le Dieu de la paix; il l'a apportée aux hommes, et il ne tient qu'aux hommes d'en jouir. Paix céleste par laquelle, s'ils veulent l'accepter, ils sont réconciliés avec Dieu qui leur remet leurs péchés, ils sont réconciliés avec eux-mêmes en jouissant du repos d'une bonne conscience, ils sont réconciliés avec les autres hommes, à qui ils ne souhaitent que du bien. Mais comme plusieurs d'entre les hommes, ne voudront point cette paix, qu'ils voudront même l'enlever aux Disciples de Jésus-Christ, c'est contre eux, et à ceux-ci, que Jésus-Christ, est venu apporter le glaive; glaive spirituel dont il faut s'armer dès l'enfance, qu'il faut employer toute la vie avec courage, et ne quitter qu'à la mort; glaive qui doit séparer, rompre les liens de la nature, couper tous les nœuds qui nous retiendroient dans le péché ou dans l'erreur, qui s'opposeroient à la volonté de Dieu et à notre salut. Le monde ne connoît point ce glaive, tout lui est bon, pourvu qu'on ne le trouble point dans la jouissance des biens terrestres. L'hérésie ne connoît point ce glaive, toutes les sectes sont unies, dès qu'à ce prix elles peuvent jouir de la paix de la terre; ou si l'hérésie prend le glaive pour se soutenir, c'est le glaive matériel et meurtrier qu'a proscrit Jésus-Christ, et non le glaive spirituel qu'il a apporté sur la terre. Enfin, l'homme lâche ne connoît point ce glaive, ou n'en fait point usage : il se laisse gagner par caresses, entraîner par complaisance, corrompre par foiblesse, et il ne comprend pas que ses plus dangereux ennemis, ceux dont il doit le plus se défier, et quelquefois même se séparer lors-

qu'ils sont un obstacle évident à son salut et à sa perfection, sont ceux avec qui il a le plus de liaison et avec qui il habite.

PRIÈRE. Faites-moi haïr, ô mon Dieu, toutes les liaisons qui me sépareroient de vous! Faites-moi chérir celles qui viennent de votre main. Que je ne craigne rien que de trop craindre les hommes qui sont si foibles, et de ne pas assez vous craindre, Seigneur, vous qui pouvez seul ou me perdre ou me sauver, et qui me sauverez certainement, si je ne m'attache qu'à vous. O hommes foibles et mortels comme moi, qu'ai-je à craindre ou à espérer de vous? Je méprise également vos biens et vos maux, votre faveur et votre colère, et je me déclare hautement pour Jésus-Christ, mon Sauveur et mon maître! Ah, Seigneur, que je ne sois plus pénétré que de votre crainte salutaire! Que je ne connoisse et n'appréhende plus qu'un seul mal, celui de vous offenser, qu'un seul malheur véritable, celui de vous perdre! Que je sois constamment ici-bas votre Disciple, afin que vous me présentiez un jour à votre père comme le cohéritier de votre gloire. Ainsi soit-il.

LXXXVIII[e]. MÉDITATION.

Fin de l'instruction de Jésus-Christ à ses Apôtres.

De l'amour de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur donne ici quatre qualités à l'amour qu'il exige de nous ; il veut que cet amour soit dominant, crucifiant, vivifiant et zélé. *Matt.* 10. 37-42.

PREMIER POINT.

Amour dominant.

Amour qui veut la préférence et à qui il faut sacrifier tout autre amour. *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.* Ainsi en est-il de tous les autres amours. Examinons ici notre cœur conformément à cette règle. On aime une personne plus que Jésus-Christ, si on n'est pas prêt à se préparer de cette personne pour l'amour de Jésus-Christ, si pour plaire à cette personne on viole la loi de Jésus-Christ, si l'amour de cette personne affoiblit, contredit, balance l'amour de Jésus-Christ, nous distrait, nous détourne, nous dégoûte de l'amour de Jésus-Christ. Celui-là *n'est pas digne de moi*, dit le Sauveur. Non : Jésus-Christ veut un amour noble, généreux, qui nous élève au-dessus de tout ce qui est créé;

et il le mérite, parce qu'il est lui-même infiniment grand et au-dessus de tout, parce que, quoique infiniment grand, il nous aime plus que qui que ce soit peut nous aimer, parce qu'il nous a fait plus de bien que qui que ce soit n'a pu nous en faire, parce qu'il a le pouvoir et la volonté de nous rendre heureux, et que lui seul peut nous procurer un bonheur solide, infini et éternelle. Celui-là *n'est pas digne de moi*, dit Notre-Seigneur, c'est-à-dire, qu'il n'est pas digne d'avoir Jésus-Christ pour médiateur et pour Sauveur, mais pour Juge et pour vengeur.

SECOND POINT.

Amour crucifiant.

Amour qui ne nous présente que des croix et pour qui il faut tout souffrir. *Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi.* Prendre sa croix, c'est accepter de bon cœur toutes les peines de cette vie de quelque part qu'elles nous viennent, soit de notre condition et de notre état, soit du cours de la nature comme les maladies et les saisons, soit d'accidents imprévus toujours dirigés par la Providence, soit de la part des hommes, de leur malice ou de leurs imperfections : c'est souffrir tout cela sans plainte, sans murmure, sans impatience : c'est ajouter à tout cela des croix volontaires, des privations, des pénitences, des mortifications. Or, qui peut faire tout cela, sinon l'amour? Suivre Jésus-Christ, c'est souffrir pour lui et comme lui, avec les mêmes vertus et pour la

même fin que lui, et en unissant nos croix avec la sienne de laquelle les nôtres tirent tout leur prix. Celui qui ne le fait pas, *n'est pas digne de moi*, dit le Sauveur. Non : Jésus-Christ veut des ames nobles et des cœurs généreux, et telle est l'épreuve où il les met. Il faut être bien lâche pour ne vouloir rien souffrir sous les yeux de son Roi, et en le voyant lui-même ce Roi affronter tous les périls, subir tous les travaux, s'exposer à tout et souffrir tout. Ah, n'oser le suivre et ne vouloir partager avec lui ni les dangers, ni les fatigues, comment appeler une telle lâcheté? Celui-là *n'est pas digne de moi*, dit Jésus-Christ, il n'est pas digne de m'avoir pour chef et pour Roi, d'être mis au nombre de mes soldats, d'avoir part à mes victoires et de triompher avec moi dans le Ciel où je n'admettrai que des ames nobles et généreuses : il ne mérite que l'opprobre qui suit les lâches, et le châtiment que méritent les déserteurs et les traîtres.

TROISIEME POINT.

Amour vivifiant.

Amour qui demande notre vie pour nous la conserver. *Celui qui conserve sa vie la perdra, et celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi la trouvera.* Conserver sa vie dans le sens de Jésus-Christ, c'est chercher la sûreté de sa personne aux dépens de sa foi et de son innocence : c'est suivre ses passions aux dépens de la loi de Dieu, c'est se procurer des plaisirs et des amusements aux dépens de ses de-

voirs, c'est préférer sa volonté à celle de Dieu et sa liberté à la vocation de Dieu, c'est se chercher soi-même en tout, rapporter tout à soi-même, à son amour-propre, à sa vanité, à ses commodités, et se reposer en soi-même comme dans son souverain bonheur. Qu'aveugle et malheureux est celui qui embrasse un parti si funeste! Cette vie qu'il aime si éperdument et à laquelle il est si attaché, il la perd pour toute l'Eternité où il sera dans une mort continuelle, dans une privation absolue de tout bien et dans des supplices affreux. Pesons bien cette vérité; qu'elle trouble nos plaisirs, qu'elle nous en dégoûte et nous ramène à la sagesse!

Perdre sa vie dans le sens de Jésus-Christ, c'est mourir plutôt que de perdre la foi ou l'innocence, c'est mourir à ses passions, à ses inclinations vicieuses pour se tenir dans l'exacte observance de la loi de Dieu : c'est mourir aux plaisirs des sens, aux amusements frivoles du monde pour se renfermer dans la pratique de ses devoirs, c'est ensevelir sa vie dans la retraite, dans la prière, dans la pénitence; c'est rapporter tout à Dieu, ne travailler que pour lui et pour sa gloire, et s'oublier entièrement soi-même. Qu'heureux et sage est celui qui embrasse un parti si avantageux! Cette vie qu'il semble négliger et dont il paroît ne faire aucun cas, cette vie dont il ne jouit pas, qu'il consume, qu'il épuise de fatigues, qu'il perd en un mot et qu'il sacrifie, il la trouvera dans l'Eternité où il jouira de Dieu dans une vie parfaite et dans des délices ineffables. Ah! rappelons-nous sans cesse cette

vérité : qu'elle nous anime, nous soutienne et nous fortifie. Hélas ! quand cette recherche de nous-mêmes ne seroit de sa nature qu'un péché véniel, ne seroit-ce pas toujours une offense faite à l'amour et par conséquent autant de perdu pour notre ame dans l'Eternité ? Seigneur, que de pertes ne fais-je donc pas tous les jours !

QUATRIÈME POINT.

Amour zélé.

Amour qu'exige Jésus-Christ de ceux même qui ne sont pas destinés au Saint Ministère. *Celui qui vous reçoit me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense d'un prophète. Celui qui reçoit un juste en qualité de juste, recevra la récompense d'un juste : et si quelqu'un donne à boire seulement un verre d'eau froide à l'un de ces plus petits, parce qu'il est mon Disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense.* Le zèle n'est pas tellement propre aux hommes apostoliques que les autres n'y puissent avoir part, ainsi qu'à ses récompenses. Celui qui reçoit chez lui un Apôtre, reçoit Jésus-Christ qui l'a envoyé, et Dieu même qui a envoyé Jésus-Christ. Avec quelle joie, quelle attention, quel empressement, quelle charité ne doit-on pas le recevoir ! Celui qui reçoit un ministre de l'Evangile non par quelque motif humain, mais comme ministre de Jésus-Christ, comme prêtre, prédicateur, missionnaire, aura lui-même la récompense d'un ministre de

l'Evangile! Celui qui reçoit un juste non en qualité de parent, de citoyen ou d'ami, mais parce qu'il est juste ou ami de Dieu, aura lui-même la récompense due à un juste. Des promesses si avantageuses ne doivent-elles pas animer les riches à employer leurs richesses à des œuvres de zèle, au soulagement et à l'émulation de ceux qui travaillent au salut des ames! C'est ce zèle qui a donné à l'Eglise ces revenus dont elle entretient tant de ministres utiles, qui a fondé tant de saints établissements pour l'instruction des peuples et pour le soulagement des pauvres, qui a donné des fonds pour des missions, des retraites, des écoles, des hôpitaux. Heureux ceux qui sont encore aujourd'hui animés du même zèle! Mais chacun n'est pas en état de témoigner son zèle par des largesses. L'amour témoigne le sien par les plus petites choses et il donne du prix aux moindres services qu'il rend. Dieu voit le cœur et l'amour dont il est aimé. Un verre d'eau donné à un Disciple de Jésus-Christ, parce qu'il est Disciple de Jésus-Christ, aura sa récompense : qui l'auroit cru? Mais ce divin Sauveur nous l'assure lui-même avec serment. Qu'il est doux de servir un maître si libéral, si bienfaisant! Il n'en est pas ainsi quand on sert le monde : que de services ignorés, et parmi ceux qui sont connus combien peu sont récompensés, et encore de quelle récompense?

PRIÈRE. Il n'appartient qu'à un aussi bon maître que vous, ô mon Sauveur, de payer ainsi les plus petits services! Que de moyens me fournissez-vous pour participer en quelque sorte à l'honneur de l'apostolat et en avoir le

mérite devant vous ! Je les emploierai en recevant vos ministres comme vos Disciples, en entrant dans leurs vues, en favorisant leurs desseins et leurs travaux. Mille fois trop heureux de pouvoir par-là vous prouver mon amour, mais c'est trop peu pour mon cœur : porter ma croix, m'en charger par choix ou l'accepter au moins volontiers, vous suivre, ô mon Sauveur, c'est-à-dire unir mes peines aux vôtres et me faire un plaisir de marcher constamment sur vos traces, telles sont les résolutions que je prends à ce moment, soutenez-les de votre grâce ! O mon cœur, que tu serois indigne, bas et méprisable, si tu te refusois à ces caractères de l'amour qu'exige de toi ton Créateur ! Qu'aimeras-tu, si tu n'aimes Jésus? Ainsi soit-il.

LXXXIXe. MÉDITATION.

Mission des douze Apôtres.

1°. Quel fut le lieu de leur demeure ; 2°. quels furent leurs discours ; quelles furent leurs œuvres. *Matt.* 11. 1. *Marc.* 6. 12-13. *Luc.* 9. 6.

PREMIER POINT.

Du lieu de leur mission.

1° Ce ne fut point leur patrie. *Jésus ayant achevé de donner ses instructions à ses douze Disciples, il partit de-là pour aller enseigner et prêcher dans les villes d'alentour.* Jésus, en s'as-

sociant douze Apôtres, n'avoit point prétendu se décharger lui-même du travail et se procurer du repos, mais seulement accélérer l'œuvre de Dieu. Après avoir fini son discours et ses instructions sur les devoirs et les engagements, les fatigues et les dangers, les fruits et les succès, les privilèges et la couronne de l'apostolat, il ordonna à ses Apôtres de partir et d'aller les mettre en pratique dans les villes de la Galilée qu'il leur avoit désignées, et il partit lui-même pour prêcher dans les villes du pays. Ce n'est pas dans sa patrie que l'on fait le plus de fruit : les intérêts, les jalousies, les inimitiés qui se trouvent dans les familles, les égards que les parents exigent, les douceurs même et les commodités qu'ils nous procurent, les discours d'un peuple qui nous a connu dès l'enfance, sont souvent de grands obstacles aux fruits du saint ministère.

II° Ce ne fut point non plus les grandes villes qui furent le lieu de leur mission. *Etant partis, ils parcouroient les villages, prêchant l'Evangile et faisant partout des guérisons.* Les bourgs et les bourgades furent leur premier théâtre. C'est là que les Apôtres, après avoir quitté Jésus-Christ et s'être partagés en six bandes, se distribuèrent pour annoncer l'Evangile et exercer la puissance des miracles que Jésus leur avoit communiquée. Le peuple de la campagne est l'objet le plus chéri du vrai zèle, parce que d'un côté il est plus dépourvu d'instructions, et que de l'autre il est plus docile à l'Evangile. Les grandes passions en sont bannies, les crimes y sont rares, les occupations y sont innocentes et le plus souvent elles n'ont besoin

que de motifs pour être des vertus. Que de biens à faire dans les campagnes pour celui qui a un vrai zèle !

SECOND POINT.

De leurs discours.

Les Apôtres, à l'exemple de Jésus-Christ et de Jean-Baptiste, exhortoient les peuples à la pénitence : ils annonçoient l'arrivée du royaume de Dieu, et les terribles fléaux de la colère divine dont seroient accablés les Juifs incrédules. *Etant donc partis, ils prêchoient aux peuples afin qu'ils fissent pénitence.* Voilà ce que l'Evangile nous prêche encore : prétendre se sauver sans pénitence, c'est contredire Jésus-Christ, son Précurseur, ses Apôtres, son Eglise. Examinons donc avec le plus grand soin :

I° Comment nous la faisons, c'est-à-dire, comment nous recevons les peines et les afflictions de cette vie, qui sont une pénitence de nécessité : comment nous pratiquons les abstinences et les jeûnes de l'Eglise, qui sont une pénitence de précepte ; comment nous mortifions nos sens, nos goûts, notre chair ; quel usage nous faisons des austérités, des prières, des veilles, qui sont la pénitence volontaire et extérieure ; comment nous détestons nos péchés, comment nous les pleurons, nous en fuyons l'occasion, nous en demandons pardon et nous en réprimons l'habitude, ce qui fait la pénitence intérieure ; comment nous nous accusons au ministre de Jésus-Christ, avec quelle assiduité, quelle sincérité, quelle douleur et quel désir de nous corriger, nous nous présentons

à lui pour lui demander l'absolution de nos péchés, ce qui est la pénitence comme Sacrement.

II° Comment nous la prêchons aux autres, c'est-à-dire, comment nous la faisons pratiquer dans notre famille, comment nous instruisons de sa nécessité ceux qui dépendent de nous, comment nous profitons des occasions de l'inspirer à ceux avec qui nous traitons. Une parole d'un maître ou d'un ami, dite à propos, seroit quelquefois plus efficace pour le salut et la conversion d'une ame que les discours les plus éloquents. Que nous perdons d'occasions d'excercer un apostolat qui, pour n'être pas si éclatant, n'en seroit pas moins glorieux à Dieu, moins utile au prochain et à nous-mêmes.

TROISIÈME POINT.

De leurs œuvres.

Ils chassoient beaucoup de démons, ils faisoient des onctions d'huile sur plusieurs malades et ils les guérissoient. Ce n'étoit pas d'eux-mêmes et sans motifs que les Apôtres prêchoient la pénitence et faisoient des onctions sur les malades. Notre-Seigneur, en leur prescrivant l'un et l'autre, avoit ses vues pour l'avenir. Quand le temps prescrit fut arrivé, il exécuta ses desseins, il éleva à la dignité de Sacrement et la pénitence que les Apôtres avoient prêchée, et l'onction qu'ils avoient employée : nous appelons ce dernier le Sacrement de l'extrême-Onction. Deux considérations s'offrent ici à nos esprits.

I° Pour le temps de la maladie. Observons que cette Onction sainte qui, entre les mains des Apôtres, avoit la vertu miraculeuse de guérir les malades, n'a pas perdu cette vertu en devenant un Sacrement; c'est, au contraire, la première que lui attribue l'Apôtre Saint Jacques, elle soulage le malade, elle le guérit même, si c'est la volonté de Dieu, elle lui donne les grâces nécessaires pour souffrir avec résignation; et de plus, s'il se trouve en lui quelque reste de péché, elle l'efface et achève de purifier son ame. Pourrions-nous d'un sacrement si salutaire nous en faire un sujet d'effroi? Demandons à Dieu la grâce de le recevoir dignement dans notre dernière maladie, craignons d'en être privés par notre faute; soyons les premiers à le demander et mettons-y toute notre espérance, comme dans un Sacrement établi par Jésus-Christ pour notre sanctification. Dans ce même esprit de foi, ayons soin de le procurer aux malades que nous voyons, à nos parents, à nos amis, à ceux qui sont dans notre maison : disposons-les à le bien recevoir, rassurons-les contre les frayeurs de la nature et ranimons leur confiance dans les promesses de Jésus-Christ.

II° Pour le temps de la santé. Considérons que la manière de se disposer à bien recevoir ce Sacrement, c'est de penser pendant la santé à ce qui se passera pendant la maladie, lorsqu'on nous l'administrera. Dans quel état sera alors notre corps? Que seront pour lui tous les objets qui l'avoient flatté, tenté, sollicité? Quel usage voudrions-nous alors avoir fait de nos sens, que Dieu ne nous avoit donnés que

pour nous aider à le servir? Faisons-en donc maintenant un saint usage : commençons par demander pardon à Dieu de tous les péchés que nous avons commis par eux : ensuite écartons d'eux tout ce qui pourroit les séduire, fermons-les à tout ce qui pourroit les corrompre, mettons-leur le frein de la loi de Dieu, captivons-les enfin dans les chaînes de ses divins commandements, si nous voulons jouir de la paix pendant la vie, et de la plus solide consolation à l'heure de la mort.

PRIÈRE. Ne permettez pas, Seigneur, que je ferme l'oreille à tant de voix qui me prêchent la nécessité de faire pénitence, et puisqu'une vie chrétienne est une pénitence : continuelle, faites que ma vie soit pénitente, afin qu'elle soit sainte, et qu'elle me conduise à une Eternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

XC.e MÉDITATION.

Jésus ressuscite le fils d'une veuve de Naim.

1°. La rencontre de Jésus ; 2°. ce que fait Jésus pour ressusciter le mort; 3°. ce que fait le mort ressuscité; 4°. l'admiration du peuple. *Luc.* 7. 11-17.

PREMIER POINT.

La rencontre de Jésus.

ENSUITE Jésus alla à une ville appelée Naim, suivi de ses Disciples et d'une grande foule de

peuple. Comme il approchoit de la porte de la ville, on portoit en terre un mort, fils unique de sa mère qui étoit veuve, et il y avoit avec elle un grand nombre de personnes de la ville.

I° Rencontre admirable. Rencontre de la vie et de la mort, de la consolation et de la désolation. D'un côté Jésus, accompagné de ses Disciples et suivi d'une foule innombrable de peuple, s'avance vers une des portes de la ville de Naïm. De l'autre côté un convoi funèbre sort avec pompe de cette même porte pour aller ensevelir hors des murs de la ville, selon l'usage du pays, un mort qui avoit été de grande considération, comme on le peut juger par le nombreux cortège qui l'accompagne. Cette rencontre n'est pas l'effet d'un hasard imprévu, mais de la providence admirable de Dieu, qui veut faire éclater la gloire de son fils, et nous faire connoître quel est l'aimable et le puissant Sauveur qu'il nous a donné.

II° Rencontre instructive. C'étoit un jeune homme que l'on portoit en terre, un fils unique mort à la fleur de son âge, enlevé au monde, aux plaisirs, aux hommes, aux biens, aux espérances du siècle, accompagné d'une multitude de parents, d'amis, de citoyens, tous dans le deuil, l'affliction et les larmes. Voilà le monde dans son vrai point de vue, et tel qu'il le faut considérer pour en juger sainement. O monde trompeur! en vain tu nous vantes tes plaisirs, tu étales ton luxe et tes richesses, tu fais tout retentir du bruit de tes folles joies et de tes superbes fêtes. Malgré toi, tu es contraint de changer de décoration et de nous présenter de ces scènes lugubres qui découvrent ta caducité,

ta foiblesse et ton néant! Jeunes personnes, ne vous y laissez pas tromper; quelques promesses que vous fasse le monde, il ne peut vous garantir la vie; et si elle vous est ôtée, tout ce qu'il peut faire alors pour vous, c'est de vous conduire en pompe au lieu de votre sépulture, où seront ensevelis avec vous votre nom, votre mémoire, vos projets et vos espérances! Ah! plutôt, attachez-vous au vainqueur de la mort, suivez Jésus, qui peut seul vous délivrer du tombeau, c'est-à-dire, vous faire passer d'une vie paisible et remplie d'une vraie et solide consolation à une vie bienheureuse et éternelle.

III Rencontre touchante. *Le Seigneur, l'ayant vue, fut touché de compassion envers elle.* La mère de ce jeune homme suivoit le corps de son fils: sa désolation étoit extrême, ses cris et ses larmes attendrissoient tous les cœurs. Elle avoit déjà perdu son mari, et en perdant ce fils unique, elle perdoit ce qu'elle avoit de plus cher au monde; elle perdoit sa consolation, son soutien, sa gloire et tout son bonheur. Jésus la vit dans cet état d'affliction, et il en fut ému de compassion. Ce divin Sauveur, qui ne voyoit point de malheureux sans être touché de leur sort, pouvoit-il ne l'être pas de la situation de cette mère désolée? N'est-il pas le Dieu de la veuve, la consolation des affligés? Ayons donc recours à lui dans nos afflictions. Ah! s'il a consolé cette mère affligée qui ne le connoissoit pas, qui n'attendoit de lui aucune assistance, et qui ne lui en demandoit pas, sera-t-il insensible à nos larmes, lorsque nous réclamerons son secours, et que nous le lui demanderons avec instance?

IV° Rencontre fortunée. Jésus s'avança vers cette mère désolée, et lui dit : *Ne pleurez point*. Qui donc peut tenir ce langage? Qui peut dire dans une situation si douloureuse : *Ne pleurez point ?* Ah, il n'y a que vous, ô Jésus, qui puissiez parler de la sorte, parce qu'il n'y a que vous qui puissiez tarir la source de nos larmes, ou les faire couler avec douceur. Heureux moment où Jésus dit à une ame : *Ne pleurez point*, ou ne pleurez que pour moi, et vos larmes seront votre consolation. Ah ! si nous avions recours à Jésus dans nos peines, il nous feroit entendre au fond du cœur cette parole consolante : *Ne pleurez point*, cessez de pleurer, je peux réparer toutes vos pertes, ou les faire tourner à votre avantage : ne pleurez que vos péchés, et ne versez de larmes que celles de la pénitence et de l'amour de Dieu.

SECOND POINT.

Ce que fait Jésus pour ressusciter le mort.

Et s'approchant, il toucha le cercueil. Ceux qui le portoient s'arrêtèrent et il dit : jeune homme, levez-vous, je vous le commande.

I° Jésus s'approcha. C'est ainsi qu'il en use pour la conversion d'un pécheur mort à la grâce, que ses passions entraînent et sont sur le point de précipiter en enfer. Il s'approche de lui par les remords qu'il excite en son cœur, par des grâces intérieures qui le sollicitent à revenir à la vie, par des lumières qui lui viennent tantôt d'une prédication qu'il entend, tantôt d'une lecture qu'il fait, quelquefois dans des

moments où il s'y attend le moins. Heureux moments pour qui en sait profiter! Combien de fois Jésus s'est-il ainsi approché de chacun de nous! Témoignons-lui donc notre reconnoissance.

II° Jésus toucha le cercueil, et ceux qui le portoient s'arrêtèrent. L'attente des spectateurs fut grande sans doute, et l'on peut croire que le cœur de la mère fut vivement agité. Telle est l'attente des Saints de la terre et du Ciel, telle est l'agitation de cœur que ressent l'Eglise, cette tendre mère, lorsque Dieu, par un excès de miséricorde, touche le cercueil d'un pécheur qui paroissoit désespéré, c'est-à-dire, lorsque Dieu étend sa main sur ce qui étoit l'occasion et la matière de son péché; lorsqu'il arrête le cours de la dissipation et de la licence par l'ouverture d'une mission, d'une retraite, d'un jubilé, des solennités de Pâques; lorsqu'il frappe cette chair criminelle par quelque accident, quelque infirmité, quelque maladie; lorsqu'il efface les traits de cette beauté dont on étoit ébloui; lorsqu'il permet que cette réputation qui couvroit de honteuses intrigues soit entamée par des bruits diffamants, et quelquefois détruite par une infamie éclatante qui révèle l'iniquité cachée; lorsqu'il renverse ces projets de fortune, ou par des accidents imprévus, ou par des injustices et des trahisons. Main secourable, coups salutaires qui arrêtent l'impétuosité des passions, donnent au pécheur le temps de rentrer en lui-même, et lui fournissent les plus puissants motifs de revenir à Dieu.

III° Il commanda. *Jeune homme, levez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne.* Pécheurs morts à

la grâce, ne fermez pas l'oreille de votre cœur à la voix de votre Sauveur : levez-vous, sortez de cet état de mort, et revenez à la vie ! Jeunes personnes, c'est à vous en particulier que s'adresse ce commandement, apprenez le moyen d'échapper à la mort ! C'est dans la jeunesse surtout qu'il est beau, qu'il est heureux de se donner à Dieu, de se consacrer à son service, et d'embrasser le parti de la piété. Que de bonnes œuvres à faire, que de mérites à acquérir, que de crimes à éviter ! N'attendez pas un âge plus avancé, peut-être ne le verrez-vous jamais, peut-être la voix de Dieu ne se fera-t-elle entendre à vous que foiblement, peut-être ne voudrez-vous plus l'entendre ; ce qu'il y a de sûr au moins, c'est qu'alors vous trouverez des difficultés à votre conversion infiniment plus grandes que dans votre jeunesse, et telles peut-être que vous n'aurez pas le courage de les surmonter ; mais quand même vous viendriez à bout de les vaincre, quel regret n'aurez-vous pas alors d'avoir passé dans le désordre le temps de vos plus belles années ? Priez Jésus de s'approcher de vous, de vous toucher et de commander.

TROISIÈME POINT.

Ce que fit le Mort ressuscité.

Et il se leva sur son séant ; il commença à parler et Jésus le rendit à sa mère. 1° A peine le mort eut-il entendu la voix qui l'appeloit, qu'il se leva sur son séant. Quelle fut sa surprise lorsqu'il se vit dans un cercueil, envi-

ronné de peuple, et conduit au tombeau! Telle doit être la première démarche du pécheur, lorsqu'il a entendu la voix qui le rappelle à la vie: il doit élever la tête au-dessus de l'abîme où il est plongé, et considérer l'état horrible où il se trouve. Hélas! peut-il voir sans frémir le danger de sa situation, la vie qu'il mène, la voie qu'il tient, et le précipice affreux où elle le conduit? Ah! le tombeau n'est rien en comparaison de l'enfer.

II° *Il commença à parler.* Ce jeune homme ressuscité eût-il voulu se replonger dans le cercueil, se rendormir du sommeil de la mort et se laisser conduire au tombeau? Non, sans doute: et ce fut pour s'en préserver qu'il se hâta de parler. Eh, pourquoi donc après avoir commencé de nous lever, et de sortir de cet état de lâcheté ou du péché dont nous entrevoyons les suites funestes, pourquoi étouffer les salutaires pensées qui nous pressent d'en sortir? Pourquoi nous replonger dans l'oubli de Dieu, dans ce tumulte du monde, et nous laisser entraîner à tous ces mauvais penchants qui nous conduisent à l'enfer? Que ne nous hâtons-nous de parler et de sortir promptement d'un si triste état!.... Il parla, mais que dit-il? Cela n'est pas rapporté; mais il est vraisemblable qu'il dit aux ministres de la mort de le laisser, et qu'il annonça sa résurrection. Tel doit être le langage d'un pécheur qui, pénétré de l'horreur de son état, soupire après le moment d'en sortir. Il doit parler pour congédier, pour écarter de lui tout ce qui l'a engagé dans la mort du péché, pour découvrir à un prêtre et ses résolutions présentes et ses désordres passés. Il doit

parler pour édifier le public par la modestie, la retenue de ses discours, et manifester ainsi la vérité de sa résurrection.

III° *Il marcha.* Ceux qui portoient le corps, ayant entendu la voix du ressuscité, déposèrent aussitôt le cercueil à terre. Le jeune homme alors se leva sur ses pieds, et Jésus le prenant par la main, le conduisit et le rendit à sa mère. O mère inconsolable, avec quels transports reçûtes-vous ce cher fils, l'objet de votre tendresse! Ah! ne vous jetâtes-vous pas tous les deux aux pieds de votre Sauveur, et vos larmes excitées par une joie aussi vive que subite, ne lui témoignèrent-elles pas votre amour et votre reconnoissance! O doux moments que ceux où un pécheur converti, conduit par les avis d'un sage directeur, comme par la main de Jésus-Christ, est rendu vivant à l'Eglise sa mère qui l'avoit pleuré mort, et est admis à la participation de ses divins mystères! Combien de fois a-t-on vu la table sacrée mouillée de ces précieuses larmes qu'une tendre dévotion y a fait répandre!

QUATRIÈME POINT.

Admiration du peuple.

Cette admiration parut dans sa crainte, dans ses louanges, dans ses entretiens.

I° Dans sa crainte. *Tous ceux qui étoient présents furent saisis de crainte.* A la vue de tant de merveilles, une religieuse horreur s'empara de tous les cœurs, et tint tous les spectateurs dans un profond silence. Pénétrons-nous des mêmes sentiments, et abîmons-nous de respect

devant la majesté de Dieu : adorons dans le silence les prodiges éclatants de la puissance de notre rédempteur !

II° Dans ses louanges. *Et ils glorifioient Dieu, en disant : un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple.* L'admiration ne put long-temps être muette : elle éclata subitement en actions de grâces, et par une acclamation générale, chacun louoit et bénissoit Dieu de ce qu'il avoit daigné visiter son peuple d'Israël, de ce qu'il avoit envoyé de leurs jours le grand Prophète, le messie promis à leurs pères. Joignons nos louanges et nos actions de grâces à celles de ce peuple, détestons l'infidélité de ces Juifs et de ces incrédules opiniâtres qui ne veulent pas reconnoître Jésus-Christ à ces traits divins. Puissent nos louanges le dédommager de leurs mépris ! Puisse leur indifférence redoubler notre amour et notre reconnoissance ! Puisse leur infidélité augmenter la ferveur et le mérite de notre foi ! Puisse enfin notre ferveur les édifier jusqu'à les convertir !

III° Dans ses entretiens. *Le bruit de ce miracle se répandit par toute la Judée et dans tout le pays d'alentour.* Toute la Judée et tous les pays circonvoisins retentirent du bruit de ce miracle et des autres merveilles que l'on racontoit à l'occasion de celle-ci. On s'en entretenoit partout et on ne pouvoit se lasser d'en parler. Et nous de quoi nous entretenons-nous avec les autres et avec nous-mêmes ? Ah ! que Jésus-Christ seroit plus connu et plus aimé, s'il faisoit plus souvent la matière de nos entretiens et le sujet de nos réflexions !

PRIÈRE. C'est non-seulement par mes dis-

cours, par mes sentiments, mais par mes actions que je désire vous rendre gloire et vous faire connoître, ô Jésus! Accordez à l'Eglise affligée, votre épouse et ma tendre mère, la conversion stable et parfaite dans mon cœur, si souvent la victime et la proie de la mort du péché! Faites que véritablement ressuscité, je ne vive plus que de la grâce pour mériter celle de la gloire.

Ainsi soit-il.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES MÉDITATIONS
CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

